THÉATRE
DES GRECS,
PAR LE P. BRUMOY.
TOME DOUZIEME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thtredesgrec12brum

L Gr. C
B

THÉATRE

DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS BELLES GRAVURES, & augmentée de la Traduction entiere des Pieces Grecques, dont il n'exiſte que des Extraits dans toutes les Éditions précédentes ; & de Comparaiſons, d'Obſervations & de Remarques nouvelles, par M. *** [A.C. Brotier]

TOME DOUZIEME.

456141
11.1.47

A PARIS,

Chez CUSSAC, libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

THÉATRE

DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS BELLES GRAVURES,

& augmentée de la Traduction entiere des Pieces Grecques, dont il n'existe que des Parties dans toutes les Éditions précédentes, et de Comparaisons, d'Observations & de Remarques nouvelles, par M. ***

TOME DOUZIEME.

A PARIS,

Chez CUSSAC, libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

EXPLICATION DES FIGURES

DE CE VOLUME.

La premiere répond à la page 386. On ſuppoſe qu'elle repréſente le génie d'Agathon, dont le valet décrit les occupations poétiques. Cette figure eſt la ſoixante-treizieme de Ficoroni. On y voit un enfant d'une forme coloſſale, aſſis ſur une peau de chêvre, ſoutenant au-deſſus de ſa tête un maſque d'une forme également coloſſale. Ce maſque, & celui qui ſe voit un peu plus bas, n'ont rien de monſtrueux. Les proportions ſont conformes à celles qui s'obſervoient dans tous les maſques tragiques, où les traits étoient naturels, & exprimoient la douleur, le chagrin, les remords, & les autres affections propres à la pitié, à la terreur. C'eſt ce qui fait que les ſourcils de ces maſques ſont conſidérablement grands, & que les cheveux ſont en déſordre.

La ſeconde figure répond à la page 447. C'eſt la quatre-vingtieme de Ficoroni; &

elle ſe trouve dans le MUSEUM FLORENTINUM, tom. III, pag. 59. C'eſt un Faune armé de cymbales : il a le geſte d'un homme occupé à produire une certaine harmonie, ou à marquer un rythme quelconque, avec le bruit de ces cymbales, & avec celui de l'eſpece de ſouflet qu'il a ſous ſon pied droit. Ce ſouflet, en forme de marche-pied, paroit fait de pluſieurs morceaux de cuir étroitement liés enſemble. On voit deux eſpeces d'hémiſpheres dans le milieu, dont on ne peut gueres déterminer la nature & l'uſage. Sont-ce deux ſouflets qui produiſent un ſon quelconque ? Sont-ce deux cymbales dont le choc ſervoit à marquer plus diſtinctement le rythme ?

THÉATRE

LA PAIX,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la treizieme année de la guerre du Péloponneſe, la premiere de l'olympiade quatre-vingt-dix, aux fêtes dionyſiales, dans la ville & vers le printems, ſous l'archonte Aſtyphilus [1].

Cette piece eſt du même genre & ſur le même ſujet, à-peu-près, que celle des ACHARNIENS; mais elle eſt encore plus remplie d'énigmes, de métaphores, & de figure de toute eſpece. Ces raiſons & quelques autres ne permettent pas d'en conſidérer tout. Il eſt certains morceaux d'Ariſtophane ſur leſquels il faut paſſer auſſi rapidement que l'hirondelle qui raſe l'eau, ne fuſſent que de pures bouffonneries, dont les alluſions ſont obſcures, ou méritent de n'être pas approfondies. A l'égard de la date, elle n'eſt pas douteuſe, puiſque le poëte la fixe lui-même à la treizieme année de la guerre du Péloponneſe, tems où les Athéniens,

1 C'eſt la ſeule comédie d'Ariſtophane qu'on ſçache avoir été jouée dans cette olympiade.

après quelques malheurs considérables, devoient en être extrêmement fatigués malgré leur orgueil. M. Samuël Petit † ne doit point être écouté, quand il avance, sans preuve, que la maniere de compter les années de la guerre du Péloponnese est différente dans Aristophane & dans Thucydide. Tous les traits qu'on va voir dans le poëte concourent avec ceux de l'histoire à la même époque. Un vers où l'on désigne un spectateur Ionien montre qu'il y avoit des étrangers à ce spectacle; & par conséquent, qu'il fut représenté aux fêtes dionysiales dans la ville.

Le dessein d'Aristophane est de dégoûter de plus en plus les Athéniens d'une guerre ruineuse *, & de leur inspirer l'amour d'une paix, aussi desirable pour les vainqueurs que pour les vaincus, après plusieurs années d'une guerre également funeste aux uns & aux autres, & capable de perdre la Grece entiere.

Il est bon de rappeler le lecteur à un point d'histoire essentiel à la composition de cette comédie: c'est la mort de Cléon & de Brasidas. Le premier étoit général pour les Athéniens, & le second pour les Lacédémoniens. L'un & l'autre avoient leurs raisons pour prolonger la guerre. Brasidas, homme ambitieux, brave, entreprenant & heureux, trou-

† Miscellanea.

* Thucydide, l. V.

voit ſon compte à ſe rendre néceſſaire. La gloire & le bonheur de ſes armes nourriſſoient ſon ambition, & lui faiſoient trouver des raiſons pour conſerver une autorité plus agréable pour lui, qu'utile à ſa patrie. Cléon, de ſon côté, moins capitaine qu'homme d'intrigue, ne pouvoit mettre bas les armes ſans s'expoſer, ni conſentir à la paix ſans ſe perdre. Les Athéniens auroient eu le loiſir d'ouvrir les yeux ſur ſes violences, & ils ne l'auroient pas épargné. Tous deux furent les victimes de leur paſſion pour la guerre. Ils furent tués en Thrace dans la journée d'Amphipolis. Cléon fit une retraite mal entendue ; Braſidas profita de cette imprudence : mais l'un & l'autre y ſuccomba ; le premier dans ſa défaite, & le ſecond dans le ſein de la victoire. Ces deux chefs morts à la dixieme année de la guerre, il n'y avoit plus, ce ſemble, d'obſtacle à la paix : du moins eſt-ce ainſi qu'en parlent Ariſtophane dans cette comédie, & Thucydide au livre 5. En effet, Sparte & Athenes firent leur traité particulier, qui fut la fameuſe treve de cinquante années. Mais la guerre du Péloponneſe ne finit pas pour cela ; elle étoit trop allumée, & ſon terme n'étoit pas encore venu.

ACTE PREMIER.

Deux eſclaves & un eſcarbot monſtrueux ſont les premiers perſonnages qui ſe préſentent. Les

eſclaves s'occupent, en peſtant, à nourrir le ſale animal des mets qui lui conviennent, & cela par ordre de leur maître qu'ils traitent de vieux fou, d'homme à qui la tête a tourné, & qui s'eſt mis dans l'eſprit d'aller au ciel monté ſur cet animal, comme Bellérophon ſur Pégaze. Il y a ici & dans toute la piece alluſion à la tragédie de BELLÉROPHON d'Euripide, alluſion aux orateurs dont la bouche impure vomit des calomnies, & qui en vivent; alluſion aux infâmies de Cléon. Que deviner outre cela, ou plutôt pourquoi vouloir deviner? Tout eſt alluſion: mais peu nous importe que l'énigme ſoit toujours obſcure dans le bas-comique qui regne en pluſieurs endroits de cette piece.

Le maître ſe montre: c'eſt un vigneron nommé Trygée *. Il fait ſa plainte ordinaire à Jupiter ſur la dureté qu'il affecte à laiſſer la Grece s'épuiſer par la guerre. Un des valets, après avoir raconté comment ſon maître avoit penſé ſe rompre le col en voulant eſcalader le ciel, va doucement l'obſerver, & il l'apperçoit en l'air ſur ſon eſcarbot volant.

En effet, Trygée paroît ſur cette machine comique avec l'air d'un poëte qui anime & modere ſon Pégaze. Vainement le valet l'appelle à grands cris. Tout ce qu'il en peut tirer, c'eſt que Trygée va ſommer Jupiter d'être plus favorable aux Grecs; autrement il l'accuſera de trahir la Grece. L'eſclave

* Son nom eſt conforme à ſa profeſſion.

appelle les enfans de ſon maître : ils accourent, & à la vue de leur pere enlevé dans les airs, ils tâchent d'arrêter ſon vol : même réponſe aux enfans qu'au valet. Le pere va travailler, dit-il, à leur fortune : mais quelle voiture qu'un eſcarbot ! Trygée leur fait voir qu'ils n'y entendent rien. Il allegue la fable d'Eſope, qui dit que c'eſt le ſeul volatile qui ſoit allé juſqu'à Jupiter. C'eſt la fable qu'on peut voir dans la Fontaine *. On y feint que l'aigle ayant ſurpris Jeannot lapin blotti ſur le trou d'un eſcarbot, celui-ci demanda grâce à l'aigle, qui, ſans y avoir égard, fit ſa proie du lapin : que l'eſcarbot pour s'en venger, précipita deux fois les œufs de l'aigle ; que l'aigle la troiſieme fois ayant dépoſé ſes œufs dans le ſein de Jupiter, l'eſcarbot alla faire tomber une crotte ſur la robe du dieu ; & que Jupiter voulant ſecouer l'ordure, renverſa les œufs ſans y penſer.

Enfin, les enfans de Trygée prient du moins leur pere de ne pas fournir, par une chute fatale, un ſujet de tragédie à Euripide. Il leur dit adieu par une bouffonnerie, & parle enſuite à ſon Hippogryphe, comme Achille à ſes chevaux dans Homere, ou plutôt d'une maniere trop poliçonne, pour croire qu'il ait voulu parodier Homere, comme il fait Euripide. Cependant Trygée ſe croit arrivé à la demeure de Jupiter. En effet, il rencontre Mer-

* La Fontaine, fable XXX, l'aigle & l'eſcarbot.

cure qui commence par le traiter de ſcélérat, de coquin, de miſérable. « Quel eſt ton nom, dit-il » enſuite ? »

TRYGÉE.

Scélérat.

MERCURE.

Ton peuple ?

TRYGÉE.

Coquin.

MERCURE.

Ton pere ?

TRYGÉE.

Miſérable.

MERCURE.

Je te tuerai, ſi tu ne dis ton nom.

TRYGÉE.

Je ſuis Trygée Athmonien *, aſſez bon vigneron, point délateur, & peu friand d'intrigues.

MERCURE.

Que viens-tu faire ici ?

TRYGÉE.

Vous apporter ces morceaux de chair.

Mercure reçoit le préſent, & Trygée ajoute : « Vous voyez que je ne ſuis pas ſi diable ; faites-» moi, je vous prie, parler à Jupiter. » Mercure lui apprend que Jupiter & les dieux ſont bien loin,

* D'Athmone, bourg de l'Attique.

qu'ils ont grimpé jusqu'au dernier sommet du ciel, que pour lui il est resté pour garder le bagage & la vaisselle céleste ; que les dieux se sont écartés par haine pour les Grecs, & pour ne plus entendre leurs prieres ; qu'ils ont logé à leur place la Guerre comme une déesse, au caprice de laquelle il leur plaît de livrer la Grece ; que la cause du courroux des dieux vient de ce que les Athéniens, maîtres de choisir la guerre ou la paix, ont préféré la premiere. « Car, dit-il, si les Lacédémoniens avoient » le dessus, ils s'écrioient, Par Castor & Pollux *, » les Athéniens nous le payeront. Si les Athéniens, » à leur tour, avoient quelque avantage, dès qu'ils » voyoient quelque ambassadeur de Lacédémone » arrivé pour parler de paix, Par Minerve & Ju- » piter †, disoient-ils, on vient nous amuser : ne » le croyons pas ; si nous avons une fois Pyle §, » ils reviendront à nous. Tels sont vos dis-

* Serment ordinaire des Lacédémoniens, parce que Castor & Pollux étoient de leur pays.

† Serment propre des Athéniens. Les femmes Athéniennes juroient par les deux déesses, c'est-à-dire par Cérès & Proserpine. On s'est trompé quand on a cru que leur serment particulier se faisoit par Castor & Pollux.

§ Pyle étoit la pomme de discorde entre les Athéniens & les Lacédémoniens, assez voisins de cette ville. Il faut rappeler ici l'affaire de Démosthene & de Cléon, dont il est tant parlé dans les CHEVALIERS. Il y eut bien des négociations au sujet de Pyle. Les Lacédémoniens furent toujours rebutés. Thucyd.

» cours : auſſi ne ſçai-je ſi jamais vous reverrez la » paix. »

TRYGÉE.

Où s'eſt-elle retirée.

MERCURE montrant une caverne.

La Guerre l'a reléguée dans cet antre profond.

TRYGÉE.

Lequel ?

MERCURE.

Celui-ci là-bas : vois-tu les pierres énormes dont elle a fermé l'entrée, pour empêcher les Grecs d'en tirer la Paix ?

TRYGÉE.

Dites-moi, je vous prie, quelle eſt la prétention de cette cruelle divinité ?

MERCURE.

Tout ce que je ſçai, c'eſt qu'elle apporta hier au ſoir un mortier d'une grandeur prodigieuſe.

TRYGÉE.

Hé, que prétend-elle faire de ce mortier ?

MERCURE.

Broyer toutes les villes de la Grece. Adieu, je me retire : je l'entends ; quel effroyable fracas !

TRYGÉE.

Ah, malheureux, je ne l'entends que trop ! Où fuir * ?

* Il eſt ſur la ſcene, non plus monté ſur ſon eſcarbot.

LA GUERRE avec ſon mortier.

Déplorables mortels, que je vais vous faire ſouffrir !

TRYGÉE.

O Apollon, quel monſtre !

LA GUERRE.

O trois, quatre, cinq & dix fois malheureuſe Praſie *, te voilà perdue ! (Elle feint de jetter cette ville dans le mortier ; elle y jette un porreau, d'où le nom de cette ville eſt tiré.)

TRYGÉE aux ſpectateurs.

Courage, meſſieurs, cela ne nous regarde pas encore. Cette imprécation n'eſt que pour le pays de Lacédémone.

LA GUERRE.

O Mégare, Mégare, tu vas être pêtrie comme un gâteau ! (Le monſtre jette de l'ail dans le mortier. Mégare étoit fertile en ail. Lacédémone la ſoutenoit, & c'étoit la principale cauſe de la guerre du Péloponneſe. Voyez les ACHARNIENS.)

TRYGÉE à part.

Ciel, que de larmes dans le mortier pour les pauvres Mégariens !

LA GUERRE.

Que tu vas périr d'une maniere horrible, ô fertile Sicile § ! ça, qu'on m'apporte du miel attique,

* Petite ville ſur la côte de la Laconie, que les Athéniens avoient priſe & détruite. Thucyd.

§ Une partie de la Sicile tenoit pour Lacédémone. Les Athéniens

afin que j'en mette une doze. (Allusion aux pertes des Athéniens.)

TRYGÉE à part.

Doucement, s'il vous plaît : servez-vous d'un autre miel ; épargnez l'Attique ; il coûte quatre oboles. (Jeu de mots malins.)

LA GUERRE.

Hola, ho, Tintamare †.

TINTAMARE.

Que voulez-vous ?

LA GUERRE.

Tu te tiens là oisif & planté comme une perche, coquin. Tiens, voilà pour toi. (Elle lui donne un soufflet.)

TINTAMARE.

Ouf, ce soufflet sent l'ail, (c'est-à-dire, il fait pleurer, ou il ressemble aux malheurs de Mégare.)

LA GUERRE.

M'apporteras-tu un pilon tout-à-l'heure ?

TINTAMARE.

Ignorez-vous que nous n'en avons point ? Nous ne sommes logés ici que d'hier.

LA GUERRE.

Va m'en emprunter un des Athéniens.

y reçurent un fâcheux échec lorsqu'ils envoyerent des troupes auxiliaires aux Léontins : car il ne s'agit pas ici de la célebre expédition de Syracuse, où ils perdirent une très nombreuse flote. Cela n'arriva que long-temps après.

† Κυδοιμός, tumukus.

TINTAMARE.

J'y vais, puiſqu'il le faut. (à part.) Si je n'en apporte un, malheur à moi.

TRYGÉE à part.

Miſérables humains, qu'allons-nous faire ? Quel affreux péril ! Si le pilon vient, voilà les villes en poudre. Ah, Bacchus, puiſſe-tu rompre le cou au courier.

LA GUERRE à Tintamare qui revient.

Hé bien ?

TINTAMARE.

Quoi ?

LA GUERRE.

Tu n'apportes rien ?

TINTAMARE.

Ma foi, non. Les Athéniens n'ont plus de pilon ; le corroyeur eſt mort *.

TRYGÉE à part.

O Minerve, quel bonheur, que ce fléau de la Grece ait ceſſé de vivre avant qu'on nous versât la liqueur qu'on nous prépare !

LA GUERRE.

Cours m'en chercher un à Lacédémone. Iras-tu ou non ?

TINTAMARE.

J'y vole.

* C'eſt Cléon, tué vers Amphipolis la dixieme année de la guerre, un an avant cette comédie. Thucyd. l. V.

LA GUERRE.

Vole & reviens.

TRYGÉE aux ſpectateurs.

Autre danger, meſſieurs. Si quelqu'un de nous eſt initié aux myſteres de Samothrace †, c'eſt à préſent qu'il faut tout de bon prier les dieux que le courier ſe briſe les jambes.

TINTAMARE revenu.

Ah, quel eſt mon malheur !

LA GUERRE.

Quoi, tu n'as encore rien apporté ?

TINTAMARE.

Que voulez-vous ? Cet autre fléau de Lacédémone * a eu le même ſort que celui d'Athenes.

LA GUERRE.

Comment, ſcélérat ?

TINTAMARE.

Vers la Thrace §, en allant ſecourir les alliés.

TRYGÉE à part.

O Gémeaux Lacédémoniens ¶, quelle fortune pour nous ! Commençons à reſpirer.

LA GUERRE à Tintamare.

Reportes ces vaſes. Je ferai moi-même un pilon.

(Ils s'en vont.)

† Aux myſteres de Cerès, d'Hécate & des autres dieux de Samothrace, vers l'embouchure de l'Hébrus.

* Braſidas mort la même année dans la même affaire que Cléon.

§ Près d'Amphipolis.

¶ Caſtor & Pollux.

Trygée délivré de la vue & de la crainte du monſtre s'abandonne à la joie, & anime les Grecs à prévenir la fabrique de ce malheureux pilon *, en

* Le poëte paroît entendre par ce nouveau pilon Alcibiade, qui au commencement de la treizieme année de la guerre du Péloponneſe alla à Argos, & y ayant pris des troupes auxiliaires alla à Patres, & engagea ceux du pays à ſe fortifier juſqu'à la mer. Il fit pluſieurs préparatifs contre les Lacédémoniens. Thucyd. l. V. Comme il eſt ſouvent parlé de ce grand homme dans Ariſtophane, il ne ſera pas hors de propos d'en dire ici quelque choſe. J'emprunterai de Plutarque la maniere dont il ſe retira chez les Lacedémoniens au temps de la fameuſe expédition de Syracuſe. Se voyant accuſé d'impiété & rappelé, « il » envoya demander aux Lacedæmoniens ſauf conduit & liberté de » pouvoir aller & demourer en leur païs, promettant qu'il leur feroit » plus de ſervice & de profit eſtant leur amy, qu'il ne leur avoit » fait de dommage eſtant leur ennemy. Les Lacedæmoniens le lui » ottroyerent & le receurent bien volontiers en leur ville : là où ſitoſt » qu'il fut arrivé il feit d'entrée trois choſes. La premiere fut, qu'à » ſon inſtigation les Lacedæmoniens, qui paravant dilayoyent & at- » tendoyent, ſe réſolurent de ſecourir promptement les Syracuſains ; » & y envoyerent pour capitaine Gylippus, afin de rompre les forces » que les Athéniens y avoient envoyées. La ſeconde fut qu'il leur feit, » en la Grece meſme, commencer la guerre aux Athéniens. La troi- » ſieme, & celle qui fut de plus grande importance, fut qu'il leur » conſeilla de fortifier dedans le territoire meſme de l'Attique la ville » de Décelée : ce qui conſuma & meit au bas la puiſſance d'Athenes » autant & plus que nul autre choſe. Et s'il étoit bien venu & bien » eſtimé en Sparte par les ſervices qu'il leur faiſoit en public, il ne » gagnoit pas moins la bonne grace & bienvueillance des particuliers » en privé par ſa maniere de vivre à la Laconienne, tellement que ceux » qui lui voyoient le poil raſé juſqu'au cuir, ſe baigner en eau froide, » manger du pain bis, & humer du brouet noir, euſſent doubté, ou » pour mieulx dire n'euſſent jamais pu croire qu'un tel perſonnage euſt » jamais tenu de cuiſine en ſa maiſon, ne que jamais il euſt regardé » ſeulement un perfumier, ou touché un veſtement fait de drap tiſſu » en la ville de Milet.

tâchant de tirer la Paix du fond de la caverne où elle eſt enfermée. Il appelle à lui les laboureurs, les gens de marché, les artiſans, les Athéniens, les étrangers & les inſulaires * alliés pour l'aider à ébranler avec des cordes les pierres qui ferment l'entrée de la caverne. Le chœur en effet accourt. Il eſt compoſé de laboureurs & de vignerons d'Ath-

» Car entre les autres artifices & habiletez dont il étoit plein, celle-» là, comme on dit, en eſtoit une par laquelle il prenoit plus les » hommes, c'eſt qu'il ſe conformoit totalement à leurs meurs & à » leurs façons de faire, & prenoit entierement leurs manieres de vivre, » ſe transformant en toutes ſortes de figures plus legerement que ne fuſt » le caméléon. » Au lieu de pourſuivre ſon chemin à Athenes, où il étoit appelé pour rendre compte de ſa conduite, il ſe cacha à Thurie, & fut reconnu par quelqu'un qui lui demanda s'il ne ſe fioit pas en la juſtice de ſon pays. « Ouy bien, dit-il, s'il eſtoit queſtion de toute » autre choſe, mais de ma vie, je ne m'en fierois pas à ma propre » mere, de peur que par meſgarde elle ne meiſt la febve noire en cui-» dant mettre la blanche..... & depuis, quand il entendit que le peuple » d'Athenes l'avoit par contumace condamné à mourir : & je leur » feray, dit-il, bien ſentir que je ſuis encore en vie. » Il leur tint parole. Nous verrons dans un autre endroit ſon retour à Athenes.

Amyot a traduit fidélement ces mots (LE POIL RASÉ JUSQU'AU CUIR.) Mais il me paroît qu'il y a ici contradiction ou faute dans le texte grec. Car Plutarque nous aſſûre lui-même en pluſieurs endroits, que ſuivant la loi de Licurgue les Lacédémoniens laiſſoient croître leurs cheveux & leur barbe. Alcibiade devoit donc en uſer de même. Une négation rétablie donneroit un ſens convenable, à ſçavoir qu'Alcibiade avoit laiſſé croître ſa barbe. Je ne donne pas cette conjecture pour regle.

* Ce mot d'étrangers & d'inſulaires fait voir qu'ils aſſiſtoient à cette piece dans le temps qu'ils apportoient leur tribut, & que par conſéquent elle fut jouée aux fêtes dionyſiales vers le printems, & dans la ville.

mone, comme Trygée, qu'ils nomment leur chef. Ce qu'il y a ici de bizarre, c'eſt qu'on ne conçoit pas trop bien le lieu de la ſcene. On l'a vu à Athmone d'abord, puis en l'air, & dans le ciel; puis je ne ſçai plus où, ſi ce n'eſt qu'on ſuppoſe Trygée deſcendu vers le rocher, & par conſéquent ſur la terre. Le chœur invite tous les Grecs à le ſuivre, & il offre ſes ſervices à Trygée pour le ſeconder dans ſa glorieuſe entrepriſe.

ACTE II.

Trygée & le chœur font un grand jeu de théâtre. Car le vigneron, qui voit la ſcene remplie de gens que la joie tumultueuſe fait triompher au nom de la Paix, leur impoſe ſilence tant qu'il peut, dans la crainte qu'ils ne réveillent le monſtre de la Guerre qui n'eſt pas loin. Les autres de leur côté ne ſçauroient retenir leur allégreſſe, ni s'empêcher de marquer combien l'eſpoir ſeul de la Paix, quoiqu'éloignée, a de charmes pour eux. « Modérez » du moins vos tranſports, dit le vigneron, tandis » que votre bonheur eſt encore incertain. Si nous » recouvrons une fois la Paix, alors vous pourrez » tant qu'il vous plaira, ſauter, danſer, baller, » dormir, jouer, banqueter, faire les Sybarites, » & crier à pleine tête, vive la joie. »

Il eſt ici parlé, & très ſouvent ailleurs, d'un jeu dont il ne ſera pas mal de dire un mot en paſſant.

Nous n'avons point de terme pour l'exprimer. C'eſt le COTTABUS *. Il conſiſtoit, ou ſimplement à jetter du vin en l'air, de ſorte qu'il retombât avec bruit dans le vaſe, ou à fixer en terre un bâton ſur l'extrémité duquel on mettoit des balances, & au-deſſous de chaque plat deux vaſes pleins d'eau avec une figure d'airain en dedans. Les joueurs avec une coupe, jettoient de loin du vin dans la balance, & s'ils étoient aſſez adroits pour y en répandre la plus grande partie, de maniere que la balance penchât & allât frapper la petite ſtatue d'airain, ils gagnoient la gageure, ou plutôt du ſon plus ou moins grand que rendoit le plat de la balance, ils tiroient des conſéquences pour ou contre leurs amours. C'étoit un jeu de feſtin & de joie. Ariſtophane en parle dans les ACHARNIENS, & ailleurs. Il m'a paru ſuffiſant d'en dire ici un mot. Je fais la même choſe de quelques autres uſages dont Ariſtophane fait ſouvent mention, & qu'il ſuffit d'expliquer une fois pour toutes en rendant compte de quelqu'une des comédies.

Le chœur porte tous ſes ſouhaits vers le temps où renaîtront ces plaiſirs, ſi pourtant il peut le revoir, depuis tant d'années qu'il a paſſé à ſouffrir, à coucher ſur la dure, & à vivre plus durement que Phormion †. C'étoit un capitaine qui avoit

* κοτταβίζειν, cottabo ludere. Voyez Suidas.

† Pauſan. IN ATTIC.

gagné

gagné deux batailles navales sur les Lacédémoniens. Il menoit une vie fort austere. Ce même chœur composé de laboureurs & de vignerons, se plaint de se voir dépérir à force de fréquenter le Lycée, lieu où les Athéniens faisoient l'exercice militaire en temps de guerre. Il se livre donc à la conduite de Trygée, prêt à lui obéir en tout pour obtenir la Paix; & Trygée ne songe qu'à soulever cet amas de pierres qui retient la Paix captive. Cette allégorie est tout-à fait ingénieuse; & elle étoit fort agréable à ceux qui se voyoient dans l'intérêt présent de soupirer après cette Paix, sçachant bien (ce que nous ignorons) quelles étoient ces pierres, c'est-à-dire, ceux qui s'opposoient à l'accommodement & à la pacification de la Grece.

Mercure revient, mais en dieu menaçant. « Hé » que prétends-tu faire misérable, dit-il à Trygée? » RIEN DE MAL, répond celui-ci; mais seulement » ce que fit Cilicon. * »

» Tu es mort, reprend Mercure. Trygée ré-

* C'étoit une réponse qui étoit passée en proverbe. Car Cilicon voulant livrer l'île de Milet aux ennemis de l'état, & interrogé sur ce qu'il alloit faire (lorsqu'il fut surpris) répondit froidement, POINT DE MAL. Il livra en effet l'île: puis s'étant retiré chez les ennemis à Samos, comme il alloit acheter des viandes, & que le boucher lui demandoit par où il vouloit qu'on lui coupât, il étendit la main, & le boucher la lui coupa. Le terme de Cilicon pour signifier TRAITRE, devint proverbe, aussi-bien que le mot RIEN DE MAL. Trygée, avec sa rusticité plaisante, s'en sert tout simplement pour dire qu'il alloit faire une action surprenante, & tirer la Paix de son antre.

» pond qu'il n'a pas fait ſa proviſion pour le voya-» ge.» Réponſe conforme aux uſages d'alors. Il prie, il cajole Mercure, il le fait ſouvenir des viandes qu'il a eu ſoin de lui apporter, & Mercure, en bon Exempt, laiſſe entendre qu'il eſt homme à compoſer. Le chœur lui fait tant de prières, tant de belles promeſſes, tant de careſſes qu'il ne peut preſque y réſiſter. Mais ce n'eſt pas parler encore aſſez clairement pour Mercure. Il dit un bon mot en paſſant. C'eſt que Trygée lui faiſant appercevoir que le chœur l'honore avec plus de ſoin que jamais : « Oui, dit-il, car ils ſont plus voleurs que jamais. » On l'adoucit en lui inſinuant que le Soleil, dieu des Perſes *, ne ſouhaiteroit rien tant que la perte des Grecs qui ſacrifioient aux autres dieux, afin d'avoir tous les ſacrifices pour lui. Trygée vient enfin au fait pour gagner Mercure. Il lui donne une coupe d'or. Le dieu avoue ſon foible, ſe rend, & veut même être complice de l'entrepriſe ; il commence avec eux les libations qu'ils jugent néceſſaires. Chacun forme des imprécations & des vœux † conformes à ſes inclinations, vœux ſinguliers, imprécations ſatyriques. Car on ſouhaite, par exemple, que qui-

* Les Perſes étoient charmés de voir des Grecs s'entre-détruire dans la guerre du Péloponneſe.

† Contre ceux qui voudroient commander les armées, comme avoit fait Cléon, & comme le faiſoit actuellement Alcibiade.

conque veut la guerre ait le sort de Cléonyme. Il étoit malheureux en guerre, & taxé de lâcheté. Cette espece de sacrifice fait allusion au présage que conçut Mélésippe, ambassadeur de Lacédémone à Athenes. N'ayant pu rien gagner sur les Athéniens dès le commencement de la guerre du Péloponnese, apparemment pour faire révoquer le cruel décret porté contre les Mégariens, il dit en quittant les frontieres de l'Attique ces paroles trop vérifiées dans la suite, CE JOUR, CE TRISTE JOUR ENFANTERA BIEN DES MAUX POUR TOUTE LA GRECE. Aristophane retourne ces mêmes paroles dans un sens contraire; & pronostique que ce jour sera pour les Grecs le commencement d'un bonheur durable.

Après cette cérémonie, tous ayant lié leurs cordes à une énorme pierre, s'animent à la mouvoir avec de grands efforts : mais en vain. « Ah, » dit Trygée, tous ne tirent pas également. Vous » vous en repentirez, ô Béotiens. » Il donne là un coup de langue à ceux de Béotie, comme à des peuples ennemis de la paix, & du bien commun de la Grece. Il en donne un autre à Lamachus en ces termes : « Hélas nous n'avançons point. O La- » machus, que votre oisiveté nous fait de tort! » Hé que nous sert cet épouvantail que vous por- » tez? » Il entend sa gorgone ou son plumail de

* Voyez le scholiaste.

caſque *. Lamachus, quoique ſi ſouvent maltraité par Ariſtophane, ſe comporta très bien depuis dans l'expédition de Sicile, où il commanda avec Nicias & Alcibiade. Il y fut tué dans un combat. Mercure dit auſſi ſon mot ſur les Argiens †, comme s'ils euſſent été des obſtacles à la paix, ſe moquant des pertes de la Grece, abuſant des négociations, & changeant de parti ſuivant leurs intérêts. En effet, n'étant que peu ſéparés de la Laconie, on les voyoit ſécher de dépit, ou triompher de joie à la vue des biens ou des maux publics. Du reſte, ils étoient tantôt pour Athenes, tantôt pour Lacédémone, toujours prêts à varier, ce qui rendit toujours leur alliance ſuſpecte. Il y parut après la trêve entre Sparte & Athenes. Car ils prêterent l'oreille aux ſollicitations de Corinthe & firent mine de remuer. Mais il ſemble auſſi, par la maniere dont parle Ariſtophane, qu'à la treizieme année de la guerre le deſir de la paix commençoit à fixer leur inquiétude naturelle. Le poëte fait enfin entendre en cette ingénieuſe ſcene que les Lacédémoniens travailloient de bonne foi pour la paix, non que leurs chefs fuſſent las de la guerre, mais parce que l'état ſouffroit de l'interruption du commerce &

* Lamachus eſt encore raillé dans les ACHARNIENS, comme on l'a vu ci-devant.

† La treizieme année de la guerre du Péloponneſe, ceux d'Argos étoient aux priſes avec les Epidauriens, & ils avoient mille Athéniens avec eux. Thucyd. l. V.

des arts. Il ajoute que les Mégariens font auſſi quelques efforts, contraints qu'ils ſont par la faim qui les dévore. C'eſt qu'ils ne pouvoient gueres vivre que du commerce avec Athenes, ainſi que nous l'avons obſervé ailleurs. Au reſte, le ſel de toute cette allégorie qui eſt très fine, conſiſte dans la ſituation & le jeu de théâtre où l'on ſuppoſe tous ces peuples qui tirent bien ou mal, de gré ou de force, à gauche ou à droite, ſérieuſement ou par feinte, les cordes attachées à la pierre qui empêche la Paix de ſortir de ſa grotte.

Comme Trygée voit que l'on avance peu, il redouble ſes exhortations. Le chœur s'encourage par de nouveaux cris. Mais il arrive toujours, comme dit fort bien Trygée, que les uns tirent en haut, & les autres en bas. Il en veut encore aux Mégariens comme aux premiers auteurs de tout le mal, ſeuls capables d'avoir empoiſonné la Paix avec leur air. A l'égard des Athéniens, il les prie de ſe tenir en repos. Auſſi bien ne s'occupent-ils qu'à juger du matin au ſoir. Il ne leur demande, pour concourir au grand œuvre de la Paix, que de ſe reculer un peu vers la mer, c'eſt-à-dire, ou de ne faire la guerre qu'aux Perſes, ou de ne pas s'obſtiner à étendre leurs frontieres ſur la terre.

Le chœur déſeſpérant de venir à bout de ſon entrepriſe à force de travailleurs, ſe détermine à ſe paſſer de tout ſecours. C'eſt à nous autres la-

boureurs, dit-il, à exécuter un si grand projet. Ils mettent aussi-tôt la main à l'œuvre, & Mercure dit que tout en va mieux depuis qu'ils sont seuls à s'en mêler. Voilà donc tous les bras des laboureurs & des vignerons occupés à tirer de plus belle, & le succès suit bientôt leur ardeur. On conviendra que ces jeux de théâtre politiques & allégoriques font une sorte de comédie à part.

ACTE III.

La Paix sort de la grotte. Trygée l'adore comme une déesse. Elle paroît accompagnée de deux femmes qui prennent leur nom de la Fécondité & de la Beauté, compagnes inséparables de la Paix. Ce sont des personnages muets. Trygée est si transporté de joie qu'il ne sçait quel compliment leur faire. Les termes lui manquent. Chose peu étonnante, dit-il, puisque tout m'a manqué depuis qu'on est en armes.

Mercure en comparant la Paix à la Guerre, dit que celle-ci sent l'ail *, au lieu que celle-là ne respire que les amusemens, la joie, les fêtes, les douces poésies de Sophocle, où les vers légers d'Euripide †. Trygée l'arrête à ce dernier mot. Elle n'aime pas, dit-il, un poëte de barreau & de chi-

* Allusion aux guerriers grands mangeurs d'ail.

† Cette expression est satyrique.

cane. C'eſt une plaiſanterie ſur les fréquentes conteſtations qui ſe trouvent dans les tragédies d'Euripide, que Quintilien jugeoit en effet très propres à former les orateurs à l'éloquence du barreau. « Regardez, reprend Mercure, la charmante union » des villes reconciliées. Regardez plutôt les ſpec- » tateurs, dit Trygée, vous lirez leurs emplois » dans leurs yeux. » Sur cela ils ſe montrent du doigt le faiſeur de faux, qui ſe moque du faiſeur de javelines, & ainſi du reſte. Nous avons déjà obſervé plus d'une fois des morceaux d'Ariſtophane où l'on déſigne les ſpectateurs préſens. Ces traits imprévus étoient ordinairement vifs & intéreſſans. On en trouvera encore un grand nombre de même eſpece. C'étoit un reſte de la comédie promenée ſur le chariot de Theſpis, où l'on brocardoit quiconque avoit le malheur de ſe rencontrer en chemin, & de mériter des brocards.

Mercure renvoie les laboureurs à leurs champs avec ordre de laiſſer les armes, & de reprendre les inſtrumens de leur travail. « Heureuſe paix, » s'écrie le chœur, jour deſirable aux gens de » bien ! avec quels tranſports je reverrai mes » vignes, & les figuiers que je plantai dans ma » jeuneſſe ! Que je les embraſſerai volontiers après » une ſi longue ſéparation ! * »

* Cet endroit marque qu'il y avoit encore des laboureurs & des

Trygée eſt d'avis qu'avant qu'on ſe retire on témoigne une reconnoiſſance publique à la Paix, qui a procuré tant de biens. L'hymne du chœur eſt auſſi élégante & auſſi grâcieuſe que l'exhortation de Trygée. Tous demandent à Mercure pourquoi cette aimable déeſſe a été ſi long-temps cachée & ignorée d'eux. « Ah n'oubliez jamais ce que je vais vous » dire, ô trop heureux laboureurs, s'écrie le dieu: » ſçavez-vous ce qui vous avoit ravi la Paix? Le » voici. L'exil de Phidias en fut la premiere cauſe, » & enſuite Périclès. Car comme il craignoit le » même ſort, & qu'il vous connoiſſoit eſprit cha- » touilleux, il commença à brouiller la ville. Il » ſouffla l'étincelle du décret Mégarien qui pro- » duiſit tout l'incendie. De-là cette épaiſſe fumée » qui a tant fait pleurer la Grece. » Ces paroles ſont remarquables : mais il ſeroit difficile de démêler comment l'exil de Phidias fut la premiere cauſe de la guerre du Péloponneſe, ſi l'on ne diſoit tout ſimplement avec Ariſtophane que Phidias étant attaché à Périclès, ce général ſe crut attaqué lui-même dans la perſonne de Phidias qu'il aimoit à cauſe de ſon talent extraordinaire. En effet, le récit de Plutarque confirme cette interprétation. « Phidias, dit-il *, avoit entrepris de faire l'image

vignerons retirés à Athenes, & qui depuis pluſieurs années n'avoient pu revoir leurs champs à cauſe des incurſions des ennemis. On a vu la même choſe dans LES ACHARNIENS.

* Plutarque d'Amyot dans Périclès.

» de Pallas, & eſtant amy de Pericles, avoit fort
» grand credit envers lui : cela luy ſuſcita l'envie
» de quelques mal veillans, leſquelz voulant ſon-
» der quel jugement le peuple feroit de Pericles,
» attiltrerent Ménon, l'un des ouvriers qui beſoi-
» gnoyent ſoubs Phidias, & le feirent venir ſur la
» place requerir au peuple ſeureté publique, pour
» pouvoir deceler & accuſer Phidias d'aucuns
» crimes par luy commis. Le peuple receut ſon in-
» dice, & fut ſon accuſation ouïe en pleine aſſem-
» blée du peuple ſur la place, là où il ne fut fait
» aucune mention de larcin, pource que Phidias,
» par le conſeil & advis de Pericles, avoit tellement
» appoſé & appliqué l'or en la compoſition de l'i-
» mage dès le commencement que lon le pouvoit
» oſter tout & le peſer [1] : ce que Pericles allegua
» adonc publiquement aux accuſateurs, leur diſant
» qu'ilz le peſaſſent. Mais la gloire de ſes ouvrages
» luy ſuſcitoit celle envie, pour autant meſmement
» qu'ayant engravé ſur l'eſcu de la déeſſe la bataille
» des Amazones, il y avoit entaillé ſon portraict
» au naturel, ſoubs le perſonnage d'un vieillard
» chaulve, qui leve une groſſe pierre à deux mains :
» & y avoit auſſi fait la portraitture de Pericles fort
» belle après le naturel, qui combatoit contre une

* « Dans cette ſtatue, qui étoit d'or & d'ivoire, les différentes par-
» ties étoient attachées avec des vis & des écrous. On pouvoit les dé-
» tacher & les peſer. » Note de M. l'abbé Brotier ſur cet endroit de la vie de Périclès, chap. LIX.

» Amazone en tel geſte que ſa main haulſant une » javeline au-devant du viſage de Pericles, par un » ſingulier artifice ſemble vouloir cacher & couvrir » celle ſimilitude, laquelle neantmoins ſe decouvre » & ſe monſtre d'un coſté & d'autre. Si fut Phidias » mis en priſon, là où il mourut de maladie, ou » bien de poiſon que ſes ennemis luy preparerent, » comme aucuns diſent, pour faire davantage » ſouſpeçonner & calumnier Pericles. » L'accuſateur fut même récompenſé. Philochorus dit que cette ſtatue étoit d'or & d'ivoire, que Périclès préſidoit à l'ouvrage, que Phidias ayant retiré un peu d'or de deſſus les ſerpens de l'Egide, fut ſuſpect de larcin, qu'il fut exilé, qu'il ſe retira en Elide pour y faire un Jupiter Olympien, & que cette affaire arriva ſous l'archonte Théodore, ſept ans avant la guerre du Péloponneſe. A la vérité, Thucydide n'en dit rien. Mais Ariſtophane parle ſuivant les bruits populaires vrais ou faux, & il date de cette affaire de Phidias les défiances de Périclès qui lui firent prendre le deſſein d'occuper Athenes par des guerres au dehors, afin de gouverner au dedans ſans danger & en ſe rendant néceſſaire. Une marque toutefois qu'on l'attaquoit dans la perſonne de Phidias, & qu'on vouloit aller juſqu'à lui par dégrés, c'eſt que peu après on accuſa * Aſpaſie ſa maîtreſſe ou ſa femme par le même motif.

* Plutarque là même.

Trygée & le chœur font un jeu de mots ſur l'accord de la Paix avec Phidias, comme ſi l'une avoit été exilée avec l'autre ; & Mercure continuant ſa narration, dit que les villes grecques ſe révolterent contre Athenes en partie à l'inſtigation des Lacédémoniens, en partie par haine & par envie de ne plus payer le tribut ; que les Athéniens, malgré la foule des pauvres laboureurs qui ſe retiroient dans la ville, ſe laiſſerent duper par les oracles, & aiderent les habitans des campagnes à chaſſer la Paix à coups de fourche & à force de clameurs *, que la Paix ſortit malgré elle non ſans tourner la tête du côté de l'attique qu'elle aimoit ; qu'envain elle s'y étoit remontrée quelquefois ; que les alliés animoient les riches à la guerre en les berçant de folles eſpérances toujours bien reçues : car Athenes (ajoute-t'il) réduite à la derniere extrémité, eſt toujours prête à goûter les mets exquis de la flatterie. Les étrangers, charmés de ces diviſions, fermoient la bouche avec l'or à ceux qui cauſoient vos maux ; & vous autres ne voyiez pas que la Grece dépériſſoit. L'auteur de cette décadence a été le corroyeur †.

Trygée interrompt Mercure pour dire qu'il ne faut pas médire d'un mort. « Car ce Cléon eſt

* Ariſtophane peint ici très finement une république irritée qui ſouffle le feu de la diſcorde.

† Cléon.

» vôtre, dit-il à Mercure † ; & il n'eſt plus à nous, » grace au ciel. Tout ce qu'il a fait de mal retombe » ſur vous. » Le vigneron eſt étonné de voir que la Paix ne dit mot. Sa ſurpriſe vient un peu tard. Mais Mercure répond qu'elle ne dira rien aux ſpectateurs, parce que ſa colere dure encore. Cependant comme on voudroit avoir quelque mot conſolant de ſa part, le dieu conſent à l'interroger à l'oreille, & il ſe fait ſon truchement. Elle ſe plaint, dit-il, de ce que vous l'avez rebutée après l'affaire de Pyle *. Nous avons mal fait, dit Trygée. Mais que voulez-vous ? Notre eſprit étoit environné de peaux ¶. Mercure continue d'interroger la Paix. Il lui demande quels amis elle avoit. Trygée répond pour elle, qu'elle n'en avoit pas de plus affectionné que Cléonyme ; raillerie ſanglante ſur la lâcheté de cet Athénien ; & afin qu'on n'en doute pas, ce paſſage eſt expliqué par un autre ſuivant, qui dit que que ce Cléonyme a l'ame bonne, qu'il ne reſſemble pas à ſon pere, & qu'il met armes bas dans le combat.

La Paix à ſon tour interroge tout bas Mercure ſur ceux qui dominent dans les aſſemblées du peuple d'Athenes. Hyperbolus y peut tout, répond-t'on.

† Mercure conduiſoit les morts aux enfers.

* Quand Cléon rebuta les ambaſſadeurs Lacédémoniens au ſujet des troupes interceptées dans l'île de Sphacterie. V. LES CHEVALIERS.

¶ A cauſe de Cléon le corroyeur, qui menoit le peuple à ſon gré.

Elle ſecoue la tête, & ce geſte en dit aſſez. Hyperbolus, comme on l'a dit, étoit un méchant homme, & de baſſe naiſſance, qui je ne ſçai comment avoit trouvé le ſecret de gagner le peuple, & d'être auſſi ſcélérat que Cléon, pour être ſuivi de pareils ſucceſſeurs. Plutarque, après Thucydide & Cicéron, en parle très mal. Il eſt bon d'obſerver que le choix de Cléon, d'Hyperbolus & de pareils adminiſtrateurs tirés de la lie du peuple, venoit moins de la prévention du peuple Athénien pour leur mérite, (car ils en avoient une ſorte,) que de la jalouſie contre les nobles, & de l'envie d'avoir des appuis dans des perſonnes du bas étage. Le beau, c'eſt qu'à chaque interrogation Trygée excuſe tant qu'il peut Athenes, par exemple au ſujet d'Hyperbolus il dit nettement: « Hé bien, nous ne nous en ſer-» virons plus. Mais le peuple ſe voyant nud & » miſérable, a voulu s'en faire un manteau. » Hé quel avantage le peuple en retiroit-il, dit la Paix par la bouche de Mercure. « Trygée répond que » comme Hyperbolus eſt faiſeur de lanternes, il » aidoit les Athéniens qui ne voyoient goutte dans » leurs affaires, à y voir un peu plus clair. » Peut-on rien dire de plus foudroyant contre un particulier & contre l'état?

Ne quittons pas cette ſcene. « Ah, dit Mer-» cure, quelles queſtions me fait la Paix! Ce que » fait Sophocle depuis qu'elle à quitté l'Attique?

» Elle parle d'un tems bien éloigné. Ce qu'il fait ? » répond-t'on, il eſt devenu auſſi avare & auſſi » intéreſſé que le poëte Simonide. » Cela eſt dit d'une maniere plus fine, mais que nous n'entendrions plus. Voilà le génie d'Ariſtophane. Il a loué Sophocle ailleurs; il le maltraite ici. Pure jalouſie de bel eſprit; & d'ailleurs les Poëtes comiques étoient ſur le pied de ne pas épargner leurs meilleurs amis. Encore falloit-il rire avec le public de ce qu'ils diſoient. Auſſi voit-on que leurs railleries ne portoient pas coup, du moins plusieurs. Cléon ne ceſſa pas d'être puiſſant, & de commander les armées, pour avoir été joué à la comédie, & Euripide ne perdit rien de ſa réputation pour tous les traits qu'Ariſtophane affecta de lancer ſur lui à tout propos.

La Paix demande des nouvelles du poëte comique Cratinus. On lui dit qu'il eſt mort dans le tems que les Lacédémoniens preſſoient Athenes, & que la douleur de voir un de ſes tonneaux * briſé lui avoit ôté la vie. Cratinus étoit buveur comme Eſchyle ſon modele, du reſte auſſi hardi & auſſi cauſtique qu'Ariſtophane.

Mercure donne à Trygée une des ſuivantes de la Paix en mariage, & il lui ordonne de mener cette autre femme ou la déeſſe au ſénat. Trygée veut s'en retourner chez lui ſur ſon eſcarbot. Mais

* Vaiſſeaux pour le vin autres que les nôtres.

il a disparu ; & on lui dit qu'il n'a qu'à suivre la Paix pour arriver sûrement chez lui. Il appelle donc les trois déesses *, & s'en va à leur suite.

On voit alors le chœur s'avancer, & parler aux spectateurs. Après avoir souhaité un heureux voyage aux divinités, & exhorté Trygée à ne pas se laisser voler, chose qui arrive souvent au théâtre †, il porte la parole au parterre, & ayant dit qu'un poëte comique qui se loue mérite d'être puni par les licteurs, il ajoute que si quelqu'un mérite d'être loué c'est Aristophane. Ce tour est rare pour se louer impunément. Il se donne en effet les violons : mais il nous instruit en même-temps du goût des comédiens d'alors. « Notre » poëte, dit le chœur, est d'autant plus digne » d'éloge, qu'il a banni de son théâtre le comi- » que : point de gueux sur la scène, point d'her- » cules voraces, point d'esclaves battus de coups » d'étrivieres, & qui se demandent compte de leurs » payes *. Il a sçu écarter toutes ces bassesses, & » relevant la comédie, il l'a animée de grands » sentimens, & embellie de vers nobles. Ses plai- » santeries n'ont rien de rustique, & il ne s'a- » muse pas à berner des misérables, ou à railler

* ὦ κόραι. Il y en avoit donc plusieurs. Le texte fait voir qu'elles étoient trois.

† Allusion à quelques vols faits à la comédie.

§ Sujets ou scenes des mauvais poëtes.

» des femmes. Nouvel Alcide, il s'arme d'une » massue & ose attaquer le cerbere d'Athenes. » C'est Cléon dont on fait ici une peinture affreuse, & peu susceptible de traduction. Aristophane badine aussi sur ce qu'il étoit chauve. C'est tout le mal qu'il dit de lui-même : mais en revanche il tombe à plomb sur quelques poëtes tragiques peu estimés, tels que Morsimus & Melanthius. Il est remarquable qu'Aristophane qui se vante par-tout de son courage à attaquer Cléon un des plus puissans républicains qui fut jamais, ne se glorifie en aucun endroit d'avoir atterré Socrate : d'où je tire deux conclusions ; la premiere est que nous avons rehaussé Socrate, nous autres postérité : mais qu'après tout de son tems ce n'étoit qu'un philosophe, objet des traits satyriques de Cratinus & des comiques ses confreres. La seconde est que la comédie des NUÉES n'a pas véritablement été la cause prochaine de l'envie des Athéniens contre Socrate, & moins encore de sa mort. Je suis toutefois fort éloigné de croire avec quelques-uns que cite Madame Dacier *, » qu'Aristophane fût le bon ami » de Socrate, & qu'il ne fit cette comédie que » pour faire rire, sans aucun dessein de le cho- » quer..... Cela est ridicule en tout. »

* Préface sur PLUTUS & les NUÉES.

ACTE

ACTE IV.

« Ah qu'on a de peine, dit Trygée à ſon valet, » quand il faut approcher des Dieux ! Je ſuis tout » briſé du voyage. Que vous me ſembliez petits » vous autres ¶ quand j'étois en l'air ! Vous pa- » roiſſiez bien méchans du haut du ciel. Mais c'eſt » pis encore à qui vous voit de près. » Voilà un aſſez bon trait contre les Athéniens. Le valet ſe réjouit de voir ſon maître de retour, & il lui demande ce qu'il a vû dans ſon voyage. » Rien, » dit Trygée, ſi ce n'eſt deux ou trois eſprits égarés » qui cherchoient des dithyrambes, » c'eſt-à-dire des vers ampoullés *. C'eſt l'idée d'Horace † ſur les poëtes qui ſe perdent dans les nuës, ou plutôt c'eſt l'idée naturelle qu'Ariſtophane a rendu ſenſible.

Il eſt vrai, dit le valet, que nous ſerons aſtres après la mort ? Rien de plus vrai, répond le maître. Sur cela il montre une conſtellation, & il badine ſur un poëte qui en avoit pris le nom, pour l'avoir miſe au commencement d'un poëme. Il plaiſante auſſi ſur les étoiles qui brillent le plus, en diſant qu'elles reviennent du bal avec

¶ Aux ſpectateurs.

* Du goût de ceux des dithyrambes.

† Nubes & inania captat.

Horat.

leurs lanternes. Il y avoit apparemment là-deſſous quelque alluſion cachée. Après ce badinage il donne ordre à ſon valet de tout préparer pour ſes noces, de conduire au bain celle des ſuivantes de la Paix qu'il ſe deſtine pour femme, & de ſe preſſer, parce qu'il doit préſenter l'autre, ou la Paix, au ſénat.

On le félicite dans une courte ſcène, on lui raméne ſa déeſſe dans une autre. Il demande dans une troiſiéme aux ſpectateurs, qui veut ſe charger de conduire l'autre compagne de la Paix. On fait des alluſions cauſtiques. Pour paſſer légerement, comme l'on doit, ſur bien des choſes, il ſuffit de dire que Trygée fait ſa harangue au ſénat, où il taxe les juges d'avarice. Il reçoit les félicitations du chœur, & ſe félicite lui-même d'avoir délivré le peuple de mille maux & des attentats d'Hyperbolus, en ramenant la Paix.

Il s'agit à préſent de faire un ſacrifice à cette divinité récemment revenue à Athenes. Trygée & le chœur déliberent comiquement ſur le choix de la victime. On ſe détermine à prendre une brebis, afin d'en imiter la douceur. Le valet va chercher la brebis, & préparer l'autel. On le prie de ſe preſſer de peur que le paraſite Chæris, joueur de flûte, ne vienne prendre ſa part du ſacrifice. L'eſclave revêtu, on commence la cérémonie, non ſans beaucoup d'alluſions & de plaiſanteries dont ce n'eſt

pas ici le lieu. L'on vient enſuite aux invocations, & l'on prie la Paix de ne pas imiter les femmes coquettes. On la conjure de répandre ſur les Grecs l'eſprit d'union & de concorde avec l'oubli du paſſé, de verſer l'abondance ſur les campagnes, & de ramener à Athenes les anguilles de Copaye *. On finit ces prieres par un trait contre pluſieurs paraſites que l'on nomme.

Trygée refuſe d'égorger lui-même la victime; « parce que, dit-il, la Paix n'aime pas le ſang. » On allume le feu ſacré. Sur ces entrefaites, un homme s'en vient d'un air fier & arrogant. On le prend pour un prophête. C'eſt bien pis, dit Trygée, c'eſt Hieroclès. Cet homme étoit une eſpece de devin d'Eubée, & comme ceux d'Eubée étoient oppoſés à la Paix, il les repréſente ici tels qu'ils ſont. On fait d'abord ſemblant de ne pas le voir. Mais Hieroclès, attiré par la fumée des viandes & par l'appareil d'un ſacrifice, veut ſçavoir ce que c'eſt; & apprenant qu'on ſacrifie à la Paix, il dit pluſieurs vers obſcurs à la maniere des oracles, pour montrer que le temps de la Paix n'eſt pas encore venu. On le raille, & on le congédie par l'interprétation de ſes propres oracles, ſans qu'on daigne lui donner part au ſacrifice où il étoit venu

* Lac de Béotie dont on a déjà parlé. Les Athéniens étoient extrêmement friands des anguilles de ce lac, & la guerre interrompoit ce commerce.

comme paraſite. Les Athéniens étoient auſſi ſuperſtitieux que les Romains, & ils priſoient fort les devins, juſqu'à leur donner place au prytanée où ils vivoient aux dépens de l'état, ſur-tout en temps de guerre. Il n'eſt donc pas ſurprenant que Hieroclès ne ſouhaite pas la paix. Mais le chœur qui en ſent le prix, déteſte la guerre & maltraite avec beaucoup de hardieſſe ceux qui troublent l'état, vrais lions, dit-il, dans le ſein de la république, & renards dans l'action.

ACTE V.

Cet acte eſt court & peu agréable pour nous. Une foule de gens de divers métiers accourent, à ſçavoir des faiſeurs d'aigrettes, de cuiraſſes, de trompettes, de javelots & de caſques. Tous ſe plaignent de voir leur profeſſion devenue inutile par la paix. D'un autre côté, un vendeur de faulx & un marchand de vaiſſeaux pour le vin apportent leurs préſens à Trygée comme nouvellement marié, pour prendre part à la joie du feſtin nuptial. Il les y invite, & ſe moque des autres. Un enfant chante au repas, & il mêle toujours dans ſes chants quelques vers qui ont rapport à la guerre; ce qui met Trygée en colere. On chante à la fin l'épithalame où il manque quelque choſe. Rien ici de fort rare, à moins que d'y ſoupçonner des alluſions & des allégories dont le temps nous a fait perdre l'explication, & même le plaiſir de la conjecture.

LA PAIX,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

PERSONAGES.

DEUX ESCLAVES.
UN ESCARBOT.
TRYGÉE.
FILLES DE TRYGÉE.
MERCURE.
LA GUERRE.
TINTAMARE.
CHŒUR de laboureurs.
LA PAIX, OPORA, THEORIA, } femmes, perſonages muets.
HIEROCLÈS.
UN MARCHAND de faulx.
UN MARCHAND d'aigretes.
UN MARCHAND de javelots.
UN MARCHAND de cuiraſſes.
UN MARCHAND de trompetes.
UN MARCHAND de caſques.
UN FILS de Lamachus.
UN FILS de Cléonyme.
Pluſieurs PERSONAGES MUETS.

La ſcene eſt dans une place publique d'Athenes.

LA PAIX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DEUX ESCLAVES, UN ESCARBOT [1].

LE Ier. ESCLAVE.

VITE, vîte, & au plus vîte de la pâtée pour cet eſcarbot.

LE IIe. ESCLAVE.

En voici.

LE Ier. ESCLAVE.

Donne-la vîte à ce dégoûtant inſecte.

LE IIe. ESCLAVE.

Plaiſe aux dieux que tu n'en manges jamais de meilleure [2] !

1 κάνταρος. Il s'agit ici du ſcarabée ſtercoraire des naturaliſtes, qu'on déſigne en François par l'eſcarbot, le fouille-merde, le grand pillulaire. Pline, XI, 34.

2 Le ſecond eſclave adreſſe ceci, obſerve très bien M. Brunck, au

LE Ier. ESCLAVE.

Donne-lui en de nouveau faite de crottin d'ânon.

LE IIe. ESCLAVE.

En voici encore.

LE Ier. ESCLAVE.

Où eſt-elle donc ? Ne l'a-t'il pas avalée ?

LE IIe. ESCLAVE.

Pour cela ſi. Et même il l'a roulée avec ſes pattes [1], & n'en a fait qu'une fois.

LE Ier. ESCLAVE.

Fais en donc à l'inſtant une grande quantité, & de fort épaiſſe.

LE IIe. ESCLAVE.

O meſſieurs les pourvoyeurs de fumier, au nom des dieux, prêtez-moi du ſecours, ſi vous ne voulez pas m'expoſer à être ſuffoqué.

LE Ier. ESCLAVE.

De l'autre, de l'autre à cet enfant de la proſtitution : car il paroît en deſirer encore.

LE IIe. ESCLAVE.

En voilà. Pour cela, mes amis, je penſe bien

premier, & lui témoigne tout ſon mécontentement d'être obligé de ſervir un inſecte auquel il donne de la fiente, qu'Ariſtophane déſigne plaiſamment par le mot μᾶζαν, eſpece de gâteau préparé avec de la farine, de l'huile ou du lait.

1 Le ſcarabée ſtercoraire roule, dit Pline, (ib.) avec ſes pattes du fumier, il en fait une petite boule où il dépoſe ſes œufs pour les garantir de la rigueur du froid.

être à l'abri d'un certain ſoupçon. Perſonne ne ſera tenté de m'accuſer de manger la farine en la broyant [1].

LE Ier. ESCLAVE.

Bath ! Broyes-en d'autre, d'autre & toujours de nouvelle.

LE IIe. ESCLAVE.

Ah pour cela non. Je ne puis tenir davantage le nez ſur ce cloaque [2]. Je vais rentrer ce mortier & l'eſcarbot auſſi.

LE Ier. ESCLAVE.

Que tout cela, par ma foi, aille au diable, & toi par-deſſus le marché.

LE IIe. ESCLAVE.

Je ſerai obligé à celui d'entre vous qui m'indiquera où je pourrai me pourvoir d'un nez ſans ouverture. Il n'y a pas de beſogne plus inſupportable que de broyer des alimens pour un eſcarbot. Le porc & le chien avalent ſans façon tout ce qui nous ſort du derriere. Cet animal-ci au contraire fait le

1 Les eſclaves étoient ſujets à ſe gorger de la farine qu'ils broyoient. Pour en empêcher, on leur paſſoit le cou dans une planche trouée par le milieu, & ronde en forme de roue dont le rayon étoit aſſez étendu pour leur ôter la poſſibilité de porter leurs mains à leur bouche. V. POLLUX, VII, 20. Ces planches ſe nommoient παυσικάπη. L'avarice & la tyrannie ont plus multiplié les inſtrumens de l'eſclavage, que l'éducation n'a pris de moyens pour en affranchir l'homme. Nous touchons à des temps plus heureux.

2 Grec : Cette ſentine, cette pompe. Le poëte fait alluſion aux eaux croupiſſantes qu'on retire du fond de cale des vaiſſeaux.

dédaigneux, & ne toucherois nullement aux mets que je n'aurois pas pris la peine de broyer tout un jour, & de lui ſervir comme à une de nos élégantes. Mais je veux voir s'il ceſſera de manger : j'entrouvrirai ſeulement la porte, pour n'en être pas apperçu. Allons, pouſſe-toi de nouriture juſqu'à en crever. Voyez, comme la tête baiſſée, cet affreux animal dévore ! Ses mâchoires craquent comme celles d'un lutteur : il ſe tortille auſſi les bras & le cou comme les mariniers qui chargent de gros cables ſur des vaiſſeaux. Quelle bête hideuſe, puante & vorace qu'un eſcarbot ! Je ne puis deviner auquel des dieux il eſt conſacré : je ne penſe pas que ce ſoit à Venus ou aux Grâces.

LE Ier. ESCLAVE.

Auquel donc ?

LE IIe. ESCLAVE.

A Jupiter le Foudroyant [1] : cela ne peut être autrement.

LE Ier. ESCLAVE.

Mais il me ſemble entendre un des ſpectateurs, quelqu'un de nos petits ſuffiſans, demander : Qu'eſt-ce que c'eſt que cela ? A quoi bon cet eſ-

[1] Διὸς Καταιβάτου. Les interprêtes ſe ſont tourmentés pour expliquer l'idée du poëte. Je penſe qu'il s'agit tout ſimplement ici de faire regarder l'eſcarbot comme un animal précipité par la foudre dans tout ce qu'il y a de plus vil & de plus bas : ce qui fait dire à l'eſclave qu'il eſt conſacré à Jupiter Foudroyant.

carbot ? Et un Ionien lui répondre : Tout cela, ſi je ne me trompe, regarde Cléon : on ſçait qu'il ſe nouriſſoit d'ordures. Mais je vais rentrer pour donner à boire à l'eſcarbot.

SCENE II.

LE IIe. ESCLAVE ſeul.

POUR moi, je vais raconter le ſujet de cette piece aux enfans, aux jeunes-gens, aux hommes faits, & à ceux qui ſont plus avancés en âge, en un mot à ceux qui paſſent les bornes ordinaires de la vie. Je ſers un maître travaillé d'un genre de folie tout-à-fait nouveau, & différent de celui qui vous eſt propre. Tout le jour le nez en l'air & la bouche ouverte, il ſe plaint en ces termes à Jupiter : O Jupiter, que prétends-tu faire ? Laiſſe-là ton balay : & ne fais pas diſparoître la Grece.

SCENE III.

LE IIe. ESCLAVE, TRYGÉE ſans être vu.

TRYGÉE.

HÉLAS ! Hélas !

LE IIe. ESCLAVE.

Chut. Je crois entendre ſa voix.

TRYGÉE.

O Jupiter, que veux-tu faire au peuple Athénien ? Ne vois-tu pas que tu ne laiſſeras pas trace de nos villes ?

LE IIe. ESCLAVE.

Voilà bien ce que je vous diſois. Vous entendez là un échantillon de ſa folie. Mais je veux vous apprendre ce qu'il faiſoit dès le premier accès de ſon mal : Plaiſe aux dieux, diſoit-il dans ce même endroit-ci, que je puiſſe m'élever en droite ligne juſqu'à Jupiter ! Auſſi-tôt il fabrique de petits échelons, à l'aide deſquels, s'y cramponant des pieds & des mains, il s'efforçoit d'eſcalader le ciel : il aboutit à venir, par une chute, ſe caſſer la tête contre terre. Mais hier il ſortit, alla je ne ſçais où, & revint chez lui avec un eſcarbot gros comme l'Ætna, il m'a chargé d'en être le palfrenier. Il le careſſe comme ſi c'étoit un cheval : O mon petit Pégaſe, lui dit-il, généreux volatil, fais enſorte de m'élever juſqu'à Jupiter. Mais que fait-il ? Je vais regarder par les fentes. Ah, dieux ! A moi, à moi les voiſins ! Mon maître s'élève dans les airs, monté ſur un eſcarbot.

SCÈNE IV.

LE IIe. ESCLAVE, TRYGÉE visible, LES VOISINS.

TRYGÉE.

DOUCEMENT, doucement, petit à petit, cher escarbot [1]. Plein de confiance en tes forces, ne vas pas d'abord trop vîte : atends que tu aies un peu sué & que tes membres aient acquis de la souplesse en agitant fortement tes aîles. Ne me lâche pas quelque mauvais vent, je t'en conjure : si tu t'y sens disposé, reste plutôt sous mon toit.

LE IIe. ESCLAVE.

O mon maître, mon seigneur, comme vous extravaguez !

TRYGÉE.

Silence, silence.

LE IIe. ESCLAVE.

Où volez ainsi en vrai fou ?

TRYGÉE.

C'est l'intérêt de toute la Grece qui me conduit. J'ai quelque grand projet, & inoui dans son espece.

1 κάνθων. Ce mot signifie un âne. Il n'est appliqué ici, pour désigner un escarbot, qu'en suivant l'idée populaire, d'après laquelle on pense que l'escarbot vient du fumier d'âne. Le traducteur italien met : Asino mio.

LE IIe. ESCLAVE.

Pourquoi voler ? Où cette folie mene-t'elle ?

TRYGÉE.

Treve à tes propos, ne vas pas me porter guignon, donne-moi au contraire de l'eſpérance : recommande à chacun de ſe taire, de faire garnir les latrines avec de nouvelles tuiles, & de ſe boucher le derriere.

LE IIe. ESCLAVE.

Vous ne me ferez pas taire, tant que vous ne me direz pas à quelle fin vous voulez voler.

TRYGÉE.

A quelle fin ? Pour aller trouver Jupiter.

LE IIe. ESCLAVE.

Quel eſt votre deſſein ?

TRYGÉE.

Je veux lui demander ce qu'il prétend faire de tous les Grecs.

LE IIe. ESCLAVE.

S'il ne veut pas vous le dire ?

TRYGÉE.

Je l'accuſerai en juſtice, de livrer la Grece aux Perſes.

LE IIe. ESCLAVE.

O, j'en jure par Bacchus, tant que je vivrai, vous ne ferez pas cela.

TRYGÉE.

Cela ne peut cependant être autrement.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LES FILLES DE TRYGÉE.

LE IIe. ESCLAVE.

Iou, iou, iou ! Filles de Trygée, votre pere nous abandonne. Il part pour le ciel ſans rien dire. O pauvres malheureuſes, conjurez votre pere !

UNE FILLE DE TRYGÉE.

Papa, papa : ce que j'entends ſe débiter dans la maiſon ſeroit-il vrai ? M'abandonnez-vous réellement pour aller avec les oiſeaux dans la région des corbeaux ? Il y a-t'il du réel en tout cela ? Parlez, papa, ſi vous m'aimez.

TRYGÉE.

Il faut le croire, mes filles. Il eſt très certain que je ſuis accablé de douleur quand vous me demandez du pain & que vous m'appelez PAPPAN, tandis que je n'ai pas chez moi la moindre apparence d'argent. Mais ſi je réuſſis dans mon entrepriſe, vous aurez tous les matins un gros morceau de pain [1], & des coups de poings [2] en place de bonne chere.

[1] κολλύραν μεγάλην. Voyez Plaute, perſ. 1, 3, 12.

[2] καὶ κόνδυλον. On lit dans Athénée, qui cite ce vers, καὶ καύδυλον ; je préférerois cette leçon. L'italien a : Et un pugno cotto in eſſa.

UNE FILLE DE TRYGÉE.

Et comment eſpérez-vous faire ce voyage ? Il n'y a pas de vaiſſeau pour voguer dans les airs.

TRYGÉE.

Ce ne ſera pas un vaiſſeau, mais cette voiture aîlée qui m'y tranſportera.

UNE FILLE DE TRYGÉE.

Mais d'où vous vient cette idée, ô mon pere, de vous élever aux cieux, porté ſur un eſcarbot ?

TRYGÉE.

Des fables d'Eſope. On y voit que cet animal eſt le ſeul de tous les volatiles qui ſe ſoit élevé juſqu'aux dieux.

UNE FILLE DE TRYGÉE.

O papa, c'eſt un conte invraiſemblable, que de dire qu'un inſecte fort puant ait paru devant les dieux.

TRYGÉE.

Il y a paru au ſujet d'un différent qu'il eut autrefois avec l'aigle, & dans le deſſein de s'en venger en faiſant tomber ſes œufs.

UNE FILLE DE TRYGÉE.

Pourquoi donc n'avez-vous pas plutôt choiſi pour monture un pégaſe aîlé, pour paroître aux dieux un vrai ſujet de tragédie.

TRYGÉE.

Mais, petite ſote, il m'eût fallu doubles proviſions ;

visions ; tandis que celui-ci se contentera des alimens que j'aurai digérés.

UNE FILLE DE TRYGÉE.

Et s'il vient à tomber au milieu des mers, comment s'en retirera-t'il avec ses aîles ?

TRYGÉE.

Oh, j'ai un gouvernail en cas de besoin : & mon vaisseau sera l'escarbot fabriqué à Naxos [1].

UNE FILLE DE TRYGÉE.

Dans quel port vous refugierez-vous ainsi porté par les flots ?

TRYGÉE.

Un des ports du Pyrée, ne s'appele-t'il pas l'escarbot [2] ?

UNE FILLE DE TRYGÉE.

Prenez toujours garde de choper quelque part, & de choir, pour fournir après que vous vous serez cassé les jambes, un sujet à Euripide, & donner votre nom à une tragédie.

TRYGÉE.

Je veillerai à tout cela. Adieu. Pour vous autres,

1 κάνθαρος Ναξιουργὴς. Jeu de mots sur κάνθαρος, nom qu'on donnoit à certains vaisseaux fabriqués à Naxos, voyez Athénée, II, & par lequel on désigne en grec un escarbot.

2 Autre jeu de mots sur la double signification de κάνθαρος escarbot, & κάνθαρος Canthare, nom propre qui désigne un des trois ports du Pyrée. Ce port étoit ainsi nommé à cause de Canthare, célebre héros. Voyez Meurs. PIRÆUM, cap. III.

reſouvenez-vous que c'eſt à cauſe de vous que je m'expoſe à tant de périls. Ainſi de trois jours ne lâchez ni vents, ni autre choſe de plus groſſier. Alléchée par l'odeur, ma monture me précipiteroit d'en haut, & me fruſtreroit dans mes eſpérances. Allons, Pégaſe, en avant, le cœur gai, fais ſoner ton frein doré en ſecouant les oreilles. Où vas-tu ? Où vas tu ? Pourquoi porter ton muſeau du côté des latrines ? Quite la terre avec courage, étale des aîles légeres, & va droit au ſéjour de Jupiter, ſans t'occuper ni de fumier, ni de tes autres nourritures ordinaires. Hé, hé, toi, que fais-tu là-bas, oui, toi qui te décharges le ventre dans le Pyrée, chez les courtiſannes ? Tu me feras périr, tu me feras périr. Enterreras-tu ton ordure, la couvriras-tu avec un gros tas de terre, au haut duquel tu planteras du ſerpolet, & mettras force eſſence. Car, s'il m'arrive de me tuer en tombant d'ici, la ville des grands pouſſeurs de ſelle [1] ſeroit punie d'être cauſe de ma mort : ton derriere la fera condamner à une amende de cinq talents. Ah, je ſuis perdu ! Quelle frayeur ! Ceci n'eſt plus une plaiſanterie. O directeur des machines [2], prenez garde à moi : je ſens un vent qui me tracaſſe autour du

1 ὦ πολις ἡ χίων. Ariſtophane tombe ici ſur les habitans de Chio, connus par leur infâmie, & joue ſur le mot χίων.

2 ὦ μηχανοποιὲ, celui qui dirigeoit la machine en forme d'eſcarbot. Ceci étoit un jeu purement à machines.

nombril, & ſi vous n'y faites attention je vais fournir à l'eſcarbot de quoi pouturer. Mais je ne dois pas être loin des dieux, & j'apperçois déjà le palais de Jupiter. Qui fait ſentinelle à la porte de ce dieu ? N'ouvrirez-vous pas ?

SCENE VI.

TRYGÉE, MERCURE.

MERCURE.

O GRAND Hercule ! D'où peut venir le ſon de cette voix humaine ? Quel malheur eſt ceci ?

TRYGÉE.

Un eſcarbot ſervant de courſier [1].

MERCURE.

O impur, ſacrilege, impudent, & impur, trop impur, mille fois impur, comment t'es-tu élevé juſqu'ici, ô le plus impur des impurs ? Quel eſt ton nom ? Ne le diras-tu pas ?

TRYGÉE.

Très impur.

MERCURE.

De quel pays es-tu ? Dis vîte.

TRYGÉE.

Très impur.

[1] ἱππεκάθαρος ; alluſion au mot ἱππεκένθαυρος.

MERCURE.

Quel eſt ton pere ?

TRYGÉE.

Le mien ? Très impur.

MERCURE.

J'en jure par la Terre, tu ne pourras échaper dès ce moment à la mort, ſi tu ne me déclares ton nom.

TRYGÉE.

« Je ſuis Trygée Athmonien, aſſez bon vigneron, point délateur, & peu friand de procès ».

MERCURE.

« Que viens-tu faire ici ? »

TRYGÉE.

« Vous apporter ces morceaux de chair. »

MERCURE.

O pauvre malheureux, tu es arrivé ſans encombre ?

TRYGÉE.

O maître gourmand, « vous voyez que je ne » ſuis pas ſi diable. Faites-moi, je vous prie, » parler à Jupiter. »

MERCURE.

Ah, ah, ah ! Tu es bien loin d'avoir fait le chemin néceſſaire pour parvenir juſqu'aux dieux. Ils ont tous quité hier ce palais-ci.

TRYGÉE.

Dans quelles terres ſont-ils donc ?

MERCURE.

Dans quelles terres ?

TRYGÉE.

Où donc enfin ?

MERCURE.

Très loin : « Ils ont grimpé jusqu'au dernier sommet du ciel. »

TRYGÉE.

Pourquoi êtes-vous donc resté seul ici ?

MERCURE.

« Pour garder la vaisselle céleste », les petits pots, les tablettes, & les petites amphores.

TRYGÉE.

Mais pourquoi les dieux se sont-ils écartés ainsi ?

MERCURE.

« Par haine pour les Grecs, & pour ne plus entendre leurs prieres & leurs perpétuels débats. Ils ont logé à leur place la Guerre comme une déesse, au caprice de laquelle il leur plaît de livrer la Grece. » Pour eux, ils se sont élevés loin d'ici le plus haut possible.

TRYGÉE.

Mais dites-moi, pourquoi en agissent-ils ainsi avec nous ?

MERCURE.

« Parce que, maîtres de choisir la Guerre ou la Paix, vous avez préféré la premiere. Car quand les Lacédémoniens avoient le dessus, ils s'écrioient,

Par Caſtor & Pollux, les Athéniens nous le payeront. Si les Athéniens, à leur tour, avoient quelque avantage, dès qu'ils voyoient quelque ambaſſadeur de Lacédémone arrivé pour parler de paix, Par Minerve & Jupiter, diſoient-ils, on vient nous amuſer : ne le croyons pas ; ſi nous avons une fois Pyle, ils reviendront à nous. »

TRYGÉE.

Voilà bien vos propos.

MERCURE.

« Auſſi ne ſçais-je ſi jamais vous reverrez la Paix. »

TRYGÉE.

« Où s'eſt-elle retirée. »

MERCURE.

« La Guerre l'a reléguée dans cet antre profond. »

TRYGÉE.

« Lequel ? »

MERCURE.

« Celui-ci là-bas : vois-tu les pierres énormes dont elle a fermé l'entrée, pour empêcher les Grecs d'en tirer la déeſſe de la paix ? »

TRYGÉE.

Dites-moi à quelles calamités la Guerre nous deſtine-t'elle ?

MERCURE.

« Tout ce que je ſçais, c'eſt qu'elle apporta hier au ſoir un mortier d'une grandeur prodigieuſe. »

TRYGÉE.

« Hé, que prétend-elle faire de ce mortier ? »

MERCURE.

« Broyer toutes les villes de la Grece. Adieu, je me retire : je l'entends ; quel effroyable fracas ! »

TRYGÉE.

« Ah, malheureux, je ne l'entends que trop le bruit du mortier militaire ! Où fuir ? »

SCENE VII.

TRYGÉE, LA GUERRE avec ſon mortier.

LA GUERRE.

Oh, mortels, mortels, mortels infortunés, comme vous allez crier les os !

TRYGÉE.

O Apollon, quel énorme mortier ! Quelle horreur que la ſimple vue de la Guerre ! Eſt-ce là celui que nous fuyons, ce monſtre affreux & cruel qui écarte les jambes pour affermir ſa marche.

LA GUERRE.

O trois, cinq, dix fois, & plus encore, malheureuſe Praſie, te voilà perdue.

TRYGÉE.

O ſpectateurs, cela ne nous regarde pas encore: c'eſt une perte pour les Lacédémoniens.

LA GUERRE.

O Mégare, Mégare, comme tu vas être pétrie : on va te broyer comme notre mets [1] le plus délicieux.

TRYGÉE.

Babaï, babaïax, que de larmes dans le mortier pour les pauvres Mégariens !

LA GUERRE.

Hélas, Sicile, tu périras auſſi ! Tu ſeras moulue comme une ville infortunée. Ça, qu'on m'apporte du miel attique, afin que j'en mette une doſe.

TRYGÉE.

Doucement, s'il vous plaît : ſervez-vous d'un autre miel ; épargnez l'attique ; il coûte quatre oboles.

LA GUERRE.

« Holà, ho, Tintamare. »

[1] καταμεμυτ'ωτευμένα. Voyez tome X, p. 361, dans la note 2.

SCENE VIII.

LES MÊMES, TINTAMARE.

TINTAMARE.

QUE voulez-vous ?

LA GUERRE.

Je te ferai pleurer. Tu reſtes donc oiſif ? Tu ignores ſans doute ce que ce poing peut valoir.

TINTAMARE.

Ah, je ſuis perdu ! Mon cher maître, avez-vous donc de l'ail dans le poing ?

LA GUERRE.

« M'apporteras-tu un pilon tout-à-l'heure ? »

TINTAMARE.

« Ignorez-vous que nous n'en avons point ? Nous ne ſommes logés ici que d'hier. »

LA GUERRE.

« Va donc à toutes jambes m'en emprunter un des Athéniens. »

TINTAMARE.

« J'y vais, puiſqu'il le faut. (à part.) Si je n'en apporte un, malheur à moi. »

TRYGÉE à part.

« Miſérables humains, qu'allons-nous faire ? Quel affreux péril ! Si le pilon vient, celui-ci prendra ſes ébats à mettre les villes en poudre. Ah, Bacchus, puiſſe-tu rompre le cou au courier. »

LA GUERRE à Tintamare.

« Hé bien ? »

TINTAMARE.

« Quoi ? »

LA GUERRE.

« Tu n'apportes rien ? »

TINTAMARE.

« Ma foi, non. Les Athéniens n'ont plus leur pilon ; » je veux dire ce corroyeur qui bouleverſoit toute la Grece.

TRYGÉE à part.

« O Minerve, quel bonheur, que ce fléau de la Grece ait ceſſé de vivre avant qu'on nous versât la liqueur qu'on nous prépare ! »

LA GUERRE.

Ne courras-tu pas m'en chercher un à Lacédémone ?

TINTAMARE.

« J'y vole. »

LA GUERRE.

« Vole & reviens. »

TRYGÉE aux ſpectateurs.

O citoyens, qu'allons-nous devenir ? Nous voici à la derniere extrêmité. Si quelqu'un eſt initié aux myſteres de Samothrace [1], c'eſt à préſent qu'il faut demander aux dieux que le courier ſe caſſe les jambes.

[1] Voyez, Hérodote in Euterpe, & Th. Gutberlethi, diſſertat. de myſteriis deorum Cabirorum, cap. X.

TINTAMARE.

Ah, que je ſuis malheureux ! Hélas, que je le ſuis, oui que je le ſuis !

LA GUERRE.

« Quoi, tu n'as encore rien apporté ? »

TINTAMARE.

« Cet autre fléau de Lacédémone [1] a eu le même ſort que celui d'Athenes. »

LA GUERRE.

« Comment, ſcélérat ? »

TINTAMARE.

Vers la Thrace ; ils l'ont perdu pour l'avoir voulu prêter à d'autres.

TRYGÉE à part.

« O Gémeaux Lacédémoniens, quelle fortune pour nous ! Commençons à reſpirer. »

LA GUERRE à Tintamare.

Prends-moi ces vaſes & porte-les à la maiſon « Je ferai moi-même un pilon. »

1 Ariſtophane veut parler ici de Braſidas, qui mourut près d'Amphipolis dans la même bataille où Cléon fut tué, la troiſieme année de la quatre-vingt-neuvieme olympiade. Voyez Thucydide, V, 10.

SCENE IX.

TRYGÉE seul.

Voici le moment de répéter les expreſſions familieres à Datis, pendant qu'il ſe livroit à la moleſſe vers le milieu du jour : QUE J'AI DE JOIE, DE SATISFACTION ET DE CONTENTEMENT [1]. O Grecs, ce moment eſt des plus favorables, maintenant que nous ſommes dégagés de toutes querelles & diſcuſſions, pour que nous tirions la Paix de ſon antre, avant que quelque autre pilon ne vienne y mettre obſtacle. Allons, laboureurs, gens du marché, artiſans, ouvriers, Athéniens, étrangers, & inſulaires, accourez-tous au plus vîte avec vos bêches, vos leviers & vos cables. Voici l'inſtant de faire des libations au bon génie.

1 Ce Datis, général des Perſes ſous le regne de Darius Hyſtaſpis, avoit coutume de dire, en ſe livrant à la moleſſe, (toccandoſi le vergognoſe parti) :

Ὡς ἥδομαι, καὶ τέρπομαι, καὶ χαίρομαι.

Le bon Perſe croyoit parler élégamment en faiſant terminer ces trois verbes également. χαίρομαι eſt un barbariſme dans le ſens de Datis : & ce barbariſme s'appeloit chez les Grecs un Datiſme.

SCENE X.

LE CHŒUR, TRYGÉE.

LE CHŒUR.

Que chacun, dans la vue du bien public, accoure ici en grande hâte. O Grecs, tous tant que nous ſommes, prêtons-nous un mutuel ſecours, puiſque nous voici plus que jamais exempts de former des bataillons, & de faire du carnage. Car ce jour n'eſt point un jour propice à Lamachus [1]. Allons, ſi nos ſervices vous ſont utiles, parlez & commandez comme notre chef. Car il n'eſt pas poſſible que nous refuſions de travailler avant d'avoir rendu à la lumiere, à l'aide de nos leviers & de nos machines, cette déeſſe ſupérieure à toutes les autres, & la plus favorable à nos vignes.

TRYGÉE.

Vous tairez-vous donc : ne craignez-vous pas de réveiller par vos cris de joie le monſtre de la guerre qui n'eſt pas loin.

LE CHŒUR.

Nous nous réjouiſſons de l'ordre que nous venons de recevoir de mettre la Paix en liberté : c'eſt un ordre bien différent de celui qui nous a ſi ſouvent contraints de nous raſſembler avec des vivres pour trois jours.

1 Ariſtophane le repréſente par-tout ne reſpirant que la guerre.

TRYGÉE.

Prenez garde à vous ; redoutez ce cerbere : il ſe mettroit en colere, & crieroit, comme il le faiſoit ici tout-à-l'heure, & nous empêcheroit de délivrer la déeſſe.

LE CHŒUR.

Si nous pouvons une fois nous en rendre maîtres, perſonne ne doit eſpérer de nous l'enlever. Iou, iou.

TRYGÉE.

C'en eſt fait de moi, ô mes amis, ſi vous continuez à élever la voix. Car d'un ſeul coup de pied la Guerre bouleverſera tous nos appareils, ſi elle s'aviſe de paroître ici.

LE CHŒUR.

Ma foi, qu'elle brouille, qu'elle renverſe & trouble tout : il ne nous eſt pas facile de contenir notre joie aujourd'hui.

TRYGÉE.

Quelle diablerie eſt-ce là ? Qu'avez-vous donc, mes amis ? Je vous en conjure par les dieux, prenez garde de nuir, par vos gambades, à la plus belle des entrepriſes.

LE CHŒUR.

Et certes nous ne voulons pas ſauter ; mais la joie fait que ſans nous mettre en branle, nos jambes ſont toujours en cadence.

TRYGÉE.

Allons, pas davantage. Finiſſez, finiſſez cette cadence.

LE CHŒUR.

Voilà qui eſt fini.

TRYGÉE.

Vous le dites bien, mais vous n'en faites rien.

LE CHŒUR.

Encore cette petite cadence, & tout ſera fini.

TRYGÉE.

Soit, pour une encore : mais ne vous en permettez pas d'autre.

LE CHŒUR.

Nous ne cadencerions pas ainſi, ſi vous nous employiez.

TRYGÉE.

Eh bien voyez, vous ne finiſſez pas.

LE CHŒUR.

Une fois que nous aurons cadencé avec la jambe droite, oui en vérité nous ceſſerons tout-à-fait.

TRYGÉE.

Je veux bien y conſentir encore, pourvu que vous n'y reveniez pas davantage.

LE CHŒUR.

Mais il faut bien que la gauche s'en donne auſſi un peu. Le plaiſir de ne plus porter le bouclier fait que nous ſommes dans la joie, dans la jubilation, & que nous rions, & que nous prenons

nos aiſes [1] plus que nous le ferions ſi nous pouvions nous défaire de notre vieilleſſe.

TRYGÉE.

Contenez, je vous en prie, vos tranſports : « Votre bonheur eſt encore incertain. Si nous recouvrons une fois la Paix, alors vous pourrez, tant qu'il vous plaira, ſauter, danſer, baller, dormir, jouer, banqueter, faire les ſybarites, & crier à pleine tête, vive la joie [2]. »

LE CHŒUR.

Hélas, que je deſire goûter un jour ce bonheur! Que d'années paſſées à ſouffrir, à coucher ſur la dure comme Phormion! Quand les calamités de la guerre ſeront éloignées, bien loin de nous trouver des juges ſéveres, fâcheux, intraitables & inflexibles, nous ſerons pleins d'affabilité & de bonté. Voilà bien aſſez long-temps que nous nous exténuons & que nous nous tuons à courir dans le lycée, & à revenir chargés de notre bouclier & de notre lance.

TRYGÉE.

Voyons un peu, comment je parviendrai à ſoulever cet amas de pierres.

1 Ho peteggiato.

2 Ma quando la pigliaremo poi alegraretevi, gridarete & riderete. Gia ſarà lecito à voi navigare, ſtare, moverevi, dormire, guardare à la feſte, mangiare, deliciare, grillare, burlare, ò dio, ò dio, gridare.

SCENE

SCENE XI.

LES MÊMES, MERCURE.

MERCURE.

« Hé que prétends-tu faire, misérable ? »

TRYGÉE.

« Rien de mal, mais seulement ce que fit » Cillicon. »

MERCURE.

« Tu es mort, misérable. »

TRYGÉE.

Oui, si le sort tombe sur moi : mais comme vous présidez au sort, j'ose espérer que vous me serez favorable [1].

MERCURE.

Vous êtes mort, c'est fait de vous.

1 Voici une allusion à un usage établi chez les Athéniens, relativement aux criminels. Le scholiaste nous parle ainsi de cet usage. On n'exécutoit point à Athenes dans le même jour les sentences de mort prononcées contre plusieurs criminels : mais chaque jour on les faisoit tirer au sort, & on exécutoit celui sur qui le sort tomboit : ainsi on n'en faisoit périr qu'un par jour. Souvent on adoucissoit la rigueur de la sentence par rapport à ceux qui restoient, sur-tout lorsqu'ils paroissoient touchés de leurs crimes. Usage digne des Athéniens, qui concevoient que des malheureux, après avoir ainsi tiré au sort, avoient autant de fois souffert la présence & l'idée du supplice, aussi cruelles que la mort même.

TRYGÉE.

Pour quel jour ?

MERCURE.

Tout-à-l'heure.

TRYGÉE.

Mais je n'ai encore aucunes provisions, ni farine, ni fromage, comme s'il s'agissoit de partir pour aller se faire tuer [1].

MERCURE.

Bast, te voilà mort sans resource [2].

TRYGÉE.

Comment se peut-il faire que je ne m'apperçoive pas du plaisir que cela procure ?

MERCURE.

Ignores-tu que Jupiter a prononcé l'arrêt de mort contre celui qui oseroit tenter l'ouverture de cet antre ?

TRYGÉE.

Il faut donc absolument que je me résolve à mourir ?

MERCURE.

N'en doute nullement.

1 Allusion à l'usage militaire dont il est fait mention plusieurs fois dans Aristophane. Or, les militaires vont à la guerre pour se faire tuer.

2 Jocus est in ambiguitate verbi ἐπιτέτριψαι, contritus es, quo Mercurius significat eum jam periisse : at obsceno sensu id accipiens Trygæus, respondet : Ego vero, quem subigi & prædicari ais, quomodo non sensi me tanto bono affici ? M. Brunck.

TRYGÉE.

Prêtes-moi donc trois drachmes pour me procurer un petit porc : car il eſt eſſentiel que je ſois initié avant de mourir [1].

MERCURE.

O Jupiter Foudroyant.....

TRYGÉE.

O ſeigneur, je vous en ſupplie au nom des dieux, ne me déférez point à ſon tribunal.

MERCURE.

Je ne peux me taire.

TRYGÉE.

Laiſſez-vous fléchir par le ſouvenir des viandes que je vous ai préſentées.

MERCURE.

Mais, ô malheureux, Jupiter me perdra, ſi je ne révele tes forfaits à haute voix !

TRYGÉE.

O cher petit Mercure, ſuſpendez vos clameurs pour ce moment. (Au chœur.) Pour vous, dites-moi ce que vous devenez ? Pourquoi reſter ainſi dans l'ébahiſſement ? O malheureux, n'épargnez

1 Ils croyoient que leur ſort après la mort, étoit meilleur s'ils étoient initiés aux myſteres de Cérès pendant leur vie. Voyez les GRENOUILLES, 454. On offroit pour être initié un porc en ſacrifice. De-là Χοιρία μυστηρικά, des ACHARNIENS, v. 747. Voyez Athénée, liv. IX. Florens propoſe une correction précieuſe dans le texte de ce philologue.

pas vos prieres : autrement celui-ci va déclarer nos projets.

LE CHŒUR.

O ſeigneur Mercure, ne faites rien de cela, non rien de cela, ſi vous pouvez encore vous rappeler combien vous avez été flaté du petit porc que je vous ai offert : ne faites pas ſi de ce cadeau dans cette circonſtance.

TRYGÉE.

O ſeigneur & maître, entendez-vous les douceurs qu'ils vous diſent ?

LE CHŒUR.

Rappelez-vous vos bontés pour nous ; n'oppoſez pas à nos ſupplications un reſſentiment aſſez cruel pour que nous ne puiſſions recouvrer la Paix. Mais ſecondez nos efforts, ô le plus humain & le plus généreux des dieux, ſi vous avez de l'horreur pour les aigretes & les tons arrogans de Piſandre [1]. Vous mériterez ainſi que nous vous honorions à perpétuité par des victimes ſacrées, & par les offrandes les plus magnifiques.

TRYGÉE.

Ah, je vous en ſupplie, laiſſez-vous fléchir par les prieres de ces malheureux qui vous honorent avec plus de ſoin que jamais.

1 Ironie contre Piſandre, repréſenté comme un lâche dans les OISEAUX, v. 1555.

MERCURE.

« Oui, car ils ſont plus voleurs que jamais [1]. »

TRYGÉE.

Mais je veux vous révéler une choſe atroce & de la plus grande conſéquence, c'eſt une conſpiration contre tous les dieux.

TRYGÉE.

Depuis long-temps la lune & ce fripon de ſoleil vous tendent des pieges : ils livrent la Grece pieds & mains liés, aux barbares.

MERCURE.

Quel eſt donc leur deſſein ?

TRYGÉE.

Et certes, c'eſt que nous vous offrons des ſacrifices, & que les barbares en offrent à ces deux divinités. Elles ne ſouhaiteroient en conſéquence rien tant que la perte de tous les autres dieux, afin d'avoir tous les ſacrifices pour elles ſeules.

MERCURE.

Voilà donc ce qui fait que depuis du temps ces dieux ont diminué les jours inſenſiblement, & nous ont fruſtré de leurs clartés [2].

TRYGÉE.

Ce n'eſt que trop vrai. Ainſi donc, ô cher Mer-

1 Les mythologues nous repréſentent Mercure volant en pluſieurs circonſtances ; il étoit juſte que les voleurs en fiſſent leur patron.

2 Alluſion aux éclipſes qui ont eu lieu pendant la guerre du Péloponneſe.

cure, ſecondez gaîment nos efforts, & facilitez-nous la délivrance de cette captive. Nous ſolemniſerons à cauſe de vous les grandes panathénées, & toutes les fêtes des autres dieux : de maniere que dorénavant les diipolienes & les adonienes ſeront converties en fêtes de Mercure. Alors toutes les villes, de quelque pays que ce ſoit, délivrées des calamités de la guerre, ſacrifieront à Mercure Préſervateur. Mais vous en tirerez bien d'autres avantages : & daignez accepter cette coupe d'or, pour offrir des libations.

MERCURE.

Ah, ah, comme ces ſortes de préſens ont toujours ſçu me toucher ! Vous pouvez aller maintenant, chers amis. Servez-vous donc de vos bêches, & écartez bien vîte ces pierres.

LE CHŒUR.

Nous allons vous obéir. O vous, ô le plus induſtrieux des dieux, ſecondez-nous ; & en qualité de patron des ouvriers, commandez tout ce que nous aurons à faire, vous n'aurez pas à vous plaindre de notre inaction.

TRYGÉE.

Allons, préſentez la coupe, pour que nous ne commençions qu'après avoir invoqué les dieux.

MERCURE.

La libation, la libation ſe fait. Exprimez, exprimez votre joie.

TRYGÉE.

Nous demandons par cette libation, Que ce jour devienne pour toute la Grece le commencement des plus grands biens : Que celui qui aura mis la main à l'œuvre avec nous, ne soit jamais dans le cas de porter le bouclier.

LE CHŒUR.

Non, que jamais je ne porte le bouclier ! mais que je passe mes jours dans la Paix, dans les bras d'une amie, & dans les douceurs de la volupté !

TRYGÉE.

O divin Bacchus, que celui qui desire la guerre ne cesse de retirer de son coude les pointes des traits !

LE CHŒUR.

Que, quiconque se plaît à conduire les bataillons, regrete, ô divine Paix, les jours qui coulent pour toi, & qu'il ait le sort ordinaire de Cléonyme !

TRYGÉE.

Que tout fabricant de lances, ou revendeur de boucliers, qui fait des vœux pour la guerre, afin d'avoir le débit de ses marchandises, tombe entre les mains des voleurs, & soit reduit à ne manger que de l'orge !

LE CHŒUR.

Si quelque général refuse de nous aider, ou si quelque esclave se dispose à passer chez nos ennemis, qu'il soit ataché sur une roue & qu'il passe

ſous les verges ! Mais pour nous, ſoyons comblés de biens, IÊ PAIÔN, IÊ !

TRYGÉE.

Point de ce PAIEIN [1] : dites ſeulement IÊ.

LE CHŒUR.

Iê, iê donc : je ne dis plus qu'IÊ.

TRYGÉE.

En l'honneur de Mercure, des Grâces, des Heures, de Vénus, de Cupidon.....

LE CHŒUR.

Et de Mars ?

TRYGÉE.

Non, non.

LE CHŒUR.

Et d'Enyalius [2] ?

TRYGÉE.

Non, non.

LE CHŒUR.

Allons, que chacun travaille, & tire les pierres avec des cordes.

MERCURE.

Allons, courage.

1 Jeu de mots : παιειν eſt une expreſſion militaire.

2 Quelques-uns confondent Mars avec Enyalius, & regardent ce dernier mot comme une épithete du premier. Mais Sophocle, AJAX, v. 179, diſtingue ces deux perſonages. Le ſcholiaſte d'Ariſtophane nous apprend que quelques-uns croyoient Enyalius fils de Saturne & de Rhéa ou d'Opis, & que d'autres le faiſoient fils de Mars & d'Enyus. Voyez Héſychius, in ἐνυάλιος, & la note de Schrevelius.

LE CHŒUR.

Courage, courage.

MERCURE.

Courage.

LE CHŒUR.

Courage encore plus.

MERCURE.

Allons, courage, courage.

TRYGÉE.

« Ah, tous ne tirent pas également. « Ne ferez-vous donc pas tous effort en même-temps ? Voyez comme ils se gonflent & font semblant de travailler ! » Vous vous en repentirez, ô Béotiens.

MERCURE.

Courage donc.

TRYGÉE.

Allons, courage.

LE CHŒUR.

Tirez tous de concert.

TRYGÉE.

Dira-t'on que je ne tire pas, que je ne suis pas suspendu à la corde, que je ne m'y mets pas tout entier, & que je n'y vas pas de tout mon possible ?

MERCURE.

Comment se fait-il donc, que rien n'avance ?

LE CHŒUR.

« O Lamachus, que votre oisiveté nous fait

de tort! Hé, que nous ſert cet épouvantail que vous portez ? »

MERCURE.

En voilà qui ne tirent pas non plus. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les Argiens ſe rient des pertes que font les deux partis, parce qu'ils s'enrichiſſent aux dépens de l'un & de l'autre.

TRYGÉE.

Mais, ô mon ami, les Lacédémoniens y vont de tout cœur.

MERCURE.

Et ſçavez-vous tous les efforts qu'ils font ? Il n'y a parmi eux de bien ardens à nous ſeconder, que ceux qui travaillent aux inſtrumens de la campagne. Mais les armuriers s'y oppoſent.

LE CHŒUR.

Les Mégariens ne font rien non plus : ils tirent cependant un peu en ouvrant une bouche toujours prête à ſaiſir ſa proie. Ils reſſemblent aux petits chiens qui rongent un os, car ils meurent de faim.

TRYGÉE.

O mes amis, nous n'avançons pas la beſogne : il nous faut tous de concert donner un nouveau coup de collier.

MERCURE.

Allons, courage.

TRYGÉE.

Toujours courage.

MERCURE.

Allons, courage.

TRYGÉE.

Courage, morbleu.

MERCURE.

Allons, allons, courage, courage.

LE CHŒUR.

Nous ne gagnons pas grand'chose.

TRYGÉE.

N'est-il pas affreux qu'il y en ait qui tirent & tiennent la corde roide, tandis que d'autres font des efforts opposés. O Argiens, vous serez fustigés,

MERCURE.

Courage donc.

TRYGÉE.

Courage, allons!

LE CHŒUR.

Comme il y a de mauvaises gens parmi nous!

TRYGÉE.

Pour vous, qui avez le vrai desir de la Paix, employez toutes vos forces.

LE CHŒUR.

Et il y en a qui arrêtent tout.

TRYGÉE.

O Mégariens, n'irez-vous donc pas tous au diable? Vous êtes en horreur à la déesse qui se rappele l'ail dont vous avez été les premiers à la parfumer. Je vous ordone aussi, ô Athéniens,

de ceſſer de tirer, du côté où vous êtes ; car vous ne vous plaiſez qu'à juger. Si vous voulez que nous délivrions la Paix, retirez-vous ſur les bords de la mer.

LE CHŒUR.

C'eſt à nous autres laboureurs à exécuter ſeuls ce projet.

MERCURE.

Tout en va beaucoup mieux, ô braves gens.

LE CHŒUR.

Il dit que cela va mieux : continuons donc nos efforts.

TRYGÉE.

Notre entrepriſe ne réuſſit en vérité que depuis que les laboureurs ſont les ſeuls à s'en mêler.

LE CHŒUR.

Courage, dans ce moment : que chacun s'évertue. Nous touchons preſque au ſuccès : ne molliſons pas, mais redoublons nos efforts : allons, voilà qui eſt fait. O courage donc maintenant, courage tous ! O eia eia, ô eia eia, ô eia eia. O courage tous !

SCENE XII.

LES MÊMES, LA PAIX, OPORA ET THEORIA.

TRYGÉE.

O vous, qui nous acordez des vendanges abondantes, comment pourrai-je vous féliciter ? Où trouverai-je pour vous ſaluer, une expreſſion qui réponde au milier d'Amphores (dont vous rempliſſez nos celliers [1]) ? Non, je ne trouve aucune expreſſion en moi. Je vous ſalue Opora, & vous ô Théoria. O Théoria, quel viſage vous avez ! Quelle odeur s'exhale de votre ſein ! Quelle eſt douce ! C'eſt le plus ſuave des parfums ! Il ſent l'armiſtice. Le havreſac militaire répand-t'il une odeur ſemblable ?

LE CHŒUR.

Nous ne pouvons ſouffrir le barbare avec ſon havreſac d'oſier. Son haleine infecte tout, d'une odeur aigre d'oignon : mais près de cette belle divinité, on ne reſpire que fruits, feſtins, dionyſiales, flûtes, tragédies, vers de Sophocle, grives, petits vers d'Euripide.....

TRYGÉE.

Rougiſſez de prêter pareil goût à la Paix : elle ne peut ſe plaire avec un faiſeur de plaidoyers.

[1] Ce qui eſt dans la parentheſe eſt ajouté au grec.

LE CHŒUR.

..... Lierre, ſac à paſſer les vins, brebis bêlantes, gorges de femmes qui vont au four, ſervante énivrée, conge renverſé, & bien d'autres choſes, fort bonnes.

MERCURE.

« Regardez maintenant la charmante union des villes réconciliées. » Elles rient bien volontiers, quoiqu'on puiſſe être étoné des plaies dont elles ſont couvertes, & des ventouſes appliquées ſur leur peau.

TRYGÉE.

« Regardez plutôt les ſpectateurs, vous lirez leurs emplois dans leurs yeux. »

MERCURE.

Hélas, donc! Voyez-vous ce fabricant d'aigretes qui ſe déchire à belles dents? Et ce châron qui fait la nique au fourbiſſeur.

TRYGÉE.

Eſt-ce que vous n'appercevez pas comme le faiſeur de faulx, montre au doigt le faiſeur de lances.

MERCURE.

Allons, faites retirer maintenant les laboureurs.

TRYGÉE.

Attention, ſpectateurs: que les laboureurs ſe retirent très promptement dans leurs champs, avec les inſtrumens propres à l'agriculture, & qu'ils

laiſſent-là, hâche, épée & javelot. L'antique Paix regne ici dans ſa plénitude. Que chacun aille reprendre les travaux de la campagne après avoir chanté un pæan.

LE CHŒUR.

« Heureuſe Paix ! Jour déſirable aux gens de bien ! Avec quels tranſports je reverrai mes vignes, & les figuiers que je plantai dans ma jeuneſſe ! Que je les embraſſerai volontiers après une ſi longue ſéparation ! »

TRYGÉE.

O mes amis, témoignons avant tout dans ce moment, notre reconnoiſſance à cette déeſſe qui vient de réformer aigretes & gorgones. Que chacun enſuite ſe hâte de ſe rendre chez lui dans ſon bourg, & qu'il y porte ce qu'il y aura de meilleur en ſalaiſon.

MERCURE.

Par Neptune, le beau coup d'œil qu'offre cette troupe de laboureurs ! Ils ſont preſſés & unis comme la farine dans un gâteau, ou comme des convives dans un feſtin.

TRYGÉE.

Oui, ſans doute, il n'y a rien de beau comme de les voir obſerver leur rang & faire briller au ſoleil la maſſue [1] & le rateau. Auſſi rien n'égale

[1] σφύρα. Je prends ici ce mot pour exprimer une eſpece de maillet à manche long, armé de fer par les deux bouts, & à l'aide duquel on briſoit les motes dans les champs.

le desir que j'ai, après une si longue absence, d'aller dans ma campagne, & d'y cultiver la terre avec mon rateau. O mes amis, songez à l'ancienne maniere de vivre dont la déesse nous favorisoit, à ces figues seches & fraiches, à ces myrthes, à ce mou si flateur, à ces tapis de violetes près des sources abondantes [1], à ces olives qui sont l'objet de vos desirs ; voilà les biens qui reclament votre reconnoissance en faveur de la déesse.

LE CHŒUR.

Honneur, honneur à la plus chere des déesses. Que vous étiez desirée parmi nous ! Nous brûlions d'ardeur de vous posséder dans nos campagnes, nous étions abbatus, anéantis, à force de soupirer après vous. Hélas, vous avez toujours versé sur nous les plus grands biens, ô Paix desirée de tous ceux qui menoient la vie champêtre : vous étiez notre unique soutien. Sous vos auspices, nous regorgions de tout plein de bonnes choses, qui nous venoient sans frais & sans peine. Vous étiez pour tous les villageois leur aliment le plus délicieux [2] & leur

[1] C'est là l'idée qu'on retrouve dans Virgile :

. . . . . Irriguumque bibant violaria fontem.

GEORGIC. IV, 32.

[2] χίδρα. Mets fait de bled frais. On voit que c'étoit le ragoût favori des villageois, par le vers 806e des CHEVALIERS, page 97, ligne premiere de la traduction. L'expression χίδρα est employée dans ces deux endroits.

sauve-garde.

ſauve-garde. Ah, comme votre préſence va donner une face riante à nos vignes, à nos tendres figuiers, & à nos plantations, où vous ſerez reçue avec le plus vif empreſſement. (A mercure.) Mais, ô le plus bienfaiſant des dieux, dites-moi pourquoi cette divinité s'étoit retirée depuis ſi long-temps ?

MERCURE.

« Ah, n'oubliez jamais ce que je vais vous dire, ô trop heureux laboureurs, ſi vous voulez ſçavoir ce qui vous avoit ravi la Paix. Le voici. L'exil de Phidias, qui avoit malverſé, en fut la premiere cauſe, & enſuite Périclès. Car comme il craignoit le même ſort, & qu'il vous connoiſſoit eſprits châtouilleux, il commença, avant qu'on l'ataquât, par brouiller la ville. Il ſoufla l'étincelle du décret Mégarien qui produiſit tout l'incendie. De là cette épaiſſe fumée qui a tant fait pleurer tous les Grecs, » depuis le plus petit juſqu'au plus grand 1. Auſſi-tôt

1 Amyot a très bien rendu ces vers dans ſa traduction de Diodore de Sicile, chap. X :

Bergers & laboureurs des champs,
Si vous voulez être ſçachans
Qui a perdu ceſte cité,
Eſcoutez mes dicts : Ce a eſté
Phidias, qui par le paſſé
En dérobant a commencé :
Et puis Periclès redoubtant
De payer comme conſentant

que cette nouvelle fut parvenue dans nos vignes ; les ceps furent brisés, & l'amphore frapée avec fureur rendit le coup à sa voisine. Il n'y avoit plus persone en état d'arrêter les progrès du mal : la Paix avoit disparu.

TRYGÉE.

Voilà des circonstances, j'en jure par Apollon, dont je n'avois jamais entendu parler : j'ignorois également les raports qu'il pouvoit y avoir entre Phidias & la Paix.

LE CHŒUR.

Nous les avons ignorés aussi jusqu'à ce jour. Elle tenoit sans doute sa beauté, de son alliance avec lui. Ah, nous ignorons bien des choses !

MERCURE.

Aussi-tôt que les villes qui étoient sous votre domination se sont aperçues que vous étiez en discorde & que vous nous montriez les dents, elles ont tout mis en œuvre par l'envie de ne plus payer le tribut : à force d'argent elles ont gagné les prin-

Du larcin, sa part de la peine,
Jetta en Assemblée pleine
La petite bubette inique
De l'ordonnance Mégarique :
Dont la guerre s'est allumée
Si cruelle, que la fumée
A faict plorer à grands regrets,
De çà & de là tous les Grecs.

cipaux des Lacédémoniens, qui, avides de gains sordides & acoutumés à tromper leurs voisins [1], ont, sans respect pour la Paix, saisi cette occasion de guerroyer : & combien les laboureurs ont souffert du butin qui leur a été enlevé ! Car les vaisseaux envoyés d'ici pour redresser leurs torts, emporterent jusqu'aux figues des gens les plus innocens.

LE CHŒUR.

Point du tout innocens, puisqu'ils ont coupé mon figuier que j'avois pris soin de planter & d'élever.

TRYGÉE.

O par Jupiter, non, sans doute, ils n'étoient pas innocens. Ne m'ont-ils pas brisé, d'un coup de pierre, une mesure en terre, où je conservois jusqu'à six médimnes de bled [2].

MERCURE.

Quand les laboureurs eurent quité leurs champs pour se retirer à Athenes, ils virent bien vîte qu'ils étoient, ainsi que les bourgeois, le jouet de l'intrigue. Mais comme ils n'avoient ni raisins, ni figues, ils écoutoient volontiers les orateurs, qui,

1 Voyez dans ANDROMAQUE, tome VI, page 458, le portrait qu'Euripide fait des Spartiates.

2 Le médimne contenoit plus de quatre boisseaux, mesure de Paris : ainsi ce vase en terre devoit contenir plus de cinq cents soixante-seize livres pesantes de graines. Cette maniere de conserver les graines est d'autant plus avantageuse qu'elle les met à l'abri des rats, charençons, &c. &c.

voyant les pauvres ſans reſource & dans la diſete de toutes proviſions, s'en aiderent pour chaſſer la Paix à force de clameurs, comme avec des fourches, toutes les fois que l'amour de ce pays la contraignit de retourner la tête de notre côté. Ils vexoient les plus riches & les plus opulens de nos alliés, en diſant : Celui-ci eſt du parti de Braſidas. Vous autres, dupés par de fauſſes inculpations, vous déchiriez, comme autant de chiens, celui qui étoit l'objet de leur calomnie. Car la ville, réduite à la derniere extrémité, dévoroit avidement tous les mets que lui préſentoient les ſycophantes. « Or les étrangers charmés de ces diviſions, fermoient la bouche avec l'or à ceux qui cauſoient vos maux, » & vous autres ne croyiez pas que la Grece dépériſſoit, tandis que ceux-ci s'enrichiſſoient : & l'auteur de toutes ces manœuvres étoit un corroyeur.

TRYGÉE.

Ceſſez, ceſſez, ô ſeigneur Mercure, de rappeler les morts. Laiſſez ce Cléon dans les enfers où il eſt à préſent. « Car il eſt vôtre, & il n'eſt plus à nous. » Tout ce que vous pouvez dire contre lui, quoique de ſon vivant il fut un ſcélérat, un beau parleur, un ſycophante, un brouillon & un perturbateur, tout cela, dis-je, retombera ſur vos propres ſujets. Mais, ô déeſſe, dites-moi pourquoi ce ſilence obſtiné ?

MERCURE.

On ne lui persuadera pas aisément de parler aux spectateurs : elle a trop à s'en plaindre pour tout ce qu'ils lui ont fait souffrir.

TRYGÉE.

Qu'elle vous parle au moins à l'oreille.

MERCURE à la Paix, à part.

O ma très chere, dites-moi vos dispositions envers les spectateurs ; voyons, ô vous, qui de toutes les femmes avez le plus d'aversion pour les boucliers..... Bon : j'entends. Ce sont là vos griefs ? Je comprends..... Voici, spectateurs, les griefs de la déesse contre vous. Elle se plaint de ce que s'étant présentée de plein gré, de son propre mouvement, après l'affaire de Pyle, avec une corbeille pleine de treves, vous l'avez rebutée trois fois.

TRYGÉE.

« Nous avons mal fait. Mais que voulez-vous ? Notre esprit étoit environé de peaux. »

MERCURE.

Ecoute ce qu'elle me demandoit tout-à-l'heure : Quel est celui qui s'est le plus opposé à son retour, & quel est celui qui lui est le plus ataché, & qui est le plus occupé d'arrêter les progrès de la discorde ?

TRYGÉE.

« Elle n'en avoit pas de plus affectioné que Cléonyme. »

MERCURE.

Comment ce Cléonyme se conduit-il donc à la guerre ?

TRYGÉE.

« Il a l'ame fort bonne : il ne ressemble pas à son pere. » Aussi-tôt qu'il est en présence de l'ennemi, il met armes bas, ce qui le fait traiter de VENTRE A TERRE.

MERCURE.

Ecoute encore : Elle vient de me demander quel est celui qui domine dans le pnyx ?

TRYGÉE.

Hyperbolus y peut tout. (à la Paix.) Hé bien, qu'avez-vous ? Pourquoi secouez-vous ainsi la tête ?

MERCURE.

Elle est furieuse contre le peuple, qui se laisse conduire par un pareil fripon.

TRYGÉE.

« Hé bien nous ne nous en servirons plus : mais le peuple se voyant nud & misérable, a voulu s'en faire un manteau. »

MERCURE.

« Hé, quel avantage, demande-t'elle, le peuple en doit-il retirer ? »

TRYGÉE.

Nous deviendrons, en quelque façon, plus clairvoyans : car c'eſt un faiſeur de lanternes. Avant lui, nous ne faiſions que tâtoner en affaires & nous n'y voyions goutte : mais maintenant nous délibérons ſur-tout à la lueur de nos lanternes.

MERCURE.

Ah, ah, quelles queſtions la Paix veux que je te faſſe !

TRYGÉE.

Hé, quelles donc ?

MERCURE.

Ah beaucoup, & de ces antiquailles dont elle ne faiſoit plus mention ! Elle demande d'abord ce que fait Sophocle.

TRYGÉE.

Il va le mieux du monde : mais il lui eſt arrivé quelque choſe d'aſſez ſingulier.

MERCURE.

Quoi ?

TRYGÉE.

Sophocle eſt métamorphoſé en Simonide.

MERCURE.

En Simonide ? Et comment ?

TRYGÉE.

Depuis qu'il eſt devenu vieux, l'amour du gain lui feroit courir les mers ſur une ſimple claye [1].

[1] Sophocle eſt taxé ici d'aimer l'argent. Ariſtophane lui reproche

MERCURE.

Dis donc ? Ce ſage Cratinus eſt-il encore de ce monde ?

TRYGÉE.

Il eſt mort, lors de l'invaſion des Lacédémoniens.

MERCURE.

Comment cela ?

TRYGÉE.

Vous le demandez ? La douleur qu'il a eue de voir briſer un de ſes toneaux plein de vin, lui a ôté la vie. Vous penſez que la ville a eſſuyé bien d'autres cataſtrophes ? C'eſt pourquoi, ô déeſſe, jamais nous ne vous abandonerons.

MERCURE.

Soit : prends donc à cette condition Opora pour femme, & te fixant dans tes campagnes, procure-toi de belles vendanges.

TRYGÉE.

O très aimable, approchez, & permettez-moi

d'être ſemblable à Simonide, & il ajoute que l'amour du gain ne lui feroit pas craindre de courir les haſards de la plus périlleuſe navigation, ἐπὶ ῥῖνός, ſuivant le proverbe contre les avares. Perſe faiſoit le même reproche aux poëtes de ſon temps :

QUOD SI DOLOSI SPES REFULSERIT NUMMI
Corvos poëtas, & poëtrias picas
Cantare credas pegaſeïum melos.

Aul. Perſii in Satyr. Prolog.

de vous embraſſer. Croyez-vous, ô ſeigneur Mercure, qu'après une ſi longue privation il m'en arrive mal de m'amuſer [1] avec Opora ?

MERCURE.

Point du tout, ſi après cela tu prends de l'infuſion de pouliot. Mais hâte-toi, avant tout, de te charger de cette Théorie, & de la mener au ſénat, où elle ſiégeoit autrefois.

TRYGÉE.

O ſénat, félicite-toi de poſſéder cette Théorie ! Que de brouet tu vas humer pendant un jour ! Comme tu auras des entrailles & de la viande à manger ! Adieu donc, ô délicieux Mercure.

MERCURE.

Adieu, mon ami : ſoit toujours en gaîté, & reſouviens-toi de moi.

TRYGÉE.

O mon eſcarbot, retournons, retournons-nous-en.

MERCURE.

Il n'eſt plus ici, mon brave.

TRYGÉE.

Où a-t'il donc été ?

MERCURE.

Il s'eſt ataché au char de Jupiter, dont il porte la foudre.

[1] κατιλάφας. Voyez Concion. v. 1082. Spingendo sù il frutto.

TRYGÉE.

Mais où ce malheureux prendra-t'il donc sa nouriture ?

MERCURE.

Il savourera l'ambrosie de Ganymede [1].

TRYGÉE.

Comment descendrai-je donc là-bas ?

MERCURE.

Bon homme, aisément. Tu n'auras qu'à suivre la déesse.

TRYGÉE.

Allons, mes belles, suivez-moi tout de suite : car plusieurs vous atendent dans les meilleures dispositions [2].

LE CHŒUR.

Que la joie vous accompagne.

1 On sçait pour quels usages Jupiter l'avoit enlevé. La réponse de Mercure suppose qu'il connoissoit le goût de l'escarbot. Voyez le commencement de la premiere scene de ce premier acte.

2 Vos expectant cupidi arrecto pene.

INTERMEDE.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

LE CHŒUR.

QUANT à nous, ſongeons à faire garder tous nos effets par quelqu'un d'entre nous : car le théâtre eſt ſujet plus que tout autre endroit à être rempli de filous, qui font plus d'une eſcroquerie. Nous vous chargeons, vous en particulier, de les défendre courageuſement : pour nous autres, parlons au peuple, ſuivant notre uſage, d'après les conſeils de la ſaine raiſon.

Si quelque poëte eſt aſſez oſé que de ſe louer dans ſes anapeſtes qu'il adreſſe aux ſpectateurs, il mérite d'être fuſtigé par les licteurs. Mais ſi quelqu'un, ô fille de Jupiter, a droit à des honneurs, notre poëte ſoutient qu'il mérite de grands éloges, lui qui eſt le premier de tous, & le plus célèbre dans l'art de la comédie. En effet, il eſt le ſeul qui ait forcé ſes rivaux à ne plus mettre de gueux en ſcene, & à ne plus faire la guerre à la vermine : il a été auſſi le premier à bannir du théatre les Hercules broyant du grain, affamés, fugitifs, fourbes, s'expoſant volontairement aux coups d'étrivieres, en un mot perdus d'honneur. Il a ſçu écarter encore ces eſclaves qu'on faiſoit paroître jetant les hauts cris, afin

d'amener ces ſcenes où ſon camarade lui demandoit avec ironie : O INFORTUNÉ, QUE T'EST-IL DONC ARRIVÉ ? EST-CE QU'UNE ARMÉE DE PORC-ÉPICS S'EST ROULÉE SUR TON DOS, ET TE L'A SILLONÉ ET ABYMÉ DE LA SORTE. Il a exclu toutes ces plaiſanteries baſſes & odieuſes, & il ennobli la comédie qu'il a ſçu, par un ſtyle noble, par des maximes & par des bons mots choiſis, relever au-deſſus de ces bouffoneries. On ne le voit pas « s'amuſer à » berner des miſérables, ou à railler des femmes [1]. » Nouvel Alcide, il oſe ataquer les monſtres les plus affreux, ſans être rebuté ni par la puanteur horrible des cuirs, ni par tout ce que l'on peut craindre d'un cloaque mis en mouvement. Oui je ſuis le premier [2] qui aie aſſailli cette bête horrible dont la gueule étoit armée de dents aiguës. Son regard, ſemblable à celui de Cynna, inſpiroit l'effroi : cent flagorneurs des plus corrompus lui careſſoient les oreilles : ſa voix étoit le fracas d'un torrent qui rompt ſes digues, il puoit comme un phoque, il avoit la malpropreté d'une Lamie, & le derriere d'un chameau. L'aſpect de ce monſtre ne m'a pas effrayé [3] : mais j'ai toujours tenu bon & tou-

1 FIGARO & toutes les autres pieces de ce genre ne ſeront donc jamais que du très bas comique.

2 Le poëte emporté par ſon enthouſiaſme parle ici à la premiere perſone, & croit débiter lui-même ſa diatribe contre Cléon.

3 Toute cette tirade contre Cléon depuis NOUVEL ALCIDE, juſqu'au NON EFFRAYÉ, eſt répétée d'après LES GUÊPES, page 499, tome XI.

jours luté pour votre conſervation & celle de nos îles. Il eſt donc juſte que vous faſſiez attention à mes ſervices, & que vous m'en témoigniez votre reconnoiſſance. Lorſqu'il m'a été libre de faire un choix, on ne m'a point vu fréquenter la Palæſtre, & chercher à y corrompre les jeunes gens ; mais je me ſuis livré au théâtre, j'y ai moleſté peu de perſones, j'y ai fait plaiſir à pluſieurs, & j'y ai obſervé le décorum en tout. C'eſt pourquoi je dois avoir dans mon parti la jeuneſſe & l'âge fait. Les têtes chauves mêmes doivent me ſeconder de toutes leurs forces pour me faire couroner. Chacun joyeux de mes ſuccès, dira dans les feſtins : Préſentez ceci au chauve : offrez-lui ce plat de deſſert : ne laiſſons manquer de rien le plus brillant des poëtes, l'homme au beau front.

Ier DEMI-CHŒUR.

Muſe, viens avec moi, loin des combats, & avec ton ami, préſider à nos danſes, célébrer les noces des dieux, les feſtins des hommes & les banquets des bienheureux : c'eſt là ta fonction favorite. Si Carcinus ſe préſente, & te prie d'admettre ſes enfans à cette danſe, n'en fais rien, & ne vas pas te prêter à leurs jeux. Souviens-toi que ce ſont des criailleurs [1] privés, des danſeurs ſans grâces [2], des nains, la pouſſiere de la terre [3], des faiſeurs

1 Grec : Des cailles. Voyez Athén. IX.

2 Grec : Qui ont un long cou.

3 Grec : La pouſſiere des crotes de chevre.

de marionetes. Leur pere ne dit-il pas qu'une piece, où il avoit réuſſi au-delà de ſes eſpérances, lui avoit été enlevée le ſoir par un chat [1].

IIe DEMI-CHŒUR.

Il convient à un poëte honnête de répéter les chanſons à la louange des Grâces aux beaux cheveux, quand au retour du printemps l'hirondelle gazouille après avoir voltigé [2] : & quand ſur-tout Morſimus ne trouve aucun chœur à ſa diſpoſition, pas plus que Mélanthius. J'ai entendu la voix très rauque de celui-ci, lorſque ſon frere & lui jouiſſoient des honneurs d'un chœur : ils ſont tous deux de vraies gorgones inſatiables, des mangeurs de raies, des harpies, des courtiſans de vieilles [3] femmes, des impurs, des boucs, enfin la mort aux poiſſons. O divine Muſe, rejetez-les [4], & venez pleine de gaîté aſſiſter à nos jeux.

1 Florens pour trouver le mot pour rire de cet endroit, ſuppoſe, d'après le ſcholiaſte, que la piece de Carcinus étoit intitulée LES SOURIS.

2 Les ſix premiers vers de cette eſpece de ſtrophe & de la précédente ſont tirés de Stéſichore.

3 Trattatori de vecchie.

4 Grec : Et rejettez-les dans un grand & large crachat.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHŒUR, TRYGÉE, SON VALET, OPORA ET THÉORIA.

TRYGÉE.

« Ah qu'on a de peine quand il faut approcher des cieux ! J'ai en vérité les jambes toutes briſées du voyage. Que vous me ſembliez petits vous autres, ſpectateurs, quand j'étois en l'air ! Vous paroiſſez bien méchans du haut du ciel. Mais c'eſt pis encore, à qui vous voit de près. »

LE VALET.

Vous voilà venu, ô mon maître ?

TRYGÉE.

Oui, on me l'a dit comme cela.

LE VALET.

Avez-vous voyagé heureuſement ?

TRYGÉE.

La longueur de la route, fait que je ſouffre des jambes.

LE VALET.

Ha, dites-moi, maintenant ?

TRYGÉE.

Quoi ?

LE VALET.

Avez-vous rencontré dans votre route d'autres voyageurs aëriens ?

TRYGÉE.

« Non, ſi ce n'eſt deux ou trois eſprits égarés qui cherchoient des dithyrambes. »

LE VALET.

Que faiſoient-ils donc ?

TRYGÉE.

Ils empruntoient de la Nue des robes venteuſes [1], & les bagatelles des têtes légeres [2].

LE VALET.

Vous n'avez donc pas vérifié ce qu'on dit ordinairement : Si nous ſerons aſtres après notre mort.

TRYGÉE.

C'eſt très vrai.

LE VALET.

Eh bien, quelle eſt cette étoile ?

TRYGÉE.

C'eſt Ion de Chio [3], qui avoit compoſé un poëme

1 J'ai employé les expreſſions de la traduction de M. Boivin pour rendre ce vers. Le ſçavant académicien traduit le 1383e. vers des OISEAUX, où Cinéſias explique le motif qui lui fait demander des ailes, qui eſt d'avoir, comme on le lit ici, des ἀναβολὰς.

2 Grec : Des voltigeurs dans les airs.

3 Voyez la premiere note ſur le chap. II de La Fortune des Romains dans Plutarque. Paris, Cuſſac. Et Epiſt. Rich. Bentlei. ad Jo. Millium.

ſur

sur l'ORIENT : cet ouvrage fut tellement goûté, qu'on donna le nom d'ÉTOILE ORIENTALE à son auteur.

LE VALET.

Et ces étoiles vagabondes, qui font des traînées de lumiere ?

TRYGÉE.

Ce sont certaines étoiles comme il faut qui reviennent de souper. Elles sont précédées d'un fallot où brille la lumiere. Mais conduis bien vîte cette jeune femme dans l'apartement du bain, nétoye la baignoire, fais chauffer l'eau, & prépare pour elle & pour moi le lit nuptial : reviens aussi-tôt que tu auras fini : pendant ce temps-là, je vais présenter celle-ci au sénat.

LE VALET.

Où avez-vous pris ces dames ?

TRYGÉE.

Où ? Dans le ciel.

LE VALET.

Dorénavant je ne donnerai pas des dieux un seul triobol, puisqu'ils entretiennent des femmes [1], comme les hommes.

TRYGÉE.

Ce n'est pas leur usage à tous. Il y en a cependant quelques-uns, parmi eux, qui gagnent leur vie à ce métier.

1 Se pascono le putasse.

LE VALET.

Allons, partons. Ah, dites-moi, lui donnerai-je quelque choſe à manger ?

TRYGÉE.

Rien. Elle ne voudra manger ni pain, ni gâteau : elle eſt acoutumée à humer l'ambroſie.

LE VALET.

Humer, dites-vous ? Il faut donc que je lui prépare un baſſin [1] ?

SCENE II.

LES MÊMES, excepté le Valet & Opora.

LE CHŒUR.

CERTES, ce vieillard, autant qu'il nous paroît, eſt des plus heureux.

1 M. Brunck eſt le ſeul qui ait entendu ce vers, & qui ait ſçu en rétablir la vraie leçon, que voici :

λείχειν ; ἆρ' αὐτῇ καὶ λεκάνην σκευαστέον ;

Jocus eſt nequiſſimus. Quo Trygœus uſus fuerat verbo λείχειν, id alio ſenſu accipit famulus, nempe pro MEDIOS LAMBERE VIROS : ideoque percontatur, an mulieri pelvim parare debeat, in quam τὴν ἀποπίυστον ῥῶσον, immundum expuat rorem, & ſumta aqua ſpurcitiem oris abluat.

Quod fellas, & aquam potas, nil, Lesbia, peccas ;
Quâ tibi parte opus eſt, Lesbia, ſumis aquam.
Martial. II. 50.

TRYGÉE.

Que direz-vous donc, quand je paroîtrai avec tout l'éclat d'un époux ?

LE CHŒUR.

Vous mériterez que tout le monde vous félicite, cher vieillard, métamorphosé en jeune homme tout parfumé.

TRYGÉE.

Je le pense. Que direz-vous encore, quand vous me verrez couché près d'Opora [1] ?

LE CHŒUR.

Vos plaisirs seront au-dessus de tous ceux que procurent les bals de Carcinus.

TRYGÉE.

Ne les aurai-je pas bien gagnés ? N'est-ce pas moi qui, monté sur mon escarbot, ait procuré le salut des Grecs, & les ai mis à même de rester avec confiance dans leurs campagnes, d'y dormir & de s'y amuser [2] ?

1 Quando le farò intorno & che le toccherò le poppe.

2 Moversi.

SCENE III.

LES MÊMES, DEUX VALETS.

UN VALET.

OPORA eſt ſortie du bain : & tout cela [1] eſt fort propre. Le gâteau eſt cuit : le ſéſame [2] eſt préparé, & tout eſt prêt. Il n'y manque qu'une choſe [3].

TRYGÉE.

Conduiſons maintenant & ſur le champ Théorie au ſénat.

UN VALET.

Quelle eſt cette femme ? Que dites-vous ?

TRYGÉE.

C'eſt cette Théorie que nous menions autrefois à Brauron [4], & que nous careſſions dans l'ivreſſe : ſois aſſûré que j'ai eu de la peine à m'en ſaiſir.

1 Et ha buone chiappe.

2 On donnoit aux jeunes mariés des couronnes de ſéſame, & des gâteaux où il en entroit. Voyez Athén. XIV.

3 E le vuole una buona beſtia.

4 Il s'agit ici d'une fête appelée βραυρώνια, perſonifiée par Trygée qui la nomme Théorie, d'un nom commun à toutes les fêtes. Cette fête, conſacrée à Diane, étoit célébrée par de jeunes filles : elles portoient des corbeilles ſacrées, ce qui les faiſoit appeler Canéphores. On immoloit une chêvre dans ces Brauronies, & des rapſodes y chantoient l'Iliade. Cette fête ſe célébroit après quatre ans révolus, au commencement de la cinquieme année. Héſychius, in βραυρωνίους. Pollux, VIII, 9.

UN VALET.

O maître, quel plaisir cette belle personne [1] doit faire tous les cinq ans.

TRYGÉE.

Voyons, qui peut se flater d'être juste parmi vous? Qui, dis-je? qui prendra sous sa garde cette jeune fille & la menera au sénat? (Au valet.) Hé, hé, que fais-tu donc là [2]?

UN VALET.

Ce que je fais? J'indique une tente qui me conviendroit dans les isthmes [3].

TRYGÉE.

Personne ne se propose pour garder cette fille? Approchez donc, ma belle, & je vous placerai au milieu d'eux tous.

UN VALET.

En voilà un qui s'en charge.

TRYGÉE.

Qui?

1 Il culo.

2 Conspecta Theoria, famulus libidine inflammatus, ne rumpatur tintigine, manu utitur amica. Inde facile omnia explicantur. M. Brunck.

3 Cotal ne l'isthmia, piglio la scena mia con la verga.

Isthmiorum mentionem facit, quia de meretrice sermo est; erant autem plurimæ meretrices Corinthi, quæ in isthmo est sita. Quid autem revera per ἴσθμια hic, & σκηνὴν τῷ πέει intelligatur, facile cogitabit, qui consideraverit, quid sit Isthmus: ÆQUORA BINA SUIS OBTUNDUNT FLUCTIBUS ISTHMUM, Bergler.

UN VALET.

Qui ? Ariphrade, qui demande qu'on la lui préſente.

TRYGÉE.

Mais, ô imbécille, il ſe précipitera ſur elle & la deſſéchera [1]. Eh bien donc, poſez à terre ce que vous tenez en votre main. O ſénateurs, ô prytanes, voilà cette Théorie, que je vous préſente. Comprenez tous les biens que je vous apporte : vous avez maintenant tout ce qu'il vous faut pour faire les ſacrifices [2]. Voyez comme la cuiſine deſtinée à nos feſtins ſolemnels eſt belle, & comme les murs y ſont enfumés : avant l'exploſion de la guerre, le ſénat n'avoit d'autres uſtenſiles que ceux qui ſont ici [3]. Puiſque nous poſſédons Théorie, nous pour-

1 O povero, egli piglierà tutto, tutto il ſuo bruodo, andatogli apreſſo. Voyez les CHEVALIERS, page 133. Ariſtophane fait ici un jeu de mots continuel ſur ce que Théoria eſt une femme, & une dénomination commune à toutes les fêtes. Ainſi ſous ce dernier point de vue par τὸν ζωμὸν αὐτῆς, on entend le jus dont les tables étoient chargées dans les grandes ſolemnités : mais ſous le premier point de vue, ζωμὸν ſignifie ἡ ἀπόπτυστος δρόσος, qu'Ariphrade avoit coutume de ἐν τοῖς κασαυρίοισι λείχειν.

2 Elevandovi incontinente le gambe di coſtei à l'aere tirarò giu la redentione.

3 La leçon du traducteur italien eſt préférable à celle que nous avons. Il lit : Vedete poi queſta cucina molto buona, per tali coſe ha fumato, che olle erano quà in moltitudine nanti la guerra.

τοὐπαταῖον : quatenus Theoria eſt feſtorum celebratio, ὀπαταῖον eſt culina, ubi poſt ſacrificium carnes coquuntur : quatenus meretrix, τὸ αἰδοῖον, quod monſtrat. Berglerus.

rons dès demain nous exercer aux joûtes les plus agréables : nous luterons couchés par terre, en nous tenant ſur nos quatre pattes comme des quadrupedes [1], & nous nous ferons oindre pour nous batre en Pancratiaſtes à coups de pieds & à coups de poings [2]. Le troiſieme jour vous ferez des courſes à cheval, & chacun preſſera vivement ſon rival. Les cavaliers renverſés les uns ſur les autres, eſſouflés & haletans n'auront de mouvemens que par leurs mutuelles ſecouſſes. D'autres s'étant laiſſés choir en circulant autour du but, reſteront étendus tout découverts [3]. O prytanes, recevez donc Théorie..... Hem, ce prytane-ci ne ſe fait gueres prier ! Ah, tu n'y mettrois pas tant d'ardeur s'il s'agiſſoit de ſolliciter quelque choſe gratuitement auprès du ſénat ; tu n'aurois pas manqué de dire que c'étoit un jour de vacation, & de te montrer en même-temps traitable à l'aide d'un préſent [4].

LE CHŒUR.

Un citoyen de ton eſpece a des droits à la reconnoiſſance univerſelle.

[1] τετραποδηδὸν ἑστάναι, idem eſt ac στήσαι λέαιν' ἐπὶ τυροκνήστιδος. Eſt autem σχῆμα συνουσίας, quod nebulones noſtri nomine e canino genere ſumto indigetant. Adluditur ad morem ſumma cultellorum manubria leænæ figura ornandi ſubmiſſis genibus ſubſidentis. Brunck.

[2] Batter giovenilmente, forare, con i pugni, & con il membro ſeminale.

[3] ἀπεψωλημένοι, diſcapellati.

[4] Voyez Samuël Petit, AD LEG. ATTIC. pag. 273.

TRYGÉE.

Vous connoîtrez bien mieux l'étendue de mes ſervices, lorſque les vendanges ſeront venues.

LE CHŒUR.

Il ne nous eſt plus permis d'en douter à préſent. Vous êtes devenu le ſauveur de tout le monde.

TRYGÉE.

Vous pourrez dire cela quand vous boirez du vin.

LE CHŒUR.

Après les dieux vous ſerez toujours pour nous le premier des mortels.

TRYGÉE.

Vous avez en effet reçu de grands ſervices de ce Trygée l'Athmonien, qui a détourné les plus grands fléaux de deſſus les habitans des villes & des campagnes.

LE CHŒUR.

Voyons maintenant, que nous reſte-t'il à faire?

TRYGÉE.

Quoi de mieux, que de lui ériger un autel en faiſant des libations de légumes cuits dans des marmites.

LE CHŒUR.

Dans des marmites? Comme pour le pauvre Mercure [1]?

1 Ces libations faites avec la pulpe de légumes cuits dans des marmites, ne s'offroient qu'aux divinités inférieures.

TRYGÉE.

Que vous en ſemble ? Voulez-vous offrir un bœuf gras [1] ?

LE CHŒUR.

Un bœuf, dites-vous ? Point du tout, de peur qu'il ne faille aller chercher de l'aide quelque part [2].

TRYGÉE.

Préférez-vous des cochons gros & gras ?

LE CHŒUR.

Non.

TRYGÉE.

Pourquoi ?

LE CHŒUR.

De crainte que la mal-propreté de Théagene ne le faſſe prendre pour un cochon.

TRYGÉE.

Quelle autre victime choiſirez-vous donc ?

1 Λαρινῶ βοΐ. Græcis λαρὸν & λαρινὸν dicitur quod placet ac gratum eſt..... Epirotici boves larini dicti, quos ad victimas impinquabant, ut docet Varro. Lib II. de Re Ruſt. Caſaubon. ad Athenæ. IX. 4.

2 Il y a jeu de mots dans le grec : βοΐ.... βοηθεῖν. On trouve fréquemment cette paronomaſie dans Plaute :

Quanta pernis peſtis veniet ! Quanta labes larido !
Quanta ſumini abſumedo ! Quanta callo calamitas !
Quanta laniis laſſitudo ! Quanta porcinariis !

Captiv. IV, 3.

LE CHŒUR.

Oï [1].

TRYGÉE.

Oï ?

LE CHŒUR.

Oui, ſans doute.

TRYGÉE.

Mais c'eſt une expreſſion d'Ionie [2].

LE CHŒUR.

C'eſt à deſſein : de maniere que ſi quelque orateur parloit dans l'aſſemblée de faire la guerre, tout ſon auditoire [3] pouſſé par la crainte, puiſſe s'écrier, oï [4].

TRYGÉE.

C'eſt fort bien dit.

LE CHŒUR.

Que tout le reſte prenne donc le coſtume de la douceur. Ainſi nous ſerons les uns envers les autres comme des agneaux, & plus que des agneaux à l'égard de nos alliés.

TRYGÉE.

Va donc au plus vîte chercher une brebis ; pen-

1 Une brebis. Il a fallu conſerver l'expreſſion grecque avec les caracteres propres à cette langue.

2 Les Athéniens prononçoient οἶς, & les Ioniens ὄϊς.

3 Grec : Tout ſon auditoire aſſis.

4 ὄϊ eſt ici une particule d'exclamation, pour exprimer l'horreur qu'on peut avoir d'une choſe.

dant ce temps-là je vais préparer l'autel ſur lequel nous l'immolerons.

LE CHŒUR.

Voilà comme tout ce que Dieu veut & tout ce que le ſort favoriſe réuſſit à ſouhait, & comme on jouit à propos du concours heureux de toutes choſes.

TRYGÉE.

Votre obſervation eſt juſte : car j'aperçois un autel hors de cette enceinte.

LE CHŒUR.

Hâtez-vous donc, tandis que l'ordre ſuprême enchaîne le ſouffle impétueux de la diſcorde. Car il eſt évident que Dieu diſpoſe tout en notre faveur.

TRYGÉE.

Voici la corbeille qui renferme l'orge mêlée avec du ſel [1], la courone & le couteau. Voilà auſſi du feu : rien ne nous arrête que la brebis.

LE CHŒUR.

Ne mettrez-vous donc pas toute votre ardeur à vous dépêcher ? Car ſi Chæris vous aperçoit, il viendra bien vîte ſans être prié, pour jouer de la flûte : & nous ne doutons nullement que vous ne

1 ὁλάς. On répandoit ſur la tête des victimes de l'orge mêlée avec du ſel : cette orge étoit en grain chez les Grecs, & s'appeloit οὐλαὶ & ὁλαὶ : elle s'appeloit MOLA SALSA chez les Latins, qui l'employoient en poudre, ou moulue, d'où vient le mot immolare, immoler.

le laiſſerez pas ſoufler & ſe fatiguer ſans lui offrir quelque choſe.

TRYGÉE.

Allons, prends-moi cette corbeille & ce baſſin; & fais à l'inſtant par la droite le tour de cet autel.

UN VALET.

Voilà qui eſt fait : que ſouhaitez-vous de plus?

TRYGÉE.

Approche pour que je trempe ce tiſon dans l'eau [1] : répands-là promptement : pour toi, jete au peuple une partie de l'orge mêlée avec du ſel : & toi, rends-moi ce tiſon & reçois auſſi de l'eau luſtrale. Il faut encore diſtribuer quelque choſe aux ſpectateurs.

UN VALET.

C'eſt fait.

TRYGÉE.

C'eſt déjà fait?

UN VALET.

Oui, en vérité : & il n'y a pas un ſeul des ſpectateurs qui n'ait reçu ſa choſe [2].

TRYGÉE.

Eſt-ce que tu l'as donnée aux femmes auſſi?

UN VALET.

Non. Leurs maris la leur donneront ce ſoir.

1 Voyez tome IX, page 284.

2 κριθὴ. C'eſt un jeu de mots. ἐριβάντες & κριθὴ ont également une double ſignification. Voyez tome X, page 413.

TRYGÉE.

Pourquoi n'en venons-nous donc pas aux invocations ? Qu'eſt-ce qui eſt ici ? Où ſont les honnêtes gens & en grand nombre [1] ?

UN VALET.

Voyons donc que je donne à ceux-ci : car ils ſont en nombre & honnêtes.

TRYGÉE.

Penſes-tu qu'ils ſoient honnêtes ?

UN VALET.

Et pourquoi pas ? Ils ne ſe ſont réunis & raſſemblés dans ce lieu qu'après avoir été abondamment aſpergés.

TRYGÉE.

Mais adreſſons au plus vîte nos vœux, oui, adreſſons-les à la déeſſe.

O Paix, reine vénérable, déeſſe adorable, vous qui préſidez aux chœurs & aux noces, agréez notre ſacrifice !

LE CHŒUR.

Agréez-le, nous vous en conjurons, ô la plus chere des déeſſes ; & n'imitez pas les femmes coquetes : car elles entr'ouvrent leurs portes pour nous regarder, & les referment bien vîte dès qu'on les aperçoit ; & elles ſe remontrent quand on ſe retire. Ne nous faites rien de ſemblable.

1 Trygée fait ici alluſion aux cérémonies des ſacrifices dans leſquels le héraut crioit : τὶς τῇδε ; le peuple répondoit : πολλοὶ καὶ ἀγαθοί.

TRYGÉE.

Non, n'imitez point ces femmes : mais comme il convient à une femme honnête, montrez-vous toute entiere à nous, vos plus tendres amans, qui, depuis treize ans, ſouffrons de votre abſence. Eloignez de nous les combats & la diſcorde, & ſoyez digne du nom de Lyſimaque [1]. Réprimez ces brillans jugemens téméraires, ſources de tous ces caquets par leſquels nous nous déchirons. Modérez notre iraſcibilité par le ſuc de l'amitié, & donnez-nous plus de diſpoſition à l'indulgence. Faites que notre marché ſoit garni de bonnes choſes, de belles têtes d'ail, de concombres précoces, de pomes, de grenades, de petits vêtemens de laine pour nos eſclaves : qu'on y voie affluer un grand nombre de Béotiens chargés d'oies, de canards, de tourterelles, de roitelets : qu'on y apporte des pleins paniers d'anguilles de Copaye, & que preſſés à table autour de cet excellent poiſſon, nous nous diſputions à qui en mangera le plus, avec Morychus, Télée, Glaucete, & pluſieurs autres gourmands : que Mélanthus vienne après tous les autres au marché, qu'il n'y trouve plus d'anguilles à vendre, qu'il ſoit forcé de s'en déſeſpérer & de s'écrier comme dans ſa Médée : C'EST FAIT DE MOI, C'EST FAIT DE MOI ; LES ANGUILLES M'ONT GLISSÉ DES

1 Qui éloigne la guerre, les troubles, qui y met fin. Le poëte joue ſur le mot.

MAINS, & ſont actuellement ſous la feuille de bette : enfin, que chacun le plaiſante ſur ſes malheurs. Voilà, ô vénérable déeſſe, l'objet de mes vœux.

UN VALET.

Prenez le couteau, & égorgez la victime avec la dextérité qui convient à un cuiſinier.

TRYGÉE.

Mais cela ne m'eſt pas permis.

UN VALET.

Pourquoi ?

TRYGÉE.

« Parce que la Paix n'aime pas le ſang », & qu'on ne rougit jamais ſes autels. Mais immole la victime dans l'intérieur de l'apartement, & détaches-en les cuiſſes que tu aporteras ici. Ainſi celui qui fait les frais du chœur aura la brebis entiere.

SCENE IV.

LES MÊMES, excepté les Valets.

LE CHŒUR.

POUR vous, qui reſtez ici en dehors, ramaſſez au plus vîte les branches, & les autres choſes néceſſaires pour le ſacrifice.

TRYGÉE.

Qu'en penſez-vous ? Eſt-ce que je ne diſpoſe pas mes petites buchetes à la maniere des aruſpices ?

LE CHŒUR.

Qui peut le nier ? Qu'ignorez-vous de tout ce qu'un ſage doit ſçavoir ? En quoi manquez-vous de cette prévoyance qui fait l'apanage de celui dont la prudence & l'activité ſont à l'épreuve.

TRYGÉE.

La fumée de ces branches en feu n'incommode pas mal le pauvre Stilbide [1]. Sans atendre de valet, j'apporterai la table moi-même.

LE CHŒUR.

Qui refuſeroit le juſte tribut d'éloges à un homme de cette eſpece, qui, à ſon grand péril, a ſçu ſauver la ville ſainte ? Jamais il ne ceſſera d'être cher à tout le monde.

1 C'eſt-à dire l'Aruſpice. Trygée s'étoit dit plus haut avoir l'adreſſe d'un aruſpice pour aranger les branches de bois du bûcher, & il ſe donne ici le nom de Stilbide, fameux aruſpice que les Athéniens menerent avec eux lors de leur expédition en Sicile. Le ſcholiaſte d'Ariſtophane cite des vers où il eſt fait mention de ce Stilbide.

SCENE

SCENE V.

LES MÊMES, LE VALET.

LE VALET.

J'AI exécuté ce que vous m'avez commandé. Prenez ces cuisses & mettez-les sur le feu. Je vais aller chercher les entrailles & les gâteaux.

TRYGÉE.

Je me chargerai de ce soin. Mais il falloit que tu arrives.

LE VALET.

Eh bien me voilà : est-ce que vous trouvez que je me suis amusé ?

TRYGÉE.

Fais moi bien griller ceci : car voici quelqu'un qui vient de ce côté, il est couroné de laurier. Quel est ce personage ?

LE VALET.

Quel air insolent ! C'est un devin.

TRYGÉE.

Point du tout, c'est Hiéroclès.

LE VALET.

C'est lui-même ; c'est ce devin venu d'Orée [1]. Que va-t'il nous dire ?

1 Ville de l'Eubée.

TRYGÉE.

Il y a tout à parier qu'il ſera contraire à la Paix.

LE VALET.

Non, non. Il eſt alléché par l'odeur.

TRYGÉE.

Faiſons ſemblant de ne le pas voir.

LE VALET.

Bien dit.

SCENE VI.

LES MÊMES, HIÉROCLÈS.

HIÉROCLÈS.

QUEL eſt ce ſacrifice ? A qui l'offre-t'on ?

TRYGÉE.

Fais griller en ſilence, & prends garde de toucher aux reins.

HIÉROCLÈS.

Ne me nommerez-vous donc pas la divinité à laquelle vous ſacrifiez ?

TRYGÉE.

La queue eſt-elle bien préparée ?

LE VALET.

Fort bien, ô divine Paix notre amie.

HIÉROCLÈS.

Allons, découpez maintenant, & offrez les prémices.

TRYGÉE.

Il faut que cela ſoit bien grillé auparavant.

HIÉROCLÈS.

Cela l'eſt ſuffiſamment.

TRYGÉE.

Qui que vous ſoyez, vous vous mêlez de trop de choſes. (Au valet.) Découpe : où eſt la table ? Donne la coupe aux libations.

HIÉROCLÈS.

On met la langue à part.

TRYGÉE.

Nous le ſçavons. Mais ſçavez-vous ce que vous avez à faire ?

HIÉROCLÈS.

Si vous me l'apprenez.

TRYGÉE.

Ne communiquez aucunement avec nous. Nous ſacrifions à la ſainte Paix.

HIÉROCLÈS.

O malheureux & ſtupides mortels !.....

TRYGÉE.

Que toutes tes imprécations tombent ſur ta tête.

HIÉROCLÈS.

.....Vous qui êtes bouchés au point de ne pas comprendre la volonté des dieux, & de faire alliance avec des ſinges cruels.....

LE VALET.

Ah, ah [1].

TRYGÉE.

Qu'as-tu à rire ?

LE VALET.

Des ſinges cruels ! Cela me paroît plaiſant.

HIÉROCLÈS.

..... Semblables aux ſotes colombes, vous vous confiez aux renards qui, par nature & par goût, ne ſont que fourberie.....

TRYGÉE.

Je ſouhaiterois, ô preſtigiateur, que tes poumons fuſſent auſſi brûlans que ces entrailles.

HIÉROCLÈS.

..... Car ſi les nymphes n'ont point trompé Bacis, ni les mortels n'ont point été trompés par Bacis, ni encore une fois Bacis lui-même ne l'a pas été par les nymphes.....

TRYGÉE.

Puiſſes-tu crever, ſi tu ne finis de nous fatiguer de ton Bacis.

HIÉROCLÈS.

..... Il n'étoit point encore permis par les deſtins de rompre les chaînes de la Paix : mais on ne devoit s'en occuper.....

TRYGÉE.

Il faut répandre du ſel ſur tout ceci.

1 αἰβοῖ, βοῖ.

HIÉROCLÈS.

..... Les dieux ne veulent pas que nous mettions fin à la guerre avant que le loup s'uniſſe à la brebis. Tant que la blatte [1] en fuyant lâchera une odeur infecte ; tant que le chien à voix glapiſſante, preſſé par la douleur en mettant bas, fera des petits aveugles, on ne doit pas s'occuper de Paix.

TRYGÉE.

Que falloit-il donc faire ? Falloit-il toujours belligérer ? Devions-nous courir les riſques de devenir encore plus malheureux, tandis que nous avions la facilité, à l'aide d'un traité, de commander à toute la Grece ?

HIÉROCLÈS.

Vous ne ferez jamais marcher droit un eſcarbot.

TRYGÉE.

Vous ne prendrez plus dorénavant de repas au prytanée ; & maintenant que la choſe eſt conſommée, vous ne ferez plus d'oracles.

HIÉROCLÈS.

Vous ne rendrez jamais douce la peau du hériſſon.

TRYGÉE.

Ceſſerez-vous donc d'abuſer les Athéniens par vos diſcours ?

[1] σφενδύλη, eſpece de blatte, dont Ariſtote & Théocrite font mention.

HIÉROCLÈS.

Quel eſt l'oracle qui vous a ordoné de griller les cuiſſes de la victime en l'honneur des dieux ?

TRYGÉE.

Il eſt dans Homere, qui l'a très bien rendu en ces mots :

Ils ont écarté les brouillards funeſtes de la diſcorde, ont ouvert les bras à la Paix, & ont conſacré ſon retour en immolant des victimes. Après que les cuiſſes furent grillées, & qu'ils eurent mangé les entrailles, ils firent des libations. Je préſidois à ce ſacrifice, & perſone ne préſentoit la coupe dorée au devin [1].

HIÉROCLÈS.

Cela n'a aucunement trait à moi. La ſibylle n'a rien dit de tout cela.

TRYGÉE.

Mais certes, le ſage Homere a dit très à propos :

Laiſſons à ces mortels, vils fléaux des états,
A ces proſcrits errans, ſans foyers, ſans aſyles,
Le plaiſir d'attiſer les diſcordes civiles [2].

HIÉROCLÈS.

Prenez garde que le milan, détournant votre attention par quelque ruſe, ne ſaiſiſſe.....

1 ἀστείως, remarque fort bien le ſcholiaſte, πάνυ παρέπλεξε τὰ Ὁμήρου.

2 Il. 1, 63, 64. Et traduction de M. de Rochefort, 80.

TRYGÉE.

Les entrailles : car cet oracle ne peut avoir trait qu'à cela. C'eſt en conſéquence à toi (au valet) à y prendre garde. Fais la libation, & donne-moi ici une partie des inteſtins.

HIÉROCLÈS.

Mais ſi vous le trouvez bon, je me ſervirai fort bien moi-même.

TRYGÉE au valet.

Les libations, les libations.

HIÉROCLÈS.

Verſez donc pour moi auſſi, & donnez-moi une portion des inteſtins.

TRYGÉE.

Les dieux n'ont pas encore cela pour agréable : ils préferent que nous faſſions les libations & que vous vous retiriez. O Paix adorable, demeurez éternellement au milieu de nous.

HIÉROCLÈS.

Apportez-moi la langue.

TRYGÉE.

Retirez-vous d'ici avec la vôtre.

HIÉROCLÈS.

La libation.

TRYGÉE au valet.

Prends ceci bien vîte avec la libation.

HIÉROCLÈS.

Quoi, l'on ne me donnera rien des entrailles ?

TRYGÉE.

Cela nous eſt impoſſible, tant que le loup ne s'unit pas à la brebis.

HIÉROCLÈS.

Je vous en conjure, proſterné à vos genoux.

TRYGÉE.

O l'ami, vos prieres ſont inutiles. Vous ne rendrez jamais douce la peau d'un hériſſon. Allons, voyons, ſpectateurs, mangez de ces entrailles avec nous.

HIÉROCLÈS.

Que mangerai-je donc ?

TRYGÉE.

La ſibylle.

HIÉROCLÈS.

J'en atteſte la Terre, non certes vous ne mangerez pas tout cela ſeuls ; mais je vais en prendre ma portion : je le puis aiſément.

TRYGÉE.

Frape, frape, frape ce Bacis.

HIÉROCLÈS.

Je prends à témoin.

TRYGÉE.

Que tu es un gourmand, un inſolent. Frape-le, & donne du bâton à ce glorieux.

LE VALET.

Chargez-vous de ce ſoin : je vais lui ôter les peaux des victimes qu'il vient de ravir avec ſub-

tilité. Ne laiſſeras-tu pas ces peaux, petit ſacrificateur ? Entends-tu ? Quel corbeau nous eſt venu là d'Orée ! Ne t'en iras-tu pas vîte à Elymnium.

INTERMEDE.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

Ier DEMI-CHŒUR.

Félicitons-nous, félicitons-nous de ce qu'il nous eſt permis de mettre de côté caſque, fromage & oignons. Ce n'eſt pas dans les combats que l'on goûte le plaiſir ; mais bien en buvant avec ſes bons amis près du feu allumé avec le bois qu'on aura le mieux fait ſécher pendant l'été : on fait griller le pois ſur les charbons, ainſi que le gland de hêtre, tout en careſſant la Thratta pendant que la maîtreſſe eſt au bain. Il y a-t'il rien de plus agréable, quand, après les ſemences faites, dieu envoie une pluie abondante, pendant laquelle on jaſe à peu près en ces termes avec ſon voiſin : « Dites-moi, ô cher Comarchide, que ferons-» nous aujourd'hui ? Ma foi j'aimerois bien arroſer » mon goſier, tandis que le ciel verſe l'eau ſur » nos ſillons. Allons, ma femme, prépare-nous » trois chœnix de faiſoles, avec un petit mélange » de froment, & choiſis-nous des figues. Que

» Syra ſe dépêche de rappeler Manen des champs ; » il n'y a pas moyen d'éboutgeoner [1] la vigne aujourd'hui, ni de briſer les mottes : la terre eſt » trop trempée. Qu'on m'apporte ici une grive [2] & » deux pinçons [3]. Il doit encore y avoir à la maiſon » du coloſtre & quatre morceaux de lievre, à » moins que le chat n'en ait mangé quelqu'un ; » car j'ai entendu hier ſoir je ne ſçais quel bruit » par-là dedans. Garçon, apporte nous trois de » ces membres, & donnes-en un à mon pere. » Que quelqu'un aille chercher des myrthes à fruit » chez Eſchinade ; & qu'en même temps, car » c'eſt ſur le chemin, qu'on invite Charinade à » venir boire avec nous, tandis que dieu nous eſt » propice & fait proſpérer nos travaux. »

Il le DEMI-CHŒUR.

Pendant que le chant agréable de la cigale retentit de toutes parts, j'aime à voir ſi mon raiſin de Lemnos tend à ſa maturité : ce plant eſt précoce. Je me plais encore à voir groſſir la jeune figue, à la manger quand elle eſt mûre, à en ſavourer le bon goût, & à m'écrier : O HEUREUX TEMPS ! Je bois enſuite un mélange fait avec du thym broyé [4] ; auſſi j'engraiſſe toujours dans cette

[1] οἰναρίζειν, enlever les feuilles qui empêchent la maturité du raiſin.

[2] κίχλην.

[3] σπίνου.

[4] Précaution très ſage après avoir mangé des fruits viſqueux &

saison. Oui, dis-je, j'aime bien mieux tout cela que de voir un taxiarche [1] haï des dieux, la tête décorée de trois aigretes, & portant un sagum du pourpe le plus vif, qu'il assure venir de Sardes. Mais dans un jour de bataille, ce sagum est bientôt couvert de tout ce qu'il laisse échaper [2]. Agitant ses aigretes, à la tête des fuyards, il semble qu'un cheval aîlé [3] l'emporte. Pour moi, je tiens bon près des filets que je n'abandone pas. Arrivés chez eux, les taxiarches se permettent des horreurs, en mettant ou effaçant deux ou trois fois, suivant leurs caprices, des noms sur le tableau des enrôlemens. On entre le lendemain en campagne : on n'a pas de provisions de faites : on ignore, au sortir de chez soi, qu'il faut s'armer : ce n'est qu'en passant près de la statue de Pandion [4], qu'on trouve son nom inscrit sur le tableau : pris ainsi tout-à-fait au dépourvu, on hâte ses préparatifs, les yeux baignés de larmes. Voilà leur conduite à l'égard de nous

venteux. Chez les poëtes grecs, les principes les plus essentiels de tous les arts, se placent toujours dans leurs vers autant pour l'utilité que pour l'agrément de leur poésie.

1 Espece de centurion.

2 Grec : Tunc illud sagum tingetur tincturâ merdianicâ..... Par l'effet de la peur.

3 ἱππαλεκτρυων, un coq-cheval.

4 On inscrivoit le nom de toutes les personnes enrôlées pour le service militaire, sur des tableaux qui étoient affichés au pied de chacune des douze statues élevées dans Athenes.

autres villageois : ces infâmes poltrons, odieux au ciel & à la terre, en agiſſent bien différemment à l'égard des habitans des villes. Si dieu daigne ſeconder mes vœux, je tirerai vengeance de ces injures : car j'en ai été accablé par ces gens-là, qui ſont de vrais lions près de leurs foyers, & des renards dans l'action.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TRYGÉE, SES VALETS.

TRYGÉE.

Ho, ho ! Quelle affluence nous avions à notre feſtin vraîment nuptial. Prends-moi ce caſque, & nétoye les tables avec les aigretes, dont heureuſement nous n'avons plus de beſoin. Enſuite place ces gâteaux [1], ces grives, cette grande jate pleine de chair de lievre, & ces pains [2].

1 ἀμύλους.

2 κολλάβους.

SCENE II.

LES MÊMES, UN MARCHAND DE FAULX.

LE MARCHAND DE FAULX.

Ou eſt Trygée? Où eſt-il?

TRYGÉE.

Je fais cuire les grives.

LE MARCHAND DE FAULX.

O très aimable Trygée, de quels biens vous nous avez comblés en nous procurant la Paix! Perſone auparavant n'auroit voulu d'une faulx pour la moindre choſe [1], & maintenant je les vends cinquante drachmes [2]: & celui-ci a déjà vendu pour la campagne des toneaux juſqu'à trois drachmes. Allons, ô Trygée, choiſiſſez parmi ces faulx & ces toneaux ce qui vous fera plaiſir, & recevez le tout de notre reconnoiſſance. Ces préſens, que nous ſommes flatés de vous offrir pour vos noces, ſont le fruit de notre commerce & de nos profits.

TRYGÉE.

Bon, bon, portez cela dans ma maiſon, & entrez au plus vîte dans la ſalle à manger; car voici un fourbiſſeur qui vient à moi tout pénaud.

1 κολλύβου. Eſpece de monnoie d'airain, ſur laquelle étoit empreinte la figure d'un bœuf.

2 Perſonne n'auroit voulu d'une faulx pour un morceau de pain, & maintenant je les vends un louis. M. Brunck.

SCENE III.

TRYGÉE, UN MARCHAND D'AIGRETES, LE MARCHAND DE JAVELOTS & autres Perſonages muets.

LE MARCHAND D'AIGRETES.

Je ſuis perdu ! Ah, Trygée, vous m'avez ruiné ſans reſource !

TRYGÉE.

Qu'as-tu, pauvre malheureux ? Eſt-ce que tu ne fais plus d'aigretes ?

LE MARCHAND D'AIGRETES.

Mon commerce eſt ruiné, je n'ai plus de quoi vivre ; j'en ſuis où en eſt celui-ci, & ce marchand de javelots.

TRYGÉE.

Voyons, que veux-tu que je donne pour ces deux aigretes ?

LE MARCHAND D'AIGRETES.

Et vous, qu'en donnez-vous ?

TRYGÉE.

Ce que j'en donne, dis-tu ? Je crains de te le dire. Cependant comme elles ſont bien faites & travaillées avec ſoin, & qu'elles me ſeront utiles

pour nétoyer mes tables, j'en donnerois bien trois chœnix de figues sèches.

LE MARCHAND D'AIGRETES.

Faites donc apporter ici ces figues : car il vaut mieux avoir cela que rien du tout.

TRYGÉE.

Va, va-t'en au diable avec tes aigretes. Les crins ne tiennent pas : elles ne valent rien. Je n'en voudrois pas pour une seule figue.

SCENE IV.

TRYGÉE, UN MARCHAND DE CUIRASSES.

LE MARCHAND DE CUIRASSES.

Et moi, infortuné, que ferai-je donc de cette cuiraſſe, d'un travail achevé, & qui me revient à dix mines ?

TRYGÉE.

Oh ! elle ne te reſtera pas : cede-là moi au même prix : c'eſt fort bon en cas de beſoins urgens 1.

LE MARCHAND DE CUIRASSES.

Ceſſez de vous moquer de moi & de ma marchandiſe.

1 Che è molto atto e à propoſito da cagar dentro.

TRYGÉE.

Je me pourvoirai de trois petites pierres, & me placerai de cette maniere. N'eſt-ce pas commode ?

LE MARCHAND DE CUIRASSES.

Mais, ô imbécille, comment vous ſervirez-vous de ces pierres [1] ?

TRYGÉE.

De ce côté-ci, je paſſerai la main par l'ouverture pratiquée pour les bras ; & de ce côté-là.....

LE MARCHAND DE CUIRASSES.

Des deux mains donc ?

TRYGÉE.

Sans doute : parce que je ne veux pas m'aſſimiler à ces fripons qui bouchent les trous des vaiſſeaux [2].

LE MARCHAND DE CUIRASSES.

Eh quoi, vous ferez donc dans un vaſe de dix mines ?

TRYGÉE.

En doutes-tu, malheureux. Penſes-tu donc que je donnerois mon derriere pour mille drachmes ?

LE MARCHAND DE CUIRASSES.

Allons, voyons votre argent.

TRYGÉE.

Mais, mon ami, ta cuiraſſe me preſſe les feſſes : emporte-là, je n'en veux point.

1 Qua vero parte terges nates, homo ineptiſſime ?

2 Coup de pate contre les triérarches qui faiſoient boucher des trous à rames dans les vaiſſeaux, pour faire tourner à leur profit la ſolde des rameurs ſupprimés.

SCENE

SCENE V.

TRYGÉE, UN MARCHAND DE TROMPETES.

LE MARCHAND DE TROMPETES.

Que voulez-vous donc que je faſſe de cette trompete, qui m'a coûté ſoixante drachmes ?

TRYGÉE.

Tu peux verſer dedans du plomb fondu, fixer à l'extrémité ſupérieure une baguete un peu longue, & en faire un cotable ſuſpendu [1].

LE MARCHAND DE TROMPETES.

Hélas donc ! Vous vous moquez.

TRYGÉE.

Eh bien, voici une autre idée. Verſes-y toujours du plomb, comme je te l'ai recommandé. Fixe alors une balance ſur une des extrémités, & cela te ſera fort utile pour peſer dans les champs les figues deſtinées à tes eſclaves.

1 Voyez Athénée au commencement du quinzieme livre ; Pollux VI, 109 ; & Meurſius, Græcia Ludibunda, au mot κοτταβισμός.

SCENE VI.

TRYGÉE, UN MARCHAND DE CASQUES.

LE MARCHAND DE CASQUES.

O DÉMON impitoyable, comme tu me perds, moi qui autrefois ai donné une mine pour ces casques ! Qu'en ferai-je maintenant ? Qui en voudra ?

TRYGÉE.

Vas & vends-les aux Egyptiens : c'eſt très bon à meſurer le ſurmaïa [1].

SCENE VII.

LES MÊMES, UN MARCHAND DE JAVELOTS.

LE MARCHAND DE JAVELOTS.

QUE je ſuis malheureux ! Convenez, vous avec vos caſques, que notre ſort eſt bien triſte !

TRYGÉE.

Il n'eſt pas ſi malheureux.

1 συρμαία, eſpece de liqueur en uſage chez les Egyptiens. Voyez, Hérodote, II, 88 ; & comparez le chapitre CXXV du même livre avec le chapitre XVII du trente-ſixieme livre de Pline.

LE MARCHAND DE CASQUES.

Mais à quoi dorénavant quelqu'un pourra-t'il employer les casques ?

TRYGÉE.

Ah, si on parvient à y adapter des anses, on les vendra plus que jamais.

LE MARCHAND DE CASQUES.

Oh, retirons-nous, mon cher marchand de javelots.

TRYGÉE.

Point du tout : je veux que celui-ci me vende des javelots.

LE MARCHAND DE JAVELOTS.

Combien en donnez-vous ?

TRYGÉE.

Fendez chacun de ces javelots en deux ; & j'acheterai des échalas pour une centaine de drachmes.

LE MARCHAND DE JAVELOTS.

C'est une injustice : allons, retirons-nous, mon ami.

SCENE VIII.

LE CHŒUR, TRYGÉE, DEUX ENFANS.

TRYGÉE.

Vous faites fort bien : car voilà les enfans des convives qui ſortent pour de petits beſoins [1], & pour ſonger un peu, ſi je ne me trompe, à ce qu'ils doivent chanter. O mon petit ami, ſi tu te propoſes de chanter quelque choſe, approche-toi de moi, & viens m'en donner une idée.

LE Ier. ENFANT.

MUSE, RÉPÉTONS DANS NOS CHANSONS LES EXPLOITS DE CES JEUNES GUERRIERS [2].....

TRYGÉE.

Ceſſez, ô infâme, de célébrer des guerriers, au moment ſur-tout où la Paix eſt faite. Vous êtes un groſſier, un abominable.

LE Ier. ENFANT.

DÈS QU'ILS FURENT PRÈS LES UNS DES AUTRES, ILS SE MÉLERENT ET S'OPPOSERENT MUTUELLEMENT LEURS ÉCUS ET LEURS BOUCLIERS RELEVÉS EN BOSSES [3].

1 Pour piſſer.

2 Parodie d'un vers des ÉPIGONES, poëme très ancien, où on célébroit la ſeconde guerre de Thebes.

3 Parodie d'Homere. ILIADE, δ', 446, & θ', 60.

TRYGÉE.

Leurs boucliers ? Ne ceſſeras-tu pas de me parler de boucliers ?

LE Ier. ENFANT.

L'ÉCHO RETENTISSOIT DES GÉMISSEMENS ET DES CRIS DES MALHEUREUX.

TRYGÉE.

Les gémiſſemens des mourans, dis-tu ? Il t'en cuira, j'en jure par Bacchus, de nous chanter des gémiſſemens, & des boucliers relevés en boſſe.

LE Ier. ENFANT.

Que chanterai-je donc ? Dites-moi votre goût.

TRYGÉE.

Chante de ces choſes-ci : ALORS ILS DÉVOROIENT LA CHAIR DES BŒUFS : ILS PRÉPAROIENT DES FESTINS, ET TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS FRIAND.

LE Ier. ENFANT.

ALORS ILS DÉVOROIENT LA CHAIR DES BŒUFS ; & fatigués du combat, ils déharnachoient leurs chevaux couverts de ſueur.

TRYGÉE.

Bon, fatigués du combat, ils ſe ſont mis à manger. Oui, oui, chante, comment ils ont mangé après s'être bien fatigués.

LE Ier. ENFANT.

Quand ils eurent fini, ils ſe cuiraſſerent l'eſtomach [1].

[1] θωρήσσεσθαι. Il y a ici un jeu de mots que le françois rend, mais en tombant dans le trivial.

TRYGÉE.

Avidement, & bien volontiers, je penſe.

LE Ier. ENFANT.

Enſuite ils ſe précipiterent du haut des tours, & des cris perçans ſe firent entendre.

TRYGÉE.

Puiſſe-tu périr de mille morts, petit ſot, avec tes combats. Tu ne chantes que des combats. De qui es-tu fils?

LE Ier. ENFANT.

Moi?

TRYGÉE.

Sans doute, toi.

LE Ier. ENFANT.

Je ſuis fils de Lamachus.

TRYGÉE.

Ah, ah! J'euſſe été bien ſurpris, d'après ce que je viens d'entendre, ſi tu n'avois pas été le fils de quelque Boulomachus [1] ou Clauſimachus [2]. Vas au diable & porte tes chanſons aux marchands de javelots.

1 D'un homme qui deſire la guerre.

2 D'un homme qui aime le tourbillon, le bruit, les combats mêlés de larmes, de cris.

SCENE IX.

TRYGÉE, LE IIe. ENFANT, LE CHŒUR.

TRYGÉE.

Ou es-tu, ô fils de Cléonyme ? Chante quelque choſe avant de paroître à table. Je ſçais fort bien que tu ne feras pas un chantre de batailles : tu tiens de la ſage modération de ton pere.

LE IIe. ENFANT.

QUELQUE SAÏEN [1] S'ÉNORGUEILLIT DE MON BOUCLIER QUE J'AI JETÉ MALGRÉ MOI DANS UN BUISSON : CETTE ARME N'ÉTANT POINT SOUILLÉE DES HORREURS DE LA GUERRE [2].....

1 Les Saïens, Saji, Sinties, ou Sinthi, peuple de Thrace. Voyez Strabon, liv. X & liv. XII. Le traducteur italien met : Saij. Amyot & le traducteur anglois de Plutarque, ne traduiſent point le mot Σαΐων qui ſe trouve dans ces vers cités dans le traité intitulé : TA ΠΑΛΑΙΑ ΤΩΝ ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ ΕΠΙΤΗΔΕΥΜΑΤΑ. Xilandre même l'avoit oublié dans ſa traduction, & a reparé dans une note un oubli de cette nature, qu'il eſt toujours fâcheux de faire : parce qu'on ne doit jamais omettre de faire paroître dans le texte, ou en notes, les noms propres, les noms d'arts, &c. tels qu'ils ſe trouvent dans l'original qu'on traduit.

2 Ce ſont des vers d'Archiloque, qui a eu l'impudence de chanter ſon manque de courage. Voyez au ſujet de ce poëte la troiſieme obſervation ſur le chapitre VIII du Traité de la Muſique de Plutarque, tome XXII. Paris, Cuſſac.

TRYGÉE.

Dis donc, petit garçon, eſt-ce pour ton pere ce que tu chantes-là ?

LE IIe. ENFANT.

J'AI SÇU CONSERVER MES JOURS.

TRYGÉE.

Oui, & tu as couvert d'opprobre toute ta famille. Mais entrons. Je ſuis aſſez aſſuré, que digne fils de ton pere, tu n'oublieras pas ce que tu viens de chanter touchant le bouclier. Vous qui êtes aſſis à ce feſtin, ne vous occupez maintenant qu'à manger & à faire diſparoître ce qui vous eſt ſervi : ne remuez pas les mâchoires pour rien. Donnez-vous-en vigoureuſement, & tenez toujours votre bouche pleine des deux côtés. A quoi bon de belles dents ſi l'on ne mange !

LE CHŒUR.

Nous n'y manquerons pas : nous vous ſommes néanmoins obligés de votre invitation.

TRYGÉE.

Allons, vous ſur-tout qui avez ſouffert de la faim, rempliſſez-vous de chair de lievre. On ne tombe pas tous les jours ſur des gâteaux ſans maître : avalez donc, ou vous en aurez du regret.

Voici le moment de chanter les louanges de l'épouſée, de la faire paroître ici, d'allumer les torches nuptiales. Que tout le peuple ſe félicite, faſſe éclater ſa joie, & remporte de nouveau dans

les champs tous ſes uſtenſiles après que nous aurons danſé, fait des libations & chaſſé Hyperbolus ; & après que nous aurons ſupplié les dieux de combler les Grecs de richeſſes, de leur accorder à tous également d'abondantes récoltes en orge, en vin & en figues : nous leur demanderons auſſi la fécondité pour nos femmes, l'entier recouvrement de tous les biens que nous avons perdus, & la grace de ne plus faire briller le fer meurtrier en nos mains. Venez, ô chere épouſe, dans nos campagnes, & faites que, jolie comme vous êtes, nous nous en donnions joliment.

Hymen, ô hymenée, hymen, ô hymenée !

LE CHŒUR.

O trois fois heureux, que vous méritez bien les avantages que vous avez. Hymen, ô hymenée, hymen, ô hymenée ! Que lui ferons-nous ? Que lui ferons-nous ? Nous en jouirons, nous en jouirons. Allons, mes amis, prenons & portons l'époux comme on nous l'a recommandé. Hymen, ô hymenée ! hymen, ô hymenée !

(LACUNE DE PLUSIEURS VERS.)

LE CHŒUR.

Vous ſerez heureux dans vos foyers, vous n'y éprouverez aucun chagrin, & vous recueillerez vos figues ſans aucun trouble. Hymen, ô hymenée, hymen, ô hymenée ! Celui-ci aura de groſſes & grandes figues :

celui-là en aura de douces. Vous répéterez donc en mangeant, & buvant du vin à longs traits : Hymen, ô hymenée ! Hymen, ô hymenée !

(LACUNE DE QUELQUES VERS.)

LE CHŒUR.

Vous mangerez des gâteaux.

LES OISEAUX,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la dix-huitieme année de la guerre du Péloponneſe, ſous l'archonte Chabrias aux fêtes dionyſiales, la ſeconde année de la quatre-vingt-onzieme olympiade [1]. La preuve eſt tirée des préfaces grecques & de quelques traits hiſtoriques d'Ariſtophane.

Quoique l'élégante traduction de cette comédie par feu M. Boivin, ait récemment paru dans le public *, j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de l'expoſer encore à ma façon, & de lui donner une place conſidérable dans ce recueil, non-ſeulement pour rendre mon ouvrage complet, mais auſſi pour donner un nouveau jour à cette piece & aux autres par la comparaiſon qui réſulte naturellement du

1 OLYMPIADE XCI.

Années.	Archontes.	Noms des pieces jouées.
1.		
2. . . .	Chabrias.	ΟΡΝΙΘΕΣ.
. . . . .		ΑΜΦΙΑΡΑΟΣ.

* Paris, 1729, avec l'ŒDIPE de Sophocle.

tout enſemble & de chaque partie miſe en ſa place. L'on a déjà pu voir, par ce qui a précédé, combien perd une piece d'Ariſtophane à être iſolée & ſéparée des autres. N'en lit-on qu'une à part, l'on ne voit, pour ainſi dire, qu'un corps ſans ame : leur liaiſon ſeule eſt capable de les animer & d'y jeter cette clarté qui, ſous des bouffonneries apparentes, nous découvre les plus profonds myſteres de la politique d'Athenes, les divers mouvemens qui agitoient la Grece : en un mot, l'intrigue & le ſecret de la guerre du Péloponneſe. Mais ſi les autres comédies, telles que les NUÉES & le PLUTUS, ont de la peine à ſe ſoutenir étant ſéparées du tout, j'oſe aſſurer que celle des OISEAUX le peut encore moins, vu la profondeur de ſon deſſein & l'obſcurité de ſon allégorie. Ainſi quelque déférence que j'aie pour les lumieres du ſçavant M. Boivin, dont j'avoue que le travail m'a ſervi, il m'a paru qu'en m'écartant, comme j'ai été obligé de le faire, de ſon ſentiment principal, & en ſuivant mon goût particulier de traduction, que je n'ai garde de préférer au ſien, je pouvois donner ici le même morceau ſous une forme toute différente. En effet, comme cette piece eſt peut-être l'allégorie la plus enveloppée, & l'énigme la plus difficile qu'Ariſtophane nous ait laiſſée, j'ai tâché de l'approfondir de telle ſorte que les lecteurs y trouveront, à ce que j'eſpere, un ſyſtême auſſi démontré que nouveau.

Nous avons trois préfaces grecques ſur cette comédie. Toutes s'accordent ſur la même date. L'expoſé eſt le même dans les trois. Il s'agit de deux Athéniens qui, pour éviter la fureur des procès & de la diviſion qui régnoit à Athenes, s'aviſent de ſe tranſporter au pays des Oiſeaux, & leur perſuadent de bâtir une ville qu'ils nomment NEPHELOCOCCYGIE *, dont un des Athéniens fugitifs devient le roi. Mais ces préfaces ne ſont pas d'accord ſur le but eſſentiel du poëte. Tout conſiſte pourtant à en trouver la clef. Le premier auteur dit ſimplement que le deſſein eſt de railler les Athéniens, comme trop friands de procédures & de jugemens. Le ſecond n'en dit rien du tout : & le troiſieme, qui eſt plus étendu, & que M. Boivin a traduit & ſuivi, après avoir montré en peu de paroles, la grandeur & la décadence d'Athenes, par la mauvaiſe adminiſtration des affaires, touche un mot indirect ſur un point d'hiſtoire au ſujet de la ville de Décélie, dont nous parlerons ci-après. Puis il dit que jamais Ariſtophane n'avoit été ſi hardi que dans cette comédie ; que dans ſes autres ouvrages il avoit voilé ſes ſatyres ; mais qu'ici il avoit pris un plus grand eſſor ; qu'il avoit eu en vue de montrer « que les maux de l'état étoient ſans » remede, 1°. ſi l'on n'en changeoit la forme & » les adminiſtrateurs, qui étoient des ſcélérats ;

* Nom tiré des NUÉES & des COUCOUS.

» 2°. ſi les Athéniens ne changeoient de carac-
» tere & de nature juſqu'à embraſſer un genre
» de vie plus tranquille ; 3°. s'ils ne changeoient
» même de religion & de dieux, puiſque même
» les dieux du pays les abandonnoient. »

Cet écrivain inconnu ajoute que toutes les parties tendent à ce but général, par exemple, que les défauts des Athéniens & des premiers magiſtrats, y ſont marqués au coin de la plus vive ſatyre, pour inſpirer aux ſpectateurs le deſir de la réforme ; que c'eſt pour cela qu'on feint une ville en l'air & ſéparée de la terre ; qu'on y oppoſe les délibérations du ſénat des Oiſeaux, aux aſſemblées peu ſenſées du ſénat Athénien ; qu'on y introduit un magiſtrat, un crieur d'édits & pluſieurs autres, pour déſigner les caracteres réels de gens dévoués à leur intérêt propre & à une avarice honteuſe ; qu'enfin l'on attaque même les dieux ſur l'idée extravagante que le peuple s'en formoit.

Ce même écrivain ne diſſimule pas qu'à en croire quelques autres, Ariſtophane a voulu ſimplement railler les poëtes tragiques avec leurs imaginations bizarres ; & que c'eſt pour cette raiſon qu'il fait combattre des Oiſeaux avec les dieux, par alluſion au conte du combat des géans à Phlégra, dont il ſe mocque.

L'on verra bien que la politique de cet auteur, qui n'eſt pas ſi ancien qu'on le pourroit croire,

eſt fauſe d'un bout à l'autre. Ariſtophane n'a nullement en vue d'inſinuer aux Athéniens qu'il faut changer la forme de leur gouvernement, & beaucoup moins qu'ils doivent changer de religion & de dieux. Ce dernier article étoit trop délicat, & le poëte avoit devant les yeux des exemples trop récens de la ſévérité d'Athenes contre ceux qui philoſophoient contre les uſages & les cérémonies du pays, pour oſer leur faire entendre, même en riant, qu'il falloit les abolir. Nous expoſerons à la fin des comédies ce qu'on peut penſer raiſonnablement ſur cela, pour concilier l'étrange liberté des poëtes, & particulierement d'Ariſtophane, ſur les dieux, avec la rigueur des Athéniens à punir ſans miſéricorde ceux qui blâmoient les anciennes ſuperſtitions, ou vouloient en introduire de nouvelles. Mais il ne s'agit ici que du ſyſtême général de la comédie des Oiseaux. Pour bien y entrer, je prie le lecteur de ne pas ſe rebuter d'un long morceau de l'Alcibiade de Plutarque, qu'il m'a paru néceſſaire de lire afin d'être au fait, Cornélius Népos étant trop concis & trop ſuperficiel.

« Or quant à l'entrepriſe de la Sicile *, il eſt » bien vray que les Athéniens avoyent desjà com- » mencé de la convoiter dès le vivant de Pericles, » mais toutefois ilz n'y meirent la main qu'après

* Plutarque, Alcibiade, chap. XXX, traduction d'Amyot.

» ſa mort, ſoubs l'umbre de faire alliances, & » d'envoyer ordinairement du ſecours aux villes » qui eſtoyent guerroyées & travaillées par les Sy- » racuſains : ce qui eſtoit comme baſtir un pont » pour y faire puis après paſſer une plus groſſe » & plus puiſſante armée : mais celuy qui de tout » poinct leur enflamma le deſir, & qui leur ſuada » de n'y envoyer plus ainſi peu à peu & par le » menu, ains y aller avec une bonne & groſſe » armée tout à un coup pour la ſubjuguer & con- » quérir toute entierement, fut Alcibiades, lequel » ſceut ſi bien dire que le peuple à ſa perſuaſion » ſe meit en teſte de grandes imaginations, & de » luy-même s'en promettoit encore davantage : » car la conqueſte de Sicile, là où les autres termi- » noyent leur deſir & fichoyent le but de leurs » eſpérances, ne luy eſtoit à lui, ſinon un com- » mencement : & au lieu que Nicias, par ſes ordi- » naires remonſtrances, divertiſſoit les Athéniens » d'entreprendre la guerre contre les Syracuſains, » comme eſtant entrepriſe trop difficile de prendre » la ville de Syracuſe, Alcibiades au contraire ſe » forgeoit desja en ſon entendement les conqueſtes » de Lybie & de Carthage *, & cela conquis

* Carthage, ville célebre de l'Afrique, rivale de Rome, & bâtie par Didon. Alcibiade fut le premier des Grecs qui porta ſon ambition de conquérant ſur cette ville. Ce qui confirme une correction faite

» paſſoit

» passoit delà en Italie & au Peloponnese : de ma-
» niere que la Sicile ne servoit plus que de fournir
» vivres & soude aux autres conquestes qu'il ima-
» ginoit. Si furent incontinent les jeunes hommes
» d'eulx-mesmes elevez en grande espérance, &
» escoutoyent de grande affection les plus anciens
» qui leur comptoyent merveilles de ce voyage,
» tellement qu'on ne voyoit autre chose ès lieux
» publiques ordonnez pour l'exercice des jeunes
» gens, & par les portiques publiques que trouppes
» d'hommes assis en rond à veoir tracer en terre
» & descrire la forme de la Sicile, la situation
» de la Lybie & de Carthage.

» Toutefois [1] l'on dit que ny le philosophe So-
» crate *, ny l'astrologue Meton §, n'espérerent
» jamais rien de bon de toute cette expédition.... ¶
» Mais Nicias fut en despit qu'il en eust esté esleu
» capitaine pour la conduitte de ceste guerre,
» n'ayant pas moins ceste charge à contrecueur

par quelques sçavans, & que j'ai adoptée, au sujet de Carthage qu'il a fallu changer en Chalcédoine dans les CHEVALIERS. L'histoire & le bon sens concourent à la correction.

1 Chap. XXXI.

* Il en est parlé dans cette comédie.

§ Méton l'astronome y joue aussi un personnage.

¶ Plutarque raconte ici ce qu'on dit de Méton, qu'il contrefit le furieux, & qu'il brûla même sa maison, afin d'obtenir du peuple que son fils ne fût point de l'expédition de Sicile : ce qu'il obtint.

» pour le compagnon qu'on luy bailloit à la con-
» duitte d'icelle, que pour les inconvéniens qu'il
» preveoit en l'entrepriſe. Mais les Athéniens
» eſtimerent que les affaires de ceſte guerre ſe
» porteroyent mieulx, s'ilz ne les commettoyent
» point totalement à la hardieſſe d'Alcibiades,
» ains y conjoignoyent avec lui la prudence de
» Nicias, pour autant meſmement que le tiers
» capitaine qu'ilz y envoyoyent auſſi, Lamachus *,
» encore qu'il fuſt ja homme d'aage, ne s'eſtoit
» pas monſtré moins bouillant, hazardeux, & aven-
» tureux en quelques combats, qu'Alcibiades.....†
» Mais quand [1] tout fut preſt & appareillé pour
» partir, il ſe rencontra pluſieurs ſignes de mau-
» vais preſages; & entre les autres, il ſe trouva
» que l'embarquement fut commandé au jour
» propre que l'on celebroit la feſte qui s'appelle
» ADONIA » (jour où les femmes pleuroient en
mémoire du deuil de Venus à la mort d'Adonis.)
« Davantage les Hermes, qui ſont images & fi-
» gures de Mercure, que l'on ſouloit ancienne-
» ment mettre par tous les carrefours, ſe trou-
» verent une nuiſt preſque toutes tronçonnées &

* Il étoit homme de cœur, & il avoit fait de belles actions depuis les traits qu'on a vus contre lui dans Ariſtophane.

† Plutarque raconte ici les nouveaux efforts de Nicias, pour rompre les préparatifs & le projet de la guerre de Sicile.

1 Chap. XXXII.

» gaſtées, meſmement [1] aux viſages : ce qui meit en » effroy & troubla beaucoup de gens, voir juſques » à ceulx qui ne faiſoyent pas grand compte de » telles choſes..... » Plutarque dit qu'on fit de grandes perquiſitions, & qu'à cette occaſion l'orateur Androclès accuſa Alcibiade, comme s'il eût commis & fait commettre cette impiété ; ce qu'il prétendoit prouver par un autre de même genre, à ſçavoir qu'Alcibiade avoit contrefait par dériſion les myſteres de Cérès & de Proſerpine.

« Alcibiade [2] s'en trouva un peu eſtonné du » commencement : mais puis après ſentant que » tous les mariniers qui devoyent aller à ce voyage » de la Sicile, & les ſoudards meſmes étoyent fort » affectionnez envers luy, & notamment que ceulx » du ſecours d'Argos & de Mantinée, leſquels » eſtoyent mille hommes de pied bien armez, di- » ſoyent publiquement que c'eſtoit pour l'amour » d'Alcibiades, qu'ils entreprenoyent un ſi loing- » tain voyage oultremer, & que ſi on luy vouloit » faire quelque tort & mauvais traittement, ilz ſe » retireroyent incontinent en leurs maiſons : il » reprit adonc courage & delibera ſur la faveur du

1 MESMEMENT, eſt inutile & n'eſt point dans le grec. Les Hermès étoient des figures de Mercure, ſans jambes & ſans bras. C'étoit la tête de Mercure poſée ſur une gaîne. Note de M. Brotier, éditeur de Plutarque.

2 Chap. XXXIII.

» temps de ſoy preſenter & eſtre à jugement pour » reſpondre à qui le vouldroit accuſer : à l'occa- » ſion de quoy ſes ennemis s'attiedirent un peu, » craignans que le peuple ne ſe monſtraſt en ce » jugement plus mol envers luy, d'autant qu'il en » avoit à faire.

» Au moyen [1] de quoy pour obvier à ce danger, » ilz attiltrerent quelques autres orateurs, qui fai- » ſoyent ſemblant de n'eſtre point ennemis d'Al- » cibiades, & néanmoins ne luy vouloyent pas » moins de mal, que ceulx qui eſtoyent ſes enne- » mis deſclarez. Ceulx-là ſe leverent en pleine » aſſemblée de conſeil, & dirent qu'il n'y avoit » point de propos, que luy qui eſtoit eleu l'un » des capitaines generaux d'une ſi belle & ſi puiſ- » ſante armée, laquelle eſtoit ja toute preſte à » faire voile, & le ſecours de leurs alliez auſſi, » s'arreſtaſt, en perdant temps & occaſion de bien » faire, cependant que l'on luy choiſiroit des » juges & que l'on luy meſureroit les heures [2] de- » dans leſquelles il auroit à reſpondre : pourtant » diſoyent-ilz qu'il falloit que pour le preſent il » ſe meiſt en bonne heure à faire ſon voyage : puis » quand la guerre ſeroit achevée cy-après, qu'il ſe

1 Chap. XXXIV.

2 Dans le grec : QU'ON LUI MESUREROIT L'EAU. Le temps ſe meſuroit alors avec la clepſydre & par la chûte de l'eau. Note du même éditeur.

» presentaſt pour eſtre à droit, & ſe purger des
» charges que l'on luy mettoit ſus.

» Mais [1] Alcibiades ayant incontinent apperceu
» & deſcouvert la malice de ce deſlay, ſe tira en
» avant & remonſtra qu'il n'y avoit point de raiſon
» de le faire partir chef d'une ſi groſſe puiſſance,
» ayant l'entendement ſuſpendu en continuelle
» crainte, pour les griefves imputations qu'il laiſ-
» ſoit derriere à l'encontre de luy, pour ce qu'il
» meritoit de mourir, s'il ne s'en purgeoit & juſ-
» tifioit entierement : mais quand il s'en ſeroit
» juſtifié & qu'il en ſeroit trouvé innocent, alors
» il n'auroit plus rien en ſon entendement, ſinon
» d'aller combattre les ennemis ſans plus penſer
» au danger des calumniateurs : ce que toutefois
» il ne peut perſuader, & luy fut enjoinct expreſ-
» ſement de la part du peuple qu'il euſt à s'em-
» barquer.

» Ainſi [2] fut il contrainct de faire voile avec
» ſes autres compagnons, ayant en leur flotte en-
» viron cent quarante galeres, toutes à trois rames
» pour banc [3], & de gens de combat à pied bien
» armez cinq mille & cent, de tireurs de fondes,
» archers, & autres armez à la legere, environ

1 Chap. XXXV.

2 Chap. XXXVI.

3 Dans le grec : ENVIRON CENT QUARANTE TRIREMES. Ces vaiſſeaux avoient trois rangs de rames. Note du même éditeur.

» treize cents, & de toute autre munition & equip-
» page pour la guerre ſuffiſamment. Arrivez qu'ilz
» furent en la coſte de l'Italie, ilz prirent terre
» vers la ville de Rhege *, là où au conſeil qui
» fut tenu pour arreſter comment ilz avoyent à ſe
» conduire en ceſte guerre, il fut d'advis qu'ilz
» devoyent aller droit en Sicile : laquelle opinion
» fut ſuyvie, encore que Nicias y contrediſt,
» pource que Lamachus en fuſt d'advis, & de prime
» ſault à l'arrivée, Alcibiades fut cauſe de ſur-
» prendre la ville de Catane : mais onques depuis
» il ne feit exploit aucun, pource qu'il fut incon-
» tinent rappelé ¶ par les Athéniens, pour aller
» reſpondre aux crimes & imputations dont on le
» chargeoit..... » (Plutarque décrit la fureur &
les intrigues de ſes ennemis durant ſon abſence,
les empriſonnemens, & le ſupplice de pluſieurs
citoyens au ſujet des ſtatues mutilées.) « Le peu-
» ple ¹ employa adonc ſon courroux à l'encontre
» d'Alcibiades, juſques à ce que finablement il
» envoya la galere, que l'on appelle Salaminiene...»
(Alcibiade, ajoute-t'on, outré contre ſa patrie,
lui fit perdre Meſſine où il avoit des intelligences
qu'il décela ; il monta ſur la galere, alla à Thurie †

* Rhege, maintenant Regio, ville de la Calabre ultérieure, dans le royaume de Naples, ſur le détroit.

¶ La dix-ſeptieme année de la guerre du Péloponneſe. Thucyd. l. VI.
¹ Chap. XXXIX.

† Thurie ou Thurium, ville de la grande Grece ou Calabre, bâtie

où il se cacha, puis au Péloponnese dans Argos, & enfin à Sparte, où il anima les Lacédémoniens à faire trois entreprises funestes aux Athéniens. La premiere fut de secourir la Sicile ; la seconde d'attaquer les Athéniens en Grece), « & la troi-» sieme [1], & celle qui fut de plus grande impor-» tance, fut qu'il leur conseilla de fortifier dedans » le territoire mesme de l'Attique, la ville de » Decelée : ce qui confirma & meit au bas la puis-» sance d'Athenes autant & plus que nulle autre » chose. »

Tout ce passage est remarquable, & particuliere-ment les derniers mots, qui sont la base de la comédie que nous allons examiner. « Les Lacé-» démoniens, ajoute Cornelius Nepos *, par le » conseil d'Alcibiade, firent alliance avec le » roi de Perse, fortifierent Décélie dans l'At-» tique, y mirent une forte garnison qui tenoit » Athenes dans un respect continuel, & après » avoir détaché les Ioniens des intérêts de leur » rivale, ils s'assurerent contre elle l'empire de » la Grece. »

par les Sybarites chassés de Sybaris par ceux de Crotone. Il en a été parlé ailleurs. On dit que les Thuriens avoient une loi qui défendoit de railler personne dans les jeux publics, excepté les adulteres & les curieux.

1 Chap. XLII.

* Traduction de M. le Gras, de l'oratoire. Paris, 1729.

Le deſſein de fortifier Décélie étoit ſur le point de s'exécuter lorſqu'Ariſtophane fit ſa comédie. Comme il prévoyoit de fâcheuſes ſuites & qu'il auguroit mal de l'expédition de Sicile, étant attaché à Nicias dont il avoit épouſé le ſentiment, il imagina l'énigme qu'on va voir pour railler le projet & l'ambition de Lacédémone, & plus encore pour engager Athenes à prévenir les malheurs qui la menaçoient, ſi Décélie devenoit une place d'armes pour les Lacédémoniens. Quoiqu'il ne diſe rien de la guerre de Sicile dans la crainte d'offenſer le peuple qui s'en étoit entêté, l'on voit encore que ſon deſſein étoit d'en détourner adroitement ſa patrie, & de la porter à rappeler ſes troupes pour les oppoſer aux entrepriſes plus ſérieuſes de Lacédémone. M. Paulmier a trouvé avant moi cette explication * de la comédie allégorique ; mais il n'en dit qu'un mot, & je me flatte de la rendre ſi claire par le détail, que la piece en deviendra beaucoup plus curieuſe & plus intéreſſante.

* Cette explication eſt vraiment ingénieuſe ; mais pour quelques convenances heureuſes, que le P. Brumoy y remarque, combien d'autres endroits, non-ſeulement inintelligibles, mais tout-à-fait contradictoires à ſon ſyſtême ! Cela poſé, nous ne voyons pas la néceſſité d'y chercher d'autre allégorie, que celle qui ſe préſente : c'eſt que de la maniere dont les affaires ſe gouvernent à Athenes, un homme ſage doit la quitter, & s'envoler, s'il eſt poſſible, par-delà les nuées. (Note de l'ancien éditeur.)

ACTE PREMIER.

Evelpis & Piſtheterus, l'un & l'autre Athéniens, paroiſſent chacun avec un Oiſeau ſur le poing. L'un porte un geai, l'autre une corneille. Ce ſont leurs conducteurs pour aller aux pays des Oiſeaux; idée burleſque qui prépare toutes les bizarreries de ſpectacle. Les acteurs, en conſultant chacun leur Oiſeau, vont & reviennent, avancent & reculent, font cent tours & détours au milieu des rochers, ſelon le gré de leurs guides qui s'amuſent le plus ſouvent à leur becqueter les doigts. Cela fait dire des plaiſanteries meilleures dans le jeu que dans la lecture : car il n'eſt d'abord queſtion que d'une ſcene de pur ſpectacle qui met les ſpectateurs au fait. Un morceau que dit Evelpis aide à l'explication du ſujet. « Sçachez, meſſieurs, que » nous avons une maladie toute contraire à celle » de Sacas : car n'étant pas d'Athenes, il veut en » être malgré qu'on en ait. Pour nous qui ſommes » Athéniens, & ſans vanité d'aſſez bonne maiſon, » nous fuyons notre patrie comme des Oiſeaux. » Ce n'eſt pas qu'elle nous ſoit odieuſe, comme » ſi elle n'étoit ni magnifique ni fortunée, ni pro- » pre à ruiner les gens : mais que voulez-vous ? Les » cigales ne chantent qu'un mois ou deux; au lieu » que les Athéniens paſſent toute leur vie à ga- » zouiller dans les tribunaux. Or c'eſt juſtement

» cette muſique qui n'eſt pas de notre goût, &
» qui nous chaſſe. Une corbeille, un vaſe, des
» branches de myrte, voilà tout notre bagage.
» Nous cherchons un lieu où l'on ne plaide point,
» un lieu où nous puiſſions couler tranquilement
» nos jours. Térée, que nous allons trouver,
» nous dira ſans doute, ſi depuis qu'il eſt Oiſeau *
» il n'a point découvert le ſejour après lequel nous
» ſoupirons. »

A ce mot de nobleſſe, dont les deux citoyens ſe piquent, & à toute la ſuite de ce diſcours, qui ne reconnoît Alcibiade fuyant la rigueur des tribunaux du peuple & contraint de chercher un aſyle à Lacédémone ? Ils arrivent à un rocher. Ils frappent. Le valet de Térée ſort ſous la forme d'un Oiſeau effrayant, c'eſt-à-dire avec un maſque épouventable & quelques plumes ſur le corps. L'effroi eſt réciproque. Les hommes le prennent pour un monſtre à la vue de ſon bec hideuſement ouvert, & il les prend pour des oiſeleurs. Toutefois on ſe queſtionne de part & d'autre. Chacun déclare plaiſamment ce qu'il lui plaît d'être. Les deux Athéniens nient qu'ils ſoient des hommes : & l'autre ſe dit Oiſeau-valet ; non que les Oiſeaux ayent beſoin de valets, mais parce que lui & Térée

* Tout le monde ſçait la fable de Térée. Il fut changé en huppe, Procné en hirondelle, & Philomele en roſſignol. Ovid., MÉTAM. l. VI, & Virgile.

ayant été hommes, ils en conſervent un peu les manieres.

Il ne faut pas s'étonner qu'Ariſtophane nous peigne les Lacédémoniens ſous la figure d'Oiſeaux, & les Athéniens comme hommes. Ceux-ci regardoient ceux-là comme des Grecs qui faiſoient une eſpece à part, à cauſe de leurs mœurs rudes & un peu ſauvages : peut-être déſigne-t'on leur agilité à la guerre. D'ailleurs le poëte s'enveloppe à deſſein pour n'être entendu qu'à demi mot, & il préſente, ſelon ſa maniere, des ſpectacles groteſques pour faire paſſer les vérités à la faveur du comique & des ris.

Le domeſtique étant allé éveiller ſon maître Térée, dans l'intervalle Evelpis s'apperçoit que la peur lui a fait perdre ſon geai.

PISTHETERUS.

Tu l'as laiſſé échapper. O le timide perſonnage !

ÉVELPIS.

Et toi, quand tu es tombé de frayeur n'as-tu pas laiſſé aller ta corneille ?

PISTHETERUS.

Ma foi, non.

ÉVELPIS.

Non ; où eſt-elle donc ?

PISTHETERUS.

Elle s'eſt envolée d'elle-même.

ÉVELPIS.

Il eſt vrai. Si elle s'eſt envolée ſeule, tu ne l'as pas laiſſée aller. Tu raiſonnes juſte.

(L'on raiſonnoit ainſi à Athenes, quand on eut laiſſé échapper Alcibiade à Thurie.) Térée paroît ſous la figure d'une huppe. L'on verra qu'il repréſente Agis, roi de Lacédémone.

TÉRÉE.

Ça, qu'on m'ouvre un paſſage dans le bois; que je ſorte.

ÉVELPIS.

Par Hercule, voilà un vilain monſieur d'Oiſeau avec ſes aîles & ſa triple crête.

TÉRÉE.

Qui ſont ces gens-là qui me demandent ?

ÉVELPIS à part.

Les douze dieux étoient bien en colere quand ils t'ont bâti de la ſorte.

TÉRÉE.

Vous vous moquez de mon plumage. N'en riez pas. J'ai été homme comme vous.

ÉVELPIS riant malgré lui.

Oh ! nous n'avons garde.....

TÉRÉE.

Hé, de qui donc riez-vous, s'il vous plaît ?

ÉVELPIS.

Ce n'eſt pas de vous. C'eſt que votre bec nous paroît plaiſamment tourné.

TÉRÉE.

Ainſi a-t'il plu à Sophocle de défigurer Térée * dans ſes tragédies.

ÉVELPIS.

Vous êtes donc Térée. Eſt-ce Oiſeau, où paon † ?

TÉRÉE.

Oiſeau.

ÉVELPIS.

Où eſt donc votre plumage ?

TÉRÉE.

Il eſt preſque tout tombé.

ÉVELPIS.

Par maladie ?

TÉRÉE.

Non : c'eſt que dans le pays-Oiſeau l'on mue en hiver pour ſe revêtir enſuite.

(Apparemment qu'Ariſtophane n'ignoroit pas le temps de la mue des Oiſeaux, qui eſt l'été. Mais il veut indiquer l'auſtérité des Lacédémoniens qui faiſoient gloire de s'expoſer au froid & au chaud.)

TÉRÉE continue.

Mais qui êtes-vous ?

ÉVELPIS.

Des hommes.

* TÉRÉE, tragédie perdue, de Sophocle.

† Il dit PAON au lieu de dire HOMME, par alluſion à Argus qui gardoit Io, & qui fut changé en paon. Equivoque purement grecque.

TÉRÉE.

De quelle nation ?

ÉVELPIS.

Sçavez-vous où ſont les belles galéres ?

TÉRÉE.

J'entends. Vous êtes d'Athenes, & plaideurs ſans doute ?

ÉVELPIS.

Au contraire, anti-plaideurs.

TÉRÉE.

Anti-plaideurs ! Y a-t'il de cette graine dans l'Attique ?

ÉVELPIS.

Sans mentir, bien peu.

TÉRÉE.

Quel eſt le ſujet de votre voyage ?

ÉVELPIS.

Le deſir de vous ſaluer.

TÉRÉE.

En quoi puis-je vous être utile ?

ÉVELPIS.

Le voici. Vous avez été homme : nous le ſommes auſſi. Vous avez eu des dettes ; nous en avons eu auſſi. Vous avez été bien aiſe de ne point payer : nous le ſerions auſſi. Changé depuis en Oiſeau, vous avez fait le tour de la terre & de la mer avec la double expérience & d'homme & d'Oiſeau. Or dites-nous je vous ſupplie, ſi vous pouvez nous

enſeigner quelque bonne ville où l'on puiſſe dormir en repos ?

TÉRÉE.

Quoi, vous cherchez une plus grande ville qu'Athenes ?

ÉVELPIS.

Plus grande, non ; plus commode, oui.

TÉRÉE.

Ah parbleu, vous aimez l'ariſtocratie. (Alcibiade étoit de ce goût.)

ÉVELPIS.

Moi, non. Je hais trop Ariſtocrate *.

Térée ayant demandé à Evelpis & à Piſtheterus, l'un après l'autre, quelle ville ſeroit le plus à leur gré, le premier en veut une où il ſoit toujours invité à de grands feſtins ; & le ſecond une où il puiſſe vivre en débauché. (Alcibiade aimoit la débauche & la bonne chere. Térée les raille & leur enſeigne une ville ſur les côtes de la mer rouge.)

ÉVELPIS.

Point de ville maritime, je vous prie. On y verroit bientôt aborder des ſergens amenés par le vaiſſeau Salaminien.

Il eſt clair comme le jour que ce trait regarde le rappel d'Alcibiade, à qui l'on envoya la galere Salaminienne, avec ordre du peuple de venir ſe juſtifier. Un mot ſi marqué juſtifie ce que nous

* Mauvais orateur, fils de Scellius.

avons dit & ce que nous dirons dans la ſuite au ſujet de ce rappel & de ſes effets.)

TÉRÉE.

Que n'allez-vous demeurer à Léprée ? (Cette ville eſt en Elide & Alcibiade avoit été à Elis, dit Cornelius Nepos, avant que de ſe retirer à Sparte.)

ÉVELPIS.

Par tous les dieux, je hais ſouverainement Léprée, même ſans l'avoir vue. Mélanthius * en eſt.

TÉRÉE.

Vous avez encore dans la Locride, la ville des Opuntiens.

ÉVELPIS.

Je ne voudrois pas être Opuntien §, pour un talent d'or. Mais parlons de votre vie d'Oiſeau. Qu'en dites-vous ? Elle doit vous être bien connue ?

TÉRÉE.

Elle a ſes agrémens à la longue. D'abord il n'eſt point queſtion d'argent parmi nous. (A Sparte l'état étoit riche, non les particuliers.)

ÉVELPIS.

Voilà déjà un grand mal de moins.

TÉRÉE.

Nous picorons le ſéſame, le myrte, les pavots, les fleurs. (Les Lacédémoniens étoient fort ſobres.)

* Mélanthius Lépreux, qui faiſoit des tragédies.

§ Le poëte joue ſur le mot OPUNTIEN, nom d'un citoyen d'Athenes qui étoit un ennuyeux borgne.

ÉVELPIS.

ÉVELPIS.

Peste, voilà des festins de noce.

PISTHETERUS.

Ah, que vous feriez une puissante république, si vous me vouliez croire!

(Il semble voir Alcibiade qui commence à donner à Agis ces avis si funestes à Athenes.)

TÉRÉE.

Comment?

PISTHETERUS.

Primò. Ne papillonnez plus comme vous faites avec un grand bec ouvert. C'est une niaiserie indécente. Si l'on demande chez nous à Téléas l'augure *, en lui montrant quelqu'un, quel est cet Oiseau-là? C'est, dira-t'il, une espece inconstante, irrésolue, incapable de prendre un parti: c'est l'oiseau sur la branche.

(Cela signifie, n'imitez pas les Athéniens inconstans qui ont toujours cent projets dans la tête; & changez vous-mêmes votre maniere de faire la guerre. Au lieu de voltiger avec des partis, fixez-vous à quelque place de l'ennemi. Ainsi parloit Alcibiade aux Lacédémoniens. »

* Cet endroit est obscur & difficile. Suidas lui donne un autre sens que M. Boivin a suivi. Il fait tomber la raillerie sur ce Téléas comme sur un homme inconstant. L'autre sens paroît plus fondé.

TÉRÉE.

Par Bacchus, voilà un très bon mot. Que nous faut-il donc faire ?

PISTHETERUS.

Vous raſſembler dans une ville.

TÉRÉE.

Une ville ! Des Oiſeaux !

PISTHETERUS.

Le pauvre raiſonneur ! Regarder là-bas.

TÉRÉE.

M'y voici.

PISTHETERUS.

En haut.

TÉRÉE.

J'y ſuis.

PISTHETERUS prenant Térée par le bec, lui faiſant faire la girouette.

Là, tournez la tête, là..... de toutes parts, là.

TÉRÉE.

Je ſerai fort avancé quand je me ſerai tordu le cou *.

PISTHETERUS.

N'avez-vous rien vu ?

TÉRÉE.

Rien, que les nuées & le ciel.

PISTHETERUS.

Juſtement. N'eſt-ce pas là le POLE des Oiſeaux ?

* Tout ce badinage ou l'équivalent eſt dans les CHEVALIERS.

TÉRÉE.

Le POLE des Oiſeaux ! Que voulez-vous dire ?

PISTHETERUS.

Oui, POLE, comme qui diroit LIEU. Car cet air tourne tout autour, n'eſt-ce pas ? & voilà pourquoi l'on dit POLE. Or, ſi vous l'environnez de murs *, le POLE deviendra POLIS, ville. Cela n'eſt-il pas clair ? Par-là vous ferez chanter les hommes comme des cigales, & crever les dieux d'une faim plus que Mélienne †.

(L'on verra par la ſuite que les hommes repréſentent toute la Grece, & les dieux Athenes.)

TÉRÉE.

Comment cela ?

PISTHETERUS.

Rien de plus aiſé. L'air eſt entre le ciel & la terre ; n'eſt-il pas vrai ? Or comme, quand il nous prend envie d'aller à Delphes, nous ſommes obligés de demander des paſſeports aux Béotiens, ainſi quand les hommes feront des ſacrifices vous arrêterez tout court la fumée, ſi les dieux ne vous payent tribut pour le droit de paſſage.

(L'on devine aiſément qu'il s'agit ici figurément

* Ariſtophane en veut ici à la philoſophie de Socrate, dont il dit ailleurs qu'il repréſentoit le ciel comme un four. Voyez les NUÉES.

† Alluſion à Mélos, île de la mer Egée, que Nicias contraignit de ſe rendre par famine.

de Décélie. Cette ville étant dans le territoire de l'attique, les Lacédémoniens ne pouvoient s'en faire une place d'armes ſans interrompre le commerce entre Athenes & une partie de la Grece, & ſans incommoder beaucoup les Athéniens. C'eſt ce qu'Alcibiade faiſoit entendre aux Spartiates. Décélie fortifiée devoit être pour eux ce qu'étoit la Béotie qui barroit le paſſage à Delphes depuis la guerre déclarée.)

TÉRÉE riant.

Ah, ah, ah! J'en jure par la Terre, par les Pieges, par les Nuées, par les Rézeaux, je n'ai de ma vie entendu imagination plus plaiſante. Ça ça, bâtiſſons une ville. J'y ſuis déterminé, pourvu que les autres Oiſeaux y conſentent.

PISTHETERUS.

Mais qui pourra leur faire entendre cette affaire?

TÉRÉE.

Vous-même. Je les trouvai barbares. Mais par un long ſéjour, je leur ai ſi bien appris le langage humain, qu'ils l'entendent & le parlent.

(La guerre du Péloponneſe avoit donné lieu à tant de conférences entre les Athéniens & les Lacédémoniens, que ceux-ci, à pénétrer le ſens caché d'Ariſtophane, ſembloient s'humaniſer.)

PISTHETERUS.

Et comment les aſſembler?

TÉRÉE.

Très aiſément. Je vais dans le bocage. J'éveillerai ma chere compagne *. Nous les appellerons, & vous les verrez accourir incontinent aux accens de nos voix.

PISTHETERUS.

O le plus aimable des Oiſeaux, hâtez-vous, je vous prie, & ne perdez point de temps. Adieu, allez au bois; éveillez votre compagne.

Térée chante auſſi-tôt à la maniere des chœurs tragiques, & en les parodiant. La douceur de la voix du roſſignol, & l'aventure d'Itys ſi ſouvent célébrée dans les tragédies grecques, ne ſont pas oubliées ici. Evelpis interrompt, ſon compagnon le fait taire. A l'inſtant Térée préludant par des cris de huppe, & ſa compagne par des IO, TIO, ils appellent de concert les Oiſeaux. M. Boivin s'eſt donné la peine de traduire en vers ce chœur & tous les autres. Ce refrein adreſſé aux Oiſeaux exprime la penſée de tout le morceau :

Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.

* Procné, femme de Térée & mere d'Itys. L'opinion commune eſt que ce fut Philomele, ſœur de Procné, qui fut changée en roſſignol, & Procné en hirondelle. Mais Ariſtophane & ſon ſcholiaſte diſent que Procné eſt le roſſignol. Ariſtophane n'eſt pas le ſeul, & nos trois poëtes tragiques ſont de ce ſentiment, ou du moins ils diſent que Philomele étoit mere d'Itys.

ACTE II.

PISTHETERUS.

Apperçois-tu quelque Oiſeau ?

ÉVELPIS.

Ma foi j'ai beau avoir le nez en l'air, & la bouche béante, je n'en vois pas un *.

Ils diſent cela dans l'impatience de voir arriver une foule d'Oiſeaux, & déjà ils ſe plaignent de Térée. Mais un moment après ils entendent ſon cri de huppe, & ils apperçoivent le premier Oiſeau. Car ils viennent tous à la file pour donner lieu à cent plaiſanteries. Les deux Athéniens un peu à l'écart gloſent ſur le premier. « Eſt-ce un paon ? « Ce n'eſt pas un Oiſeau du commun, répond » Térée, mais un Oiſeau de haut parage, un Oi- » ſeau de marais. » L'on voit bien qu'Ariſtophane en veut à quelque citoyen. Mais à qui ? Les ſpectateurs ſeuls le ſçavoient. Un autre ſe montre. « C'eſt encore, dit-on, un Oiſeau rare, & des » pays étrangers. » On pince là quelque citoyen équivoque & étranger d'origine, comme Exéceſtidès ¶. Car les maſques, quoique figurés en têtes d'Oiſeau, repréſentoient par leur air ceux que le

* Ainſi Strepſiade a beau ouvrir de grands yeux, il ne voit les NUÉES que quand elles ſe ſont emparées du théâtre. Voyez tome XI, Ariſtophane s'imite ſouvent lui-même.

¶ On en parlera encore ci-deſſous.

poëte vouloit expoſer à la riſée publique. Ce jeu de théâtre eſt fort joli, & auſſi ſpirituel que ſatyrique, tant par l'étonnement des deux Athéniens qui raillent ſur chaque Oiſeau, que par les réponſes allégoriques de Térée.

PISTHÉTERUS.

Quel eſt cet impertinent Oiſeau de montagne qui marche ſi fiérement, comme un poëte ?

TÉRÉE.

C'eſt l'Oiſeau de Médie.

(Il déſigne la fierté des Perſes. Il en parlera encore dans la ſuite, & non ſans raiſon. Ce fut par les conſeils d'Alcibiade que Lacédémone fit alliance avec la Perſe.)

PISTHETERUS.

Un Mede ſans chameau ! Comment a-t'il pu voler juſqu'ici.

ÉVELPIS.

Et cet autre avec ſa huppe ?

PISTHETERUS.

Quel animal crêté ! Vous n'êtes donc pas le ſeul haut huppé, Monſieur Térée.

TÉRÉE.

C'eſt le Térée du poëte Philoclès. Celui de Sophocle eſt ſon pere, & je ſuis ſon aïeul.

(L'on fait de ceci une application très cauſtique à Callias, fils d'Hipponicus, & à Hipponicus, fils de Callias.)

PISTHETERUS.

O Neptune ! Comme celui-ci a barbotté ! Comment l'appelle-t'on ?

TÉRÉE.

Le barbotteur.

ÉVELPIS.

C'eſt donc Cléonyme *. Mais ſi c'eſt lui, comment n'a-t'il pas perdu ſes aigrettes & ſa crête ?

Après avoir ainſi paſſé en revue pluſieurs Oiſeaux à la file relativement à quelques Athéniens connus, les deux acteurs ſurpris de voir un nuage d'Oiſeaux qui inonde le théâtre de tous côtés, augmentent la vivacité du ſpectacle par leurs cris d'étonnement, & par les noms plaiſans qu'ils donnent à chaque Oiſeau en ſe les montrant du doigt. Car les Oiſeaux ſont tous différens & en ſi grand nombre (ſoit qu'il y en eût pluſieurs en peinture, comme le conjecture M. Boivin, ſoit que le chœur fût augmenté de perſonnages muets & ſans action) que ce ſpectacle devoit être auſſi frappant que riſible, ſur-tout par la ſatyre qui retombe ſur les peuples d'Athenes & de Lacédémone, métamorphoſés en volieres d'étourneaux, de merles, de pies, &c. Au reſte, il ne faut pas être ſurpris qu'Ariſtophane ſorte ſouvent dans cette piece de

* Cléonyme, ainſi qu'on l'a vu plus d'une fois, avoit fui un combat, & avoit perdu ſon caſque & ſon bouclier. Apparemment il étoit tombé dans la boue, comme le conclut très bien M. Boivin.

ſon objet principal, pour répandre le ſel de la ſatyre à droite & à gauche. C'eſt ſa façon ordinaire, & l'on n'en retrouve pas moins le fil de ſa penſée dominante.

Les riſées finies, l'Oiſeau-coryphée prend la parole, & demande qui les aſſemble & pourquoi? « Moi, dit Térée, pour le bien commun, que » deux mortels viennent procurer aux Oiſeaux. » Deux mortels, s'écrie le chœur. Ah traître, vous » nous livrez à nos ennemis! » Auſſi-tôt les Oiſeaux devenus furieux prononcent la ſentence de mort contre les deux Athéniens, & ſe mettent en devoir de les déchirer. Il y a encore deux ſcenes de ce même goût, l'une dans les ACHARNIENS qui veulent lapider Dicæopolis, & l'autre dans les GUÊPES qui veulent percer de leurs aiguillons Bdélycléon & ſes valets. Je prie le lecteur de faire attention à ces rapports de diverſes comédies. C'eſt par-là qu'on connoît le goût & le génie du poëte. Ces deux hommes font des plaintes comiques à la maniere d'Ariſtophane.

PISTHETERUS.

Ah, nous voilà morts!

ÉVELPIS.

C'eſt toi qui cauſe nos malheurs. A quoi bon m'amener ici?

PISTHETERUS.

Pour m'accompagner.

ÉVELPIS.

Oui, pour me voir pleurer.

PISTHETERUS.

Pleurer ! Tu badines !

ÉVELPIS.

Point du tout.

PISTHETERUS.

Le moyen de pleurer quand tu auras les yeux crevés *.

Les Oiſeaux, dont la fureur n'eſt pas moins groteſque & bizarre que la peur des deux hommes, s'animent à fondre ſur eux, ſe rangent en ordre de bataille, & commencent à montrer qu'ils ont bec & griffes. Evelpis veut fuir. Son ami le retient. Il eſt d'avis de faire face. « Prends, dit-il, une de » ces marmites. Des marmites ! A quoi cela nous » ſervira-t'il, répond l'autre ? »

PISTHETERUS.

A nous garantir de la chouette.

Suivant l'idée de Piſthétérus, la chouette, Oiſeau de Minerve & des Athéniens, ne fera point de mal dès qu'elle verra la marmite. Ce mot plaiſant s'explique aiſément, ce me ſemble, par la

* Malice ſur Sophocle & d'autres poëtes qui repréſentent Œdipe pleurant avec ſes yeux crevés.

comédie des CHEVALIERS, & par tant d'autres morceaux où l'on a vu que Cléon & ſes imitateurs en fait d'ambition, gagnoient le peuple par des repas. A l'égard des Oiſeaux à griffes crochues, pour les écarter Piſthétérus conſeille à ſon ami de prendre une broche en guiſe d'épée, & un plat au lieu de bouclier. Comique outré & bas, ſi l'on veut; mais extrêmement ſatyrique contre le génie Athénien. Evelpis avoue que ce ſtratagême vaut tous ceux de Nicias *. Le chœur fait un aſſaut en gazouillant ces paroles; FRAPPONS, DÉCHIRONS, PERÇONS. C'eſt la figure d'un combat de Lacédémoniens avec des Athéniens. Térée a beau intercéder pour les deux hommes, comme parens de Procné, c'eſt-à-dire, Athéniens (car Procné étoit fille de Pandion, ainſi que Philomele, & la premiere avoit épouſé Térée, qui étoit roi de Thrace), ce nom d'Athéniens révolte encore plus les Oiſeaux: preuve évidente qu'Ariſtophane par les Oiſeaux entend les Lacédémoniens, & par Piſthétérus Alcibiade fugitif.

Térée, à force d'employer la maxime, qu'il faut profiter des inſtructions d'un ennemi, vient enfin à bout de ſuſpendre le courroux des Oiſeaux. Le chœur conſent de donner audience, & Piſthétérus dit plaiſamment, « leur colere ſe paſſe, reculons

* Nicias entendoit les ſtratagêmes de guerre, & il en avoit donné preuve à l'île de Mélos.

» d'un pas †. » Puis voyant que c'eſt tout de bon qu'on fait treve ; « çà, dit-il, ils ſe diſpoſent à » faire la paix ; mettons bas le caſque & le bou- » clier. Non, avançons, plutôt la broche en main » au milieu de notre rempart de cuiſine, & regar- » dons au-deſſus de la marmite : car il n'eſt pas » queſtion de fuir. »

Alcibiade étoit homme de bonne chere, & l'on découvre, à travers toute cette bouffonnerie d'Ariſtophane, que c'eſt lui dont il s'agit. Il n'eſt pas juſqu'au nom de Piſthétérus qui ne convienne à cette explication. Il ſignifie ALLIÉ FIDELE, comme Evelpis BONNE ESPÉRANCE.

ÉVELPIS.

Fort bien : mais ſi nous ſommes tués, où ſera notre tombeau ?

PISTHETERUS.

Dans le Céramique *, où l'on enterre les braves d'Athenes. Pour y être inhumés aux dépens du public, nous dirons hardiment aux adminiſtrateurs que nous avons été tués dans le pays des Oiſeaux.

Le chœur, qui s'étoit rangé en ordre de bataille, reprend ſa premiere place, & interroge

† Si pourtant ce mot, REGULONS D'UN PAS ; n'appartient point au chœur, comme le croit M. Kuſter 1.

1 Tous les manuſcrits conſultés par M. Brunck mettent ces paroles dans la bouche de Piſthétérus. Kuſter a très mal entendu ce paſſage.

* Lieu de la ſépulture des guerriers Athéniens morts au combat.

Térée ſur les deux étrangers. Celui-ci expoſe leur deſſein de bâtir une ville en l'air. La choſe paroît incroyable, tant elle eſt ſurprenante ; mais on eſt bien aiſe de les entendre. Térée les exhorte donc de la part du chœur à ne rien craindre, & à ſuſpendre leur armure à la cuiſine. Mais Piſthétérus, pour dire une malice, veut qu'auparavant les Oiſeaux faſſent avec lui un traité ſemblable à celui que l'armurier Pithécus * a fait avec ſa femme, à ſçavoir que les coups de griffe n'en ſeroient point. Le chœur le jure. « Ainſi, dit-il, puiſſions-nous » vaincre nos rivaux au jugement des commiſ- » ſaires & des ſpectateurs † : & ſi nous vous trom- » pons, puiſſions-nous ne l'emporter que d'un » ſuffrage ! »

Pour porter juſqu'au bout l'allégorie, un héraut d'armes s'avance au milieu des deux prétendues armées, & ordonne aux ſoldats de retourner chacun chez ſoi avec ſes armes : formule ordinaire des treves. Tandis que le chœur raiſonne à ce ſujet, Piſthétérus parle du diſcours qu'il va faire, comme un pâtiſſier de ſon ouvrage §. Il demande une couronne ¶. « Allons-nous au feſtin, lui dit-on ? Non

* Non véritable d'un Athénien, quoiqu'il ſignifie SINGE.

† Preuve que les juges ne décidoient pas, indépendamment des ſpectateurs, du mérite des comédies.

§ Satyre contre les orateurs.

¶ On prenoit une couronne avant que de parler en public, & aux feſtins.

» pas cela, répond-il : mais je cherche dans ma » tête quelque tour ſurprenant, quelqu'effort d'élo- » quence....là.... Certes, meſſieurs, votre ſituation » m'afflige extrêmement, vous qui avez été rois. »

Ce mot & ce qui ſuit eſt bien remarquable pour confirmer qu'il n'eſt queſtion ici que d'Alcibiade, ſous le nom de Piſthétérus, qui exhorte les Oiſeaux, c'eſt-à-dire, les Lacédémoniens à bâtir une ville, je veux dire, à fortifier Décélie. Les Lacédémoniens avoient toujours été, ſinon les rois, du moins les chefs de toute la Grece dans les guerres communes. Athenes même ne leur diſputa le pas que depuis la guerre de Perſe.

LE CHŒUR répond.

Nous rois ! Et de qui ?

PISTHETERUS.

De tout ; de moi premierement, & de cet autre Athénien ; plus anciens d'ailleurs que Jupiter, Saturne, les Titans, & la terre même.

(Toutes les villes de Grece étoient folles d'origines fabuleuſes, & ſupérieures à l'antiquité connue ; les Lacédémoniens ſur-tout, auſſi bien que les Athéniens.)

LE CHŒUR reprend.

Plus anciens que la terre !

PISTHETERUS.

Oui, par Apollon.

LE CHŒUR.

Par Jupiter, je n'en ſçavois rien.

Sur cela Piſthétérus leur fait à la lettre le coq-à-l'âne du Médecin malgré lui *, ou du Payſan Gareau †. Il leur dit que ce ſont de bonnes gens ſans étude. (Les Lacédémoniens s'appliquoient plus à cultiver le corps que l'eſprit.) Que s'ils avoient lu Eſope, ils ſçauroient que l'alouette étoit le plus ancien des Oiſeaux, plus ancien que la terre ; & que ſon pere étant mort, ne ſçachant quel tombeau lui donner, elle l'enſevelit dans ſa tête. Voilà le droit d'aîneſſe aſſuré aux Oiſeaux ſur les dieux & les hommes. Piſthétérus fait plus, il confirme l'antiquité de l'empire des Oiſeaux ſur les hommes, avant celui des dieux qui l'ont uſurpé. Il releve l'empire du coq ſur les Perſes avant les rois. C'eſt pour cela, dit-il, qu'on l'appelle Oiſeau de Perſe, & qu'il marche gravement crête levée, comme s'il avoit la tiare. C'eſt pour cela que par un reſte de ſon antique pouvoir, il réveille dès la pointe du jour tous les artiſans. Par des raiſonnemens de cette force, mais tous ſatyriques ou bouffons, Evelpis & Piſthétérus tâchent de perſuader aux Oiſeaux qu'ils ſont originairement les rois de l'univers. Encore un exemple ou deux ſuffiront.

* Quand il parle latin, & qu'il explique la maladie de Luſcinde.

† Dans la comédie de Bergerac.

PISTHETERUS.

L'autorité des Oiſeaux a été ſi grande, que dans les villes grecques où il y avoit des rois, on voyoit ſur leur ſceptre un Oiſeau qui prenoit ſa part des préſens.

ÉVELPIS.

J'avoue que j'ignorois cela. Auſſi étois-je bien étonné, quand je voyois dans nos tragédies un Priam avec ſon ſceptre ſurmonté d'un Oiſeau qui obſervoit Lyſicrate *, par jalouſie des préſens qu'il reçoit.

PISTHETERUS.

Voici le beau, voici l'admirable : c'eſt que Jupiter même qui regne aujourd'hui, porte encore, tout roi qu'il eſt, une aigle ſur ſa tête, ſa fille Minerve un hibou, & Apollon un épervier, comme feroit un valet de chaſſe.

ÉVELPIS.

Par Cérès, vous dites des merveilles. Mais pourquoi les Oiſeaux ſont-ils des emblêmes de divinités ?

PISTHETERUS.

C'eſt afin qu'ils ayent la premiere part aux ſacrifices qu'on fait aux dieux & même à Jupiter. On ne s'aviſoit pas jadis de jurer par les dieux : l'on ne juroit que par les Oiſeaux. Aujourd'hui

* C'étoit un général Athénien, ſelon quelques-uns, ſelon d'autres un poëte tragique ; mais l'un ou l'autre fort intéreſſé & avide de préſens.

encore

encore Lampon * ne jure que par l'oye quand il veut tromper. Telle étoit votre ſouveraineté; mais depuis, les choſes ont furieuſement changé, &c.

Il dit qu'on traite les Oiſeaux en eſclaves; qu'on leur fait une guerre cruelle comme à des furieux; qu'on les pourſuit juſques dans les temples; qu'on imagine cent ſortes de ſtratagêmes & d'induſtries pour les prendre; qu'on les vend ou achete; qu'on les met à toutes ſauces, & ſur-tout à une ſauce où il entre du fromage, du benjoin, du vinaigre; le tout joint à un aſſaiſonnement plus doux comme ſi l'on vouloit les embaumer.

Tout cela eſt évidemment allégorique aux Lacédémoniens repréſentés ſous la forme d'Oiſeaux. C'eſt Alcibiade qui leur parle & leur exagere les mauvais traitemens que leur ont fait les Athéniens, ſur-tout à l'affaire de Pyle. Si l'on veut bien ſe rappeler tout ce qui a été dit ſur cela, & lier toutes les idées, l'énigme ne paroîtra pas fort obſcure, & l'on aura le plaiſir d'en lever tous les voiles.

Le chœur gémit ſur le récit de ces maux, à la vue de ſon ſort préſent & de ſa puiſſance paſſée: mais il reſpire dans l'eſpoir qu'il fonde ſur les avis & le ſecours d'un libérateur tel que Piſthétérus, c'eſt-à-dire, Alcibiade.

* Il prononçoit mal, & diſoit νὴ τὸν χῆνα par l'oye, au lieu de νὴ τὸν Ζῆνα par Jupiter. Nous avons vu une raillerie de cette eſpece au ſujet du graſſeiement d'Alcibiade.

Pisthétérus vient au fait, & voyant les Oiseaux entierement gagnés en sa faveur : « Bâtissez, leur » dit-il, une ville forte tout au tour de la terre, » avec de bons murs de brique tels que ceux de » Babylone. Ensuite, sommez Jupiter de vous » rendre l'empire usurpé. En cas de refus, dé- » clarez-lui une guerre sacrée, & ne permettez » plus aux dieux d'aller séduire les Alcmenes, les » Europes, & les Sémelé. En troisieme lieu, je » veux qu'on envoie un ambassadeur Oiseau chez » les humains, pour leur déclarer que désormais » ils ayent à sacrifier aux Oiseaux, comme aux » souverains maîtres, avant que d'oser sacrifier » aux dieux. »

Il entre dans le détail burlesque du partage des dieux & des Oiseaux ; de maniere que ceux-ci soient servis avant ceux-là, conformément à leur goût. Qui ne reconnoît à ces traits le ridicule qu'Aristophane veut jeter sur l'ambition des Lacédémoniens, qui n'affectoient de vouloir fortifier Décélie que pour aspirer au souverain pouvoir. Aussi en vinrent-ils à bout, comme on le verra à la fin de la guerre du Péloponnese.

Térée fait quelques objections aussi risibles que les réfléxions d'Evelpis. Mais Pisthétérus va son train sans trop s'amuser à répondre aux dificultés, si ce n'est en gambades, comme quand il dit : « Vous craignez qu'on ne vous prenne pour des

» geais revêtus. Hé, Mercure n'a-t'il pas des aîles ? » La victoire & l'amour n'en ont-ils pas ? Homère ne compare-t'il pas Iris à une timide colombe ? » Preuve inconteſtable qu'Ariſtophane & ſes confreres les comiques ne railloient que les dieux d'Homere & de la fable qu'il étoit permis de jouer ſur la ſcene & non ces mêmes dieux entendus & honorés à la maniere du pays *.

Térée propoſe une objection plus forte. Mais ſi Jupiter tonne, Piſthétérus fait ſemblant de ne pas entendre, & donne un pouvoir équivalent aux Oiſeaux ſur les hommes. « Si ceux-ci, dit-il, refuſent de vous reconnoître pour rois, & s'obſtinent » à vous préférer les dieux de l'Olympe, envoyez » ſur leurs terres des volées de moineaux & d'autres » partis ſemblables pour fourager. » Qu'alors Cérès les aide ſi elle peut.

TÉRÉE.

Par Jupiter, elle n'en fera rien. Vous la verrez alléguer cent prétextes.

(Alluſion aux défaites des magiſtrats d'Athenes dans les diſettes de bled.)

PISTHETERUS.

Autre expédient. Dépêchez un régiment de corbeaux pour crever les yeux des bœufs & des brebis. Qu'Apollon les guériſſe alors avec ſa médecine.

* Voyez la concluſion générale à la fin.

Où trouvera-t'il de l'argent ? Car il en veut pour guérir les gens.

ÉVELPIS.

Oh, doucement, je vous prie : attendez que j'aie vendu ma petite paire de bœufs.

PISTHETERUS aux Oiſeaux.

Mais ſi les hommes plus raiſonnables vous reconnoiſſent pour leurs divinités, juſqu'à vous appeler leur Terre, leur Neptune, leur Vie, vous les comblerez de biens.

LE CHŒUR.

De quels biens, s'il vous plaît ?

PISTHETERUS.

Plus de ſauterelles qui dévorent leurs vignes en fleur. Un détachement de chouettes ſuffira pour les en purger : plus de moucherons & de vermiſſeaux qui rongent les figuiers. Un eſcadron de grives vous les croquera tout net.

TÉRÉE.

C'eſt quelque choſe. Mais comment enrichir les humains : car ils ſont friands d'argent par-deſſus toute choſe.

PISTHETERUS.

Bon, au moyen d'un petit grain de divination qu'ils ſçauront employer, vous leur enſeignerez les riches mines & les bons trafics. De plus, pas un vaiſſeau ne périra ſur mer.

LE CHŒUR.

Comment cela ?

PISTHETERUS.

L'Oiseau consulté prédira tout. « Ne vous mettez » pas en mer : il y aura gros temps. Partez : il y » fait bon. »

ÉVELPIS à part.

Cela étant, j'achete un vaisseau ; me voilà marin. Car je n'ai gueres envie de rester parmi vous.

PISTHETERUS.

Bien plus. Les Oiseaux découvriront aux humains les vieux trésors cachés dans le sein de la terre. Car ils sçavent bien où ils sont ; ne le dit-on pas tous les jours ? « Personne ne sçait où est » mon trésor, si ce n'est quelque Oiseau. »

ÉVELPIS à part.

Si cela est, je vends mon vaisseau, & j'achete une bèche. J'aime mieux dénicher des vases remplis d'or.

LE CHŒUR.

Mais la santé habite chez les dieux. Le moyen que nous la procurions aux hommes ?

PISTHETERUS.

Bon, bon : fortune vaut santé. On n'est malade que quand on est mal dans ses affaires.

LE CHŒUR.

Oui, mais la longue & verte vieillesse qu'ils

aiment tant, eſt encore dans l'Olympe. Les laiſſerons-nous mourir jeunes ?

PISTHETERUS.

Jeunes ? Bien loin de cela, vous augmenterez leurs années de trois cents ans.

LE CHŒUR.

Où les prendre ?

PISTHETERUS.

Où les prendre ! Chez vous-mêmes. Quoi, vous ne ſçavez pas que la corneille vit cinq fois l'âge de l'homme ?

ÉVELPIS parlant aux Oiſeaux.

Peſte ! Leur empire vaut bien mieux que celui de Jupiter.

PISTHETERUS.

Cent fois mieux. D'abord point de temples à bâtir, point de marbre, ni de portes dorées. Des arbriſſeaux & des chênes, voilà leurs autels. Pour les Oiſeaux de conſéquence, nous avons l'olivier. Plus de pélerinages à Delphes ou à Ammon. Nous n'aurons qu'à nous tenir ſous quelque arbre avec un peu d'orge ou de bled, & les mains étendues préſenter nos vœux & nos offrandes. A l'inſtant nous ſerons exaucés, pour une poignée de grain.

Sous le maſque de cette impiété tolérée ſur le théâtre, il y a un myſtere aſſez fin. Le poëte veut dire que l'empire des Lacédémoniens ſeroit plus

ſupportable que celui des Athéniens : que les premiers, par l'habitude d'une vie ſobre & auſtere, fouleroient moins les peuples alliés, que ne feroient les ſeconds accoutumés à la bonne chere & à la magnificence en fait d'édifices, & de tout. Mais il s'enveloppe, comme nous l'avons dit. Il n'eut pas été sûr de parler plus clairement dans une république auſſi jalouſe de ſouveraineté que l'étoit Athenes.

Les Oiſeaux éblouis de ces belles promeſſes de Piſthétérus ſe rendent à tous ſes avis. Ils prennent ſur eux le ſoin de l'exécution ; mais ils lui laiſſent le ſoin de la conduite. Ainſi en uſerent les Lacédémoniens gagnés par Alcibiade, dont la retraite & les conſeils cauſerent plus de dommage à ſa patrie, que ſa préſence & ſon génie ne lui avoient procuré de bien juſqu'alors.

Le parti pris de bâtir la ville, & de ſuivre de point en point les avis de Piſthétérus, Térée dit : « Qu'il n'y a point de temps à perdre, & qu'il » ne faut pas temporiſer comme Nicias. » Nicias ne pouvant rompre le projet de l'expédition de Sicile, avoit temporiſé & tiré en longueur tant qu'il avoit pu. Il y commandoit malgré lui, & l'on verra bien qu'Ariſtophane étoit de ſon ſentiment ſur cette entrepriſe : car quoiqu'il n'en diſe pas un mot, tout le reſte de la piece tend à faire voir aux Athéniens l'importance de prévenir

les vues des Lacédémoniens ſur Décélie, & de quitter toute entrepriſe étrangere, pour ſe défendre dans le cœur de l'état.

Térée prie ſes nouveaux hôtes d'entrer dans ſon nid, c'eſt-à-dire, dans ſa grotte. Il leur demande leur nom. Ils font quelques difficultés comiques. On leur promet de les rendre aîlés au moyen d'une certaine racine. Les Oiſeaux & eux demandent à voir la compagne de Térée & à l'entendre. Elle paroît : on lui fait la cour ; & les deux étrangers entrent chez Térée.

Au ſujet des galanteries que dit Piſthétérus à la vue de Procné, qu'il vaut mieux appeler ici Philomele, ſuivant nos idées, il eſt à propos de remarquer qu'Alcibiade aima Timéa, femme d'Agis, & en fut aimé, juſques-là qu'il lui laiſſa un fils * qu'elle appeloit Léotychide en public, & Alcibiade en particulier. La choſe étoit ſi peu cachée, que le héros Athénien diſoit en badinant qu'il n'avoit répondu à l'amour de la reine, qu'afin que ſa race régnât ſur Lacédémone. Mais il n'en fut rien. Agis découvrit l'intrigue, & prouvant par un ALIBI que Léotychide n'étoit pas à lui, il le déſavoua ; & ce fils d'Alcibiade fut privé de la royauté. Peut-être Ariſtophane veut-il inſinuer les premiers ſoupçons de cette galanterie.

Le chœur, après un court compliment à Phi-

* Voyez Plutarque dans Alcibiade.

lomele, fait ſon diſcours aux ſpectateurs *, toujours entrecoupé d'autres petits morceaux comme dans les pieces précédentes. Pour inviter les hommes à reconnoître les nouveaux dieux, l'Oiſeau coryphée peint aux mortels la miſere de la condition humaine, leur foibleſſe, leurs ténebres, leur inconſtance, la briéveté de leur vie, & quel malheur c'eſt pour eux de n'être pas Oiſeaux. Il veut qu'ils prêtent l'oreille aux ſublimes connoiſſances qu'il va donner ſur la naiſſance du monde, aſſurant qu'ils laiſſeront-là Prodicus § & ſa philoſophie. Il ſoutient que d'abord il n'y avoit que le cahos, la nuit, l'érebe & le tartare; que la nuit & l'érebe produiſirent un œuf, d'où ſortit l'Amour avec des aîles d'or, que celui-ci avec le cahos aîlé donna le jour au peuple-Oiſeau; qu'il brouilla enſuite toute la matiere qui exiſtoit; & que de cette confuſion d'élémens naquirent le ciel, la terre, & les dieux. Il prétend prouver par-là que la race des Oiſeaux eſt antérieure aux dieux mêmes; & pour juſtifier leur origine de l'Amour, il allegue les aîles, & n'oublie pas les petits préſens d'Oiſeaux que les amans ſe font. Il inſiſte ſur la diſtribution des ſaiſons preſcrite par les Oiſeaux, dont les uns, comme les grues, quand elles ſe retirent en Libye, avertiſſent qu'il eſt temps de ſemer,

* ΠΑΡΑΒΑΣΙΣ.

§ Il en a été parlé dans les NUÉES.

de rentrer dans les ports & d'acheter des fourrures pour le voleur Oreſte *, ſous peine d'être dépouillé en chemin, ſi on y manque : les autres, tels que le milan, montrent, en paroiſſant aux beaux jours, que c'eſt la ſaiſon de tondre les brebis ; les autres, comme l'hirondelle, font quitter la robe fourrée pour des vêtemens plus légers. « Nous » tenons lieu, dit-il, d'Ammon, de Delphes, de » Dodone † & d'Apollon. » Il entre dans le détail pour faire voir qu'on ne fait nulle entrepriſe ſans avoir interrogé les Oiſeaux ; qu'enfin par l'uſage, quantité de choſes s'appellent du nom d'Oiseau chez les Grecs : d'où il conclut que c'eſt aux hommes à élever des autels aux Oiſeaux, avec aſſurance de recevoir des bienfaits ſans nombre & au-delà de leurs deſirs.

Un éloge ſur les concerts de Philomele, que Phrynicus, dit-on, s'étudioit d'imiter, interrompt un moment ce diſcours. On le reprend en publiant le droit d'aſyle à tout criminel qui voudroit vivre dans la ville des Oiſeaux. C'eſt un cadre de ſatyre

* Il en eſt parlé deux fois dans cette comédie : il falloit que ce fut un fameux brigand.

† Dodone, ville de Moloſſie. La forêt prophétique conſacrée à Jupiter en étoit voiſine, auſſi-bien que le temple de ce dieu, ſi renommé par ſes oracles. On a parlé ailleurs de l'erreur des prétendues colombes fatidiques : erreur cauſée par un mot Theſſalien, qui ſignifioit également COLOMBES & FEMMES. C'étoient des vieilles qui rendoient les oracles.

bien cauſtique, car on y nomme des crimes, des vices, des coupables, & des originaux connus à Athenes : par exemple, Exéceſtidès, eſclave de Carie, dont on a parlé ailleurs, & qui vouloit être Athénien à toute force, ſans pouvoir faire preuve. « Qu'il vienne chez nous, diſent les Oiſeaux, il » ſe fera des aïeux tels qu'il voudra, & il aura » droit de citoyen. » On traite de même & pis encore les enfans rebelles à leurs peres, les eſclaves fugitifs & marqués ſur les épaules, un Philémon & un Spintharus Phrygien, & un traître Piſias. Rien de plus cruel en fait de raillerie, que cette invitation qu'on leur fait de ſe retirer chez les Oiſeaux, pour peupler la nouvelle ville, comme les brigands peuplerent Rome. Ariſtophane jette par-là un vernis odieux ſur la retraite d'Alcibiade à Sparte, & ſur Décélie.

Le diſcours une ſeconde fois interrompu par des louanges ſur le concert des Oiſeaux, ſe renoue en vantant les avantages des aîles ; c'eſt-à-dire qu'on revient à la ſatyre, ſelon l'uſage des chœurs comiques. Si les hommes étoient aîlés, un ſpectateur ennuyé d'une ſcene tragique ſe déroberoit du cirque ; Patroclide n'auroit pas eu le malheur au ſpectacle de laiſſer échapper un bruit & une odeur qui ont produit tant de riſées. Le chœur pouſſe ainſi malignement ſa pointe. Car cet autre quadre vaut bien le précédent. Il retombe enfin ſur Diitre-

phés « qui n'ayant, dit-il, que des aîles * d'ozier, » eſt pourtant devenu chef de tribu & de cava- » lerie, en un mot le cocq le plus haut huppé. » Tant il eſt bon d'avoir des aîles !

ACTE III.

Piſthétérus & Evelpis s'en reviennent métamorphoſés en Oiſeaux bizarres & rient l'un de l'autre. Le premier appelle ſon compagnon UN OISON ÉBAUCHÉ, & le ſecond lui rend ſon quolibet en l'appelant MERLE TONDU. Ces quolibets ne ſont point ſans allégorie. Pour l'expliquer, il n'y a qu'à comparer Ariſtophane avec lui-même. L'oye ſignifie Lampon qui juroit par l'oye, & le merle ſans plumes marque Callias qui ſe laiſſoit plumer §. Quoique les commentateurs n'en diſent rien, la conjecture n'en eſt pas moins juſte, & fait voir de plus en plus que ce n'eſt pas ſans fondement qu'on explique ici cette piece comme une énigme. Les deux nouveaux Oiſeaux concluent que ces reſſemblances leur conviennent, & que, comme dit Eſchyle, LEUR PLUMAGE N'EST POINT ÉTRANGER, MAIS A EUX EN PROPRE. Ce vers d'Eſchyle étoit devenu proverbe.

« Que faut-il faire ? dit Térée en ſe montrant

* C'eſt qu'il faiſoit des corbeilles & des figures d'oſier.

§ Voyez ces deux traits ci-deſſus au commencement de l'acte ſecond, & dans le premier.

» tout-à-coup. Donner un nom pompeux à la ville, » répond Pisthétérus, & sacrifier aux Oiseaux. » Il propose de la nommer SPARTE. Nouvelle preuve qu'il s'agit des Lacédémoniens, représentés par l'assemblée des Oiseaux. Le nom de Sparte fait peur à Térée. On opine à lui donner un nom tiré des nuées & des coucous, NÉPHÉLOCOCCYGIE. « O le » grand nom, s'écrie Térée, NÉPHÉLOCOCCYGIE ! » N'y a-t'il point une ville ainsi nommée où sont » les biens de Théagene en partie, & tous ceux » d'Eschine *. »

* Fils de Sellus. Eschine & Théagene étoient de faux riches qui se vantoient sans fondement, & dont les biens étoient, comme l'on dit encore aujourd'hui, sur les brouillards. Arioste a peut-être tiré de-là l'heureuse idée d'un pays dans la lune, où se retrouve tout ce qui se perd sur la terre.

J'ose l'imputer à la Lune :
Car cette divinité brune ;
Afin que vous n'en doutiez pas,
A plus d'un rapport ici-bas,
N'en crussions-nous que l'Arioste
Qui nous dit qu'en courant la poste,
D'un air aussi fin que plaisant
Elle amasse chemin faisant,
Comme un larroneau qui tout serre,
Ce qui se perd sur notre terre,
Basseſſe, hommages, soins rendus,
Sans que grand seigneur s'en émeuve,
Tant de pas, tant de vœux perdus,
Soupirs d'amant, larmes de veuve,

PISTHETERUS.

Oui, croyez qu'ils y ſont encore mieux que dans les plaines de Phlegre *, avec les rodomontades des dieux au ſujet du combat des géans.

TÉRÉE.

O l'opulente cité ! Quel dieu lui donnerons-nous pour patron ?

PISTHETERUS.

Donnons-lui Minerve.

Innocence, ſimplicité,
Droiture, candeur, probité :
N'eſpérons pas qu'il en repleuve ;
Car dame Lune en fait de bien
Nous vole tout & ne rend rien.
Si pourtant quelque téméraire,
Auſſi fou que fut Bergerac,
Montoit dans ſon monde lunaire,
Il pourroit AB HOC & AB HAC
Rattrapper de cette donzelle
En fouillant dans ſes magaſins
Toujours nombreux & toujours pleins,
Plus d'un tréſor qu'elle y recelle,
Mainte vertu, maint beau talent,
Maint bon ſens, & mainte cervelle
Comme Aſtolphe retrouva celle
Que perdit le fougueux Rolland.
Mais je conſens qu'on les y laiſſe,
Pourvu qu'on y laiſſe à ce prix
Tous les maux que la Lune a pris.

M. Ludovic. Arioſto, Orlando Furioſo, canto 34, ſtanzo 73.

* En Thrace.

TÉRÉE.

Bon, Minerve. Il ſeroit beau de voir dans une ville bien policée une femme armée de pied-en-cap pour patrone, & pour citoyen un Cliſthene * la quenouille à la main.

Voilà bien des ſatyres en peu de mots : mais revenons au point capital. La ville en l'air eſt Décélie. Il faudroit s'aveugler pour ne pas reconnoître que dans cette piece tout tend naturellement à ce but. En voici la démonſtration dans le mot ſuivant.

PISTHETERUS.

Qui donc choiſirons-nous pour garder la forteresſe ?

TÉRÉE.

Un de nos Oiſeaux, Perſe d'origine, Oiſeau belliqueux, le pouſſin de Mars.

(C'eſt que les Lacédémoniens comptoient ſur le ſecours du roi de Perſe, avec qui ils avoient fait alliance par le conſeil d'Alcibiade.)

PISTHETERUS riant.

Ah ! ah ! monſeigneur Pouſſin.

TÉRÉE.

Oui, pouſſin de Mars. Ne vous en mocquez pas. C'eſt un Oiſeau fait aux rochers & aux murs.

* Il y a peu de pieces d'Ariſtophane, où le débauché Cliſthene n'ait ſon mot.

Le poëte déſigne les montagnes de Perſe, comme s'il diſoit nettement : Les Perſes accoutumés à leurs monts ſçauront bien garder notre citadelle & nos murs. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'Ariſtophane s'eſt raillé des Perſes, lorſqu'ils étoient ennemis d'Athenes. J'en ai rapporté un exemple dans les ACHARNIENS, ſcenes II & III, actes I & II. Il y parle même en bouffon des montagnes d'or de la Perſe par alluſion à leurs mines, & aux vaſes d'or dont ſe ſervoient les rois pour leurs plus vils beſoins. En comparant un peu Ariſtophane avec lui-même, l'énigme que nous examinons ceſſe d'en être une.

Piſthétérus faiſant l'architecte donne à Evelpis cinquante ordres ridicules tout d'une haleine. « Cours & vole dans l'air, dit-il, ſers les maçons » qui travaillent. Porte des pierres. Ote tes habits. » Bats du mortier. Prends la truelle & l'auge. » Monte à l'échelle. Romps-toi le cou. Range les » gardes. Entretiens le feu. Dors enſuite. Envoie » des hérauts, l'un de bas en haut, l'autre de haut » en bas, puis vers moi. »

ÉVELPIS *.

C'eſt-à-dire que tu vas reſter ici les bras croiſés, & pleurer, s'il t'en prend envie.

* Dans le texte, c'eſt Térée qui parle. M. Boivin, qui a bien vu PISTHETERUS.

PISTHETERUS.

Va, mon cher, va, dis-je, où je t'envoie : car on ne peut rien faire ſans toi. Pour moi je demeure pour attendre le ſacrificateur, afin de commencer la cérémonie en l'honneur des nouvelles divinités. Qu'on apporte la corbeille & le baſſin.

Le chœur, très ſatisfait de cet hommage, anime les muſiciens. Piſthétérus, après quelques airs, impoſe ſilence au corbeau, c'eſt-à-dire à l'acteur maſqué qui joue de la flûte avec ſa muſeliere. Ces joueurs de flûte attachoient leur inſtrument par des courroies autour du cou. « Sacrificateur, reprend Piſthétérus, ſacrifiez à nos dieux. » Il obéit, & en nommant les plus ſinguliers parmi les dieux-Oiſeaux, il fait une invocation burleſque, où il ſubſtitue la colombe à Vénus, le cigne à Apollon, l'aigle à Jupiter, l'autruche *, mere de Cléocrite, à Cybelle, & ainſi du reſte. Comme il ſe ſert de la formule ordinaire d'invocation, il prie non-ſeulement pour NÉPHÉLOCOCCYGIE,

l'erreur, donne ce mot à Piſthétérus. Je ſuis perſuadé qu'il ne ſçauroit convenir qu'à Evelpis [1]. La ſuite le montre.

1 Cette conjecture du P. Brumoy eſt d'un ſçavant chez qui la critique & le goût alloient de pair. M. Brunck a confirmé cette conjecture par la collation des meilleurs manuſcrits, où on trouve ſous le nom d'Evelpis tout ce qui eſt mis dans les éditions vulgaires ſous le nom de Térée. Voyez la traduction.

* Alluſion à quelque ſobriquet d'une Athénienne.

mais pour Chio, à cauſe de l'étroite alliance de cette île avec Athenes, qui lui donnoit toujours part aux prieres publiques. Piſthétérus en rit. Le ſacrificateur continue, & invoque par ordre les héros ou demi-dieux-Oiſeaux. Pure plaiſanterie. Car il en nomme tant, que Piſthétérus l'oblige de finir, diſant qu'il n'y auroit pas aſſez d'un pareil ſacrifice pour tant de becs affamés. Cela tombe ſur les héros Athéniens.

Un poëte vient interrompre le ſacrifice en chantant les louanges de NÉPHÉLOCOCCYGIE, qu'il lui dit être parfaitement connue. C'eſt une raillerie ſur les poëtes qui ſe perdent dans les nues. Auſſi Piſthétérus ſe divertit-il à ſes dépens. Mais le poëte chante toujours de plus belle, à l'imitation tantôt de Simonide, tantôt de Pindare; de ſorte que pour le faire taire, Piſthétérus qui ſent de quoi il eſt queſtion, lui donne d'abord un manteau, puis une veſte. Car ſes dithyrambes, qui ſont de vraies parodies, ne finiſſent point qu'il n'ait reçu ce qu'il ſouhaitoit.

Un devin ſuccede au poëte. Il défend qu'on touche à la victime. Il parle d'un oracle de Bacis * ſur NÉPHÉLOCOCCYGIE. On le renvoie en le ſifflant lui & ſes oracles, & on les traite comme ceux de Cléon dans les CHEVALIERS. On eſt toutefois, con-

* Fameux devin. Il y en a pluſieurs de ce nom.

traint de l'écouter. Son oracle obscur se termine à demander un habit & une chaussure.

PISTHETERUS.

Quoi, la chaussure en est aussi ?

LE DEVIN lui présentant le livre.

Tenez, lisez. (Il continue de lire.) Item, un flacon de vin, & les entrailles de la victime.

PISTHETERUS.

Les entrailles en sont aussi ?

LE DEVIN.

Tenez, lisez.

Il poursuit ainsi son rôle en disant toujours, TENEZ, LISEZ. Mais Pisthétérus, qui n'en est pas la dupe, lui arrache le livre des mains, & forge sur le champ un oracle bizarre qui condamne les importuns demandeurs dans les sacrifices à être roués de coups de bâton.

LE DEVIN.

Vous badinez.

PISTHETERUS lui présentant le livre.

Tenez, lisez. (Il continue de lire.) Item, ne l'épargnez pas, fût-ce un aigle, un Lampon, ou le grand Diopithès.

LE DEVIN.

Cela est-il aussi écrit ?

PISTHETERUS.

Tenez, lisez.

Il s'en défait ainsi. Mais il n'en est pas quitte : car un mathématicien prend la place du devin.

C'eſt le célebre aſtronome & géometre Méton. Il ſe nomme lui-même. « Je ſuis ce fameux Méton, » auſſi connu dans la Grece qu'à Colone *. » Ariſtophane ne l'épargne pas davantage : car il le fait parler en ridicule, qui veut meſurer l'air comme un four ; mot de Socrate qu'on a vu dans les NUÉES. Il lui fait dire d'autres impertinences, comme celle de faire un cercle quarré. Méton en effet, la regle & le compas à la main, ſemble faire ſur le théâtre un plan de ville en forme d'étoile avec ſes rayons. Piſthétérus lui fait entendre qu'on bannit de Néphélococcygie, comme de Lacédémone, certaines gens : il veut dire les impoſteurs ; & comme Méton feint de ne pas entendre à demi mot, on le congédie à coups de gaules. Ainſi Ariſtophane traitoit-il les plus honnêtes gens de ſon ſiecle.

Méton eſt ſuivi d'un magiſtrat, qui vient dire que l'intendance de Néphélococcygie lui eſt échue. On l'appelle un Sardanapale, par dériſion des mœurs corrompues des magiſtrats Athéniens.

PISTHETERUS.

L'intendance de notre ville ! Ouais. Hé, qui vous l'a donnée, s'il vous plaît ?

LE MAGISTRAT.

Un fâcheux ordre de Téléas.

* Il n'étoit pas, dit-on, de cette bourgade d'Attique : mais il y avoit laiſſé quelques monumens de ſon ſçavoir. Il eſt l'auteur du nombre d'or. Voyez ce que nous avons remarqué à ſon ſujet dans les NUÉES.

PISTHETERUS.

Ecoutez, convenons ſans bruit. On va vous donner quelque choſe. Retirez-vous.

LE MAGISTRAT.

J'y conſens à ce prix. Auſſi-bien ai-je une aſſemblée à convoquer. J'avois préparé quelque choſe au ſujet de Pharnace *.

PISTHETERUS le bat.

Tenez, voilà votre affaire. C'eſt là récompenſe à la mode en ce pays-ci.

(Cela étoit également vrai de Lacédémone & d'Athenes. Les mauvais traitemens étoient le prix ordinaire des ſervices rendus à l'état. Les Lacédémoniens même voulurent faire mourir Alcibiade quand il les eut ſervis aux dépens de ſa patrie.)

LE MAGISTRAT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

PISTHETERUS.

C'eſt l'aſſemblée ſur Pharnace.

LE MAGISTRAT.

Hola, des témoins. Quoi, frapper un intendant!

PISTHETERUS.

Allez, mon ami: remportez vos deux vaſes à ſuffrages, croyez-moi. Cela n'eſt-il pas impatien-

* Lieutenant général du roi de Perſe. J'ignore les alluſions qu'il y a là-deſſous. C'eſt une malice contre les Perſes & les intendans ou gouverneurs.

tant ? Envoyer un intendant à une ville avant que la dédicace en ſoit faite !

(Cela regarde quelque anecdote ſur l'avidité des Athéniens.)

Un crieur d'édits & de loix publie qu'il vient en vendre argent comptant à la ville naiſſante. Il n'eſt pas mieux reçu que le magiſtrat. Ce dernier déclare à Piſthétérus, qu'il ait à comparoître en juſtice pour l'avoir maltraité. Piſthétérus ſe voyant obſédé de l'un & de l'autre côté, car ils parlent tous preſque enſemble, va tantôt à l'un, tantôt à l'autre en les menaçant. Ils s'enfuyent à la fin, & le ſacrificateur ennuyé de voir le ſacrifice ſi long-temps ſuſpendu, ſort du théâtre pour aller ailleurs immoler le bouc aux Oiſeaux.

Ceux-ci demeurent pour l'intermede. Ils ſe réjouiſſent d'abord de ſe voir honorés comme dieux. (C'étoit l'ambition des Lacédémoniens de commander à toute la Grece.) Puis ils font une eſpece d'édit curieux dont voici la ſubſtance. « L'on » ne parle aujourd'hui dans les compagnies que de » l'édit ſur Diagoras. Si quelqu'un tue Diagoras* le » Mélien il aura un talent. On en donnera autant » à qui tuera un des tyrans morts †. Voici notre » édit à nous, un talent à qui ôtera la vie à notre

* On en parle encore ailleurs. Voyez les NUÉES.

† Mot bouffon au ſujet d'un édit réel.

» ennemi Philocrate, & le quadruple à qui l'amenera vif. » Tout le reſte n'eſt qu'une plaiſanterie ſur ce Philocrate qui étoit un fameux traiteur, & que les Oiſeaux accuſent de les enfiler dans des cordons, de les larder, & de leur donner cent figures différentes pour les vendre mieux. Il n'y a peut-être pas grande fineſſe là-deſſous ; peut-être auſſi y a-t'il quelque allégorie aux captifs de Pyle qui furent très maltraités ; affaire que les Lacédémoniens avoient toujours ſur le cœur. A l'égard de Diagoras de Mélos, après la priſe & le ſac de cette île, il ſe retira à Athenes, y parla contre les myſteres de Cérès, & y fut condamné à mort comme athée, la dix-ſeptieme année de la guerre du Péloponneſe. Il s'enfuit, & évita le ſupplice par le naufrage.

Le chœur vante de rechef le bonheur de ſon deſtin par des vers lyriques ; puis ſe retournant du côté du parterre il promet aux juges, s'ils ſont favorables à la nouvelle comédie, nombre de chouettes * d'or qui nicheront dans leurs bourſes, des griffes crochues pour bien dérober quand ils ſeront tréſoriers, & des becs ouverts avec beaucoup d'appétit pour les feſtins. Mais s'ils refuſent le prix à Ariſtophane, les juges, dit le chœur, n'ont qu'à ſe pourvoir de larges lunules ſur la tête, comme les ſtatues que l'on coëffoit ainſi pour les

* Marque de la monnoie d'Athenes.

garantir des crottes des Oiſeaux. Il ne paroît pas que les juges ſe ſoient fort embarraſſés de cette menace comique. Car ils ne mirent cette comédie qu'au ſecond rang après les CONVIVES d'Amipſias.

Cet acte ſort un peu de l'objet principal qui eſt Lacédémone, Alcibiade, & Décélie. Il ne ſemble fait que pour railler Athenes & ſes mœurs. Mais outre qu'Ariſtophane en uſe toujours ainſi, il avoit intérêt de s'écarter de ſon ſujet, & de cacher ſon jeu. Ce qu'il a dit dans plus de cent traits lui ſuffiſoit pour ſe faire entendre, ſans choquer la délicateſſe Athénienne ſur une affaire extrêmement châtouilleuſe.

ACTE IV.

« Meſſieurs les Oiſeaux, dit Piſthétérus, le ſacri-» fice a été heureux : mais je ne vois point encore » de courier ſur l'état où eſt notre ville. » A peine a-t'il parlé qu'il en arrive un tout eſſoufflé *. Il annonce que Néphélococcygie eſt la plus belle choſe du monde, que le mur eſt ſi large que deux chars de front, l'un de Théagene, l'autre de Proxémide †, fuſſent-ils traînés par des chevaux de la

* Ces arrivées ſubites d'Acteurs, dont on a beſoin, ſont apparemment l'objet de la raillerie du poëte. Pour lui il n'y fait point de façon, parce qu'il ſe ſauve de tout par une plaiſanterie.

† Fameux Athéniens, dont les équipages faiſoient apparemment beaucoup de bruit.

grandeur de celui de Troye, ou du cheval de bronze de la citadelle d'Athenes, y passeroient sans difficulté. Pour augmenter le merveilleux, le courier dit que les Oiseaux seuls ont construit tout l'ouvrage, chacun employant son talent, les grues avec les pierres qu'elles avoient avalées, les Oiseaux aquatiques en portant de l'eau, &c.

Un autre courier veut jeter l'allarme au sujet d'une divinité aîlée qui a passé dans la ville, & s'est subtilement envolée à l'insçu de la sentinelle des geais. (N'est-ce point Alcibiade qu'on indique?) L'on a mis quantité d'Oiseaux à ses trousses. Le chœur s'ameute, & se prépare à une guerre avec les dieux Olympiens. Iris descend. Les archers-Oiseaux l'entourent, & Pisthétérus contrefaisant l'empressé l'arrête. « Qui va là? Où vas-tu? D'où » viens-tu? Demeure. Quel est ton nom? Galere, » ou Barque? »

IRIS.

Je suis la légere Iris.

PISTHETERUS vivement sans l'écouter.

Galere Salaminienne, ou Parale?

L'allusion à la galere Salaminienne qui alla chercher Alcibiade en Sicile, est trop palpable pour ne la pas sentir. Les galeres ordinaires des côtes d'Attique s'appeloient PARALES. L'entretien d'Iris & de Pisthétérus est vif & comique; mais toujours par allégorie à l'affaire d'Alcibiade. Pisthétérus

fait le courroucé de ce que la déeſſe a paſſé dans une ville étrangere ſans dire comment, ſans paſſeport, & ſans aveu. Elle le traite de fou. Le nouveau gouverneur lui dit qu'elle mériteroit la mort, toute immortelle qu'elle ſe croit; & il lui déclare que c'eſt à elle & aux dieux d'obéir aux Oiſeaux. (C'eſt Lacédémone qui parle à Athenes.) Iris expoſe ſa commiſſion, qui eſt de paſſer de l'olympe ſur la terre pour engager les hommes à ſacrifier aux dieux. « A quels dieux? demande » Piſthétérus. Belle queſtion, dit-elle, à nous » autres habitans du ciel! Vous, des dieux! re» prend le premier. En eſt-il d'autres? réplique Iris. » Sçachez, lui répondit-on, que les Oiſeaux ſont » aujourd'hui les dieux des mortels. C'eſt à eux » qu'il faut ſacrifier, non à Jupiter. »

Ces traits de raillerie tombent beaucoup plus ſur les Lacédémoniens & ſur Socrate avec ſes ſectateurs, que ſur les dieux. Je dis, ſur les Lacédémoniens, dont Ariſtophane ſiffle ici l'ambition démeſurée pour la primauté; ambition augmentée par la retraite d'Alcibiade, & par le deſſein de fortifier Décélie. J'ajoute, ſur Socrate & ſes partiſans, qui introduiſoient, diſoit-on, d'autres dieux que ceux du pays, & à qui le poëte impute ſouvent * dans ſes comédies de n'admettre

* A tort. Car Socrate reconnoiſſoit un dieu. Mais il alloit plus loin que les Athéniens, qui diſtinguoient la fable & la pluralité des dieux, rejetant l'une, & admettant l'autre.

pour leurs dieux que les Nuages, l'Air, & ce qu'il contient.

Iris, fort ſcandaliſée de l'impiété de Piſthétérus qui doit lui paroître bien nouvelle, le menace du tonnerre. Mais Piſthétérus parodiant un morceau d'Euripide dans l'ALCESTE †, demande comme Phérès à ſon fils, « ſi elle le prend pour quelque » Lydien, ou quelque eſclave de Phrygie. » Il menace à ſon tour Jupiter de l'infeſter d'Oiſeaux: le tout par des parodies d'Eſchyle, pour répondre ſur le ton de hauteur qu'a pris la déeſſe. La ſcene finit par la chaſſer honnêtement: voilà pour les dieux.

Il reſte à voir le député qui étoit allé vers les hommes. Il revient en vrai narrateur de théâtre tragique, diſant beaucoup de choſes d'un air empreſſé, ſans venir au fait. Et il ajoute bruſquement, FAITES-MOI DONC TAIRE. Ce ſont-là de ces traits de parodie qui ne ſe peuvent payer. Ariſtophane triomphe quand il raille les poëtes de ſon temps, & il le fait preſque par-tout avec une affectation qui montre bien que la parodie a été l'ame de la comédie ancienne.

Le député reprend ſon diſcours, & proteſte à Piſthétérus que les hommes ont pour lui la plus profonde vénération. Pourquoi? Par l'intérêt qu'ils prennent tous à la nouvelle ville, à la ville aërienne.

† Voyez l'ALCESTE, t. VI, act. III, ſc. VI, p. 338.

« Avant la fondation de Néphélococcygie on » étoit fou, dit-il, de Lacédémone & de ſes ma- » nieres. Nourrir ſa barbe, jeûner, être mauſ- » fade, vivre ſocratiquement, porter le bâton à » la main; telle étoit la folie publique. » (Remarquons qu'Alcibiade depuis ſa retraite à Sparte vivoit ainſi *, & qu'en ſe conformant à la maniere des Lacédémoniens il les avoit entierement gagnés.) « Mais on en eſt bien revenu. On eſt fou des » Oiſeaux. On goûte leurs modes juſqu'à s'en faire » les ſinges. Premierement on déniche à la pointe » du jour pour voler au barreau, comme nous » aux champs. Enſuite on picore les paperaſſes de » chicane, & l'on fait des feſtins de procédure. » La manie va juſqu'à ſe donner des noms d'Oi- » ſeau. Connoiſſez-vous ce boîteux cabaretier? » c'eſt la perdrix: & Ménippe? c'eſt l'hirondelle: » & le borgne d'Opuntien? c'eſt le corbeau: & » Philoclès? c'eſt l'alouette: & Théagene? c'eſt » l'oiſon: & Lycurgue? c'eſt le coucou: & Chai- » réphon §? c'eſt la chauve-ſouris: & le Syra- » cuſien? c'eſt la pie: & Midias? c'eſt la caille » battue de l'Oiſeau. Ce n'eſt pas tout, la paſſion » où l'on eſt des Oiſeaux eſt marquée juſques dans » les chanſons. L'on n'y trouve qu'hirondelles, » que roſſignols, qu'oiſons, que colombes; du

* Voyez Plutarque que j'ai cité à ce ſujet, & Cornelius Népos.

† L'ami de Socrate, connu par les NUÉES, & ailleurs.

» moins toujours des aîles, ou un peu de plumage
» dans les vers. Tel eſt le goût. Au reſte, je vous
» donne avis que plus de dix mille mortels vont
» venir vous demander aîles & griffes. Faites-en
» proviſion, ſi vous m'en croyez. »

PISTHETERUS.

Il a raiſon. Holà, ho, des aîles à pleines corbeilles, &c.

Le chœur chante ſa propre gloire & ſes conquêtes. Piſthétérus ne l'interrompt que pour s'impatienter en preſſant les valets de lui apporter des aîles en quantité. En effet, un jeune petit-maître, las d'être ſous la tutelle d'un pere lent à mourir, ſe préſente d'abord pour en avoir des premiers. Il veut ſe faire Oiſeau afin d'avoir droit, comme eux, de ſe défaire d'un pere qui vit trop à ſon gré. Cela eſt horrible. Auſſi Piſthétérus en le raillant lui fait ſentir la noirceur de ſes ſentimens. Il lui donne toutefois un acoutrement d'Oiſeau-ſoldat. « Vole, dit-il, en Thrace, & combats. » (L'on aſſiégeoit alors Amphipolis. Thucyd. l. VII.)

Cinéſias, ce boiteux poëte dithyrambique, raillé tant de fois par Ariſtophane, cherche auſſi des aîles, mais des aîles poétiques; & il les demande poétiquement par un galimathias d'ode. Il avance que ſon art eſt fondé ſur les nuées, les orages, les vents, les tourbillons; & qui pis eſt, il le prouve

ſans pitié pour les oreilles de l'impatient Piſthétérus, qui, pour le faire taire, l'habille promptement en Oiſeau, non ſans pluſieurs coups de langue.

Un délateur ou ſergent aſſez mal équipé, accourt à la diſtribution des aîles. On lui demande pourquoi il en veut, ſi c'eſt pour aller à Pellene, bourgade d'Achaïe, dans le Péloponneſe, où l'on faiſoit des jeux en l'honneur de Mercure, dieu des voleurs. « Non, répond-il, je n'exerce mon métier » de délateur & de ſergent que dans les îles. »

(Voici l'exploit donné à Alcibiade en Sicile très nettement déſigné.) Le délateur déclare qu'il a beſoin d'aîles pour voltiger dans les villes à la ronde, afin d'aller à la quête des affaires, & d'éviter * les voleurs de procès à ſon retour.

PISTHETERUS.

Quoi, c'eſt-là ton emploi ! A ton âge, tu t'amuſes à chicaner les étrangers !

LE DÉLATEUR.

Que faire ! Je ne ſçaurois bécher.

PISTHETERUS.

N'eſt-il pas, pour vivre, des profeſſions plus honnêtes & plus favorables à un homme de ta taille, que le métier de chicaneur ?

* Les Athéniens étoient tellement en goût de procès, qu'ils ſe les voloient les uns aux autres, quand ils le pouvoient. Ce goût républicain paſſe juſqu'aux monarchies.

LE DÉLATEUR.

Point de leçons, je vous prie : mais des aîles.

PISTHETERUS.

Hé ce ſont des aîles que ces leçons.

LE DÉLATEUR.

Des diſcours ſont des aîles !

Ariſtophane par la ſuite de cette plaiſanterie, en veut à Socrate, qui diſoit que les diſcours prêtoient des aîles à l'eſprit ; & choſes pareilles. Le délateur, loin de ſe rendre, ſe détermine à vivre plaideur, parce que dans ſa famille on a toujours plaidé de pere en fils. « Donnez-moi, dit-il, des » aîles auſſi promptes que celles de l'épervier, afin » de me mettre en état de voler aux provinçiaux, » pour les ſommer enſuite de revoler à Athenes » pour les accuſer, puis de retourner de-là vers » eux, afin..... »

PISTHETERUS.

Je comprends. Afin que l'étranger ſoit condamné avant que d'avoir comparu.....

LE DÉLATEUR.

C'eſt cela.

PISTHETERUS.

Et qu'en retournant, lorſqu'il voguera vers Athenes, vous puiſſiez ſaiſir ſes biens.

(Ainſi en uſa-t'on à l'égard d'Alcibiade, qui fut

condamné par défaut, mais cela n'étoit pas rare à Athenes.)

LE DÉLATEUR.

Vous l'avez deviné. Je veux en un mot être auſſi agile qu'une toupie.

PISTHETERUS.

Ah toupie, c'eſt bien dit. J'ai ici de bonnes aîles de Corcyre. (Il entend un fouet de Corfou, dont il lui donne pluſieurs coups en le chaſſant.)

Le chœur qui, durant tout ce temps-là, étoit allé voltiger à la ronde, vient raconter ce qu'il a vu de rare. Il drape énigmatiquement Cléonyme & l'avanture de ſon bouclier perdu au combat. Sous une autre allégorie, il décrit les vols du héros Oreſte, (comme il l'appelle. C'eſt le voleur dont on a fait mention ci-deſſus.) Nous verrons le chœur remplir les vuides de l'acte ſuivant par de ſemblables récits, & tous ſatyriques.

ACTE V.

Le cinquieme acte, tout groteſque & tout défiguré qu'il doit nous paroître par la conférence & le traité ridicule des dieux députés avec Piſthétérus, confirmera toutefois le ſyſtême que j'ai avancé touchant Décélie, pour peu qu'on veuille y faire attention & démêler le principal d'avec l'acceſſoire, le deſſein général d'avec les traits particuliers,

ticuliers, comme le faiſoient les ſpectateurs qui étoient encore plus au fait que nous.

Prométhée voilé paroît dans NÉPHÉLOCOCCYGIE; en tremblant de peur d'être reconnu par les dieux, le ſoleil, ou Jupiter qui ne lui pardonneroit pas ce voyage. Après un jeu de théâtre ſur ſa frayeur comique, obligé de ſe dévoiler pour être reconnu de Piſthétérus, il le prie de le couvrir d'un paraſol avant qu'il parle, de crainte que les dieux ne le voyent. Ariſtophane en fait l'application aux ſcélérats tartuffes qui croyent ne pas pécher quand ils pêchent en ſecret.

Avec cette précaution, Prométhée déclare, comme ami des humains, que Jupiter eſt perdu; qu'il meurt de faim lui & les dieux; que depuis la fondation de Néphélococcygie, il ne monte pas au ciel la moindre fumée de ſacrifice; qu'enfin les dieux étrangers, auſſi affamés que les Illyriens, grincent des dents, & menacent Jupiter d'une révolte ouverte, s'il ne rend au plutôt les marchés & le commerce libres. C'eſt qu'Ariſtophane prévoyoit bien que les Lacédémoniens étant une fois établis dans Décélie, ne manqueroient pas de couper les vivres à Athenes, ce qui arriva en effet.

PISTHETERUS.

Quoi, vous avez des dieux étrangers au-deſſus de vous?

(Alluſion aux alliés étrangers d'Athenes dans la

guerre du Péloponnese. Ils donnoient quelquefois la loi à la république, & lui vendoient cherement leurs secours.)

PROMÉTHÉE.

Etrangers sans doute, parce qu'ils sont du pays d'Exécestidès.

PISTHÉTÉRUS.

Leur nom, s'il vous plaît?

PROMÉTHÉE.

On les nomme Triballiens, (c'est-à dire parasites ou imposteurs; & de plus, il y avoit des Triballiens, peuple de la Thrace, situés vers une extrémité du mont Hémus, entre la Mœsie supérieure & l'inférieure.) Je vous donne avis, continue Prométhée, que vous allez recevoir des ambassadeurs pour traiter de paix, les uns de la part de Jupiter, & d'autres de celle des Triballiens. Mais gardez-vous d'y prêter l'oreille, si Jupiter ne rend le sceptre aux Oiseaux, & ne vous donne la souveraineté en mariage *.

PISTHÉTÉRUS.

Quelle est cette déesse?

PROMÉTHÉE.

Une beauté rare de qui dépendent la foudre, la politique, la justice, la sagesse, la marine, la calomnie, la finance, & les trois oboles qu'on donne aux juges.

* Ainsi Trygée épouse-t'il la Paix, ou une de ses compagnes, dans la comédie de la PAIX.

PISTHÉTÉRUS.

Quoi, tout cela dépend d'elle ?

PROMÉTHÉE.

Oui ; s'il vous la cede, vous pouvez vous vanter de posséder tout. Voilà ce que j'avois à vous dire. Car vous connoissez ma tendresse pour les humains.

PISTHÉTÉRUS.

Il est vrai, c'est à vous seul que nous avons obligation de manger des grillades *.

PROMÉTHÉE.

Et vous n'ignorez pas ma haine pour les dieux.

PISTHÉTÉRUS.

Oh, l'on sçait.....

PROMÉTHÉE.

Comptez que je suis pour eux un vrai Timon †. Mais il faut que je m'en retourne. Rendez-moi mon voile, afin que si Jupiter m'apperçoit, il me prenne pour celui qui suit les corbeilles sacrées dans les fêtes ¶.

PISTHÉTÉRUS.

Volontiers. Emportez aussi ce pliant.

Le chœur dans l'intervalle continue de raconter ce qu'il a vu. C'est une historiette sur Pisander qui alla un jour, disent les Oiseaux, dans l'antre de ce sorcier de Socrate, pour tâcher d'évoquer

* Prométhée avoit fait présent du feu aux hommes.

† Timon le Misantrope, si connu par Lucien.

¶ Mot fort cavalier contre les cérémonies grecques.

des enfers l'eſprit qu'il avoit rendu tout vivant. Chairéphon affamé accourut à l'odeur du ſacrifice comme un Oiſeau de nuit, & Piſander crut que c'étoit ſon eſprit qui revenoit. Tout le myſtere de cette allégorie, c'eſt que Piſander, dont on parle ailleurs dans le cours de ces comédies *, étoit un guerrier fort timide. Ariſtophane veut dire qu'il avoit perdu le courage, & que pour le retrouver il s'étoit fait le diſciple & la duppe de Socrate.

Neptune & Hercule arrivent avec un dieu Triballien. Le poëte les rend ridicules & impertinens au ſuprême degré en une très courte ſcene que voici. On donnera après le dénouement de l'allégorie.

NEPTUNE.

Voici, Néphélococcygie, le terme de notre ambaſſade. Hola Triballien, à quoi ſonges-tu? Que tu es gauche, mon ami! N'apprendras-tu point à tourner ton manteau ſur la droite en homme du bel air? Veux-tu reſſembler à Laipſodias?

(C'étoit un amiral. Il ſaccagea Himere †, & Praſie § l'an 18 de la guerre du Péloponneſe. Thucyd. l. VI.)

LE TRIBALLIEN.

Laiſſe-moi en repos.

* Voyez les NUÉES. On y compare la maiſon de Socrate à l'antre de Trophonius.

† Himere, ville grecque de Sicile, où il y avoit des bains chauds.

§ Praſie, ville maritime de Laconie.

NEPTUNE.

Va, tu es bien le plus grossier & le plus barbare dieu que j'aye encore vu. Dis-moi, Hercule, que ferons-nous ?

(Voilà des entretiens d'ambassadeurs qui ressemblent fort aux consultations de MM. Bahis, Desfonandres, & Filérin de Moliere. Notez pour l'explication de l'allégorie que Neptune est comme chef de l'ambassade.)

HERCULE.

Je l'ai déjà dit. Je veux étrangler tout net ce bourreau d'homme qui a EMMURÉ les dieux.

NEPTUNE.

Mais, mon cher, nous sommes envoyés en qualité de pacificateurs.

HERCULE.

C'est ce qui me détermine à l'étrangler. L'accommodement en sera plutôt fait.

Pisthétérus reparoît incontinent en équipage de cuisine, comme les vieux héros d'Homere, & ordonne un grand repas pour faire enrager les dieux affamés : & ce qui est plaisant dans les mœurs anciennes, c'est qu'à peine il fait semblant de prendre garde à la visite qu'il reçoit de trois divinités, tant il affecte de paroître occupé à ordonner & à préparer lui-même le festin. Hercule, qui sent l'odeur

du rôt, lui dit d'abord en vrai paraſite : « Quels » mets ſont-ce là, je vous prie ? »

PISTHÉTÉRUS.

Ce ſont des Oiſeaux ſéditieux qui ont oſé attenter à la liberté publique, & qu'on a punis. (L'alluſion eſt viſible.)

HERCULE.

Vous les ſaupoudrez d'abord de benjoin. (Cela eſt dit allégoriquement.)

PISTHETERUS ſe retournant tout-à-coup vers Hercule.

Ah, ah, ſeigneur Hercule, c'eſt vous. Qu'y a-t'il pour votre ſervice.

HERCULE.

Nous venons de la part des dieux pour traiter d'accommodement.

PISTHÉTÉRUS affectant de parler à ſes officiers.

Oh ! Il n'y a point d'huile dans la phiole. (Cela ſignifie qu'il ne veut rien entendre. L'équivoque eſt heureuſe en grec : elle roule ſur les mots d'huile & de compaſſion.)

HERCULE.

Il faut toutefois aſſaiſonner le gibier.

(Payer les alliés, ou faire un pont d'or aux ennemis.)

Neptune parle plus clairement, & propoſe ſes conditions pour le traité, à ſçavoir de la pluie, & du beau temps qu'il promet. Piſthétérus lui répond par ces mots, que je prie le lecteur habile de bien

remarquer, en ſuppoſant un moment avec moi, que cet homme fait le perſonnage des Lacédémoniens, ou d'un homme attaché à leurs intérêts, comme Alcibiade. « Nous n'avons point commencé » la guerre, dit il, & nous ſommes très diſpoſés » à la paix. Mais à condition que Jupiter nous » rende le ſceptre. A ce prix nous ſommes d'ac- » cord, & j'invite les ambaſſadeurs au feſtin. »

Ariſtophane avoit dit dans la comédie de la PAIX, que ce n'étoient pas les Lacédémoniens qui étoient la principale cauſe de la guerre du Péloponneſe. Il le répete ici preſque en mêmes termes, mais ſans nommer les Lacédémoniens. Donc il s'agit d'eux, & le mot de l'énigme eſt découvert.

HERCULE entendant parler de feſtin.

Cela me ſuffit : j'y donne les mains.

Neptune repréſente à Hercule qu'il va bien vîte, & qu'il faut être bien aſſervi à ſon appetit, pour ſacrifier ſi légerement le ſceptre de ſon pere. Mais Piſthétérus, pour gagner Hercule, lui montre tant d'avantages dans cet accommodement des dieux avec les Oiſeaux, qu'Alcide ſe rend au ſujet du ſceptre. Le dieu Triballien interrogé répond dans ſon langage barbare, qu'il y conſent auſſi.

Cet article paſſé à la pluralité, Piſthétérus ſe ſouvient qu'il en a oublié un autre. Il veut bien laiſſer Junon à Jupiter. Mais il exige qu'on lui donne en mariage la déeſſe Souveraineté.

Le ſceptre déſigne évidemment la primauté & le commandement dans les guerres civiles de la Grece. Lacédémone l'avoit eu long-temps. Mais elle aſpire plus haut. Elle ambitionne la domination univerſelle de la Grece. Telle avoit auſſi été l'ambition d'Athenes ; & l'une & l'autre y étoit parvenue à ſon tour, au moins en partie, & ſans en prendre le titre odieux. Ce fut la ſource de toutes les guerres, & la cauſe de la perte de la Grece.

A cette demande que fait Piſthétérus d'une déeſſe telle que la Souveraineté, les dieux courroucés feignent de vouloir rompre la conférence & s'en aller. Piſthétérus paroît ne s'en pas ſoucier, & continue froidement à donner ſes ordres pour ſes ſauces allégoriques, afin d'exciter davantage l'appetit des trois dieux affamés. Ainſi l'étoient les Athéniens & les principaux états grecs. Une guerre de dix-huit années pour les uns & les autres, & l'entrepriſe de la conquête de Sicile par les premiers, faiſoient ſouffrir tout le corps, ſur-tout Athenes.

Hercule, qui a beſoin de dîner, dit qu'il n'eſt point du tout d'avis de chicaner pour une femme. Neptune lui fait ſentir qu'il eſt pourtant le plus intéreſſé dans cette affaire, parce qu'il eſt l'héritier de Jupiter. Piſthétérus qui a bon compte d'Hercule, pour détruire cette objection, lui fait en-

tendre de ſon côté qu'on ſe mocque de lui ; que n'étant que le bâtard de Jupiter, il ne peut prétendre à l'héritage de ſon pere ; que Minerve eſt ſeule héritiere légitime ; que Neptune qui le porte à la guerre, en le flattant d'un vain eſpoir, ſeroit le premier à lui diſputer la ſucceſſion du trône paternel, & d'autres raiſons pareilles dont l'allégorie n'eſt pas aiſée à deviner. Auſſi perſonne ne l'a tenté. J'oſe aſſurer toutefois qu'il y en a une, & qu'en voici le dénouement le plus vraiſemblable.

Ariſtophane veut manifeſtement inſinuer aux Athéniens, & à tous les Grecs, qu'il eſt de leur intérêt de faire une bonne paix ; & qu'elle ne peut ſe faire qu'en cédant de bonne grace aux Lacédémoniens la primauté dont ils ont été en poſſeſſion de temps immémorial. Il n'y a donc qu'à nommer les maſques, & à voir le deſſous des cartes. Neptune & Minerve honorés des Athéniens repréſentent, ſi je ne me trompe, la république d'Athenes, au moins Minerve. Comme elle, Athenes prétend avoir droit à la primauté. Hercule, qui étoit de Thebes, ne repréſente-t'il point cet état ? Jupiter, n'eſt-ce point Corinthe qui ſe faiſoit tant valoir ſous le titre de CORINTHE DE JUPITER ? Les dieux en général ſont certainement les Grecs ; & les dieux Triballiens ſont les barbares alliés d'Athenes, qui ne ſçauroient avoir en vue la primauté tant diſputée entre Athenes & Lacédémone.

Auſſi le député Triballien conſent-il à tout, parce qu'il ne prend d'autre intérêt à la guerre que celui de ſon utilité particuliere. Cette conjecture me paroît aſſez heureuſe pour mériter d'être approfondie, & elle eſt trop liée avec le reſte de l'allégorie, pour ne pas la haſarder ici, ſauf au lecteur ſçavant à tirer une application plus naturelle de cette clef générale.

Hercule ſe rend, & cede la ſouveraineté, auſſi bien que le dieu Triballien. Neptune ſeul s'y oppoſe; mais en vain. La pluralité décide, & tous trois vont chercher la déeſſe aux cieux pour l'amener à Piſthétérus.

Les Oiſeaux en chœur profitent de cet intervalle pour faire une ſatyre contre les orateurs, ſous prétexte de continuer à raconter les choſes extraordinaires qu'ils ont vues dans leur voyage.

Un courier arrive un moment après, & commence à expoſer en vers pompeux de parodie tragique, le bonheur prochain de Piſthétérus. Le chœur pourſuit la parodie, un peu aux dépens d'Euripide, au ſujet des grâces de la Souveraineté, & des avantages de cet hymenée. Piſthétérus remercie les Oiſeaux de leur épithalame, & les voyant en train de poéſie dithyrambique, il les exhorte à chanter auſſi les appanages de la Souveraineté, à ſçavoir les foudres & les éclairs dont il vient de s'armer en nouveau Jupiter. Le chœur lui

obéit ; & il eſt à préſumer, ſuivant la remarque de M. Boivin, que la muſique étoit accompagnée d'un bruit approchant du tonnerre.

Cette comédie méritoit aſſez, ce me ſemble, un détail auſſi étendu, pour en développer les reſſorts ſecrets, qui la rendent infiniment plus curieuſe & plus agréable, que ſi l'on ſe contentoit d'en conſidérer les dehors comme une ſimple décoration comique.

PERSONAGES.

ÉVELPIS.
PISTHÉTÉRUS.
TROGLODYTE.
UNE HUPPE.
CHŒUR D'OISEAUX.
UN HÉRAUT.
PROCNÉ.
MANDORE.
XANTHIAS.
UN SACRIFICATEUR.
UN POÈTE.
UN DEVIN.
MÉTON.
UN MAGISTRAT.
UN FAISEUR DE LOIX.
UN COURIER.
UN ARCHER.
IRIS.
UN DÉPUTÉ.
UN JEUNE HOMME.
CINÉSIAS.
UN SYCOPHANTE.
PROMÉTHÉE.
NEPTUNE.
HERCULE.
UN DIEU TRIBALLE.
UN AVANT-COUREUR.

Pluſieurs PERSONAGES MUETS, pris ainſi que les précédens, parmi les dieux, les hommes & les Oiſeaux.

La ſcene eſt à Néphélococcygie.

LES OISEAUX,

COMÉDIE[1].

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉVELPIS, tenant sur le poing UN CHOUCAS.
PISTHÉTÉRUS, tenant UNE CORNEILLE.

Ils cherchent tous deux la demeure des Oiseaux.

ÉVELPIS, s'adressant au choucas, qui lui sert de guide.

Hé bien, où veux-tu que j'aille ? Sur la droite, vers cet arbre ?

PISTHÉTÉRUS.

La peste soit du guide. Voici la corneille qui croasse vers la gauche.

ÉVELPIS.

A quoi bon, pauvre homme, tous nos tours &

1 Je ne donne point ici une nouvelle traduction : je profite en grande partie de celle de M. Boivin ; j'y ai fait seulement tous les changemens qui m'ont paru convenir à mon plan.

détours, à quoi bon nous tuer pour aller & revenir ſans ceſſe ſur nos pas [1] ?

PISTHÉTÉRUS.

En vérité, il faut que je ſois bien malheureux, d'avoir pris pour guide une corneille [2] qui m'a fait faire plus de mille ſtades inutilement.

ÉVELPIS.

Et moi ne le ſuis-je pas avec ce choucas, qui m'a rongé les ongles des doigts.

PISTHÉTÉRUS.

Mais, je ne ſçais pas même où nous ſommes.

ÉVELPIS.

Quoi, de l'endroit où te voilà, tu ne peux découvrir ta patrie ?

PISTHÉTÉRUS.

Je défierois bien Exéceſtidès [3] de découvrir la ſienne.

ÉVELPIS.

Ah, je ſuis perdu !

PISTHÉTÉRUS.

Voilà, mon ami, un chemin qu'il te faut prendre [4].

1 προφορυμένω, alluſion ingénieuſe à l'art du tiſſerand.

2 κορώνη : CORNIX en latin : CORNACHIONE en italien. C'eſt la corbine ou corneille noire de M. de Buffon.

3 Etranger qui vouloit paſſer pour Athénien, & qui apparemment ne ſçavoit pas même dans quel pays il étoit né. M. Boivin.

4 Ceci eſt omis dans la traduction de M. Boivin, ainſi que l'exclamation d'Evelpis.

ÉVELPIS.

L'enragé de Philocrate [1], le traître, qui ſe dit du pays des Oiſeaux, comme il nous a attrapés ! Il nous a dit que de tous les Oiſeaux ces deux-ci ſeuls nous indiqueroient la demeure de Térée, qui a été changé en huppe [2]. Il a vendu ce choucas, éleve de Tharrélide, une obole, & la corneille trois, & ils ne ſçavent ni l'un ni l'autre que becqueter. Qu'y a-t'il ? Qu'as-tu à ouvrir ainſi le bec ? Nous vas-tu mener encore dans des pierres ? Il n'y a point de chemin par-là.

PISTHÉTÉRUS.

Il n'y en a point non plus par ici.

ÉVELPIS.

Ta corneille ne te dit rien ſur la route.

PISTHÉTÉRUS.

Non, elle répete ce qu'elle diſoit auparavant.

ÉVELPIS.

Hé bien, quoi ?

PISTHÉTÉRUS.

Hé que veux-tu qu'elle diſe, ſinon qu'à la fin elle m'avalera les doigts ?

ÉVELPIS.

N'eſt-ce pas une choſe étrange que voulant aller au diable, & travaillant pour cela, nous ne puiſſions y parvenir ?

1 Fameux oiſeleur, ou marchand de gibier. M. Boivin.

2 Ἔποψ.

Car enfin, ô citoyens, vous ſçaurez que nous ſommes tourmentés d'une maladie contraire à celle de Sacas. Sacas n'eſt point Athénien, & veut l'être à toute force. Pour nous, grâces au ciel, nous ſommes Athéniens, & même d'aſſez bonne famille, & d'une tribu conſidérable. Perſone ne nous diſpute cet honeur. Cependant nous dénichons, nous nous envolons de notre patrie. Ce n'eſt après tout ni averſion, ni mépris, qui nous la fait quitter. La ville d'Athenes eſt certainement une des plus grandes & des plus opulentes villes du monde. Mais c'eſt qu'on y perd tout ſon bien à plaider continuellement. Les cigales ne paſſent qu'un mois ou deux à chanter ſur les figuiers. Les Athéniens paſſent toute leur vie à gazouiller dans tous les tribunaux. Voilà pourquoi nous avons entrepris ce long voyage. Une corbeille, une cruche, & quelques branches de myrte, ſont le bagage que nous emportons avec nous, réſolus d'errer juſqu'à ce que nous ayons trouvé un ſéjour où nous puiſſions paſſer le reſte de notre vie loin des affaires & des procès. Au reſte, c'eſt chez la huppe que nous allons de ce pas, pour nous informer ſi dans les climats où ſes aîles l'ont portée, elle n'auroit point découvert une ville pareille à celle que nous demandons.

PISTHÉTÉRUS.

Hé? hé?

ÉVELPIS.

ÉVELPIS.

Qu'y a-t'il ?

PISTHETERUS.

Il y a déjà long-temps que la corneille me fait entendre qu'il y a quelque chose là-haut.

ÉVELPIS.

Le choucas ouvre le bec vers le même endroit, comme s'il vouloit m'indiquer quelque chose. Il faut assurément que ce soit ici la demeure des Oiseaux. Nous l'allons sçavoir tout-à-l'heure, dès que nous aurons fait du bruit en frapant.

PISTHETERUS.

Sçais-tu ce qu'il faut faire ? Donne du genou contre cette pierre.

ÉVELPIS.

Et toi, donne-s-y de la tête. Le bruit en sera plus fort de moitié.

PISTHETERUS.

Prends du moins une pierre, & frape à la porte.

ÉVELPIS.

Bon pour cela, si tu le souhaites. Holà, hé garçon.

PISTHETERUS.

Qu'est-ce que tu dis ? Tu veux appeler une huppe, & tu cries : GARÇON. Au lieu de GARÇON, ne devois-tu pas crier, HUPPE.

ÉVELPIS.

Huppe. Je vais faire un bruit enragé, si on ne me répond. Huppe.

SCENE II.

TROGLODYTE, valet de la Huppe; PISTHÉTERUS, ÉVELPIS.

TROGLODYTE.

Qui va là ? Qui donc appele mon maître ?

ÉVELPIS.

O ciel, quel gosier [1] !

TROGLODYTE.

Ah dieux, que vois-je ! Ce sont des oiseleurs.

ÉVELPIS.

Pourquoi vous troubler, mon ami ? Parlez mieux, s'il vous plaît.

TROGLODYTE.

Traîtres, vous périrez tous deux.

ÉVELPIS.

Mais, nous ne sommes pas des hommes.

TROGLODYTE.

Hé qui êtes-vous donc ?

ÉVELPIS.

Je suis l'Hypodedios [2], Oiseau de Lybie.

TROGLODYTE.

Cela ne veut rien dire.

1 L'acteur avoit un masque à faire peur.

2 Ὑποδεδιὼς, le trembleur, le peureux.

ÉVELPIS.

Regarde mes pieds, ils t'en diront assez 1.

TROGLODYTE.

Et cet Oiseau, qu'est-il ? Que ne parlez-vous ?

PISTHETERUS.

Je suis l'Epicéchodos 2, du pays des bayeurs 3.

ÉVELPIS.

Et qui êtes-vous vous-mêmes, de par tous les dieux ?

TROGLODYTE.

Moi ? Je suis le serviteur d'un Oiseau.

ÉVELPIS.

De quelque coq apparemment, qui vous aura vaincu à la joûte ?

TROGLODYTE.

Non pas, mais d'un Oiseau nommé HUPPE. Quand mon maître fut changé en huppe, il demanda aux dieux que je devinsse Oiseau, afin d'avoir quelqu'un pour le suivre & pour le servir.

ÉVELPIS.

Un Oiseau a-t'il besoin de valet ?

TROGLODYTE.

Comme celui-ci a été homme, il a quelquefois

1 C'est-à-dire, que la peur me fait tout faire sous moi.

2 ἐπιχεχοδώς.

3 Φασιανικός. L'Italien a saisi le vrai sens de ce vers, & l'allusion à ce qui précede : Io un' ucello fasianico che apre la bocca.... M. Boivin a omis ces quatre vers-ci depuis : JE SUIS L'HYPODEDIOS, &c.

envie de ſe traiter à la maniere des hommes. Pour lors s'il demande des anchois de Phalere, je cours lui en chercher avec un baſſin : s'il demande de la bouillie, je lui procure à la hâte une marmite & une cuillere.

ÉVELPIS.

C'eſt un vrai Troglodyte [1]. Sçavez-vous ce qu'il faut que vous faſſiez ? Courez vers votre maître, & faites-le venir ici.

TROGLODYTE.

Mon maître vient de s'endormir, après avoir mangé des baies de mytte & quelques fourmis.

ÉVELPIS.

N'importe, éveillez-le.

1 Τροχίλος ὄρνις οὗτοσι. M. Boivin n'avoit point rendu ceci. Il eſt cependant eſſentiel de le rendre pour déterminer le caractere de l'Oiſeau appelé Τροχίλος chez les Grecs, Trochilus chez les Latins, & Troglodyte dans l'Hiſtoire Naturelle de M. de Buffon. L'auteur y diſtingue parfaitement bien le troglodyte & le roitelet. Ariſtophane aſſigne ici au trochile ou troglodyte cette viteſſe, cette preſteſſe qui le diſtingue des autres Oiſeaux. « Il ſe montre un inſtant ſur le haut des » piles de bois, ſur les tas de fagots où il rentre le moment d'après, » ou bien ſur l'avance d'un toit, où il ne reſte qu'un inſtant, & ſe » dérobe vîte ſous la couverture ou dans un trou de muraille ; quand » il en ſort, il ſautille ſur les branchages entaſſés, ſa petite queue » toujours relevée : il n'a qu'un vol court & tournoyant, & ſes aîles » battent d'un mouvement ſi vif, que les vibrations en échappent à » l'œil : c'eſt de cette habitude naturelle que les Grecs le nommoient » auſſi Trochilos, Sabot, Toupie. » HIST. NATUR. du Troglodyte, tom. X, pag. 48, édit. in-12.

TROGLODYTE.

Il le trouvera mauvais, j'en suis sûr. Cependant, pour vous obéir, je vais l'éveiller.

SCENE III.

PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIS.

PISTHETERUS.

Que la peste t'étouffe, maudit Oiseau. Tu as pensé me faire mourir de peur.

ÉVELPIS.

Ah malheureux que je suis ! J'ai eu également tant de peur, que j'ai laissé échaper mon choucas.

PISTHETERUS.

O le timide animal ! La peur t'a fait perdre ton choucas ?

ÉVELPIS.

Et toi, n'as-tu pas laissé échaper la corneille, quand tu es tombé ?

PISTHETERUS.

Non, certes.

ÉVELPIS.

Hé, où est-elle ?

PISTHETERUS.

Elle s'est envolée.

ÉVELPIS.

Ha, si cela est, tu ne l'as pas laissé échaper. O le brave homme !

SCENE IV.

LA HUPPE, ÉVELPIS, PISTHÉTÉRUS.

LA HUPPE.

Allons, qu'on m'ouvre un passage à travers ces broussailles.

ÉVELPIS.

O Hercule ! Quel monstre ! quel plumage ! quel crête à triple étage !

LA HUPPE.

Quels sont les gens qui me demandent ?

ÉVELPIS.

Que les douze grands dieux.....[1] (à part.) qui paroissent avoir pris plaisir à te défigurer.

LA HUPPE.

Vous me raillez sans doute à cause de mon plumage ? Sçachez, mes amis, que j'ai été homme aussi-bien que vous.

1 L'observation d'Evelpis est interrompue ici : il vouloit dire quelque chose d'à-peu-près semblable, πάντα σοι δοῖεν ἀγαθά. Mais frapé de la laideur de Térée, il se détourne & dit, à part & à voix basse : αἴξαιτ' ἐπιτρίψαι σε.

ÉVELPIS.

Ce n'eſt pas de vous que nous nous moquons.

LA HUPPE.

Et de qui donc ?

ÉVELPIS.

Votre bec nous paroît groteſque [1].

LA HUPPE.

C'eſt ainſi que Sophocle dans ſes tragédies habille le pauvre Térée.

ÉVELPIS.

Vous êtes donc en effet Térée ? Eſt-ce Oiſeau ou paon ?

LA HUPPE.

Oui, je ſuis Oiſeau [2].

ÉVELPIS.

Où ſont donc vos plumes ?

LA HUPPE.

Elles ſont tombées.

ÉVELPIS.

Par quelque maladie apparemment ?

1 Le bec de la huppe a deux pouces un quart. Il eſt légérement arqué ; la pointe ſupérieure dépaſſe un peu celle du bec inférieur, l'une & l'autre ſont aſſez mouſſes. Ib. HIST. NATUR.

2 Evelpis joue ſur le mot ὄρνις, qui ſe dit généralement de tous les Oiſeaux, & particuliérement des coqs. Mais il le prend dans cette derniere acception en diſant à la huppe, ÊTES-VOUS ὄρνις : & la huppe le prend dans la premiere ſignification en répondant, OUI JE SUIS OISEAU.

LA HUPPE.

Non pas : mais c'eſt l'ordinaire que les Oiſeaux muent pendant l'hiver, pour ſe revêtir enſuite de nouveau plumage. Mais, dites-moi, qui êtes-vous?

ÉVELPIS.

Nous? Des hommes.

LA HUPPE.

De quel pays?

ÉVELPIS.

Du pays des belles galeres.

LA HUPPE.

Des plaideurs, ſans doute?

ÉVELPIS.

Non pas, mais tout au contraire, des anti-plaideurs.

LA HUPPE.

Eſt-ce qu'on ſeme de cette graine-là en Attique?

ÉVELPIS.

A vous dire vrai, qui en chercheroit en tout notre pays, n'en trouveroit gueres.

LA HUPPE.

Quel ſujet vous amene?

ÉVELPIS.

Le deſir de nous entretenir avec vous.

LA HUPPE.

Sur quoi?

ÉVELPIS.

Vous avez été homme comme nous. Vous avez

dû de l'argent comme nous. Vous avez été bien aiſe de ne le point rendre, comme nous. Enfin, changé en Oiſeau, vous avez parcouru la mer & la terre, & vous avez obſervé tout ce qui eſt du reſſort d'un homme & d'un Oiſeau. Nous venons donc vous trouver, pour ſçavoir de vous s'il n'y auroit point dans le monde quelque ville paiſible, où l'on pût vivre auſſi mollement que ſur des tapis de laine.

LA HUPPE.

Et vous en cherchez une plus grande que celle d'Athenes ?

ÉVELPIS.

Non pas une plus grande, mais une plus commode.

LA HUPPE.

Je vois bien que vous aimeriez mieux un gouvernement ariſtocratique.

ÉVELPIS.

Moi, point du tout. Je hais tout ce qui tient au nom du fils de Scellius [1].

LA HUPPE.

Hé quelle ville ſeriez-vous donc bien aiſe d'habiter ?

ÉVELPIS.

Je voudrois une ville où ma plus grande affaire fût celle-ci : Qu'un ami vînt à ma porte dès le ma-

[1] Ce fils de Scellius s'appeloit Ariſtocrate. C'eſt un jeu de mots.

tin, & qu'il me dit : « Au nom de Jupiter Olym-
» pien, faites-moi l'honneur de venir ce matin
» chez moi vous & vos enfans, au ſortir du bain.
» Car je fais aujourd'hui un feſtin de noces. N'y
» manquez pas au moins. Sinon qu'il ne vous
» arrive pas de venir chez moi quand mes affaires
» iront mal [1]. »

LA HUPPE.

A ce que je vois, vous aimez la miſere & l'embarras. Et vous que ſouhaiteriez-vous ?

PISTHETERUS.

Je n'ai pas d'autres goûts que les ſiens.

LA HUPPE.

Quels ſont-ils cependant [2] ?

PISTHETERUS.

Je voudrois une ville où le pere d'un beau garçon vînt au-devant de moi, & me querellât ainſi : « Vraiment, mon beau monſieur, vous êtes fort
» plaiſant. Nos peres étoient amis intimes. Nous
» ne le ſommes pas moins. Je n'ai qu'un fils : vous
» le rencontrez qui revenoit bien propre du gym-
» naſe, & vous ne l'avez point embraſſé, vous

1 Proverbe contre ceux qui abandonnent leurs amis dans l'adverſité. Ariſtophane l'emploie ici en ſens contraire : c'eſt comme s'il diſoit : Ne nous croyez pas aſſez de vos amis, pour que je vous reçoive dans l'adverſité.

2 Cette nouvelle demande de la huppe & la réponſe précédente de Piſthétérus, ſont omiſes dans la traduction de M. Boivin.

» ne lui avez rien dit, vous ne l'avez point ca-» reſſé, vous ne lui avez pas touché [1]. »

LA HUPPE.

Le pauvre homme ! qu'il eſt aiſé à contenter ! Oh bien, il y a une ville fortunée, & telle que vous la ſouhaitez, ſur les côtes de la mer rouge.

ÉVELPIS.

Ne nous parlez point de ville maritime, où l'on verra par un beau matin arriver la Salamine, portant un huiſſier chargé d'aſſignations [2]. Indiquez-nous une ville de Grece.

LA HUPPE.

Que n'allez-vous habiter à Léprée en Elide ?

ÉVELPIS.

Je hais la ville de Léprée ſans l'avoir vue. Je l'ai en horreur, à cauſe de Mélanthius qui en eſt.

LA HUPPE.

Il y a dans la Locride une ville qui eſt bien votre fait. C'eſt la ville des Opuntiens.

ÉVELPIS.

Et moi je vous dis que je ne me ferois pas Opuntien pour tout l'or du monde. Mais, dites-moi, quelle eſt la vie que vous menez chez les Oiſeaux ? Vous devez la connoître.

1 Non gli hai tocati i teſticolini.

2 Ce ſont les propres expreſſions propoſées par M. Brunck.

LA HUPPE.

Elle n'eſt pas déſagréable. Premierement, nous vivons ſans argent.

ÉVELPIS.

Voilà déjà un des plus grands maux de moins.

LA HUPPE.

Nous vivons du blanc ſéſame, des baies de myrtes, de pavots, & de mente ſauvage [1].

ÉVELPIS.

Vous nous parlez en vérité d'une vie de nouveaux mariés.

PISTHETERUS.

Ah, que je conçois un beau deſſein, & que les Oiſeaux deviendroient puiſſans, ſi vous vouliez m'écouter !

LA HUPPE.

Hé bien, qu'écouterons-nous ?

PISTHETERUS.

Ce que vous écouterez ? Premierement ne voltigez point çà & là, en ouvrant le bec ; c'eſt une choſe indécente. Demandez à Athenes, au ſujet de quelqu'une de ces têtes légeres que vous voyez voltiger, Quel eſt cet Oiſeau ? Téléas vous dira : C'eſt un inconſtant, un Oiſeau ſur la branche, qui voltige de tous côtés, qui ne ſçauroit demeurer en place.

1 σισύμβριον. Voyez le Pline de M. Brotier, XIX, 55, XX, 91.

LA HUPPE.

Par Bacchus, vous avez raiſon, mais que faut-il donc que nous faſſions à l'avenir ?

PISTHETERUS.

Conſtruiſez-vous une ville.

LA HUPPE.

Hé quelle ville voulez-vous que nous conſtruiſions, nous qui ſommes Oiſeaux ?

PISTHETERUS.

En vérité, peut-on rien dire de plus abſurde ! Regardez là-bas.

LA HUPPE.

J'y regarde.

PISTHETERUS.

Regardez là-haut.

LA HUPPE.

Soit.

PISTHETERUS.

Tournez la tête de tous côtés.

LA HUPPE.

En effet, je gagnerai beaucoup à me tordre ainſi le cou.

PISTHETERUS.

N'avez-vous rien vu ?

LA HUPPE.

Rien que les nuées & le ciel.

PISTHETERUS.

Hé bien, tout cet eſpace, n'eſt-ce pas le pôle des Oiſeaux ?

LA HUPPE.

Le pôle ? Et comment ?

PISTHETERUS.

C'eſt comme ſi vous diſiez LIEU. L'air peut s'appeler POLE, parce qu'il tourne & qu'il ſe répand par-tout à la ronde. Or, ſi vous bâtiſſiez dans cet eſpace, ſi vous le muniſſiez une fois de bonnes murailles, cela ne s'appelleroit plus pôle ; mais POLIS, c'eſt-à-dire VILLE. Par-là vous auriez ſur les hommes autant d'avantage qu'ils en ont ſur les ſauterelles [1]. Pour ce qui eſt des dieux, vous les feriez mourir de faim.

LA HUPPE.

Comment cela ?

PISTHETERUS.

L'air eſt entre le ciel & la terre. C'eſt pourquoi, comme nous ſommes obligés, lorſque nous allons à Delphes, de demander un paſſeport aux Béotiens, de même quand les hommes feront quelque ſacrifice aux dieux, vous ne donnerez point de paſſage à la fumée des ſacrifices [2] au travers de votre ville & des nues, à moins que les dieux n'obtiennent de vous un paſſeport, & ne vous payent tribut.

1 J'ai ſuivi en cet endroit l'interprétation de l'ancien éditeur, qui releve le contreſens fait par le P. Brumoy. παρνὴψ, obſerve-t'il, ne veut point dire une cigale, mais une eſpece de ſauterelle que les enfans prennent à la main.

2 Grec : Des cuiſſes.

LA HUPPE.

Iou, iou ! Par la Terre, par les Trébuchets, par les Tiraſſes [1], par les Filets, je n'ai jamais rien entendu de mieux imaginé. Pour moi, me voilà prêt de fonder avec vous cette ville, pourvu que les autres Oiſeaux en ſoient d'avis.

PISTHETERUS.

Qui pourroit leur propoſer cette affaire ?

LA HUPPE.

Vous-même. Leur langue étoit autrefois barbare ; mais en converſant avec eux depuis long-temps, je leur ai appris le langage des hommes.

PISTHETERUS.

Mais comment les pouvoir tous aſſembler ?

LA HUPPE.

Facilement. Je vais tout-à-l'heure entrer dans le bocage ; & quand j'aurai éveillé Philomele ma compagne, nous les appelerons de concert. Ils accourront tous au plus vîte, ſi-tôt qu'ils auront entendu notre voix.

PISTHETERUS.

Ne vous repoſez donc pas, ô le plus chéri des Oiſeaux. Mais, je vous en ſupplie, entrez au plutôt dans le bocage, & éveillez Philomele.

LA HUPPE appelant Philomele.

O compagne fidele, ceſſe de ſomeiller : donne

[1] νεφέλας, eſpece de filet très mince.

un libre essor au douloureux accens que tu exprimes si divinement lorsque tu fais entendre les airs des hymnes consacrés aux dieux : que les tons brillans de ton gosier flexible se prêtent à peindre les maux d'Itys [1], qui est ton fils & le mien aussi : que les sons purs de ta voix s'élevent du milieu du smilax touffu jusqu'au séjour de Jupiter. Le blond Phœbus en est ému, il répond à tes soupirs, il tire des sons de sa cithare ornée d'ivoire, & forme des chœurs composés des dieux mêmes : & de la réunion de leurs voix résultent une symphonie & un concert d'immortels.

(On entend le son d'une flûte.)

PISTHETERUS.

O ciel, que la voix de cet Oiseau est charmante ! Tout le bocage est rempli des plus douces émotions.

ÉVELPIS.

Tais-toi.

PISTHETERUS.

Qu'y a-t'il ?

ÉVELPIS.

Te tairas-tu ?

PISTHETERUS.

Pourquoi ?

ÉVELPIS.

Ne vois-tu pas que la huppe se dispose à chanter de nouveau.

1 Ceci est parodié de l'HÉLÈNE d'Euripide, tom. VIII, pag. 474.

LA

LA HUPPE.

Accourez, petits volatiles,
Qui gazouillez sur les sillons,
Avides fourrageurs des campagnes fertiles,
Hâtez-vous, légers oisillons.
Habitans des parteres;
Amis des oliviers;
Hôtes des atisiers;
Et vous qui vous cachez sous les sombres lierres;
Venez, avancez, hâtez-vous;
Venez, volez, accourez tous.

Accourez tous, accourez au plus vîte;
Suivez la voix qui vous invite;
Quittez les plaines & les monts.
Et vous citoyens des vallons
Qui sur le bord des eaux, près des rives fleuries,
Donnez la chasse aux timides poissons;
Pirates des étangs, terreur des moucherons;
Laissez de Marathon les aimables prairies:
Venez, avancez, hâtez-vous;
Venez, volez, accourez tous.

Accourez, légions aîlées,
Qui voltigez sur les plaines salées;
Paisibles alcyons;
Sauvages nations,
Qui plongez sous les flots vos plumes émaillées;
Venez, avancez, hâtez-vous;
Venez, volez, accourez tous.

Accourez. Un avis utile,
Important, salutaire à tout le peuple-Oiseau,
Vous sera proposé par un mortel habile.

L'entrepriſe eſt hardie ; & le projet nouveau.
Mais, ſuivez ſes conſeils ; tout vous ſera facile.
Venez, avancez, hâtez-vous :
Venez, volez, accourez tous [1].

1 Les chœurs traduits par M. Boivin, ſont ſouvent plutôt des imitations que des traductions. On pourra en juger en comparant celui-ci avec la traduction purement littérale que j'en donne ; la lecture n'en ſera pas auſſi agréable que celle des vers du ſçavant académicien, mais elle rendra du moins raiſon du motif qui m'a fait quelquefois ſubſtituer ma proſe à ces vers.

Epopoi, popopo, popoi, popoi [2], iô, iô, itô, itô, itô, itô, itô, itô : que quelqu'une de nos compagnes accoure ici. Venez, ô vous tous, qui fouragez la vaſte étendue des campagnes fertiles, vous tous variés à l'infini, qui ne vivez que de bled, vous qui d'un vol léger cherchez, en gazouillant, les petites graines ; & vous qui, ſur le haut des ſillons, vous plaiſez à cacaber [3], avec votre voix grêle, tio, tio, tio, tio, tio, tio, tio, tio.

Et vous qui, dans les jardins, ſautillez à travers les branches de lierre : vous habitans des montagnes, & vous amis de l'olivier ſauvage & de l'arbouſe, rendez-vous au plus vîte à mes prieres : trioto, trioto, trioto tobrix.

Vous auſſi qui, dans les vallons aquatiques, vivez de moucherons [4] : vous qui aimez les lieux rafraîchis par la roſée, & les belles prairies de Marathon : & toi, ô attagas, attagas émaillé de mille couleurs : vous auſſi, légions ailées, qui voltigez avec les alcyons ſur les flots de la mer, accourez pour entendre des choſes tout-à-fait neuves.

Nous raſſemblons ici tous les Oiſeaux à long cou, parce qu'un vieillard plein d'expérience, doit nous faire part d'une entrepriſe hardie & d'un projet nouveau. Venez donc tous pour donner votre avis, ici, ici, ici, ici.

2 La forme de ce cri de la huppe ſe retrouve encore dans le nom qu'on donne à cet Oiſeau en Lorraine, où on l'appele BOUBOU.

3 ἀμφιτιττυβίζειν, expreſſion qui peint, & rend la choſe même.

4 ἐμπίδας.

SCENE V.

PISTHÉTÉRUS, ÉVELPIS, LA HUPPE, CHŒUR D'OISEAUX [1], UN HÉRAUT.

LE CHŒUR.

TOROTOROTOROTOROTOROTOTINX, ciccabau, ciccabau, torotorotorotorotililinx [2].

PISTHETERUS.

Hé, dis-moi : Vois-tu quelque Oiseau ?

ÉVELPIS.

Je n'en vois en vérité pas un, quoique je regarde en l'air, la bouche béante.

PISTHETERUS.

C'eſt donc en vain, à ce que je vois, que la huppe eſt entrée dans le bocage, elle s'y eſt cachée, comme pour couver ſes œufs : elle imite le pluvier à collier [3].

LA HUPPE.

Torotinx, torotinx.

PISTHETERUS.

Ha ! Voici un Oiſeau qui vient.

[1] C'étoient des hommes avec des maſques d'Oiſeaux. On peut juger de l'effet que cela faiſoit ſur le théâtre. M. Boivin.

[2] Ceci eſt omis dans M. Boivin.

[3] Χαραδριὸν. Ce que dit là Piſthétérus, depuis ELLE S'Y EST CACHÉE, eſt omis dans M. Boivin.

ÉVELPIS.

Oui vraiment ; c'eſt un Oiſeau. Mais, quel Oiſeau eſt-ce là ? Ce ne ſeroit pas un paon ?

PISTHETERUS.

Demandons à la huppe. Quel Oiſeau eſt-ce là, s'il vous plaît ?

LA HUPPE.

Cet Oiſeau-ci n'eſt pas de ceux que vous voyez tous les jours. C'eſt un Oiſeau extraordinaire, un Oiſeau de marais.

PISTHETERUS.

O dieux, qu'il eſt beau ! Son plumage eſt d'un rouge phœnicien.

LA HUPPE.

Il ne faut pas s'en étoner, puiſque c'eſt le phœnicoptere [1].

ÉVELPIS.

Hé hé, toi ?

PISTHETERUS.

Qu'y a-t'il ?

ÉVELPIS.

Voici un autre Oiſeau.

PISTHETERUS.

Cet Oiſeau-ci eſt encore un Oiſeau rare, & qui vient de fort loin. Quel eſt cet Oiſeau qui deſcend de cette colline avec tant de faſte ? On le prendroit pour un poëte extravagant.

[1] φοινικόπτερος.

LA HUPPE.

On nomme celui-ci l'Oiſeau de Médie.

PISTHETERUS.

Un Mede ? O, par Hercule ! Hé comment ; étant de Médie, a-t'il pu venir ſans chameau ?

ÉVELPIS.

Et cet autre, avec ſa huppe ?

PISTHETERUS.

Quel prodige eſt-ce là ? Vous n'êtes donc pas la ſeule huppe qui ſoit dans le monde ?

LA HUPPE.

Celle-ci vient de Philoclès par la huppe. Pour moi, je ſuis ſon grand'pere. C'eſt comme dans la généalogie de Callias, on voit Callias pere d'Hipponicus ; Hipponicus pere de Callias [1].

PISTHETERUS.

Cet Oiſeau-ci eſt donc Callias ? Comme toutes ſes plumes lui tombent [2] !

ÉVELPIS.

C'eſt un effet de ſon grand courage. Il s'eſt laiſſé

1 Tout ceci eſt une alluſion à une comédie du poëte tragique Philoclès, qui étoit fort laid. Notre comique lui reproche énigmatiquement de n'avoir fait que déguiſer un peu les perſonages d'une tragédie de Sophocle, qui étoit également intitulée TÉRÉE changé en Huppe. Quant à la famille d'Hipponicus, voyez Périzon. AD ÆLIAN. V. H. XIV, 16.

2 Trait contre Callias, qui avoit dilapidé toute la fortune de ſes ayeux.

plumer de la ſorte par ſes accuſateurs. Le beau ſexe lui a auſſi arraché quelques plumes de l'aîle.

PISTHETERUS.

O Neptune, comme celui-ci eſt barbouillé! Dites-moi un peu, comment nommez-vous cet Oiſeau?

LA HUPPE.

Le barboteur.

PISTHETERUS.

Si cela eſt, il faut que ce ſoit un Cléonyme. Mais ſi c'étoit Cléonyme, il auroit perdu ſes aigretes. O ciel, que ſignifient tous ces Oiſeaux avec leurs crêtes! Vont-ils courir le diaule [1]?

ÉVELPIS.

O mon ami, ils ſont comme Cares: ils ſe tiennent ſur la crête des montagnes, pour plus grande ſûreté.

PISTHETERUS.

O par Neptune! Vois-tu quelle affreuſe troupe d'Oiſeaux [2]?

1 M. Boivin n'a point entendu cet endroit. Le P. Brumoy l'a omis. M. Burette l'a très bien expliqué dans ſon mémoire pour ſervir à l'hiſtoire de la courſe des anciens, Mémoires de Littérature de l'Académie des Belles-Lettres, tom. III, pag. 280. Il conclut de ce vers d'Ariſtophane que dans la courſe nommée δίαυλος, les athletes étoient armés. On ſçait qu'ils parcouroient à pied deux fois la longueur du ſtade, c'eſt-à-dire, qu'après avoir atteint le but, ils revenoient à la barriere.

2 Ceci & tout ce qu'Evelpis dit auparavant eſt omis dans M. Boivin.

ÉVELPIS.

Juſtes dieux, quel nuage ! Hélas, hélas ! En voilà tant, qu'ils ont bouché le paſſage.

PISTHETERUS.

Tiens, voilà une perdrix. Voici, ma foi, un attagas. Celui-ci eſt le Pénélope [1], & celui-là eſt un alcyon.

ÉVELPIS.

Quel eſt celui-là que voilà derriere l'alcyon ?

PISTHETERUS.

Ce que c'eſt ? C'eſt un kérylus.

ÉVELPIS.

Y a-t'il un Oiſeau qui ait nom KÉRYLUS [2] ?

PISTHETERUS.

Hé pourquoi non ? Il y a bien un Sporgilus [3]. Regarde, regarde, voici un chat-huant [4].

1 πηνέλοψ. C'eſt un Oiſeau aquatique, comme on peut le voir par le peu qu'en dit Pline, XXXVII, 11. M. de Buffon le conclud d'un paſſage du même naturaliſte, X, 29, où les bonnes éditions s'accordent à lire CHENALOPECES au lieu de Pénélopes. Le célebre naturaliſte françois convient d'ailleurs qu'il a fort peu de données pour ſe décider à rapporter le pénélops des anciens au canard ſiffleur, vingeon ou gingeon, plutôt qu'au millouin.

2 κειρύλος. C'eſt le martin-pêcheur ou l'alcyon de M. de Buffon.

3 κειρύλος vient de κείρω, tondre : & c'eſt en faiſant alluſion à cette étymologie qu'Ariſtophane fait paroître ici le nom du barbier Sporgilus.

4 γλαυξ.

ÉVELPIS.

Que dis-tu ? Quoi, une chat-huant à Athenes [1] ! Hé, qui l'a amené ?

PISTHETERUS.

Tiens, tiens, voilà d'autres Oiseaux. Pie, tourterelle, alouete, effraye [2], hypothymis [3], colombe, nertos [4], épervier, ramier, coucou, chevalier aux pieds rouges [5], céblêpyris [6], poule sultane [7], cerchnis [8], plongeon, l'écorcheur [9], orfraie [10], dryops [11].

ÉVELPIS.

Ha, ha, que d'Oiseaux ! Ha, ha, que de merles [12] ! Comme ils gazouillent ! Comme ils accourent en criant ! Est-ce qu'ils nous menacent donc ? Bons dieux ! Ils ouvrent le bec, & nous regardent toi & moi.

1 Allusion au proverbe Γλαῦξ εἰς Ἀθήνας, noctuam Athenas.

2 ἐλεᾶς.

3 ὑποθυμὶς.

4 νέρτος.

5 ἐρυθρόπους.

6 κεβλήπυρις.

7 πορφυρὶς. Voyez M. de Buffon, tom. XV, pag. 302.

8 κέρχνη. Dans la traduction latine, stryx.

9 Ἀμπελὶς, pie-grieche.

10 φήνη.

11 δρύοψ.

12 κοσσύφων.

PISTHÉTÉRUS.

C'eſt auſſi ce qui me paroît.

LE CHŒUR.

Popopopopopopopopoi. Où eſt celui qui nous appele, où eſt-il ?

LA HUPPE.

Je ſuis ici depuis long-temps : je n'abandone pas mes amis.

LE CHŒUR.

Tititititimprou, qu'avez-vous à nous dire de bon ?

LA HUPPE.

Une bonne choſe, juſte, agréable, utile & qui regarde le bien public. Deux hommes très éclairés me ſont venus trouver.

LE CHŒUR.

Où ? Comment ? Que dites-vous ?

LA HUPPE.

Je vous dis qu'il eſt venu ici deux hommes. Ce ſont deux vieillards, qui veulent nous propoſer une affaire de la derniere conſéquence.

LE CHŒUR.

O toi, ſouillé du crime le plus affreux dont j'aie oui parler, que dis-tu là ?

LA HUPPE.

Ce que je vous dis ne doit vous donner aucune inquiétude.

LE CHŒUR.

Que viens-tu de faire ?

LA HUPPE.

J'ai reçu chez moi deux hommes, qui recherchent notre amitié & notre alliance.

LE CHŒUR.

Tu as commis cette perfidie !

LA HUPPE.

Et je me réjouis de l'avoir fait.

LE CHŒUR.

Où ſont-ils, où ſont-ils ?

LA HUPPE.

Chez nous, puiſque je ſuis moi-même des vôtres.

LE CHŒUR.

Ah nous ſommes trahis [1] ! l'infidelle Térée [2],
Violant les droits les plus ſaints,
Et la foi qu'il nous a jurée,
Nous livre aux perfides humains,
Nation contre nous de tout temps déclarée.
Il favoriſe leurs deſſeins ;
Il nous fait tomber dans les pieges
Qui nous ſont préparés par leurs mains ſacrileges ;
Le traître ! Une autrefois il nous fera raiſon
De cette lâche trahiſon.
Il faut en ce moment, il faut tirer vengeance
De ces deux infâmes vieillards ;
Il faut exterminer cette maudite engeance,
Et couvrir les buiſſons de leurs membres épars.

1 Parodie de quelque chœur tragique.

2 Grec : Huppe. Ces vers de M. Boivin rendent aſſez littéralement le texte.

PISTHETERUS.

Nous voilà morts.

ÉVELPIS.

C'eſt toi qui nous attires tous ces maux. Pourquoi m'amener ici ?

PISTHETERUS.

Pour t'avoir avec moi.

ÉVELPIS.

Dis plutôt pour me voir pleurer.

PISTHETERUS.

Va, va, tu te mocques.

ÉVELPIS.

Comment ?

PISTHETERUS.

Eſt-ce que tu pourras pleurer, quand tu auras une fois les yeux crevés ?

LE CHŒUR.

Courons, volons, & de nos aîles
Accablons-les de tous côtés :
Portons-leur à tous deux des atteintes mortelles.
Il faut, il faut qu'aux Oiſeaux irrités
Leurs membres ſervent de pâture.
Point d'aſyle pour eux : ni bois ni grote obſcure,
Ni l'abîme profond des mers,
Ni la cime des monts, ni la vague des airs,
Ne peuvent garantir leur fuite
Contre notre ardente pourſuite.

Allons ; c'eſt trop délibérer ;
Hâtons-nous de les déchirer.
Qui donc de l'aîle droite entreprend la conduite ?
Qu'elle avance ſans différer.

ÉVELPIS.

Malheureux que je ſuis, où fuirai-je ?

PISTHETERUS.

Ne demeureras-tu pas ?

ÉVELPIS.

Veux-tu que je me laiſſe mettre en pieces ?

PISTHETERUS.

Hé comment crois-tu pouvoir éviter leur fureur ?

ÉVELPIS.

Je ne ſçais comment ?

PISTHETERUS.

Tout ce que j'ai à te dire, c'eſt qu'il faut combattre, & prendre chacun une de ces marmites.

ÉVELPIS.

A quoi cela nous ſervira-t'il ?

PISTHETERUS.

Tu peux déjà t'aſsûrer qu'alors le chat-huant ne nous fera point de mal.

ÉVELPIS.

Comment me défendrai-je de ces Oiſeaux à ſerres crochues ?

PISTHETERUS.

Prends une broche, & tiens-là devant toi pour t'en ſervir au beſoin.

ÉVELPIS.

Que mettrai-je devant mes yeux ?

PISTHETERUS.

Couvre-les avec ce vinaigrier, ou avec ce plat.

ÉVELPIS.

O que tu as d'esprit ! C'est en vérité bien imaginé. Voilà des stratagêmes qui valent mieux que tous ceux de Nicias.

LE CHŒUR.

Éleleleû, ne différons plus. Donnons du bec ; tirons, déchirons, frapons, brisons, & perçons d'abord la premiere marmite.

LA HUPPE.

Cruels, qu'allez-vous faire ? Vous allez massacrer & mettre en pieces deux hommes qui ne vous ont jamais fait aucun mal, tous deux parens de ma femme, & de même tribu.

LE CHŒUR.

Pourquoi aurions-nous plus de pitié pour eux que pour des loups ? Hé qui a mieux mérité qu'eux notre colere ?

LA HUPPE.

Mais ils vous veulent du bien, quoiqu'ils soient nés vos ennemis : & ils viennent pour vous donner un avis important.

LE CHŒUR.

Pourroient-ils nous donner un bon avis, eux qui ont été les ennemis de nos ayeux ?

LA HUPPE.

Ne ſçavez-vous pas que les plus habiles gens doivent une grande partie de leur habileté à leurs ennemis ? La défiance eſt la mere de la ſûreté. Un ami n'apprend point à ſe tenir ſur ſes gardes ; au lieu qu'un ennemi vous force ſouvent à vous inſtruire. C'eſt de leurs ennemis, & non pas de leurs amis, que les villes ont appris à bâtir de hautes murailles, & à conſtruire de grands vaiſſeaux. Et c'eſt ce qui conſerve à chacun ſes enfans, ſa maiſon, ſes biens.

LE CHŒUR.

Il nous paroît en effet qu'on peut beaucoup apprendre d'un ennemi. Je ſuis d'avis que nous leur donnions audience.

PISTHETERUS.

Leur colere commence à ſe paſſer. Allons un pas en arriere.

LA HUPPE.

Cela eſt juſte, & je dois obtenir de vous cette grâce.

LE CHŒUR.

T'avons-nous jamais rien refuſé ?

PISTHETERUS.

Ils ont des diſpoſitions plus pacifiques à notre égard : c'eſt pourquoi mettons bas nos marmites & nos plats. Mais, la lance, c'eſt-à-dire cette broche à la main, avançons au milieu du camp,

& ne perdons pas un instant de vue cette marmite la plus éloignée ; car il ne s'agit pas de fuir [1].

ÉVELPIS.

C'est bien dit. Mais si l'on nous tue, où serons-nous enterrés ?

PISTHETERUS.

Dans le céramique. Pour nous faire enterrer aux dépens du public, nous n'aurons qu'à dire aux magistrats que nous sommes morts en combattant bravement contre les ennemis près d'Ornéa [2].

LE CHŒUR.

Que chacun reprenne le rang qu'il occupoit. A l'exemple du soldat pesamment armé, déposons toute animosité & laissons la colere de côté ; & demandons à ces gens-ci ce qu'ils sont, d'où ils viennent, & ce qui les amene. Hé, la huppe, ici, je vous prie.

LA HUPPE.

Que voulez-vous sçavoir de moi ?

LE CHŒUR.

Qui sont ces étrangers ? D'où viennent-ils ?

LA HUPPE.

Ce sont deux Grecs, du pays des sciences.

1 M. Boivin avoit sous les yeux un texte incorrect, & a traduit tout différemment.

2 ἐν ὀρνεαῖς. Jeu de mots. Dans le pays des Oiseaux ou à Ornéa, ville située entre Corinthe & Sicyon, voyez Strabon, pag. 586. Et le poëte fait allusion à cette situation dans le vers 9670.

LE CHŒUR.

Par quel haſard ſont-ils venus chez les Oiſeaux? Quel motif les y a engagés?

LA HUPPE.

La vie que nous menons; la ſageſſe de notre gouvernement; l'envie de nous voir, de vivre avec nous, de s'unir entierement à nous.

LE CHŒUR.

Que dites-vous là! Mais encore quels ſont leurs diſcours?

LA HUPPE.

Incroyables & inouis.

LE CHŒUR.

Mais quel avantage trouvent-ils à demeurer ici, & à vivre avec nous? Eſperent-ils par-là triompher de leurs ennemis, ou ſe rendre utiles à leurs amis?

LA HUPPE.

Ils nous promettent des richeſſes immenſes, prodigieuſes, incroyables. Ils diſent que tout ce que nous voyons de quelque côté que nous nous tournions, eſt à nous.

LE CHŒUR.

Sont-ils fous?

LA HUPPE.

Ils ſont ſenſés, au-delà de ce qu'on peut dire.

LE CHŒUR.

Quoi, celui qui dit cela a du jugement!

LA

LA HUPPE.

Oui, oui, je vous le donne pour l'eſprit le plus fin & le plus délié qu'il y ait au monde. Allez, c'eſt un maître renard. Ce n'eſt que ruſe & qu'artifice.

LE CHŒUR.

Faites-les venir. Qu'ils nous parlent. Vous nous dites des choſes qui nous donnent les plus belles eſpérances.

LA HUPPE.

Ça, mes amis [1], que les dieux nous ſoient propices; prenez vos armes [2], & allez les pendre dans la cuiſine auprès de la cremaillere [3]. Et vous, (à Piſthétérus) dites ce que vous avez à dire, & aquitez-moi de la promeſſe que je leur ai faite.

PISTHETERUS.

Je veux mourir ſi j'en fais rien, à moins que nous ne faſſions un traité pareil à celui que fit l'armurier Pithécus avec ſa femme, & qu'on ne me donne parole qu'il n'y aura ni coups de bec,

1 S'adreſſant aux deux Athéniens & au peuple. M. Boivin.

2 M. Boivin met, artillerie.

3 ἐφιστάτης. Les interprêtes varient ſur la ſignification de ce mot, que M. Brunck aimeroit rendre par MARMITE. Voyez Euſtathe, AD ODYSS. p. 1827, l. 44. Le mot cremaillere mis là par M. Boivin, me plairoit d'autant mieux que c'étoit ordinairement dans la cheminée que les anciens ſuſpendoient leurs armes. C'eſt encore l'arſenal des habitans des campagnes.

ni coups de griffe à craindre de leur part, , & qu'on ne me crevera pas.....

LA HUPPE.

Ceci, dites-vous ? Non, non, ne craignez rien.

PISTHETERUS.

Ce n'eſt pas de ceci dont je parle ; c'eſt de mes yeux.

LE CHŒUR.

Nous vous le promettons.

PISTHETERUS.

Donnez-m'en votre parole par un ſerment.

LE CHŒUR.

Nous vous le jurons. Ainſi puiſſions-nous avoir tous les juges & tous les ſpectateurs pour nous.

PISTHETERUS.

Que cela ſera ainſi.

LE CHŒUR.

Oui, & ſi nous vous manquons de parole, nous voulons ne l'emporter que d'une voix.

LE HÉRAUT.

Ecoutez, peuple : Que les gens de guerre s'en retournent chacun chez ſoi. Et nous, aviſons à ce que nous devons faire.

LE CHŒUR.

L'homme eſt né plein de diſpoſitions à la fourbe & à la ruſe, nous vous écouterons volontiers

« Ne che coſtor mi mordano, ne che mi cavino i teſticoli, ne che mi ſottrino.....

cependant. Peut-être nous propoſeront-ils quelque parti avantageux qu'ils auront imaginé, quelque moyen d'agrandir notre pouvoir, auquel nous n'aurons pas penſé, & qui ne leur aura pas échapé.

. . . . . Cette haute fortune,
Dont vous venez flater nos vœux,
Avec nous vous ſera commune;
Vous aurez part à nos deſtins heureux.
Banniſſez donc une crainte importune:
Dites-nous quel deſſein conduit ici vos pas.

Nous nous garderons bien de rompre auparavant la treve dont nous ſommes convenus.

PISTHETERUS.

Je me prépare à enfourner mon diſcours. Il eſt déjà détrempé. Il ne faut plus que le paîtrir. Ça garçon, une couronne: qu'on me verſe bien vîte de l'eau ſur les mains.

ÉVELPIS.

Que veut donc dire cela? Allons-nous au feſtin?

PISTHETERUS.

Non pas: mais je cherche à dire quelque choſe d'extraordinaire, de grand, d'excellent, & qui puiſſe toucher le cœur de mes auditeurs. Tant je me tourmente pour vous qui ayant été rois.....

LE CHŒUR.

Nous, rois! Et de qui?

PISTHETERUS.

Oui, vous: de tout ce qui exiſte. De moi d'a-

bord, de celui-ci, & de Jupiter même : car vous êtes bien plus anciens que Saturne, les Titans & la Terre.

LE CHŒUR.

Que la terre !

PISTHETERUS.

Oui, par Apollon.

LE CHŒUR.

Je veux mourir ſi j'en avois entendu dire un mot.

PISTHETERUS.

C'eſt que vous êtes de bonnes gens, ſans étude, ſans curioſité. Vous n'avez pas même lu Eſope, qui dit en quelque endroit, « Que l'alouete eſt » le plus ancien des Oiſeaux ; qu'elle fut enfantée » avant la terre ; qu'enſuite ſon pere mourut de » maladie ; que la terre n'étant point encore, il » reſta trois jours ſans ſépulture, & qu'enfin ne » ſçachant où mettre le corps de ſon pere mort, » elle l'enſevelit dans ſa tête. »

ÉVELPIS.

Le pere de l'alouete gît donc depuis ſa mort dans Céphalis 1.

LA HUPPE.

Or, ſi les Oiſeaux ſont plus anciens que la terre

1 Κεφαλῆσιν. Alluſion au bourg de l'Attique appelé Κεφαλή. Voyez Meurſius, DE POPUL. ATT.

& les dieux, il s'enſuit qu'ils ſont les aînés, & que la royauté leur apartient.

ÉVELPIS.

Oui, oui. Ainſi vous devez chercher à fortifier votre bec pour la ſuite ; car Jupiter ne rendra pas volontiers le ſceptre au pic [1].

PISTHETERUS.

Que ce ſoient les Oiſeaux, & non pas les dieux, qui aient d'abord commandé aux hommes, & à qui le ſceptre ait apartenu, nous en avons mille preuves. Le coq, par exemple, a commandé aux Perſes avant Darius, avant Mégabize, & avant tous les autres monarques Perſans. Preuve de cela, c'eſt qu'on l'appele encore aujourd'hui l'Oiſeau de Perſe, en mémoire de cette ancienne puiſſance.

ÉVELPIS.

C'eſt apparemment pour cela qu'il marche lui ſeul la crête levée en façon de thiare, comme le grand roi.

PISTHETERUS.

Il étoit alors ſi puiſſant, ſi redoutable, ſi abſolu, qu'encore aujourd'hui par un effet de ſon ancien pouvoir, ſitôt qu'il vient ſeulement à chanter vers le point du jour, tous les artiſans ſe levent pour

[1] δρυοκολάπτη. Nom générique des pics. La verſion de M. Boivin préſentoit ici un ſens tout oppoſé, & un tout autre ordre d'interlocuteurs. On a rétabli le tout d'après l'autorité des manuſcrits, & la ſçavante critique de M. Brunck.

travailler ; ferruriers, potiers, pelletiers, cordonniers, baigneurs, marchands de bled, menuiſiers, armuriers, faiſeurs d'inſtrumens : tous ces gens-là courent à leurs affaires après avoir pris leurs ſouliers à tâtons.

ÉVELPIS.

Vous n'avez qu'à m'en demander des nouvelles. Il eſt cauſe que j'ai perdu un bon habit de drap de Phrygie, à mon grand regret. J'avois été invité à une collation, qui devoit commencer ſur les quatre heures du ſoir. J'y étois allé ; & ayant bu un peu plus qu'à l'ordinaire, je m'étois endormi. L'heure du ſouper n'étoit pas encore venue, que le coq ſe mit à chanter. Moi, croyant que ce fût le point du jour, je ſors bruſquement, & m'en reviens à Alimonte [1]. J'étois déjà hors des murs, ne regardant qu'à mes pieds, lorſqu'un filou s'en vient à moi, & me décharge un grand coup de bâton ſur le dos. Je tombe. Comme j'étois prêt de crier à l'aide, mon drôle ſe ſaiſit de mon habit, & s'enfuit.

PISTHETERUS.

Il a été un temps que les Grecs vivoient ſous la domination du milan [2], & le révéroient comme leur roi.

[1] αλιμοῦς, bourg de l'Attique. Voyez Meurſius, ib.

[2] Ἰκτῖνος. C'eſt le milan royal des François.

LA HUPPE.

Les Grecs ?

PISTHETERUS.

De-là vient qu'encore aujourd'hui ils se jetent par terre à la vue du milan, comme ils faisoient autrefois lorsque cet Oiseau régnoit.

ÉVELPIS.

Oui, par Bacchus. Je me roulois un jour comme cela à la vue du milan, & je regardois en haut la bouche ouverte. J'avalai une obole que j'avois dans la bouche. Peu s'en fallut que je ne m'étranglasse, & qui pis est je m'en revins chez moi la bourse vide.

PISTHETERUS.

Le coucou a été roi d'Egypte & de toute la Phénicie ; & dès que le coucou se mettoit à crier coucou, tous les Phéniciens commençoient à moissoner leurs bleds & leurs orges dans les plaines.

ÉVELPIS.

C'est de-là apparemment que vient le proverbe : Aux champs coucou, aux champs.

PISTHETERUS.

La puissance des Oiseaux étoit alors si grande, que dans les villes où il y avoit quelque roi, comme un Agamemnon, un Ménélas, ce roi avoit toujours au haut de son sceptre un Oiseau qui prenoit part aux présens que l'on offroit à sa majesté.

ÉVELPIS.

Vraiment je ne sçavois pas cela. Aussi m'éto-

nois-je à la repréſentation des tragédies, quand je voyois paroître quelque Priam acompagné d'un Oiſeau. Cet Oiſeau obſervoit Lyſicrate & les préſens avec leſquels il ſe laiſſoit corrompre.

PISTHETERUS.

Mais ce qui eſt bien plus remarquable & bien plus étonant, c'eſt que Jupiter, qui eſt à préſent en poſſeſſion de la toute-puiſſance, a encore, tout roi qu'il eſt, un aigle ſur la tête : Minerve a ſur la ſienne un chat-huant : Apollon enfin porte un épervier ſur le poing, comme feroit le valet d'un fauconnier.

ÉVELPIS.

Vous avez en vérité raiſon. Mais pourquoi ces dieux ont-ils ces Oiſeaux ſur leur tête.

PISTHETERUS.

Voici pourquoi. C'eſt afin que les Oiſeaux ſoient les premiers partagés, quand quelqu'un, après avoir immolé une victime, en offre les entrailles aux dieux, même à Jupiter. Un temps fut que perſonne ne juroit par les dieux. Tous les hommes juroient par les Oiſeaux. Lampon encore aujourd'hui [1] ne jure que par ſon oie, quand il veut faire quelque fourberie. Tant la perſone d'un Oiſeau étoit autrefois redoutable & vénérable à tout le monde. Au lieu qu'aujourd'hui on vous

[1] Au lieu de jurer νὴ τὴν Χῆνα, il juroit τὴν Χῆνα.

traite comme de vils esclaves, on vous fait la guerre comme à des chiens enragés. Il n'est point d'asyle pour vous. Ces maudits oiseleurs vous dressent des embûches jusques dans les temples. On ne voit par-tout que lacets, que pieges, que gluaux, que tirasses, que filets, & autres semblables prisons. Vous ont-ils atrapés ? D'autres vous achetent par douzaines, après vous avoir tâtonés d'une maniere indigne. Encore si on pouvoit obtenir d'eux, que puisqu'ils veulent exercer sur vous tant de cruautés, ils se contentassent de vous rôtir simplement, pour vous servir ensuite sur table. Mais ils n'ont garde de s'en tenir là. Il faut encore qu'ils vous apprêtent je ne sçais quelle farce, où il entre du fromage, de l'huile, du benjoin, du vinaigre. Ils mêlent tout cela ensemble : puis ils y ajoûtent un assaisonement plus doux & plus gras. Enfin, ils vous répandent sur le corps cette galimafrée toute chaude & toute bouillante, comme quand on embaume des cadavres [1].

LE CHŒUR.

Triste récit de nos miseres !
Mortel, avec quelles couleurs
Tu viens de retracer nos funestes malheurs !
Hélas, falloit-il que nos peres,

[1] On voit aisément ici qu'Aristophane veut parodier le 106e vers & les suivans de l'Ion d'Euripide. Voyez tome IX, page 53.

De l'empire du monde indignes poſſeſſeurs,
Nous fruſtrant à jamais des droits héréditaires,
Ne puſſent nous laiſſer que d'affreuſes douleurs,
Que d'éternels regrets, que d'inutiles pleurs !
Mais enfin les deſtins propices
Nous offrent un libérateur :
De nous, de nos enfans qu'il ſoit le protecteur :
Nous pourrons tout ſous ſes auſpices.
O toi, ſublime eſprit, mortel induſtrieux,
Apprends-nous par quel ſtratagême,
Par quel effort victorieux
Nous ſçaurons recouvrer la puiſſance ſuprême.
Hélas ! déchus d'un ſort ſi glorieux,
Nous haiſſons la vie, & la lumiere même.

PISTHETERUS.

Premierement je ſuis d'avis que tous les Oiſeaux habitent dans une ville, & qu'ils y bâtiſſent de bonnes murailles de brique, comme celles de Babylone ; de ſorte qu'elles enferment dans leur enceinte tout ce qu'il y a d'air à la ronde, & tout l'eſpace que nous voyons.

LA HUPPE.

Ah mes amis[1], que cette ville ſera forte & redoutable !

PISTHETERUS.

Secondement quand tout cela ſera conſtruit, on enverra ſommer Jupiter de rendre aux Oiſeaux l'empire qu'il a uſurpé ſur eux. Et ſi ce dieu n'obéit pas ſur le champ, s'il refuſe de ſe rendre à la

1 Grec : O Cébryon & Porphyrion.

raiſon, on lui déclarera la guerre, & l'on défendra aux dieux de paſſer en vrais Priapes au travers du royaume des Oiſeaux, pour aller faire l'amour comme autrefois à des Sémeles, à des Europes, ou à des Alcmenes, ſous peine d'être traités comme d'infâmes adulteres [1]. Il faudra auſſi députer vers les hommes un Oiſeau, qui leur ordonne de ne ſacrifier déſormais aux anciennes divinités, qu'après avoir ſacrifié aux Oiſeaux, comme aux maîtres de l'Univers: & d'offrir ſolennellement à chacun des nouveaux dieux ce qui lui conviendra: de ſorte que ſi quelqu'un veut ſacrifier à Vénus, il faudra qu'auparavant il faſſe une offrande de grain [2] à la piette. Si quelqu'un offre une brebis à Neptune, qu'il offre d'abord du froment au canard [3]. Si quelqu'un ſacrifie un taureau à Hercule, il ne le pourra faire qu'après avoir offert à

1 Et ſe le aſſaltano, e meglio fargli un ſegno ne la gamba, à ciò che non vadano piu à chiavarle.

2 κριθὰς. ſed quia φαλαρὶς (la piette) Veneri conſociatur, laſcivam eſſe oportet, cui proinde nihil magis offeri convenit, quam κριθὰς, hordea, quia id nomen ambiquæ ſignificationis eſt, unde more ſuo jocum captat Comicus, gratam Veneri mentulam innuens..... Eſt aliud quid in hoc verſu facetum, quod interpretibus ne ſuboluit quidem. Neptuno ſacrum ſit ove, Herculi bove, Jovi ariete. Quid ita? Nulla ne victima Veneris aram imbuet? Si quis Veneri immolet. Quid? Id ipſum quo ſecreta celebrantur orgia, cujuſque ſignificatio latet in ſequenti κριθὰς. Ne credas alius cujuſvis hoſtiæ poëtam hîc meminiſſe. M. Brunck.

3 Ce vers eſt omis dans la traduction de M. Boivin.

la mouette un gâteau emmiellé : & ſi l'on immole un bélier au roi des dieux, ce ſera après avoir immolé au roitelet, qui eſt roi auſſi-bien que Jupiter, le mâle d'une fourmi.

ÉVELPIS.

Le mâle d'une fourmi ? Ce ſacrifice-là me réjouit. Parbleu Jupiter n'a qu'à toner à l'avenir tant qu'il voudra.

LA HUPPE.

Mais comment les hommes pourront-ils nous prendre pour des dieux, nous qui volons, nous qui avons des aîles ? Ne nous prendront-ils pas plutôt pour des choucas ?

PISTHETERUS.

Que vous êtes ſimple ! Hé mon ami, Mercure lui-même ne vole-t'il pas, tout dieu qu'il eſt ? N'a-t'il pas des aîles auſſi-bien que beaucoup d'autres dieux ? La Victoire a deux aîles tout éclatantes d'or. L'Amour en a auſſi ; & Homere a dit, en parlant d'Iris, qu'elle reſſemble à une colombe timide [1].

1 Cette comparaiſon ſe trouve, ILIAD. ℓ. 778. Mais elle eſt appliquée à Junon & à Minerve, & non pas à Iris. Ce qui prouve très bien, obſerve M. Brunck, que nous n'avons pas le texte d'Homere tel qu'il ſe liſoit du temps d'Ariſtophane. On ne retrouve pas non plus dans l'Iliade ce qu'Eſchine dit s'y rencontrer s'y ſouvent ΦΗΜΗ Δ' ΕΙΣ ΣΤΡΑΤΟΝ ΗΛΘΕ. Tout cela prouve combien il eſt précieux de conſulter de plus en plus les anciens manuſcrits, & combien le travail ordonné par le Roi à ce ſujet, & exécuté par MM. de l'Académie des Inſcriptions, peut être utile aux lettres.

LA HUPPE.

Mais Jupiter ne tonera-t'il point ? Ne lancera-t'il point sur nous ses foudres aîlées ?

PISTHETERUS.

S'il arrive que les hommes mal instruits ne fassent aucun cas de vous, s'ils ne veulent reconnoître pour dieux que les habitans de l'olympe, il faudra lâcher sur leurs terres un nuage de moineaux & de semblables fourageurs, avec ordre de ne pas laisser un seul grain de bled dans les campagnes. Qu'après cela Cerès leur mesure du bled dans leur famine.

LA HUPPE.

J'ose bien jurer qu'elle n'en fera rien. Elle s'en défendra par quelque mauvaise défaite ; vous le verrez.

PISTHETERUS.

Autre maniere de punir les hommes. Une légion de corbeaux, venant tout d'un coup à fondre sur les bœufs qui labourent la terre, & sur les moutons paissans, leur crevera d'abord les yeux. Qu'après cela Apollon, qui se vante d'être médecin, gagne de l'argent à les guérir : aussi-bien aime-t'il à en gagner.

ÉVELPIS.

Atendez, s'il vous plaît, que j'aie vendu auparavant mes deux petits bœufs.

PISTHETERUS.

Si au contraire les hommes vous regardent comme dieux, & comme auteurs de tout bien ; ſi vous leur tenez lieu & de la Terre, & de Saturne, & de Neptune, vous les récompenſerez en les comblant de biens.

LA HUPPE.

Hé dites-moi, de quels biens ?

PISTHETERUS.

Premierement, les ſauterelles ne rongeront plus les vignes encore en fleur. Il ne faudra qu'un eſcadron de chat-huants & de cerchnis pour accabler toute cette vermine. Enſuite les moucherons & les vermiſſeaux ne ruineront plus les figuiers. Une ſeule compagnie de grives nétoyera tout cela [1].

LA HUPPE.

Mais où prendrons-nous des richeſſes pour leur en donner ? Ils aiment furieuſement l'argent.

PISTHETERUS.

Ils n'auront qu'à venir conſulter les Oiſeaux. Les Oiſeaux leur indiqueront des mines cachées, où ils trouveront de précieux métaux : & ils avertiront les augures, quand il fera bon trafiquer.

1 M. Boivin ajoute dans ſa traduction : Nétoyera tout cela NET COMME LA MAIN. J'ai ſupprimé ces paroles ajoutées. En général, la traduction du P. Brumoy eſt dans tout cet endroit-ci, plus préciſe & plus dans le génie de la langue grecque & de la nôtre.

Enfin, il ne périra pas un ſeul marchand ſur mer.

LA HUPPE.

Comment cela ?

PISTHETERUS.

Il y aura toujours quelque Oiſeau qui avertira auparavant, & qui, ſi on le conſulte, répondra : « Ne vous embarquez pas ; il fera mauvais temps. » Embarquez-vous ; il y a à gagner. »

ÉVELPIS à part.

Bon, bon ; ſi cela eſt, il faut que je faſſe proviſion d'un navire & que je devienne pilote. Je n'ai pas envie de demeurer ici.

PISTHETERUS.

Ce ſera encore par les Oiſeaux que l'on découvrira ces niches cachées, où les anciens ont mis en dépôt leurs tréſors. Car les Oiſeaux les ſçavent. Auſſi a-t'on coutume de dire : « Perſone ne ſçait » où mon argent eſt niché, ſi ce n'eſt quelque Oi- » ſeau. »

ÉVELPIS à part.

Oh en ce cas, je vendrai mon navire. J'aime bien mieux acheter un hoyau, & déterrer des cruches pleines d'argent.

LA HUPPE.

Mais comment les Oiſeaux donneront-ils aux hommes la ſanté, puiſqu'elle habite chez les dieux ?

PISTHETERUS.

Hé n'eſt-ce pas une ſanté parfaite que la proſpérité ? Croyez-moi ; quand les affaires d'un homme ſont en mauvais état, on ne peut pas dire qu'il ſe porte bien.

LA HUPPE.

Comment les hommes parviendront-ils à la vieilleſſe, ſi l'olympe la retient pour ſoi ? Faudra-t'il qu'on meure au berceau ?

PISTHETERUS.

Non pas. Les Oiſeaux augmenteront la vie des hommes de trois cens ans.

LA HUPPE.

Et où prendre ces trois cens ans ?

PISTHETERUS.

Vous le demandez ? Chez eux-mêmes. Hé ne ſçavez-vous pas que la corneille vit cinq fois autant qu'un homme ?

ÉVELPIS.

Ah qu'il vaut bien mieux être ſous l'empire des Oiſeaux que ſous celui de Jupiter !

PISTHETERUS.

N'eſt-il pas vrai ? Il ne ſera pas beſoin de leur bâtir des temples de marbre, dont les portes ſoient dorées. Ils habiteront ſous des arbriſſeaux, ſous de petits chênes : & les plus vénérables d'entre eux n'auront pour temple qu'un olivier. Il ne faudra point aller ni à Delphes, ni juſqu'au temple d'Ammon, pour leur faire des ſacrifices. Nous n'aurons

n'aurons qu'à porter au pied de quelque arbouſier ou de quelque olivier ſauvage, une poignée d'orge ou de bled; & là les mains levées vers le ciel, prier les nouveaux dieux de nous acorder quelque grace, que nous obtiendrons ſur le champ, ſans qu'il nous en coûte rien de plus qu'un peu de froment [1].

LE CHŒUR.

O vous, qui m'êtes le plus cher de tous les vieillards après m'avoir été le plus odieux, non rien ne pourra jamais me déterminer à m'écarter de vos conſeils! Enflammé par vos ſages diſcours, j'ai fait ſerment, j'ai juré que les dieux ne conſerveroient plus gueres long-temps le ſceptre qu'ils m'ont uſurpé, pourvu que, fidele à vos paroles, inviolable dans vos promeſſes, vous vous engagiez ſans feinte & ſans détour, à joindre vos efforts aux miens contre les dieux.

LA HUPPE.

Par Jupiter, nous n'avons point de temps à perdre. Il ne faut pas s'endormir ici, ni temporiſer comme Nicias [2]: mais il faut au plutôt faire

[1] Depuis ces paroles de la huppé, J'OSE BIEN JURER QU'ELLE N'EN FERA RIEN, &c. juſqu'ici, c'eſt la traduction de M. Boivin conſervée exprès ſans aucun changement, pour qu'on puiſſe la comparer avec celle du P. Brumoy.

[2] De ſommeiller il n'eſt heure en effect,
Ny retifver comme Nicias fait.
Plutarque d'Amyot, VIE DE NICIAS, chap. XIV.

quelque chose. Cependant entrez d'abord chez moi. Vous allez trouver un ménage d'Oiseau, où il n'y a à présent que de la paille & quelque bois sec. Mais, à propos, dites-moi un peu votre nom.

PISTHETERUS.

C'est fort facile. Je m'appelle Pisthétérus.

LA HUPPE.

Et celui-ci ?

ÉVELPIS.

Evelpis, du territoire de Thrie.

LA HUPPE.

Jouissez tous deux d'une parfaite santé.

PISTHETERUS.

Nous sommes reconnoissans de vos vœux.

LA HUPPE.

Entrez donc, s'il vous plaît.

PISTHETERUS.

Allons, menez-nous, montrez-nous le chemin.

LA HUPPE.

Venez.

PISTHETERUS.

Hélas, c'est fait de moi ! Revenez, s'il vous plaît, sur vos pas. Dites-nous un peu comment nous pourrons vivre avec vous, ne pouvant pas voler comme vous ?

LA HUPPE.

Parfaitement bien.

PISTHETERUS.

Songez au moins à ce qui eſt dit dans les fables d'Eſope : « Que l'aigle s'aſſocia autrefois avec le » renard mal-à-propos & fort imprudemment. »

LA HUPPE.

Ne craignez rien. Vous n'aurez qu'à manger d'une certaine racine, & vous deviendrez aîlés.

PISTHETERUS.

Cela étant, entrons. Xanthias, Manodore, ç'à notre bagage.

LE CHŒUR.

Huppe, huppe ? Répondez.

LA HUPPE.

Que me voulez-vous ?

LE CHŒUR.

Menez dîner chez vous ces deux hôtes. Mais laiſſez-nous votre compagne, l'aimable Procné [1]. Faites-la venir, afin que mêlant nos voix à ſon chant mélodieux, nous prenions avec elle un doux paſſetemps.

PISTHETERUS.

Oh pour cela, vous ne devez pas le leur refuſer. Faites ſortir du nid cette petite ſirène, je vous en conjure ; faites la ſortir, afin que nous ayons auſſi le plaiſir de la voir.

1 ἀηδόνα, luſcinia, roſſignol.

LA HUPPE.

Vous le voulez : il faut vous obéir. Sortez, ma compagne, ſortez, & venez paroître devant nos hôtes.

SCENE VI.

PISTHETERUS, ÉVELPIS, LA HUPPE, PROCNÉ, LE CHŒUR.

PISTHETERUS.

O JUPITER, le joli petit Oiſeau ! Qu'elle eſt tendre ! Qu'elle eſt mignone !

ÉVELPIS.

Sçais-tu que je la preſſerois de bon cœur dans mes bras [1] ?

PISTHETERUS.

Elle eſt parée comme ſi elle étoit fille à marier.

ÉVELPIS.

Je ſerois preſque d'avis de lui aller préſenter un baiſer.

PISTHETERUS.

Hé ne vois-tu pas, mon pauvre ami, qu'elle a le nez pointu comme une broche ?

ÉVELPIS.

Hé bien ! Il n'y a qu'à lui peler le nez, comme

1 Ce vers eſt omis dans M. Boivin. Non ſaitu, che io volentieri la chiavarei ?

on pele un œuf : on enlevera cette écaille, qui lui couvre le viſage.

LA HUPPE.

Allons donc.

ÉVELPIS.

Menez-nous donc ſous d'heureux auſpices.

GRAND INTERMEDE, COMPOSÉ DE SIX PARTIES.

PREMIERE PARTIE.

LE CHŒUR s'adreſſant à Procné.

O le plus aimable, ô le plus tendre, ô le plus cheri de tous les Oiſeaux ! O Procné, chere compagne, toi qui fais le charme de nos chœurs, tu t'es donc rendue, oui tu t'es rendue à nos vœux : tu parois au milieu de nous pour nous enchanter par tes doux accens. Ah ! ne differe plus de nous faire entendre les ſons harmonieux de ton timbre éclatant : chante-nous ces anapeſtes ſur des airs dont les bois retentiſſent au printemps.

SECONDE PARTIE.

LE CHŒUR, de concert avec Procné, s'adreſſe aux ſpectateurs, & les invite à révérer les nouveaux dieux.

O vous, qui languiſſez dans votre vie obſcure,
Vous qu'à regret enfanta la nature :
Vous qui par-tout en bute aux caprices du ſort,
Semblables aux feuilles légeres,
Aux ſonges vains, aux ombres menſongeres,
Craignez à tous momens, ou ſouhaitez la mort :
Vous dont la fortune ſe joue ;
Vous dont le corps, formé de boue,
D'un plumage léger ignore le ſecours,
Foibles humains, écoutez nos diſcours ;
Ecoutez les Oiſeaux, dont la race immortelle,
Malgré les injures du temps
Conſervant à jamais une grace nouvelle,
Jouit d'un éternel printemps.
Voiſins du ciel, formés d'une ſubſtance pure,
Nous ne concevons rien de mortel ni de bas :
Nous vous dirons, des vents la force, la nature ;
Quelle cauſe produit la chaleur, la froidure,
Les tonerres, & les frimats :
Du chaos, de l'érebe, & de la nuit affreuſe
Nous vous retracerons l'image ténébreuſe :
Tout ce qu'on peut ſçavoir, dans nos murs s'apprendra ;
Vos plus fameux docteurs fermeront leur école ;

On n'admirera plus leur ſcience frivole :
De honte & de dépit Prodicus ſe pendra.

Avant l'air, la terre, & les mers,
Et ces brillans flambeaux dont l'Olympe ſe pare ;
Le chaos & la nuit, l'érebe & le tartare
Occupoient ſeuls tout l'Univers.
Enfin la nuit aux aîles ſombres
Enfante un œuf léger, l'érebe dans ſon ſein
Le reçoit, l'échauffe, & ſoudain
De cet œuf naît l'Amour. Il diſſipa les ombres.
Deux aîles d'or, qui brilloient ſur ſon dos,
Percerent de la nuit l'obſcurité profonde.
Plus léger que les vents, actif, & ſans repos,
Ce dieu par ſa vertu féconde,
Pour donner notre race au monde,
Dans le ſein de l'érebe anima le chaos.
Avant donc que l'Amour, pere de nos ancêtres,
Par de doux nœuds alliât tous les êtres,
Il n'étoit point encor d'Olympe ni de cieux.
Quand tout fut aſſorti par ſa toute puiſſance,
En divers temps prirent naiſſance
Le ciel, & l'océan, la terre, & tous les dieux.
Ainſi des Immortels l'orgueilleuſe nobleſſe
Doit nous céder les droits d'aîneſſe.
Nous venons de l'Amour : comme lui nous volons ;
Revêtus de légeres aîles,
A des bandes d'Amours ſouvent nous nous mêlons ;
Avec eux nous charmons
Les cœurs les plus rebelles [1].

1 Ces deux derniers vers ſont l'équivalent de ceux où Ariſtophane s'exprime ainſi : Et gli huomini amatori hanno diviſo à termini di tempo, per potenza noſtra, molti buoni putti, ch'hanno ſpergiurato : uno che da la coturnice, un' altro'l porfirione, l'altro l'oca, l'altro l'ucel perſico,

L'homme pour cent bonnes raiſons
Nous devroit en tout temps offrir des ſacrifices.
Hé que ne peut-il point ſous nos heureux auſpices !
C'eſt par nous qu'il prévoit le printems, les moiſſons,
Et la ſaiſon des fruits & celle des glaçons.
Il ſait qu'il faut ſemer lorſqu'au travers des nues
Vole vers la Libye un eſcadron de grues.
A ce ſignal les matelots
Prennent congé des vents pour dormir en repos.
Le bourgeois change de parûre,
Et pour vêtir Oreſte achete une fourrure.
Le milan, des beaux jours annonce la ſaiſon;
Tout renaît. La brebis dépouille ſa toiſon;
L'hirondelle voltige autour de ſa maiſon;
Et la veſte légere eſt enfin préférée
A la robe fourrée [1].
Qu'on ne vante plus Apollon;
On trouve ici Delphes, Dodonne, Ammon,
Sur la foi des Oiſeaux chacun tente fortune,
D'un hymen dangereux ſerre l'étroit lien,
Court aux armes, s'expoſe aux fureurs de Neptune,
Sans l'avis des Oiſeaux on ne hazarde rien [2].

De plus, on déſigne ſous le nom d'Oiſeau tout ce qui a rapport à la connoiſſance de l'avenir. L'Oiſeau lui-même eſt un préſage; l'éternuement vous l'appelez Oiſeau; le ſigne, Oiſeau; la voix,

1 Ces pronoſtics ſont tirés d'Héſiode, OPER. ET DIE. v. 45, 448 & 629.

2 Je ſuis obligé de ſupprimer ici dix-neuf vers de M. Boivin, qui a été très exact juſqu'à celui-ci, & de les remplacer par une traduction qui ſera moins agréable à lire, mais au moins qui rendra fidelement notre comique.

Oiſeau ; le valet, Oiſeau ; l'âne, Oiſeau. N'eſt-il donc pas évident que nous ſommes pour vous l'oracle Apollon. Si vous nous honorez comme des dieux, nous vous tiendrons lieu de Pythies, de vents, de ſaiſons, d'hiver, d'été & d'une douce chaleur. Nous n'irons pas, à l'inſtar de Jupiter, nous refugier au haut de la voûte des cieux : moins fiers, nous vivrons au milieu de vous, & nous vous comblerons, vous, vos enfans & vos neveux, de toutes ſortes de biens réunis à la ſanté : vous coulerez de longs jours dans le bonheur, dans la paix, dans la jeuneſſe, dans les ris, dans les danſes, dans les feſtins, & dans l'abondance de toutes choſes [1].

Enfin, prévenant vos ſouhaits,
Sur vous ſi largement nous répandrons nos graces,
Que dans peu vos mains ſeront laſſes
De recueillir tant de bienfaits.

1 γάλα τ' ἀρνίθων. Proverbe qui ſe dit des choſes très rares, ou des gens qui ſont dans l'abondance de toutes choſes. Voyez la préface de Pline ſur ſon Hiſtoire Naturelle.

TROISIEME PARTIE.

LE CHŒUR, ceſſant de parler aux ſpectateurs, apoſtrophe Procné, dont il vante le chant & les concerts qu'il a faits avec elle.

CHARMANTE ſirene des bois[1],
Philomele, combien de fois
Dans un ſombre vallon ſous la verte feuillée;
Ou ſur quelque rive émaillée,
Avons-nous aux échos fait répéter nos voix!
Pan, quittant les monts d'Arcadie,
Prêtoit l'oreille à notre mélodie,
Charmé de nos doux ſons;
Et Diane, avec ſes compagnes,
Danſoit ſur le haut des montagnes
Au bruit de nos chanſons.
Phrynique, d'une ardeur pareille
A l'ardeur de l'abeille,
Cueillant le ſuc de nos divins concerts,
En compoſoit le miel de ſes plus tendres airs.

1 Le grec ajoute : Tio, tio, tio, tio, tiotinx. Ces ſortes de cris ſe répetent aſſez ſouvent dans cette partie. M. Boivin ne les a pas rendus : il doit ſuffire d'en prévenir. J'ajouterai que cette partie eſt rendue fort librement par M. Boivin : mais le ſens des vers grecs ſe retrouvant dans les vers françois, je ne les remplacerai pas par une proſe qui pourroit être plus fidelle, mais qui ſeroit hériſſée de tio.

QUATRIEME PARTIE.

LE CHŒUR *se tourne vers les spectateurs une seconde fois.*

QUICONQUE souhaite vivre avec nous pour passer des jours heureux, qu'il vienne. On ne connoît parmi nous ni opprobres, ni crimes, ni peines légitimes : tout est honnête à nos yeux. Ici c'est un crime abominable de batre son pere : & parmi nous il n'y a rien de plus beau que d'aller trouver son pere & de lui dire en le frapant : Tenez-vous sur vos gardes, si vous voulez combatre [1].

Un esclave timide a fui plus d'une fois,
Et ses épaules marquetées
Souvent d'un bras trop lourd ont ressenti le poids.
Avec honneur il vivra sous nos loix,
Comme une francoline [2] aux ailes mouchetées.

S'il y a parmi vous quelque barbare Phrygien, tel que Spinthare, il sera métamorphosé en phrygile [3] de la race de Philémon.

1 M. Boivin n'a pas entendu ce passage. Dans le grec il y a : LEVEZ LES ERGOTS, SI VOUS VOULEZ COMBATRE. Allusion, remarque très bien le scholiaste, au combat des coqs. M. Boivin traduit : LA NATION DES COQS, L'ABSOUT ET LE RÉVERE : ce qui ne rend nullement : αἶρε πλῆκτρον, εἰ μάχει.

2 C'est l'attagas.

3 φρυγίλος. Oiseau.

. . . . . Un maraut, un faquin,
Exécestide enfin,
N'a qu'à choisir de quel sang il veut être,
Et nous l'en ferons naître.

Que si le fils de Pisias veut livrer les portes de la ville, qu'il devienne perdrix. Ce sera un digne fils de son pere : car nous ne faisons pas un crime de fuir comme des perdrix [1].

CINQUIEME PARTIE.

LE CHŒUR cesse de parler aux spectateurs, & continue de louer les concerts des Oiseaux.

Souvent à nos concerts des cygnes languissans,
Des cygnes que la parque aux sombres bords appele,
Batant tristement de l'aîle,
Sur les rives de l'hebre unissent leurs accens,
Et poussent jusqu'aux cieux leurs cris longs & perçans.
Le monstre le plus fier, attentif, immobile,
Semble saisi d'étonement.
Un calme serein & tranquile
Chasse les vents du liquide élément.
L'olympe retentit ; un doux ravissement
Possede la troupe immortelle :
Les graces, à l'envie s'unissant aux neuf sœurs,
Par une musique nouvelle
Charment les esprits & les cœurs [2].

[1] ἐκπερδικίσαι. Jeu de mots avec πέρδιξ γενέσθω.

[2] Toute cette partie est remplie de tio, de toto, &c. dans le grec.

SIXIEME PARTIE.

LE CHŒUR ſe retourne pour la troiſieme fois vers les ſpectateurs.

Ah qu'il eſt doux d'avoir des aîles !
Dépourvus d'un pareil ſecours,
Pauvres humains, on vous voit tous les jours
Eprouver en tous lieux cent diſgraces nouvelles.
Ah qu'il eſt doux d'avoir des aîles !
Lorſque l'ennuyeuſe longueur
D'une ſcene mélancolique
Cauſe une mortelle langueur
Au ſpectateur glacé d'une piece tragique,
En ce triſte & fatal moment
Il pourroit, s'il avoit des aîles,
Se dérober adroitement,
Et finir au plutôt des peines ſi cruelles.
Ah qu'il eſt doux d'avoir des aîles !
Jadis, ſi Patroclide eût eu le dos aîlé,
Il n'auroit pas ſouillé la ſcene;
Mais au plus vîte il ſe fût envolé,
Et délivré d'une fâcheuſe gêne,
Il ſeroit revenu ſans avoir rien troublé.
Ah qu'il eſt doux d'avoir le dos aîlé !

Si quelqu'un de nous, quel qu'il ſoit, avoit du goût pour la femme d'un autre, s'il appercevoit le mari de cette femme ſur les ſieges des ſénateurs, il prendroit ſon eſſor avec ſes aîles, vous laiſſeroit

là un instant, & reviendroit peu après reprendre ici sa place [1].

Le riche Ditréphès n'eut d'abord en partage
Que des aîles d'osier.
Ces aîles l'ont porté jusqu'au plus haut étage :
C'est aujourd'hui le coq de son quartier,
Et le plus haut huppé de tout le voisinage [2].
Ah qu'il est doux, mortels, en tout métier
D'être pourvu d'aîles & de plumage !

1 Tout ce morceau en prose est omis dans M. Boivin.

2 Grec : Il est devenu phylarque de cavalerie, puis chef, & ensuite homme d'importance, de rien qu'il étoit..... Le phylarque étoit, à Athenes, le chef d'une des compagnies de cavalerie. Il y avoit dix de ces compagnies, autant que de tribus. Voyez Pollux, I, 128, & VIII, 94.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PISTHETERUS, ÉVELPIS, travestis en Oiseaux.

PISTHETERUS.

Te voilà donc avec ton nouvel équipage ? En vérité, je n'ai jamais rien vu de plus plaisant.

ÉVELPIS.

Qu'as-tu à rire ?

PISTHETERUS.

Je ris de tes aîles. Sçais-tu bien à quel Oiseau tu ressembles, à présent que tu es aîlé ? Tu ressembles tout-à-fait à un oison ébauché [1].

ÉVELPIS.

Et toi à un merle tondu.

PISTHETERUS.

Voilà des ressemblances qui nous conviennent parfaitement ; &, comme dit fort bien Eschyle,

Ces plumes ne sont point des plumes étrangeres [2].

1 Ébauché, est du P. Brumoy. C'est le mot propre. M. Boivin traduit : Dont les plumes sont tombées. Il n'y a rien de cela dans le grec.

2 Vers parodié des Mirmidons d'Eschyle, où un aigle abatu par une flèche dont il est percé, s'exprime ainsi en voyant les plumes qui

SCENE II.

LA HUPPE, PISTHETERUS, ÉVELPIS, MANDORE, XANTHIAS.

LA HUPPE.

Hé bien, que faut-il faire ?

PISTHETERUS.

Premierement, il faut donner un nom à notre ville, mais un nom pompeux & magnifique ; & après cela ſacrifier aux nouveaux dieux.

ÉVELPIS.

J'en ſuis d'avis auſſi.

LA HUPPE.

Voyons ; quel nom lui donnerons-nous ?

PISTHETERUS.

Voulez-vous que nous lui donnions ce grand nom, ce nom illuſtre de la ville des Lacédémoniens, & que nous la nommions SPARTE ?

ÉVELPIS.

O ciel ! Je nommerois ma ville Sparte, moi !

garniſſoient l'autre extrémité de la flèche : CE NE SONT POINT LA LES PLUMES D'AUTRUI, CE SONT BIEN LES NOTRES QUI NOUS ATTAIGNENT DANS LES AIRS. Ce qui eſt devenu proverbe. Voyez Gataker, Miſcell. Poſth. cap. XII, & Athénée XI, 12. On trouve dans ce dernier endroit l'application la plus plaiſante de ce proverbe.

Je

Je ne voudrois même pas pour mon petit lit, les plus belles sangles de spart [1], n'en aurois-je que de jonc.

PISTHETERUS.

Comment la nommer donc ?

ÉVELPIS.

Donnez-lui quelque grand nom tiré des nues, de la région supérieure.

PISTHETERUS.

Aimeriez-vous le nom de NÉPHÉLOCOCCYGIE ?

LA HUPPE.

Ah le beau nom, le nom magnifique que vous avez trouvé !

ÉVELPIS.

N'est-ce pas ainsi qu'on nomme une certaine ville, où sont les richesses immenses de Théagene, & toutes celles d'Eschine ?

PISTHETERUS.

Justement : & j'espere que celle-ci vaudra mieux que les plaines de Phlegre, où les dieux firent tant les rodomonts après avoir batu les géans.

ÉVELPIS.

O la grande & opulente ville ! Mais quel dieu

1 Depuis 1777 nous ayons une manufacture de sparterie à Paris. Voyez sur le spart Pline, XIX, 7, & les notes de M. Brotier. On doit juger de la haine d'Evelpis pour Sparte, puisqu'il ne voudroit pas que ce nom entrât dans la structure de son triste grabat.

en sera le patron ? En l'honneur duquel ferons-nous le péplos [1] ?

PISTHETERUS.

Que ne laissons-nous cet honneur à Minerve ?

ÉVELPIS.

Une ville peut-elle passer pour bien policée, dans laquelle on voit une femme porter les armes, pendant que Clisthene, oubliant qu'il est homme, y porte la quenouille ?

PISTHETERUS.

Mais qui donc présidera à la nouvelle forteresse [2] ?

LA HUPPE.

Un Oiseau d'entre nous, originaire de Perse. Par-tout il passe pour être le plus terrible enfant de Mars.

ÉVELPIS.

O l'enfant de Mars ! C'est précisément son fait d'habiter sur les pierres.

PISTHETERUS.

Ça maintenant (à Evelpis) va-t'en dans l'air aider à bâtir. Porte des pierres. Deshabille-toi, & dé-

1 Cette derniere question est omise dans M. Boivin & dans le P. Brumoy. Elle prouve que chaque ville avoit son péplos, en l'honneur du dieu qui en étoit le patron. Le traducteur italien a rendu cette question.

2 Grec : Mais qui sera chargé de la garde du mur pélargique de la citadelle..... Aristophane fait ici allusion aux cigognes (en grec πέλαργος de πελὸν ἀργὸν) ; & il a malignement changé le mot πελασγικὸν en celui de πελαργικὸν. Voyez Meursius, IN CECROPIA, cap. V. & ATT. LECT. VI, 1.

trempe du mortier. Porte l'auget en haut. Tombe de l'échelle. Diſpoſe les ſentinelles. Entretiens toujours le feu. Va de tous côtés avec la clochete. Répoſe-toi. Députe un ambaſſadeur de bas en haut vers les dieux, & un de haut en bas vers les hommes, & enſuite vers moi.

ÉVELPIS.

Vous (à la huppe) demeurez ici pour faire la moue.

PISTHETERUS.

Va-t'en (à Evelpis), mon ami, va vîte où je t'envoie. Car rien de tout ce que je dis ne ſe fera ſans toi. Pour moi, je vais faire venir un prêtre, qui prenne ſoin de la conduite du ſacrifice. Ho, garçon, garçon, la corbeille & le baſſin.

LE CHŒUR.

Nous nous réuniſſons à vous, nous acquieſçons à vos deſirs, nous vous exhortons même à offrir avec pompe & avec éclat vos prieres aux dieux, & à charger de victimes leurs autels, en témoignage de reconnoiſſance. Allons, allons, faiſons tout retentir de nos chants en l'honneur d'Apollon, & que Chœris concerte avec nous.

SCENE III.

PISTHETERUS, LA HUPPE, LE SACRIFICATEUR.

PISTHETERUS.

Cessez, cessez de souffler. Que vois-je, bons dieux! J'ai vu bien des choses & bien extraordinaires; mais je n'avois point encore vu de corbeau avec une museliere.

LA HUPPE.

Sacrificateur, faites votre office. Sacrifiez aux nouveaux dieux.

LE SACRIFICATEUR.

C'est ce que je vais faire. Mais où est la corbeille sacrée, & celui qui la porte? Priez d'abord la Vesta des Oiseaux, & le milan dieu pénate, & ensuite tous les Oiseaux, dieux & déesses, olympiens & olympiennes.....

LE CHŒUR.

O épervier, dieu de Sunium, je vous salue, ô roi pélargique!

LE SACRIFICATEUR.

.....Et le cygne de Delphe & de Délos, & Latone la grande caille, & Diane ce charmant tarin [1].

1 ακαλανθίδι.

PISTHETERUS.

On ne la nommera donc plus Colænis [1], mais tarin.

LE SACRIFICATEUR.

.....Et Bacchus le Phrygile [2], & l'autruche, cette grande mere des dieux & des hommes.....

LE CHŒUR.

O divine autruche, ô cybele, mere de Cléocrite [3],

Gardez de mal, comblez de biens
Les Néphéloccygiens,
Et de Chio les citoyens.

PISTHETERUS.

J'aime assez voir les citoyens de Chio par-tout fourrés.

LE SACRIFICATEUR.

Prions aussi les héros, & les héroïnes, & leurs enfans, la poule sultane [4], le pélican, le péli-

1 Κολαινὶς. Nom donné à Diane par un de ses adorateurs, ainsi appelé.

2 καὶ φρυγίλῳ Σαβαζίῳ. Le scholiaste observe ici qu'Aristophane joue sur le mot φρυγιλῳ, parce que les Phrygiens φρύγες honoroient Sabazius ou Bacchus.

3 M. Boivin n'a nullement rendu le texte grec depuis ces paroles du chœur, O ÉPERVIER, DIEU DE, &c. jusqu'ici. Il a fondu tout ce colloque du chœur, du sacrificateur & de Pisthétérus dans une invocation où il fait paroître quantité d'Oiseaux dont il n'est pas question dans le grec. Au reste, j'ai conservé les trois derniers vers de cette invocation qui rendent fort bien les expressions du chœur.

4 πορφυρίωνι.

cin [1], le phlexide [2], le tétras [3], le paon, l'effraye, le baſcas [4], l'élaſas [5], le héron, le goëland brun [6], la nonnette [7], la méſange [8].....

PISTHETERUS.

Finiſſez donc, peſte de vous, finiſſez d'appeler. Hé, hé, pauvre diable! à quel ſacrifice invitez-vous des balbuzards [9] & des vautours! Ne voyez-vous pas qu'un milan ſeul ſuffiroit pour enlever tout ce qu'il y a de viandes? Allez vous promener vous & vos couronnes. Je ſacrifierai bien moi-même.

1 πελεκίνῳ.

2 φλέξιδι.

3 τέτρακι.

4 βάσκα.

5 ἐλασᾷ.

6 καταράκτῃ. Le traducteur latin met FALCO.

7 μελαγκορύφῳ. Nonnette, méſange à tête noire, ou fauvette à tête noire. Voyez M. de Buffon, tom. IX, DES OISEAUX, pag. 263, édit. in-12.

8 καὶ αἰγιθάλλῳ. — C'eſt ainſi que ce commencement de vers incomplet, eſt écrit dans l'édition de M. Brunck. L'Italien traduit, EGITALLO; le Latin, PARUM; pour moi je traduis MÉSANGE, & je rendrois plus volontiers ce mot par ÆGITHUS, qui eſt le mot de Pline X, 95. Car on n'y trouve point ARGATILIS, ni par conſéquent Aigithalos, comme le ſuppoſe M. de Buffon, qui ne parle que d'après une édition très incorrecte de Pline, de laquelle on ne peut jamais tirer une autorité ſuffiſante. Il y a mieux, c'eſt que dans le manuſcrit d'Ariſtophane, n°. 2712, que j'ai fait connoître, on n'y lit point αἰγιθάλλῳ; mais ſeulement αἰγ$^{\theta}_{\iota}$ ainſi figuré.

9 ἁλιαιήτους.

LE SACRIFICATEUR.

Laiſſez, je vais recommencer l'aſperſion, chanter un nouvel hymne plein de ſentimens pieux & dévots, & invoquer les dieux, au moins un d'entr'eux, pourvu que vous ayez encore aſſez de proviſions : Car vous devez convenir que tout ce que vous prétendez offrir, ſe réduit à de la barbe & à des cornes.

PISTHETERUS.

Sacrifions, & prions les dieux emplumés.

SCENE IV.

LE SACRIFICATEUR, PISTHETERUS, UN POETE.

LE POETE.

CHANTEZ, muſes, chantez Néphélococcygie ;
Publiez ſa grandeur chez cent peuples divers :
Que du bruit de ſon nom la terre ſoit remplie
Par vos hymnes & par vos vers.

PISTHETERUS.

Qu'eſt-ce que ceci ! D'où êtes-vous, je vous prie ? Qui êtes-vous ?

LE POETE.

Je ſuis un chantre dont les ſons égalent la douceur du miel. Je ſuis le ſerviteur alerte des muſes, comme dit Homere.

PISTHETERUS.

Pour un valet, vous avez de bien grands cheveux.

LE POETE.

Parlez mieux, de grace. Le poëtes ſont les miniſtres alertes des muſes, comme dit Homere.

PISTHETERUS.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que vous avez un ſurtout ſi ſec. Mais monſieur le poëte, où venez-vous vous perdre ici ?

LE POETE.

J'ai compoſé des vers ſur votre Néphélococcygie, pluſieurs & excellens dithyrambes, des parthénées [1], & des vers à la Simonide.

PISTHETERUS.

Vous en avez fait ? Hé depuis quand ?

LE POETE.

Il y a long-temps. Il y a long-temps que je vante cette fameuſe ville.

PISTHETERUS.

Hé le ſacrifice que je fais préſentement, n'eſt-ce pas celui de ſa fondation, & ne viens-je pas de lui donner un nom, comme à un enfant qui ne fait que de naître [2] ?

1 Chanſons faites pour être chantées par des troupes de jeunes filles. Voyez les Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. t. XIII, p. 262, & Plutarque, t. XXII, p. 199. Paris, Cuſſac.

2 Dix jours après la naiſſance d'un enfant, le pere raſſembloit ſes parens & ſes amis, donnoit un nom à ſon enfant, offroit un ſacrifice,

LE POETE.

Tel qu'un courſier plus prompt que les éclairs
Parcourt l'olympique carriere,
Telle pour les Neuf Sœurs fend le vague des airs
Une infatigable courriere.
Mais, ô pere ſacré, GRAND FONDATEUR D'ETNA [1],
Récompenſe mes ſoins.....

PISTHETERUS.

Ce peſte de poëte-là ne nous laiſſera pas en repos, ſi nous ne lui donnons quelque choſe pour nous débarraſſer de lui. Hé, Manodore, tu as une caſaque & une veſte. Donne-lui ta caſaque. Tenez, on vous donne cela : auſſi-bien paroiſſez-vous tout morfondu.

LE POETE.

Ma muſe, noble & hautaine,
Aime les cœurs bienfaiſans.
Sans s'abaiſſer & ſans peine
Elle accepte les préſens.
Mais, ô héros adorable,
D'une oreille favorable
Daigne entendre ces beaux vers
De l'harmonieux Pindare.....

PISTHETERUS.

Cet homme-ci ne nous laiſſera pas en paix.

LE POETE.

Sur une rive barbare,

& donnoit enſuite un repas à tous ceux qui avoient comme ſervis de témoins. Voyez Meurſius, Gr. Fer. in Αμφιδρόμια.

[1] Alluſion à un vers de Pindare.

Affreux ſéjour des hivers,
L'infortuné Straton en de vaſtes déſerts
Erre avec le Scythe Nomade.
Son corps languiſſant & malade,
Aux injures de l'air en tout temps expoſé,
N'oppoſe aux aquillons qu'un vêtement uſé,
Sa veſte par lambeaux, honteuſe, mépriſée,
Craint les yeux du public, dont elle eſt la riſée.

Comprenez-vous ce que je dis ?

PISTHETERUS.

Je comprends bien que vous demandez auſſi une veſte. Hé, donne-lui auſſi ta veſte. Il eſt raiſonnable de faire du bien aux poëtes. Prenez cela, & allez-vous-en.

LE POETE.

Je m'en vais, & en m'en allant je ferai des vers en l'honneur de votre ville.

Muſe, qui ſur un trône d'or
Es aſſiſe au haut du Parnaſſe,
Daigne ſeconder mon audace,
Et prendre en ma faveur un plus rapide eſſor,
Je ſuis venu, j'ai vu cette plage brillante,
Cette ville froide & tremblante,
Cette plaine fertile en éclairs, en frimats,
La la la la la la la, &c.

PISTHÉTÉRUS.

Oui, par Jupiter. Mais avec cette veſte que tu as reçu de nous, te voilà ſauvé de ces frimats.

Hé qui diable ſe ſeroit imaginé que cet homme dût ſi-tôt entendre parler de notre ville ! Pour moi,

je n'aurois jamais craint un tel malheur. Reprenez l'aſperſoir, & faites le tour de l'autel.

SCENE V.

PISTHETERUS, LE SACRIFICATEUR, LA HUPPE, LE DEVIN qui débite des oracles.

LE SACRIFICATEUR.

Ceſſez de vous faire entendre.

LE DEVIN.

Arrêtez : ne touchez pas à la victime.

PISTHETERUS.

Hé qui es-tu toi ?

LE DEVIN.

Qui je ſuis ? Je ſuis le porteur des oracles.

PISTHETERUS.

Ah, je vais t'en donner.

LE DEVIN.

Ah malheureux ! Ne mépriſe pas ainſi les choſes ſaintes. Il y a un oracle de Bacis, qui parle ouvertement de Néphélococcygie.

PISTHETERUS.

Si cela eſt, pourquoi n'en donnois-tu pas avis avant que l'on bâtît cette ville ?

LE DEVIN.

Le ciel ne me le permettoit pas.

PISTHETERUS.

Oh rien n'empêche d'entendre ton oracle.

LE DEVIN.

Quand vers Corinthe & Sicyone
La blanche corneille & le loup s'allieront.

PISTHETERUS.

Que font là les Corinthiens ? Qu'ont-ils de commun avec nous ?

LE DEVIN.

Bacis par ces mots veut parler de l'air.
Que d'abord à la terre on immole un bélier ;
Et que pour récompenſe on donne
A celui des mortels, qui viendra le premier
Annoncer de ma part ce que le ciel ordonne,
Chauſſure neuve, & vêtement entier.

PISTHETERUS.

La chauſſure y eſt-elle auſſi ?

LE DEVIN.

Prenez le livre, & liſez.
Pour prix d'un tel avis qu'on lui verſe du vin.
Qu'une portion légitime
Des entrailles de la victime
Lui rempliſſe la main.

PISTHETERUS.

Quoi, les entrailles y ſont auſſi ?

LE DEVIN.

Prenez le livre, & liſez.
Mortel, divin mortel, ſi tu ſuis mon conſeil,
A l'aigle tu ſeras pareil.

Mais si tu t'y refuses, tu ne seras ni tourterelle, ni aigle [1], ni pie.

PISTHETERUS.

Quoi, cela y est aussi ?

LE DEVIN.

Prenez le livre, & lisez.

PISTHETERUS.

Cet Oracle ne s'accorde gueres avec celui qu'Apollon ma dicté.

Quand un imposteur effronté,
Le ventre à jeun, par de vains artifices
Viendra troubler vos sacrifices,
Sans être par vous invité ;
A grands coups de fourche, & de gaules
Brisez-lui les épaules.

LE DEVIN.

Je pense que tout cela n'est que pure plaisanterie.

PISTHETERUS.

Prenez le livre, & lisez.

Rouez-le de coups de bâton :
Point de quartier, s'il ne fuit au plus vîte,
Fût-ce un aigle, fût-ce Lampon,
Fut-ce l'illustre Diopithe.

LE DEVIN.

Quoi, cela y est aussi ?

PISTHETERUS.

Prenez le livre, & lisez. Allons hors d'ici, hors d'ici.

1 Cette phrase de prose est omise dans M. Boivin.

LE DEVIN.

Ah malheureux que je ſuis.

PISTHETERUS.

Tu ne t'en iras pas au plus vîte ? Tu n'iras pas débiter ailleurs tes oracles ?

SCENE VI.

PISTHETERUS, LE SACRIFICATEUR, MÉTON, géometre.

MÉTON.

Je viens chez vous, pour.....

PISTHETERUS.

En voici d'un autre. Que venez-vous faire ici vous ? Quel eſt votre deſſein ?

MÉTON.

Je veux arpenter l'air, & vous le partager en arpens.

PISTHETERUS.

Hé qui êtes-vous donc, de par tous les dieux ?

MÉTON.

Je ſuis ce fameux Méton, connu par toute la Grece, comme à Colone même.

PISTHETERUS.

Mais, dites-moi, quels inſtrumens avez-vous là ?

MÉTON.

Ce ſont des regles pour meſurer l'air. Car d'abord

vous ſçaurez que l'air eſt entierement fait comme un four. C'eſt pourquoi appliquant par en haut cette regle courbe, puis poſant le compas..... Vous m'entendez bien ?

PISTHETERUS.

Moi ? Je ne vous entends point du tout.

MÉTON.

J'appliquerai une regle droite, & je prendrai ſi bien mes dimenſions que je ferai un cercle quarré, & que je tracerai le forum au centre. A cette place aboutiront de toutes parts des rues droites, ſemblables aux brillans rayons du ſoleil, qui eſt rond lui-même.

PISTHETERUS.

A ce que je vois, cet homme eſt un ſecond Thalès. Méton.....

MÉTON.

Hé bien, qu'eſt-ce ?

PISTHETERUS.

Monſieur le géometre, je ſuis de vos amis ; je ne ſçais ſi vous le ſçavez. Croyez-moi, retirez-vous au plus vîte.

MÉTON.

Qu'ai-je donc à craindre ?

PISTHETERUS.

On bannit d'ici certaines gens, comme on fait de Lacédémone. On leur donne la chaſſe. Rien que coups de bâton pour eux par toute la ville.

MÉTON.

Y a-t'il parmi vous des séditieux ?

PISTHETERUS.

Nullement.

MÉTON.

Que voulez-vous donc dire ?

PISTHETERUS.

Nous avons résolu d'un commun avis de chasser d'ici toute sorte d'imposteurs.

MÉTON.

Je ferai donc bien de m'en aller.

PISTHETERUS.

Je ne sçais si vous pourrez devancer les coups de bâton. Les voilà qui accourent au grand galop. Ils vous ont parbleu atteint.

MÉTON.

Malheureux que je suis ! On m'assomme.

PISTHETERUS.

Ne vous le disois-je pas il y a une heure ? Allez ; allez, avec vos mesures, mesurer ailleurs à votre maniere.

SCENE VII.

PISTHETERUS, LE SACRIFICATEUR, UN MAGISTRAT [1].

LE MAGISTRAT.

Où sont les inspecteurs chargés du soin des étrangers?

PISTHETERUS.

Quel est ce Sardanapale [2]?

LE MAGISTRAT.

Je viens ici, parce que la fève m'a fait échoir l'intendance de Néphélococcygie.

PISTHETERUS.

L'intendance! Hé qui vous envoie ici?

LE MAGISTRAT.

Un fâcheux oracle de Téléas.

PISTHETERUS.

Dites-moi, voulez-vous que nous n'ayons point d'affaires ensemble? Voulez-vous vous en aller? J'aime mieux vous donner quelque chose.

1 ἐπίσκοποι, episcopi. Les fonctions de ces magistrats étoient de surveiller au maintien de l'ordre, à l'exécution des loix, au soutien des opprimés. Ces magistrats nous sont représentés par nos intendans, & dans l'ordre de la religion par nos évêques. SED QUIS CUSTODIET IPSOS CUSTODES, dit Postel au sujet des évêques? DE MAGISTRAT. ATHEN. cap. ulti.

2 Ces deux premieres questions sont omises dans M. Boivin.

LE MAGISTRAT.

Oui-da : auſſi-bien avois-je à haranguer chez nous, où l'on m'a chargé de quelques affaires pour Pharnacès.

PISTHETERUS.

Allez-vous-en avec cela [1]. Voilà ce que j'avois à vous donner.

LE MAGISTRAT.

Que veut dire cela ?

PISTHETERUS.

C'eſt une harangue pour Pharnacès.

LE MAGISTRAT.

Je vais prendre des témoins comme on oſe me fraper, moi qui vient ici en qualité d'intendant.

PISTHETERUS.

Tu ne t'envoleras pas au plutôt ? Tu n'emporteras pas tes patentes [2] ! N'eſt-ce pas une choſe enrageante ! Ils envoient des intendans à une ville, avant que le ſacrifice de ſa fondation ſoit achevé.

1 Il lui donne des coups de bâton.

2 Tes cornets, dans le grec : Tes vaſes à ſuffrages.

SCENE VIII.

UN FAISEUR DE LOIX, LE MAGISTRAT, PISTHETERUS, LE SACRIFICATEUR.

LE FAISEUR DE LOIX.

QUE SI UN BOURGEOIS DE NÉPHÉLOCOCCYGIE A FAIT QUELQUE INJURE A UN BOURGEOIS D'ATHENES.....

PISTHETERUS.

Quel eſt cet autre fâcheux avec ſes loix ?

LE FAISEUR DE LOIX.

Je ſuis un crieur des édits du peuple, & je viens voir ſi vous en voulez acheter.

PISTHETERUS.

Quoi ?

LE FAISEUR DE LOIX.

Afin que les Néphélococcygiens faſſent uſage des mêmes meſures, poids, & réglemens que les Olophyxiens [1].

PISTHETERUS.

Je vais, en te roſſant, t'apprendre les poids des Ototyxiens [2].

LE FAISEUR DE LOIX.

Quelle rage vous tient ?

1 Habitans d'une bourgade de l'Attique.

2 Jeu de mots. Sous prétexte d'avoir mal entendu OLOPHYXIENS, Piſthétérus dit Ototyxiens, pleureurs.

PISTHETERUS.

Ne t'en iras-tu pas, avec tes loix ? Je t'en ferai ſuivre aujourd'hui de bien dures.

LE MAGISTRAT.

Je déclare à Piſthétérus qu'il ait à comparoître en juſtice le mois de munychion.

PISTHETERUS.

Oui ? Tu es donc encore ici ?

LE FAISEUR DE LOIX.

ET SI QUELQU'UN CHASSE LES MAGISTRATS, ET NE LES VEUT PAS RECEVOIR SELON LA LOI AFFICHÉE SUR LA COLONNE.....

PISTHETERUS.

Et toi auſſi, te voilà encore ? Ah quelle miſere eſt-ce-ci !

LE MAGISTRAT.

Je te ferai périr. Je te ferai condamner à une amende de dix mille drachmes.

PISTHETERUS.

Et moi, je vais faire ſauter tes patentes.

LE MAGISTRAT.

Souviens-toi de ce jour que tu fis tes ordures près de la colonne.

PISTHETERUS.

Par la mort, qu'on me le ſaiſiſſe. Ah ! tu ne m'atends pas.

LE SACRIFICATEUR.

Sortons d'ici au plutôt : entrons là-dedans, & allons ſacrifier le bouc aux nouveaux dieux.

INTERMEDE
OU
ENTRE-ACTE COMPOSÉ DE IV PARTIES.

PREMIERE PARTIE.

Les Oiſeaux entre eux.

ENFIN aux Oiſeaux tout-puiſſans
Les mortels vont offrir leurs vœux & leurs encens.
Déjà, pour nous rendre propices,
Par-tout ſur nos autels fument leurs ſacrifices.
Rien n'échape à nos yeux dans ce vaſte univers :
Mille inſectes divers
Aux arbres, aux bourgeons, aux fruits livrent la guerre ;
Nous en purgeons la terre.
Ceux qui de leur poiſon infectent les jardins ;
Ces petits aſſaſſins,
Qui font mourir les fleurs, ces dangereuſes peſtes,
Ces ennemis funeſtes,
Sont par nous mis à mort, & diſparoiſſent tous,
Accablés ſous nos coups.

SECONDE PARTIE, en forme d'édit.

LE CHŒUR ſe retourne vers les ſpectateurs.

LES Oiſeaux en ce jour de fête [1],
Mortels, vous font ſçavoir, que quiconque oſera

1 M. Boivin a omis les premiers vers de cette partie. On y lit : On

De Philocrate mort leur apporter la tête,
Un talent d'or il recevra,
Et quatre fois autant qui vif l'amenera ;
D'autant que ce boureau, ce maudit Philocrate;
Cent fois plus cruel qu'un pirate,
Les outrage en mille façons ;
Faiſant enfler comme ballons
Beccaſe, gelinotes, cailles,
Grives, & ſemblables volailles ;
Vendant ſept à ſept les pinſons,
Et les enfilant comme perles
Par longs colliers & par cordons ;
Inſultant à de pauvres merles ;
Quelquefois même ſans reſpect
Les lardant de leur propre bec,
Cruel affront, honteux ſupplice !
Enfin en d'étroites priſons
Retenant d'innocens pigeons,
Viſible & criante injuſtice !
A CES CAUSES nous deſirons
Que vif ou mort on nous le livre ;
Ce voleur indigne de vivre.
Voulons encore & déclarons,
Que ſi quelqu'un dans ſes volieres
Tient priſonniers, ou priſonnieres,
Il les remette en liberté,
A peine de ſe voir traité,
Comme il aura traité nos bien-aimés confreres,
C'eſt-à-dire, d'être arrêté,
Mis en priſon, chargé de chaînes,

entend publier de toutes parts, Si quelqu'un tue Diogoras le Mélien, il aura un talent. On en donnera autant à qui tuera un des tyrans morts. D'un autre côté, les Oiſeaux, &c.

Soumis à de pareilles gênes,
Car telle eſt notre volonté.

TROISIEME PARTIE.

Les Oiſeaux entre eux.

Oiseaux, que votre ſort eſt doux!
L'olympe même a-t'il rien qui l'égale?
Sans manteau, ſans fourrures on mépriſe chez vous
Des plus triſtes hivers le plus âpre courroux.
En plein été, quand l'ardente cigale
Remplit de cris aigus tous les lieux d'alentour,
Dans des vallons fleuris, ſous des feuillages ſombres
Vous goûtez la fraîcheur des ombres
Au milieu des ardeurs du jour.
L'hiver revient-il à ſon tour?
Loin des forêts & des campagnes,
Sous quelque antre, à l'abri des injures du temps,
Vous prenez de doux paſſetemps
Avec les nymphes des montagnes.
Enfin quand les zéphirs ramenent le printemps,
Alors, donnnant l'eſſor à vos rapides aîles,
Vous moiſſonez dans les bois, dans les prés,
Des myrtes amoureux les ſemences nouvelles,
Et les fleurs les plus belles,
Dont au retour d'avril les jardins ſont parés [1].

1 En place de ces deux vers on lit dans le grec : Et les petits jardins des grâces.

QUATRIEME PARTIE.

LE CHŒUR ſe retourne vers les ſpectateurs, & apoſtrophe les juges.

JUGES, écoutez-nous, & peſez nos promeſſes.
Si vous nous accordez le prix,
Nous vous offrons plus de richeſſes
Que les trois fameuſes déeſſes
N'en offrirent jamais au célebre Pâris.
D'abord au fond de vos caſſettes.
Chouettes d'or feront leur nids :

Et elles en expulſeront toutes les petites eſpeces. Bien plus vos habitations reſſembleront à des temples : nous ajouterons des toits au-deſſus de vos maiſons.

Si le peuple [1] un jour vous emploie
A calculer ſes revenus,
Alors tous les Oiſeaux de proie
Vous fourniront d'ongles crochus.
Enfin lorſqu'à vos yeux une ſuperbe table
Etalera cent mets délicieux ;
De grands becs, de longs cols, de jabots ſpacieux
Nous armerons votre faim indomtable.
Mais ſi, nous refuſant un ſuffrage équitable,
Vous mépriſez des dons ſi précieux ;
Contre le châtiment, qu'ici l'on vous aprête,

[1] Le peuple étoit le maître à Athenes.

Songez à vous pourvoir [1],
Sur-tout aux plus beaux jours de fête :
Car pour lors nous ferons pleuvoir [2]
Sur vos vêtemens, sur vos têtes
Un déluge incommode, & d'horribles tempêtes,
Que vous ferez bien de prévoir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PISTHETERUS, LE CHŒUR.

PISTHETERUS.

O brillante assemblée, le sacrifice est fait. Mais je m'étone de ce qu'il ne vient des murs aucun courier pour nous instruire de ce qui se passe. Ah vraiment en voici un qui accourt à grand pas [3].

1 Grec : Songez à vous fabriquer des lunules, comme on en voit au-dessus des statues.

2 Il y a dans Horace une imprécation, qui peut servir de commentaire à cet endroit. Il fait dire à Priape :

Mentior at si quid, merdis caput inquiner albis
Corvorum.

Satyr. I, 6, 36. edit. de Sanadon.

3 Αλφειὸν πνέων. Proverbe. Voyez Suidas. V. ἀλλ' οὗτοι, & voce Ἀλφειός.

SCENE II.

PISTHETERUS, LE CHŒUR, UN COURIER.

LE COURIER.

Ou, où, où, où, où eſt? Où, où, où eſt? Où, où eſt Piſthétérus, le ſeigneur de ces lieux?

PISTHETERUS.

Me voilà.

LE COURIER.

La maçonnerie des murs eſt achevée.

PISTHETERUS.

Bon, bonne nouvelle.

LE COURIER.

On ne peut rien voir de plus beau ni de plus magnifique. Deux chars de front, traînés par des chevaux de la grandeur du cheval de Troye, & conduits l'un par Théagene [1], & l'autre par Proxénide l'Hyperbolique, paſſeroient deſſus à l'aiſe.

PISTHETERUS.

Eſt-il poſſible?

LE COURIER.

A l'égard de la hauteur, je l'ai auſſi meſurée moi-même, elle eſt de cent orgyes [2].

1 Il a déjà été noté comme grand hâbleur.

2 L'orgye a ſix pieds ou quatre coudées; le pied vaut quatre palmes, & la coudée ſix. Hérodote, liv. II.

PISTHETERUS.

O Neptune, quelle hauteur ! Mais quels maçons ont pu conſtruire une ſi haute muraille ?

LE COURIER.

Les Oiſeaux ſeuls. Autre qu'eux n'y a mis la main, ni tuilier d'Egypte, ni tailleur de pierre, ni charpentier. Ils ont tout fait eux-mêmes. J'en ſuis encore dans l'admiration. Premierement près de trente mille grues, venant de Libye, ont déchargé des pierres qu'elles avoient avalées. Ces pierres, deſtinées aux fondemens, ont été taillées par le bec des crex [1]. Dix mille autres cigognes portoient de la brique, pendant que des pluviers [2] & d'autres Oiſeaux de riviere faiſoient l'office de porteurs d'eau.

PISTHETERUS.

Hé, qui portoit le mortier ?

LE COURIER.

Des hérons, dans des augets.

PISTHETERUS.

Mais comment pouvoient-ils le mettre dans des augets ?

LE COURIER.

Le moyen qu'on a trouvé eſt merveilleux. Des

[1] Κρέξ.

[2] M. Boivin avoit traduit le mot χαραδρωί, par loriot. Il ne devoit pas ignorer que le loriot n'eſt pas un Oiſeau de riviere.

oiſons, occupés à batre le mortier, le jetoient dans l'auget avec leurs pieds comme avec des pelles.

PISTHETERUS.

En vérité, c'eſt un bel inſtrument que les pieds.

LE COURIER.

Les cannes ont auſſi porté beaucoup de brique avec leurs tabliers 1. Pour ce qui eſt des hirondelles, elles voloient inceſſamment en haut, le mortier dans le bec, & la truelle ſur l'épaule, ainſi que des meres qui portent leurs enfans ſur leur dos.

PISTHETERUS.

Quel beſoin après cela de payer des ouvriers? Ça dites moi, la charpente? Qui eſt-ce qui l'a faite?

LE COURIER.

Les pélicans. Ces Oiſeaux ſont de très habiles ouvriers. Ils ont charpenté avec leur bec le bois dont les portes ont été faites, & cela avec un bruit pareil à celui que font dans l'arſenal ceux qui travaillent à la conſtruction des vaiſſeaux. Il y a préſentement des portes par-tout. Tout eſt fermé & baricadé. On fait la ronde. On ſone la cloche. On ne voit que ſentinelles diſpoſées de tous côtés, & que feux allumés au haut des tours. Mais à propos, il faut que j'aille me débarbouiller. Faites à préſent vous-même ce qui reſte à faire.

1 Il y avoit une eſpece de cannes que l'on nommoit νῆτται περιζωσμέναι. C'eſt comme qui diroit CANNES A TABLIER.

SCENE III.

LE CHŒUR, PISTHETERUS.

LE CHŒUR.

Hé bien, Pisthétérus, qu'eſt-ce ? Vous étonez-vous de ce que la muraille a été ſi tôt bâtie ?

PISTHETERUS.

Oui, par tous les dieux ; & à vous dire le vrai, il me ſemble que cela a plus l'air de fable que de vérité. Mais voici un de nos archers qui accourt vers nous les yeux enflammés. Il a quelque choſe à nous annoncer.

SCENE IV.

LE CHŒUR, PISTHETERUS, UN ARCHER.

L'ARCHER.

Iou, iou, iou, iou, iou, iou !

PISTHETERUS.

Qu'y a-t'il ?

L'ARCHER.

Nous venons de recevoir un cruel affront. Un des dieux de la famille de Jupiter, s'eſt envolé ſi ſubitement en l'air au travers de nos portes, que

les choucas, qui ſont gardes de jour, ne l'ont point vu paſſer.

PISTHETERUS.

O la méchante action ! O l'horrible attentat ! Comment nomme-t'on ce dieu ?

L'ARCHER.

C'eſt ce que nous ne ſçavons point. Nous ſçavons ſeulement qu'il avoit des aîles.

LE CHŒUR.

Il falloit donc au plutôt faire voler à la ronde après lui. On ſe ſeroit ſaiſi de ſa perſone.

L'ARCHER.

Auſſi avons-nous mis à ſes trouſſes un parti compoſé de trente mille archers tous biens montés. Ce ſont des cerchnis ſuivis de buſes, de vautours, de cymindis [1], & d'aigles. Chacun d'eux marche la griffe recourbée en arc. Tout l'air eſt agité par l'impétuoſité de leur vol, & par le batement de leurs aîles. Tant ils ont d'ardeur à pourſuivre l'ennemi, qui ſûrement ne doit pas être loin, mais quelque part dans le voiſinage.

PISTHETERUS.

Il faut donc au plus vîte ſe munir d'arcs & de frondes. Ici, camarade, ici. Allons, l'arc en main. Qu'on me donne une fronde.

LE CHŒUR.

Une horrible guerre s'allume

1 κύμινδις.

Entre le peuple porte-plume,
Et les fiers habitans des cieux.
Emparons-nous de l'air, & faiſons bonne garde [1],
Si quelque immortel ſe haſarde
A paſſer encor par ces lieux,
Qu'il ne puiſſe échaper aux chaînes qu'on lui garde.
De tous côtés tournons les yeux.
J'entends dans la prochaine nue
Le bruit de quelque enfant des dieux
Je l'entends qui dans l'air tournoie & ſe remue.

SCENE V.

LE CHŒUR, PISTHETERUS, IRIS.

PISTHETERUS.

Qui vive? Qui va là? Où va-t'elle? Arrête; demeure là; n'avance pas. Qui es-tu? D'où es-tu? Il faut que tu diſes au plutôt d'où tu es?

IRIS.

Je ſuis députée par les dieux Olympiens.....

PISTHETERUS.

Comment te nommes-tu? Galere [2], ou gondole [3]?

1 Grec: Que chacun garde ce fils de l'Erebe, l'air environné de nuages.

2 C'étoient des ſobriquets de femmes publiques.

3 Les Athéniens ſe ſervoient ordinairement de deux ſortes de galeres. On appeloit les unes Salaminiennes, & les autres Parales. Voyez le P. Brumoy.

IRIS.

Je me nomme la prompte Iris.

PISTHETERUS.

Salaminienne, ou des côtes de l'Attique ?

IRIS.

Que voulez-vous dire ?

PISTHETERUS.

Ne la saisira-t'on pas au plus vîte ? Quelque buse [1] ne fondra-t'elle pas au plutôt.....

IRIS.

Me saisira ? Quelle insolence !

PISTHETERUS.

Je vous ferai pleurer bien fort.

IRIS.

Vraiment cela est bien impertinent.

PISTHETERUS.

Par quelle porte êtes-vous entrée dans la ville, insolente ?

IRIS.

Moi ? Je ne sçais vraiment par quelle porte.

PISTHETERUS.

Entendez-vous comme elle se moque de ce qu'on lui dit ? Avez-vous été trouver les capitaines des choucas ? Vous ne dites rien ? Avez-vous un passeport signé des cigognes ?

1 τρίορχος. Facete buteonem in puellam immittit, ad græci nominis etymon respiciens, alitem bene coleatum. M. Brunck.

IRIS,

IRIS.

Quelle misere est-ce ceci !

PISTHETERUS.

Quoi, vous n'en avez point ?

IRIS.

Etes-vous bien sain d'esprit ?

PISTHETERUS.

Quoi, vous ne vous êtes point fait sceller un passeport par quelque intendant des Oiseaux ?

IRIS.

Moi ? Non assurément, vieux fou que vous êtes.

PISTHETERUS.

Et vous osez ainsi voler sans dire mot au travers d'une ville étrangere, & de cette vaste région qui en dépend ?

IRIS.

Par où donc faut-il que les dieux volent à l'avenir ?

PISTHETERUS.

Parbleu je ne sçais. Ils feront bien seulement de ne point voltiger par ici. Vous-même, à l'heure qu'il est, sçavez-vous bien que vous nous outragez, & que si l'on vous traitoit comme vous le méritez, on se saisiroit de vous, & que même on vous feroit mourir.

IRIS.

Hé, je suis immortelle.

PISTHETERUS.

N'importe. Nous serions, ce me semble, bien

malheureux, ſi lorſque notre empire s'étend ſur tout le monde, il vous étoit permis à vous autres dieux, de mener une vie licencieuſe comme à l'ordinaire, & d'ignorer que vous devez nous obéir à votre tour, puiſque nous ſommes plus puiſſans que vous. Allons, dites-moi tout-à-l'heure, où vous dirigent vos rames empennées ?

IRIS.

Moi ? Je vole vers les hommes de la part de mon pere Jupiter. Je vais leur ordonner de ſacrifier aux dieux Olympiens, d'immoler ſur les autels bœufs & brebis, & de parfumer les rues de l'odeur de la chaire rôtie.

PISTHETERUS.

Que dites-vous ? A quels dieux ?

IRIS.

A quels dieux ? A toute notre troupe céleſte.

PISTHETERUS.

Vous êtes donc des dieux, à votre avis ?

IRIS.

Je voudrois bien ſçavoir s'il y en a d'autres.

PISTHETERUS.

Apprenez, s'il vous plaît, que ce ſont les Oiſeaux qui ſont aujourd'hui les dieux des mortels ; que c'eſt à eux, par Jupiter, qu'il faut ſacrifier, & non pas à Jupiter.

IRIS.

O inſenſé, inſenſé, prends garde d'attirer ſur

toi la terrible colere des dieux. Prends garde que la juſtice vengereſſe, armant ſon bras de la lourde coignée du grand Jupiter, n'écraſe toute ta race, & que la vapeur du tonerre ne te réduiſe en cendres, toi & toute ta famille.

PISTHETERUS.

Ecoute : point tant de menaces. Sois un peu plus tranquille. Dis-moi : PENSES-TU PARLER A QUELQUE ESCLAVE DE LYDIE ET DE PHRYGIE ? Sçais-tu bien que ſi Jupiter oſe me chagriner davantage, j'enverrai un eſcadron d'aigles incendiaires brûler ſes lambris ſuperbes & ſes murs Amphioniens ? Je détacherai contre lui ſix cens porphyrions, qui, revêtus de peaux de léopards, iront eſcalader le ciel. Un ſeul porphyrion lui fit autrefois tant de peine. .

. . . . . .

. . . . . [1].

IRIS.

Peſte ſoit du fou, avec ſes paroles impertinentes.

PISTHETERUS.

Tu ne t'en iras pas ? Tu ne fuiras pas au plutôt de côté ou d'autre ?

IRIS.

Va, ſi mon pere ne fait ceſſer tes inſolences.....

1 Et tu ſe mi darai noia di niente, à la prima fante diſtendendole le ſchinche, ſpartirò eſſa Iride, di modo che'l la ſi maravigliarà à che modo ſi vecchio eſſendo, ſquaſſo il triembolo.

PISTHETERUS.

Ah, quelle misere! Ne t'envoleras-tu pas? N'iras-tu pas ailleurs foudroyer quelque jeune cervelle?

LE CHŒUR.

Défense encore un coup, défense à tous les dieux
Qui descendront des cieux,
D'oser chercher passage au travers de la ville
Du peuple volatile.
Et si quelqu'un encor des timides mortels
Fait fumer leurs autels,
Ordre de par les chefs de la gent-emplumée
D'arrêter la fumée.

SCENE VI.

PISTHETERUS, LE DÉPUTÉ de haut en bas.

PISTHETERUS.

OUAIS; je m'étone de ce que le député, qui est allé de ma part vers les hommes, n'est point encore revenu.

LE DÉPUTÉ.

O Pisthétérus, heureux Pisthétérus! Esprit sublime, la gloire du siecle, la merveille de nos jours! O le plus grand génie, le plus fortuné mortel, le plus charmant.... Mais faites-moi donc taire.

PISTHETERUS.

Hé bien, qu'as-tu à dire?

LE DÉPUTÉ.

Tous les peuples, en considération de votre profonde sagesse, vous honorent & vous font présent de cette courone d'or.

PISTHETERUS.

Je l'accepte. Mais pourquoi les peuples m'honorent-ils ainsi ?

LE DÉPUTÉ.

Ah, glorieux fondateur d'une ville illustre, d'une ville aërienne, vous ne sçavez pas combien les hommes ont de vénération pour vous ; combien de gens sont amoureux de cet heureux climat où vous avez fixé votre séjour. Avant que vous eussiez bâti la grande ville de Néphélococcygie, tous les hommes ne respiroient que Lacédémone : chacun affectoit les manieres des Lacédémoniens : on laissoit croître ses cheveux, on mouroit de faim, on vivoit à la Socrate. Persone ne sortoit qu'avec un bâton à la main. A présent, tout le monde est revenu de cette maladie : on ne respire plus que les Oiseaux : on en est fou : en un mot, on est tellement transporté en leur faveur, que tout ce qu'on fait on le fait à leur exemple. Premierement, on déniche de grand matin, comme nous faisons nous autres pour aller chercher notre nouriture. On vole droit aux affiches, & on y dévore les arrêts du peuple. On est tellement possédé de cette manie, que la plupart des hommes se sont fait

donner des noms d'Oiſeau. Un certain cabaretier boiteux s'eſt fait nommer Perdrix. Ménippe n'eſt plus connu que ſous le nom d'Hirondelle. On nomme l'Opuntien, le Corbeau ; Philoclès, l'Alouete ; Théagene, le Tadorne [1] ; Lycurgue, l'Ibis ; Chæréphon, le Nuctéris [2] ; le Syracuſien, la Pie. Pour ce qui eſt de Midias, on le nomme caille, dont la tête a été briſée par ſon maître [3]. C'eſt cette même paſſion pour les Oiſeaux, qui fait que dans toutes les chanſons qu'on chante aujourd'hui, il eſt fait mention de quelque Oiſeau, comme de l'hirondelle, du pénelope, de l'oie, du pigeon [4]. On n'en chante point où il n'y ait des aîles, ou tant ſoit peu de plumage. Voilà comme tout ſe paſſe là-bas. Il ne me reſte plus qu'une choſe à vous dire. C'eſt qu'il va venir ici plus de dix mille hommes vous demander des aîles & des griffes. Il

1 χηναλώπηξ, vulpanſer.

2 νυκτερίς.

3 ὑπὸ στυφοκόμου. M. Brunck prouve qu'il faut lire στυφοκόπου, d'après l'autorité de Pollux, VII, 136. στυφοκόπους, nom donné, dit Kühnius, aux propriétaires des cailles, de στύφω, j'engraiſſe, & de κόπτω, je tue, parce qu'après le combat on tuoit les cailles. Il y avoit à Athenes des combats de cailles, de même qu'il y en avoit de coqs. Voyez Lucien, IN ANACHARSIDE, t. II, p. 918. Les Athéniens même ſe donnoient ce ſpectacle dans leurs maiſons en particulier : voyez Meurſius, DE LUDIS GRÆCORUM IN ὀρτυγοκοπία.

4 περιστερά, le pigeon domeſtique.

vous faut faire proviſion de cette marchandiſe, pour en faire part à ceux qui viendront s'établir ici.

PISTHETERUS.

Si cela eſt, il ne faut pas que nous demeurions les bras croiſés. Allez vous-en au plus vîte remplir d'aîles tout ce qu'il y a de manequins & de paniers; & que Manès vienne me les donner à cette porte. J'aurai ſoin de recevoir toutes les perſones qui ſe préſenteront ici.

LE CHŒUR.

Dans très peu de temps les mortels ſeront contraints d'appeler notre ville, la ville très peuplée.

PISTHETERUS.

Pourvu que le ſort nous favoriſe.

LE CHŒUR.

Notre ville ſera préférée à toutes les autres.

PISTHETERUS.

Apporte donc promptement; apporte donc.

LE CHŒUR.

Qu'y a-t'il dans cette ville qui ne ſoit pour la commodité de ceux qui s'y établiront?

C'eſt le ſéjour des délices,
Et des plus doux exercices.
Les Graces, le tendre Amour
Dans nos murs ont leur aſyle;
Et la Paix au front tranquile,
Y va fixer ſon ſéjour.

PISTHETERUS.

Comme tu vas lentement ! Ne te preſſeras-tu pas davantage ?

LE CHŒUR.

Qu'on apporte au plus vîte une corbeille remplie de plumes. Pour vous, aiguillonez-moi ce maraud & fuſtigez-le comme il faut : il n'eſt en vérité pas moins lent qu'un âne.

PISTHETERUS.

Oui, Manès eſt un lâche [1].

LE CHŒUR.

Arrangez à préſent ces différens plumages
Selon leurs différens uſages :
Mettez-moi chaque eſpece à part :
Ici les aîles poëtiques ;
Auprès d'elles les prophétiques ;
Que tout ſoit en ſa place. Enfin ayez égard
Aux deſirs des humains ; & ſelon leurs demandes,
Sur l'une & l'autre épaule ajuſtés avec art
Des aîles petites ou grandes.

PISTHETERUS.

Je veux mourir ſi j'endure plus long-temps cette pareſſe & cette lenteur.

1 Ceci & ce que le chœur dit auparavant eſt entierement omis dans M. Boivin.

SCENE VII.

PISTHETERUS, tenant un panier d'aîles.
UN JEUNE HOMME, ennuyé de ce que ſon pere vit trop long-temps.

LE JEUNE HOMME.

Que n'ai-je des rames plumeuſes !
En ce moment, d'un vol impétueux,
Je pourrois traverſer les ondes écumeuſes.
Ah que ne ſuis-je un aigle !.....

PISTHETERUS.

Il y a apparence que notre député ne nous a pas fait un faux rapport. Voilà déjà quelqu'un qui vient, & qui chante une chanſon, où il eſt parlé d'aigles.

LE JEUNE HOMME.

Ah, qu'il eſt doux de voler ! Pour moi je ſuis amoureux de la vie que menent les Oiſeaux : je ſuis fou des Oiſeaux : je vole déjà dans l'ame. Oui, je ſouhaite vivre avec vous, & me ranger ſous vos loix.

PISTHETERUS.

Sous quelles loix ? Car les Oiſeaux en ont de bien des ſortes.

LE JEUNE HOMME.

Sous toutes. Mais ſur-tout ſous une certaine loi,

par laquelle il eſt honnête chez les Oiſeaux de becqueter, & même d'étouffer ſon pere.

PISTHETERUS.

En effet, nous eſtimons celui-là tout-à-fait courageux, qui n'ayant pas encore les gros tuyaux, oſe déjà becqueter ſon pere.

LE JEUNE HOMME.

C'eſt pour cela même que je viens m'établir ici. Car j'ai envie d'étouffer mon pere, pour avoir tout ſon bien.

PISTHETERUS.

Oui ? Mais nous avons une autre loi fort ancienne chez les cigognes. Voici ce qu'elle porte : QUAND LES JEUNES CIGOGNES SERONT PARVENUES, AVEC LES BONS SOINS DE LEURS PERES, A POUVOIR VOLER TOUTES SEULES, ELLES SERONT TENUES DE LES NOURIR A LEUR TOUR [1].

LE JEUNE HOMME.

Je n'ai pas mal gagné vraiment à venir ici, s'il me faut même nourir mon pere.

PISTHETERUS.

Non non, mon ami, non. Puiſque tu es venu ici bien intentionné, je te vais emplumer en qualité d'Oiſeau orphelin ; de ſorte que tu ne ſeras point obligé de nourir ton pere. Au reſte, mon pauvre enfant, je veux te donner un avis qui n'eſt

1 Voyez M. de Buffon ſur les tendres ſoins des cigognes pour leurs parens. Il cite cet endroit d'Ariſtophane.

pas mauvais, & qui m'a été donné à moi-même lorſque j'étois enfant. Ne bat point ton pere. Prends moi ces aîles & ces ergots ; & t'imaginant avoir ſur la tête une crête de coq, entre dans quelque garniſon ; va à la guerre ; nouris-toi toi-même de la ſolde que tu gagneras : ſur-tout laiſſe vivre ton pere. Mais puiſque tu as l'humeur guerriere, vole vers la Thrace, & va combattre en ce pays-là.

LE JEUNE HOMME.

Par Bacchus, vous me paroiſſez avoir raiſon. Je veux ſuivre votre avis.

PISTHETERUS.

Ce parti eſt aſſurément ſage [1].

SCENE VIII.

PISTHETERUS, CINÉSIAS.

CINÉSIAS.

Je tente vers l'olympe une route inconnue,
Et ſur les aîles de mes vers,
J'aime à me promener dans le vague des airs,
J'aime à me perdre dans la nue.

. . . . . .

PISTHETERUS.

Voici une affaire qui nous va coûter bien de la plume.

1 Ceci eſt omis dans M. Boivin.

CINÉSIAS.

Je veux, je veux quitter ma dépouille mortelle,
Et prendre une forme nouvelle.

PISTHETERUS.

Serviteur à Cinéſias le Philyrin [1]. Hé, où allez-vous ainſi clopin clopant avec votre pied éclopé ?

CINÉSIAS.

Je veux, nouvel hôte des airs,
Devenir, s'il ſe peut, roſſignol aux doux airs.

PISTHETERUS.

Hé de grace, ceſſez de chanter, & dites-nous ce que vous avez à nous dire.

CINÉSIAS.

Revêtu d'aîles & de plume,
Suſpendu dans les airs, je veux
Dépouiller l'humaine coutume,
Et prenant un eſſor ſublime, impétueux,
Emprunter de la nue une robe venteuſe,
Propre à fendre la neige & la plaine orageuſe
Des airs tourbillonneux.

PISTHETERUS.

On peut donc emprunter une robe de la nue ?

CINÉSIAS.

Oui. Tout notre art ne dépend que des nues. Les poëtes dithyrambiques ne font rien de brillant,

1 De φιλύρα, tilleul : « parce que Cinéſias étoit d'une taille très » haute, mais ſi foible, ſi mince & ſi exténuée, que pour la ſou- » tenir & l'empêcher de plier & de rompre, il portoit une eſpece de » cuiraſſe faite de bois de tilleul réduit en lames. » Voyez Plutarque, Traité de la Muſique, obſervation ſur le chapitre XLIV.

qui ne soit aërien, nubileux, venteux, orageux, tourbillonneux. Je vais vous le faire voir. Ecoutez-moi.

PISTHETERUS.

Je n'en ferai rien.

CINÉSIAS.

Si si, je le jure, vous m'écouterez.
Oui, je vais parcourir tout l'empire des vents,
Ces climats nubileux, & ces humides plages,
Où mon œil entrevoit des phantômes mouvans,
Et d'Oiseaux au long col cent volantes images.

PISTHETERUS.

Hola, hola.

CINÉSIAS.

Compagnon des autans & des froids aquillons,
J'oserai traverser les humides sillons.

PISTHETERUS.

Je veux mourir si je n'arrête tes autans & tes aquillons.

CINÉSIAS.

Vers les feux du midi tournant tantôt ma course,
Et tantôt m'élançant vers les climats de l'ourse,
Je vais des rames de mon corps
Sillonner une mer sans ports.

Vraiment, vieillard, vous me jouez là un beau tour; vous en usez avec moi d'une maniere bien galante.

PISTHETERUS.

Hé quoi, n'êtes-vous pas bien aise d'être équipé d'aîles & de plumes?

CINÉSIAS.

Eſt-ce ainſi que vous traitez un maître de muſique ? Sçavez-vous bien que toutes les tribus d'Athenes ſe diſputent à qui m'aura ?

PISTHETERUS.

Voulez-vous, mon cher Léotrophidès [1], demeurer ici pour faire la leçon à un chœur d'Oiſeaux de la tribu Cécropide ?

CINÉSIAS.

Vous vous moquez de moi ; je le vois bien : mais n'importe : je ne ceſſerai pas de vous perſécuter, que vous ne m'ayez donné des aîles pour parcourir les campagnes aëriennes.

SCÈNE IX.

PISTHETERUS, UN SYCOPHANTE preſque tout nud.

LE SYCOPHANTE.

Ces Oiſeaux bigarés m'ont bien l'air de n'avoir pour toutes richeſſes que leur plumage. Quelle eſpece d'Oiſeaux eſt ce ci ?

Viens, aimable hirondelle,
Suis la voix qui t'appele.

1 Léotrophidès étoit un poëte dithyrambique, qui a été ainſi que Cinéſias le jouet des poëtes comiques à cauſe de ſa maigreur. Ariſtophane fait ici un nom adjectif d'un nom appellatif.

PISTHETERUS.

Nous voilà engagés dans une affaire qui n'eſt pas petite. En voici un autre qui vient à nous, en fredonnant je ne ſçais quelle chanſon.

LE SYCOPHANTE.

Viens, aimable hirondelle,
Suis la voix qui t'appele.
Viens . . . . .

PISTHETERUS.

Je penſe qu'il en veut à mon nouveau plumage, avec ſa chanſon. Cet homme-ci me paroît avoir beſoin de plus d'une hirondelle pour ſe remplumer.

LE SYCOPHANTE.

Qui eſt-ce qui diſtribue des aîles à ceux qui en viennent demander ?

PISTHETERUS.

C'eſt moi. Mais il faut dire pour quel uſage.

LE SYCOPHANTE.

Il me faut des aîles ; il m'en faut. Ne me demandez rien davantage.

PISTHETERUS.

Voulez-vous voler de ce pas juſqu'à la ville de Pellene [1] ?

LE SYCOPHANTE.

Non pas. Je n'exerce mon métier de ſergent & de ſycophante que dans les îles.

1 Bourgade de l'Achaïe, où l'on diſtribuoit aux athletes des robes de laine pour prix de leurs victoires. Pindare, OLYMP. IX, 146.

PISTHETERUS.

O que je vous félicite ſur votre profeſſion !

LE SYCOPHANTE.

Je ſuis un ſolliciteur de procès. Ainſi j'ai beſoin que l'on me donne des aîles, pour aller faire ma ronde dans toutes les villes de mon diſtrict.

PISTHETERUS.

Hé quelle fineſſe y a-t'il à donner des exploits avec des aîles ſur le dos ?

LE SYCOPHANTE.

Ce n'eſt pas là où eſt la fineſſe ; mais c'eſt que ; pour n'avoir rien à craindre du côté des voleurs, je ſerois bien aiſe de revenir avec une compagnie de grues, après m'être leſté avec force procès.

PISTHETERUS.

C'eſt là donc en effet votre métier ? Quoi, mon ami, jeune & robuſte que tu es, tu t'amuſes à plaider ? Tu vas chercher ſi loin des procès ?

LE SYCOPHANTE.

Que ferai-je ? Je ne puis bêcher.

PISTHETERUS.

Mais il y a d'autres profeſſions honnêtes, & convenables à un homme de ta taille. Il vaudroit bien mieux les exercer & en vivre, ſans faire tort à perſone, que de faire le métier de chicaneur.

LE SYCOPHANTE.

Mon ami, ce ſont des aîles & non des leçons que je demande.

PISTHETERUS.

Mais en disant ce que je dis, je prétends te donner des aîles.

LE SYCOPHANTE.

Vous vous moquez ; est-ce que des discours sont des aîles ?

PISTHETERUS.

Tout le monde s'éleve avec des paroles comme avec des aîles.

LE SYCOPHANTE.

Tout le monde ?

PISTHETERUS.

N'entendez-vous pas continuellement des peres chez les barbiers dire à quelque jeune homme : JE PENSE QUE DITRÉPHÈS PAR SES DISCOURS A DONNÉ DES AILES A MON FILS, POUR VOLER AU MANEGE ET A L'ACADÉMIE. Un autre se plaint de ce que le sien est tellement enchanté de la comédie, que lorsqu'il y va il semble voler de joie.

LE SYCOPHANTE.

Et à cause de cela vous prétendez que les discours sont des aîles ?

PISTHETERUS.

Oui, je le prétends. Et en effet les discours ne prêtent-ils pas des aîles à l'esprit, & l'homme ne s'éleve-t'il pas avec ce secours ? Aussi est-ce par de sages discours que je veux t'élever l'esprit comme

ſur des aîles, & t'engager à prendre une profeſſion plus innocente.

LE SYCOPHANTE.

Je ne puis m'y réſoudre.

PISTHETERUS.

Hé, que feras-tu donc ?

LE SYCOPHANTE.

Je ne veux point dégénérer. Le métier de ſycophante eſt depuis long-temps héréditaire dans notre famille. Donnez moi, vous dis-je, des aîles, mais des aîles promptes & légeres, des aîles d'épervier ou de cerchnis ; afin que d'abord je ſomme les provinciaux de venir comparoître à Athenes ; qu'auſſitôt après je revienne les accuſer pendant qu'ils ſeront abſens ; & qu'enſuite je retourne chez eux en diligence.

PISTHETERUS.

J'entends. C'eſt ſans doute afin que le provincial ſoit condamné ici par défaut, avant que d'y pouvoir arriver.

LE SYCOPHANTE.

C'eſt cela même.

PISTHETERUS.

Et enſuite afin que quand il fera voile vers nos côtes, vous preniez votre volée vers le lieu de ſa demeure, pour faire une ſaiſie, & rafler en ſon abſence tout ce que vous trouverez de meubles chez lui.

LE SYCOPHANTE.

Vous y êtes. Il faut que je ne differe en rien d'une toupie.

PISTHETERUS.

D'une toupie ? J'entends fort bien. Parbleu j'ai ici votre affaire. Voilà d'excellentes aîles de la manufacture de Corfou [1].

LE SYCOPHANTE.

Ah ciel ! C'eſt un fouet que vous tenez.

PISTHETERUS.

Point du tout : ce ſont des aîles. Je vais vous faire tourner avec la vîteſſe d'une toupie.

LE SYCOPHANTE.

Haye, haye !

PISTHETERUS.

Tu ne t'envoleras pas d'ici ? Tu ne décamperas pas au plutôt, maudit coquin. Je vais te faire éprouver combien il eſt fâcheux de corrompre le droit. Mais ramaſſons nos aîles, & retirons-nous d'ici.

LE CHŒUR.

Les Oiſeaux reviennent de différens endroits, & racontent ce qu'ils ont vu de plus merveilleux.

PAR de légeres aîles
Portés en mille lieux,
Nous avons découvert mille choſes nouvelles.
D'abord s'eſt offert à nos yeux

1 Les bons fouets ſe faiſoient à Corfou.

Un arbre grand [1], ſec, & débile.
Cet arbre, d'ailleurs inutile,
Tremblant au moindre vent, tremblant au moindre bruit,
Dès le printemps porte ſon fruit,
On nomme ce fruit calomnies.
Et lorſque les forêts ternies
Abandonnent aux aquilons
Leurs feuilles ſeches & flétries,
De boucliers épars il couvre les ſillons.

Vers ces lieux où le jour ſe va noyer dans l'onde,
S'étend un climat écarté,
Où les lampes par leur clarté,
N'oſent percer des nuits l'obſcurité profonde.
C'eſt là que les héros, tant que dure le jour,
Tiennent pour les mortels des tables préparées.
Mais ſi-tôt que la nuit recommence ſon tour,
Il ne fait pas trop sûr dans ces mêmes contrées.
Malheur à qui pendant la nuit
Rencontre le héros Oreſte
De ce fameux héros la rencontre eſt funeſte :
Vers les paſſans il s'avance ſans bruit ;
Il les atend, il les arrête ;
D'une grêle de coups il étourdit leur tête ;
De leur dépouille enfin il ſe charge & s'enfuit.

1 C'eſt de Cléonyme que tout ceci ſe doit entendre. Il eſt même nommé dans le grec.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PROMÉTHÉE, PISTHETERUS.

PROMÉTHÉE.

MALHEUREUX que je ſuis ! Comment ferai-je pour n'être point vu de Jupiter ? Où eſt Piſthétérus ?

PISTHETERUS.

Ouais : qu'eſt-ce donc que ceci ? Que veut dire cette tête voilée ?

PROMÉTHÉE.

Ne voyez-vous point ici quelqu'un des dieux derriere moi ?

PISTHETERUS.

Parbleu non. Mais vous, qui êtes-vous ?

PROMÉTHÉE.

Où en ſommes-nous de la journée ?

PISTHETERUS.

Où nous en ſommes ? Après midi. Mais qui êtes-vous donc ?

PROMÉTHÉE.

Eſt-il ſoleil couchant, ou par-delà ?

PISTHETERUS.

Peſte de toi, tu m'ennuies.

PROMÉTHÉE.

Que fait Jupiter ? Diſſipe-t'il les nuages, ou les aſſemble-t'il ?

PISTHETERUS.

Va te promener.

PROMÉTHÉE.

Il faut donc que je me découvre.

PISTHETERUS.

Mon cher Prométhée, c'eſt vous !

PROMÉTHÉE.

Doucement, doucement. Ne criez point.

PISTHETERUS.

Hé qu'y a-t'il donc ?

PROMÉTHÉE.

Doucement, vous dis-je. Ne prononcez point mon nom. Vous m'allez perdre, s'il faut que Jupiter m'aperçoive ici. Mais afin que je vous diſe tout ce qui ſe paſſe là-haut, prenez-moi ce paraſol, & tenez-le élevé ſur ma tête, de maniere que les dieux ne puiſſent me voir.

PISTHETERUS.

Ah que cela eſt bien imaginé ! Voilà un expédient digne de Prométhée. Allons, vîte ; mettez-vous là-deſſous, puis parlez-moi hardiment.

PROMÉTHÉE.

Ça, maintenant, écoutez-moi.

PISTHETERUS.

Parlez, on vous écoute.

PROMÉTHÉE.

C'eſt fait de Jupiter. Il eſt perdu.

PISTHETERUS.

Hé depuis quand ?

PROMÉTHÉE.

Depuis que vous avez bâti vos châteaux en l'air. Car il n'y a pas un homme qui faſſe à préſent le moindre ſacrifice aux dieux ; & il ne nous eſt pas monté au nez depuis ce temps-là une ſeule priſe de fumée, de ces fumées délicieuſes qui s'exhalent des victimes rôties. En un mot, la diſete des ſacrifices eſt effroyable, & nous ſommes obligés de jeûner comme aux fêtes de Cerès. Les dieux barbares enragent. Preſſés par la famine, comme les Illyriens, ils grincent les dents, & du haut de leurs montagnes ils menacent Jupiter de lui faire la guerre, s'il ne trouve le moyen d'ouvrir les ports, & de déboucher les paſſages par où ils puiſſent faire venir les entrailles des victimes.

PISTHETERUS.

Il y a donc encore d'autres dieux au-deſſus de vous ; & ces dieux ſont des dieux barbares ?

PROMÉTHÉE.

Ne ſont-ce pas des barbares parmi leſquels Exéceſtidès a trouvé un patron [1] ?

1 M. Brunck a rétabli la vraie leçon de cet endroit ; il lit : ὃς ἐ πατρῷός ἐστιν Ἐξηκεστίδῃ. Tout citoyen d'Athenes avoit Apollon pour πατρῷος : & on ne pouvoit être réputé citoyen de cette ville

PISTHETERUS.

Hé comment ſe nomment ces dieux barbares ?

PROMÉTHÉE.

Comment ils ſe nomment ? On les nomme Triballiens.

PISTHETERUS.

J'entends : c'eſt de là ſans doute que nous vient cette expreſſion, PESTE DE VOUS [1].

PROMÉTHÉE.

Rien de plus juſte. Préſentement je vous donne avis d'une choſe qui eſt certaine. C'eſt qu'il va venir ici des ambaſſadeurs, de la part de Jupiter & des Triballiens de la haute Triballie. Ils vous parleront de paix & d'accommodement. Tenez ferme, & ne ſignez aucun traité avec eux, que Jupiter ne reſtitue le ſceptre aux Oiſeaux, & qu'il ne vous donne en mariage une déeſſe, nommée SOUVERAINETÉ.

PISTHETERUS.

Qu'eſt-ce donc que Souveraineté ?

PROMÉTHÉE.

Une beauté charmante. C'eſt d'elle que Jupiter tient la foudre & tous les autres avantages qu'il

ſans cela. Voyez Pollux, VIII, 85, & Petit, DE LEG. ATT. pag. 321, & Démoſthenis, ORAT. CONTRA EUBULID. Or, Exéceſtidès qui étoit regardé comme un eſclave étranger, ne pouvoit avoir Apollon pour πατρῷος, mais quelque dieu barbare lui en tenoit lieu.

[1] Ceci eſt omis dans M. Boivin.

poſſede, la politique, le bon ordre, la ſageſſe, la marine, la calomnie, le queſteur, & le triobole.

PISTHETERUS.

Elle eſt donc, à ce compte, ſon premier miniſtre?

PROMÉTHÉE.

Oui; & ſi vous l'obtenez de lui, vous voilà maître de toutes choſes. C'étoit pour vous donner cet avis que je ſuis venu. Vous ſçavez que j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour les hommes.

PISTHETERUS.

Je le ſçais. C'eſt à vous ſeul que nous devons le charbon, qui nous ſert à faire des grillades.

PROMÉTHÉE.

Vous ſçavez bien auſſi que je hais tous les dieux?

PISTHETERUS.

Vraiment on ſçait que vous avez toujours été leur ennemi.

PROMÉTHÉE.

Oui, & un vrai Timon à leur égard. Mais ça, il faut que je m'en retourne promptement. Donnez-moi ce paraſol. Si Jupiter m'aperçoit du haut des cieux, il croira que je marche à la ſuite d'une canéphore.

PISTHETERUS.

Tenez, emportez auſſi cette eſcabelle.

LE CHŒUR.

Les Oiſeaux continuent de raconter ce qu'ils ont vu de merveilleux.

Sur les bords limoneux d'une eau dormante & ſale,
Habitent loin d'ici grands pieds & petits corps.
C'eſt là que dans la nuit par de ſecrets reſſorts
Socrate hériſſé, l'air ſombre, le front pâle,
Des bords de l'Achéron fait revenir les morts.
C'eſt vers cette affreuſe contrée
Que Piſandre adreſſa ſes pas,
Pour y voir ſon ame égarée,
Et long-temps avant le trépas
De ſon triſte corps ſéparée.
Là ſon bras, armé d'un couteau,
Aux noirs hôtes du Styx offrit en ſacrifice
Un épouvantable chameau :
Puis ſoudain ſur ſes pas il revint comme Ulyſſe,
Pour atendre à l'écart, non ſans émotion,
Quelque horrible apparition
De phantômes, d'ombres plaintives,
Qui devoient du Cocyte abandoner les rives.
Alors vers le chameau Chæréphon accourut,
Et d'un Oiſeau nocturne empruntant la figure,
Par l'étroit ſoupirail d'une caverne obſcure
Au pâle Piſandre apparut.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Trois dieux députés vers PISTHETERUS, NEPTUNE, HERCULE, UN DIEU TRIBALLE.

NEPTUNE.

« VOICI Néphélococcygie, le terme de notre ambaſſade. » Hé Triballe, à quoi ſonges-tu ? Tu mets ton manteau ſur l'épaule gauche. Ne le mettras-tu pas ſur l'épaule droite ? Quelle miſere eſt-ce ci donc ? Veux-tu reſſembler à Læſpodias ? O liberté républicaine, à quelles extrémités ne nous réduiras-tu point, ſi tu nous as fait choiſir un tel ambaſſadeur ! Arrête-toi donc.

LE TRIBALLE.

Que ne te tais-tu ?

NEPTUNE.

Peſte de toi. Tu es le dieu le plus groſſier que j'aie jamais vu. Ça, Hercule, que ferons-nous ?

HERCULE.

Je vous l'ai déjà dit. Mon deſſein eſt d'étrangler l'homme qui a bâti ces murailles, & qui a ôté aux dieux la liberté du commerce.

NEPTUNE.

Mais, mon pauvre Hercule, nous ſommes députés pour parler d'accommodement.

HERCULE.

Tant mieux. J'en ſuis d'autant plus diſpoſé à étrangler celui dont je parle.

SCENE II.

NEPTUNE, HERCULE, LE TRIBALLE, PISTHETERUS.

PISTHETERUS.

Que quelqu'un me donne un gratoir. Qu'on m'apporte du ſilphium, qu'on me donne du fromage, qu'on ſoufle ces charbons.

NEPTUNE.

Trois dieux viennent faire la révérence à un mortel.

PISTHETERUS.

Je ratiſſe du ſilphium.

HERCULE.

Quelle viande eſt-ce là?

PISTHETERUS.

Ce ſont certains Oiſeaux, qui ont attenté ſur la liberté de nos républicains, & qui ont paru criminels.

HERCULE.

Quoi, c'eſt pour cela que vous les parſemez de ſilphium.

PISTHETERUS.

Ha ha ! Bon jour Hercule. Hé bien, qu'y a-t'il ?

HERCULE.

Nous venons ici de la part des dieux, pour vous parler d'accommodement.

PISTHETERUS.

Il n'y a point d'huile dans la bouteille.

HERCULE.

Et cependant le gibier qu'on fait rôtir veut être arrosé.

NEPTUNE.

Il n'y a rien à gagner pour nous à vous faire la guerre. D'autre part, si vous avez les dieux pour amis, vous aurez toujours de l'eau du ciel dans vos citernes ; vous aurez des jours beaux & sereins en tout temps. C'est pour délibérer là-dessus, que nous sommes députés vers vous avec plein pouvoir.

PISTHETERUS.

Nous n'avons point commencé la guerre, & nous sommes prêts de conclure la paix, si vous voulez vous soumettre à certaines conditions, qui ne vous ont pas encore été proposées. Ces conditions sont que Jupiter nous restituera le sceptre. Après cela nous consentirons à un accommodement : & dès à présent j'invite messieurs les ambassadeurs à dîner.

HERCULE.

Pour moi cela me suffit, & j'y consens.

NEPTUNE.

Quoi malheureux ! Tu dépouilleras ton pere de la dignité royale ? Il faut que tu ſois bien ſot & bien goulu.

PISTHETERUS.

En vérité ? Vous ne ſerez pas plus puiſſans que vous n'êtes, quand les Oiſeaux domineront ſous les cieux ? Aujourd'hui les hommes ſe parjurent impunément à la faveur des nues ſous leſquelles ils ſe cachent en ſe penchant. Mais ſi vous avez les Oiſeaux pour alliés, quand un homme aura juré par le corbeau & par Jupiter, il lui en coûtera du moins un œil ; le corbeau fondant ſur lui à l'improviſte, le lui crêvera à coups de bec.

NEPTUNE.

Par Neptune, c'eſt fort bien dit.

HERCULE.

J'en juge de même.

PISTHETERUS.

Et vous, que dites-vous ?

LE TRIBALLE.

NABAISATREU.

PISTHETERUS.

Vous voyez ; il y conſent auſſi. Apprenez maintenant un autre avantage, que vous tirerez de notre alliance. Si un homme voue un ſacrifice à quelqu'un de vous autres dieux, qu'il differe à s'aquiter de ſon vœu, & qu'il diſe : LES DIEUX SONT

INDULGENS ; ILS ATENDENT VOLONTIERS. Enfin, s'il n'accomplit point ſa promeſſe, nous ſçaurons bien punir ſon avarice.

NEPTUNE.

Hé de quelle maniere le punirez-vous ?

PISTHETERUS.

Si cet homme vient à compter ſon argent, ou à ſe mettre tranquillement dans ſon bain, un milan deſcendra auſſi-tôt, lui enlevera la valeur de deux brebis, & l'ira porter au dieu offenſé.

HERCULE.

Je ſuis d'avis, encore une fois, que l'on reſtitue le ſceptre aux Oiſeaux.

NEPTUNE.

Interrogez à préſent le Triballe.

HERCULE.

Hé Triballe, qu'en dites-vous ? Êtes-vous d'avis de..... vous aller pendre ?

LE TRIBALLE.

SAUNACABACTARICROUSA.

HERCULE.

Il dit que c'eſt fort bien parler.

NEPTUNE.

Si vous êtes tous deux de ce ſentiment, j'en ſuis donc auſſi.

HERCULE s'adreſſant à Piſthétérus.

Ecoutez, nous ſommes d'accord pour ce qui regarde le ſceptre. On vous paſſe cet article.

PISTHETERUS.

A propos vraiment, il y a encore une autre chose, à quoi je ne pensois pas. Je veux bien laisser Junon à Jupiter : mais il faut qu'on me donne SOUVERAINETÉ en mariage.

NEPTUNE.

Je vois bien que vous n'avez pas envie de faire la paix. Retournons chez nous.

PISTHETERUS.

Je m'en soucie fort peu. Hé, cuisinier, songez qu'il faut faire une sauce douce.

HERCULE.

Morbleu, Neptune, vous êtes un pauvre homme. Quoi, nous ferons la guerre pour une seule femme ?

NEPTUNE.

Hé que veux-tu que nous fassions ?

HERCULE.

Ce que je veux ? Que nous fassions la paix.

NEPTUNE.

Malheureux, il y a une heure qu'on te dupe, & tu ne t'en aperçois pas ! Vois comme tu te fais tort à toi-même. Si Jupiter vient à mourir après avoir livré aux Oiseaux le pouvoir suprême, te voilà misérable. C'est à toi qu'appartiennent les biens que Jupiter laissera en mourant.

PISTHETERUS.

Pauvre Hercule, comme on vous en fait accroire ? Approchez,

Approchez, que je vous dise deux mots. Votre oncle, idiot que vous êtes, se moque de vous. Selon la loi, il ne vous apartient pas une obole des biens de votre pere, puisque vous n'êtes pas né de légitime mariage, mais que vous êtes bâtard.

HERCULE.

Moi bâtard ! Que dites-vous ?

PISTHETERUS.

Oui, par Jupiter vous l'êtes ; & qui plus est, votre mere étoit une étrangere. Hé comment voudriez-vous que Minerve [1] fût considérée comme l'héritiere de Jupiter, elle qui n'est qu'une fille, si elle avoit des freres légitimes ?

HERCULE.

Mais si mon pere en mourant me faisoit don de ses biens, comme chose que la loi permettroit en faveur des bâtards ?

PISTHETERUS.

La loi ne le lui permet pas. Neptune, qui vous donne des espérances présentement, sera le premier à vous disputer la succession, comme étant frere du mort. Vous dirai-je les paroles mêmes de Solon ? OU IL Y A ENFANS LÉGITIMES, LES BATARDS, dit-il, N'ONT LIEU ; ET OU IL N'Y AURA ENFANS

1 Apollon, Mercure, & tous les autres enfans de Jupiter, étoient des enfans naturels, excepté Vulcain, que Jupiter avoit en quelque façon désavoué. Mars étoit fils de Junon seule. Ainsi Minerve pouvoit être regardée comme la seule fille légitime, & l'unique héritiere de Jupiter. M. Boivin.

LÉGITIMES, LES PLUS PROCHES DU COTÉ ET LIGNE AURONT LIEU.

HERCULE.

Je n'aurai donc aucune part à la succeſſion de mon pere ?

PISTHETERUS.

Non certes. Dites-moi, je vous prie, votre pere vous a-t'il fait inſcrire ſur le regiſtre de quelque tribu [1] ?

HERCULE.

Non vraiment, & je m'en étonois il y a long-temps.

PISTHETERUS.

Pourquoi regardez-vous en haut la bouche ouverte, la colere & la menace peintes dans vos yeux ? Si vous voulez reſter avec nous, je vous promets de vous faire roi, & de vous nourir de lait de poule.

HERCULE.

Votre demande, touchant la SOUVERAINETÉ, m'a toujours paru juſte. Je vous la livre.

PISTHETERUS.

Et vous, Neptune, que dites-vous ?

1 Voyez Petit, lib. II, Titul. IV, §. 8. Au ſujet de la loi qui enjoignoit aux Athéniens de porter leurs enfans aux chefs des curies, pour faire inſcrire les noms de ces enfans ſur le catalogue des noms des citoyens : cérémonie qui avoit lieu le troiſieme jour des apaturies. Mais les bâtards n'étoient point préſentés aux chefs des curies, ni mis au nombre des citoyens.

NEPTUNE.

Je m'y oppose.

PISTHETERUS.

Tout dépend présentement du Triballe. Ça; Triballe, de quel avis êtes-vous ?

LE TRIBALLE.

KALANI KORAUNA; KAI MÉGALA BASILISSANAU ORNITHI PARADIDOMI.

HERCULE.

Tu es d'avis qu'on la livre ?

NEPTUNE.

Non, non, il ne dit pas cela; à moins qu'il ne parle le langage des hirondelles [1].

PISTHETERUS.

C'est donc aux hirondelles qu'il est d'avis que la SOUVERAINETÉ soit livrée ?

NEPTUNE.

Mais accommodez-vous, & convenez. Pour moi je me tais, puisque vous le voulez.

MERCURE.

Nous voulons aussi vous acorder tout ce que vous nous demandez. Mais il faut que vous veniez au ciel avec nous, afin que l'on vous remette entre les mains la déesse SOUVERAINETÉ, & tout ce qui vous est acordé.

1 Proverbe, pour marquer un langage inintelligible.

PISTHETERUS.

Voilà du gibier tué fort à propos pour le festin nuptial.

HERCULE.

Voulez-vous que je reste ici jusqu'à ce que vous reveniez ? Allez-vous-en au ciel. Pendant ce temps-là je ferai cuire les viandes.

NEPTUNE.

Tu feras cuire les viandes ? O le gourmand ! Ne viendras-tu pas avec nous ?

HERCULE.

Allons. J'aurois pourtant bien fait ici mes orges.

PISTHETERUS.

Mais que quelqu'un m'apporte ici un manteau nuptial [1].

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Les Oiseaux continuent de raconter les merveilles qu'ils ont vues dans leurs voyages.

LA-BAS dans un certain canton [2]
Est une nation étrange.
Ce sont ventres parlans, dont la langue, dit-on,
Plante, seme, laboure, & moissone, & vendange,
Remplit & la cave & la grange,

1 Ce vers entier est omis dans M. Boivin.

2 Satyre contre certains orateurs.

Nourit maître & valets. Faut-il dire leur nom ?
On les connoît assez. Ces traitres, ces impies,
Sont des Philippes, des Gorgies,
Des barbares, la peste & l'horreur des mortels.
C'est pour purger le monde infecté de leurs crimes,
Qu'aujourd'hui sur tous les autels
On coupe la langue aux victimes.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

UN AVANT-COUREUR, LE CHŒUR.

L'AVANT-COUREUR.

Heureux Oiseaux, trois fois heureux Oiseaux ! Rien ne manque à votre félicité : votre bonheur ne se peut exprimer. Recevez l'illustre Pisthétérus ; recevez ce glorieux monarque dans vos demeures fortunées. Il vient, il s'approche. Avec moins d'éclat un astre lumineux brille dans sa maison dorée : les rayons du soleil sont moins éclatans. Accompagné d'une jeune nymphe, il tient en ses mains le trait impétueux du grand Jupiter. Une odeur d'ambroisie embaume l'air, & s'exhale jusqu'aux plus hautes régions du ciel : spectacle enchanteur. Les zéphirs roulent sur son chemin un

tourbillon de fumées délicieuſes. Mais le voici lui-même. Ouvrez, muſes des bois, ouvrez votre bouche ſacrée.

Ier DEMI-CHŒUR.

Place, place, troupe importune:
Tendres Oiſeaux, venez, accourez tous,
Voltigez avec la fortune
Autour de cet heureux époux.
O le charmant objet! O qu'elle eſt accomplie!
Que d'appas, que d'attraits!
Grand roi, par cet hymen qui comble tes ſouhaits,
Tu as comblé de biens Néphélococcygie.

Mais célébrons par des chants hyménéens & nuptiaux, ſon arrivée & celle de SOUVERAINETÉ ſon épouſe.

IIe DEMI-CHŒUR.

Depuis le jour célebre, où la reine des dieux,
Superbement ornée,
Par les ſœurs du deſtin fut au maître des cieux
Avec pompe amenée,
On n'a pas encore vu d'hymen ſi glorieux;
Hymen, ô hymenée!

Amour entre ſes doigts charmans
Du char pompeux tenoit les rênes,
Fier d'avoir ſçu former les chaînes
De ces heureux amans,
Et paré galamment de deux ailes dorées,
Préſidoit aux noces ſacrées.
Depuis cet heureux jour,
Amour, le tendre Amour,

N'a point de tels amans uni la deſtinée ;
Hymen, ô hymenée [1] !

SCENE II.

PISTHETERUS, LE CHŒUR.

PISTHETERUS.

J'ENTENDS avec plaiſir vos hymnes & vos chants mélodieux : je ſuis charmé de vos paroles. Mais ça, vantez auſſi ce bruit affreux qui fait trembler la terre. Vantez les toneres, les éclairs, les foudres dont je ſuis armé.

LE CHŒUR.

Rayons dorés, clartés brillantes
Des lumineux éclairs ;
Inévitables traits, flêches étincelantes
Du monarque des airs,
Et vous, bruyans éclats de l'orageux tonere,
Notre roi vous tient en ſes mains ;
Par vous il fait trembler les timides humains,
Par vous il ébranle la terre.
Tout l'univers eſt ſoumis à ſes loix ;
Et Jupiter lui cede, avec le diadême,
Cette auguſte beauté qui des dieux & des rois
Le rendoit l'arbitre ſuprême.

PISTHETERUS.

Volez, Oiſeaux ; que tardez-vous ?
Volez où l'hymen vous appele ;

[1] Ces quatre derniers vers ne ſont pas dans le grec.

Suivez d'un pas léger & l'épouſe & l'époux ;
Volez juſqu'au palais, où le nœud le plus doux
Doit unir ce couple fidele.
Volez, Oiſeaux ; que tardez-vous ?
Volez où l'hymen vous appele [1].

LE CHŒUR.

Alalaï, iê paiôn, ô Tênella [2] vainqueur, ô le plus grand des dieux !

[1] Cette répétition n'eſt pas dans le grec : on y lit en place de ces deux vers : O brillante épouſe, préſentez votre main, &, prenant nos aîles, élevez vous avec moi : en m'élevant moi-même, je vous éleverai auſſi.

[2] Ce dernier vers n'eſt pas dans M. Boivin. Tênella, eſt une onomatopée, c'eſt-à dire, un ſon imitatif de la choſe dont on parle. Moliere a fait uſage de cette eſpece de figure dans LE FACHEUX, acte III, ſcene derniere.

Monſieur, ce ſont des maſques
Qui portent des CRINS-CRINS & des tambours de baſques.

LES FÊTES DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE*, COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la vingt-unieme année de la guerre du Péloponneſe, la premiere de l'olympiade quatre-vingt-douze [1], ſous l'archonte Callias après Cléocrite, aux fêtes dionyſiales : date fondée ſur de ſimples conjectures tirées des paroles d'Ariſtophane, faute de préfaces & de ſcholies. M. Sam. Petit la met trois ans plus tard, à la quatrieme année de la même olympiade.

Les Fêtes de Cérès & de Proſerpine duroient cinq jours à Athenes. Il s'y faiſoit des cérémonies

* Les deux déeſſes, mere & fille, étoient appelées Theſmophores, A LEGIBUS FERENDIS. Leurs Fêtes ſe nommoient THESMOPHORIA, & les femmes qui les célébroient THESMOPHORIAZOUZAI, qui eſt le titre grec de cette comédie.

1 OLYMPIADE XCII.

Années.	Archontes.	Noms des pieces jouées.
1	Callias	ΘΕΣΜΟΦΟΡΙΑΖΟΥΣΑΙ.
	. . . . .	ΛΥΣΙΣΤΡΑΤΗ.
	. . . . .	
4	Dioclès	ΠΛΟΥΤΟΣ Α.

myſtérieuſes, où il n'étoit permis qu'aux femmes d'aſſiſter, comme aux Fêtes de la bonne déeſſe chez les Romains. L'aſſemblée ſe tenoit dans le temple, où ſe paſſe toute la ſcene dont nous allons parler.

Il y a deux pieces de ce nom, ſoit différentes, ſoit la même retouchée. Un paſſage cité par Aulugelle *, comme de la premiere façon, ſe trouve dans celle que nous avons; & l'on n'y en trouve point un autre que cite Athénée †, comme de la ſeconde : d'où il faut conclure avec Caſaubon que nous avons la premiere façon. Comme elle réuſſit peu, elle ne fit pas un gand tort à Euripide; car c'eſt à ſon ſujet qu'Ariſtophane ſe livre à ſa belle humeur. Il ſe déchaîne encore plus contre le ſexe. Nous en dirons peu de choſe par cette raiſon, ſans omettre toutefois ce qui peut contribuer aux quatre articles principaux que nous nous ſommes propoſés dans le diſcours ſur cette matiere.

Le ſujet en général eſt la Fête des deux déeſſes, qui faiſoient l'objet particulier du culte des Athéniennes. Les femmes ennemies d'Euripide, prennent cette occaſion pour délibérer ſur la maniere de le perdre. Il veut prévenir ſa condamnation, & il met en œuvre cent ſortes de ſtratagêmes. Le deſſein d'Ariſtophane eſt de le faire regarder comme

* A. Gell. l. XV, c. XX.

† Athenæus Caſauboni, l. I, c. XXIII.

un homme souple & rusé. Euripide vivoit alors ; mais il étoit fort vieux, comme il le dit au poëte Agathon dans le second acte.

ACTE PREMIER.

Mnésilochus fort fâché de se voir entraîné hors de chez lui avant le jour & en hiver, par l'importunité d'Euripide son parent, lui demande où il le mene ; mais Euripide évite de le dire, en usant de subtilités philosophiques. « Il ne faut pas, » dit-il, que vous l'entendiez, puisque vous l'allez » voir. » Mnésiloque se fait répéter cette subtilité. « Il ne faut pas, dites-vous, que j'entende ? »

EURIPIDE.

Ce que vous allez voir.

MNESILOCHUS.

Ni apparemment que je voie ?

EURIPIDE.

Ce qu'il vous faut écouter.

Mnésilochus conclut qu'il faut n'avoir ni des oreilles ni des yeux. Euripide en philosophe, lui fait une explication ridicule de la formation de l'œil & de l'oreille : ce qui fait dire à son parent : « O » les belles choses ! Voilà ce qu'on gagne à avoir » affaire aux philosophes. » Aristophane, comme l'on voit, veut s'égayer aux dépens de la philosophie & des philosophes, d'Euripide sur-tout, &

d'Anaxagoras ſon maître, & de Socrate ſon ami. Comme le maître & l'ami avoient été taxés ou accuſés d'impiété, le poëte comique veut faire penſer aux ſpectateurs, dans cette piece ainſi que dans les GRENOUILLES, qu'Euripide en étoit un peu entiché.

Cette ſcene toute badine conſiſte dans des jeux pareils à celui qu'on vient de voir, juſqu'à ce qu'Euripide appercevant le valet du poëte Agathon, chez qui il avoit deſſein d'aller, prie ſon parent de s'arrêter devant la porte qu'il lui montre. Le valet, auſſi fou que ſon maître, dit en ſortant: « Peuple, gardez un ſilence religieux; car le chœur » des muſes eſt dans le cabinet de mon maître, & » médite de nouveaux chants. O vents, retirez » votre haleine, flots, ſuſpendez votre courſe. » Il veut dire qu'Agathon fait une tragédie nouvelle. Cela donne lieu à un jeu de théatre qui rend ridicules Agathon & ſes confreres les tragiques.

Euripide & Mnéſiloque s'abouchent avec le valet, pour le prier d'avertir Agathon. Le valet dit que ſon maître ne tardera pas: qu'auſſi-bien en hiver il n'eſt pas aiſé à un poëte de faire des vers, s'il ne va au ſoleil: trait contre les poëtes gueux. Euripide expoſe ici à ſon parent la raiſon pour laquelle il l'amene à Agathon: c'eſt qu'Euripide a appris que l'aſſemblée des femmes qu'il a ſi ſouvent drapées dans ſes tragédies doit ce jour-là même, troiſieme jour des Fêtes de Cérès, lui faire ſon

procès, & peut-être le condamner à mort. C'eſt pour prévenir ce malheur qu'il vient prier Agathon de ſe trouver déguiſé à cette aſſemblée ; coup de dent cruel contre l'efféminé Agathon, & contre ceux qui ſe déguiſoient pour ſe trouver à ces myſteres, comme on accuſa depuis Clodius * d'avoir aſſiſté à ceux de la bonne déeſſe à Rome. Tout roule ſur cette folle idée qu'Ariſtophane met dans la tête d'Euripide.

Agathon paroît, habillé en femme & ſuivi d'un chœur de muſes, ou de femmes autres que le chœur qu'on verra dans la ſuite. Il récite des vers en poëte inſenſé & précieux : c'eſt l'intermede de l'acte.

ACTE II.

Mnéſiloque ſe moque finement d'Agathon ainſi déguiſé. Celui-ci allegue l'exemple d'Anacréon, d'Alcée & de Phrynicus, qui ne faiſoient, dit-il, de bons vers, que parce qu'ils étoient propres & poupins. « C'eſt donc pour cela, dit Mnéſilochus, « que Philoclès † le mauſſade en fait de ſi ſots, & » le méchant Xénoclès de ſi méchans, & le froid » Théognis § de ſi froids. » C'eſt ſur cela même qu'Agathon prétend juſtifier ſes airs de petit-maître. Euripide ſoutient qu'il a raiſon, & que lui-même

* Ciceron pour Milon.

† Poëte déjà cité.

§ Déjà cité pour ſes vers à la glace.

à ſon âge en a fait autant. Il vient auſſi-tôt à préſenter ſa requête, en ſe ſervant des vers de quelqu'une de ſes tragédies : car la parodie eſt le grand art d'Ariſtophane dans cette piece, & par-tout. Euripide expoſe donc à ſon ami le beſoin qu'il a de ſon ſecours. Mais celui-ci le fait ſouvenir d'un vers de la tragédie d'ALCESTE *, où Admete reprochant à ſon pere Phérès la dureté qu'il a eue de laiſſer mourir Alceſte, au lieu d'offrir lui-même aux parques un reſte de jours uſés, Phérès répond : « Il vous eſt doux de voir la lumiere, & croyez-» vous qu'il me le ſoit moins ? » Agathon refuſe donc nettement de ſe trouver à la Fête pour défendre ſon ami.

Euripide abandonné de ce côté là, a recours à ſon parent, qui conſent à l'aller défendre. Agathon veut bien lui prêter ſes ajuſtemens, & l'on habille Mnéſilochus en femme. Il fait jurer Euripide d'accourir à ſon ſecours, ſi l'on vient à le découvrir. Le

* Voyez la tragédie d'ALCESTE, partie II, tome VI, acte III, ſcène VI, page 339. Ces parodies ne montrent pas qu'on ait critiqué les vers d'Euripide comme mauvais : au contraire, elles font voir qu'ils avoient fait une très vive impreſſion. Il y paroît bien par celui d'HIPPOLYTE, ib. acte III, ſcene II, page 152, qui eſt encore allégué dans cette comédie, MA LANGUE A JURÉ, NON MON CŒUR. Je prie le lecteur de ſe rappeler ce que nous avons dit dans les réflexions ſur ALCESTE, & de faire attention, que ſi ce qui a choqué les modernes dans cette piece eût paru choquant aux ſpectateurs Athéniens, Ariſtophane qui n'épargne nullement Euripide, n'eût pas manqué de le relever. Or c'eſt ce qu'il n'a jamais fait. Donc les raiſons que j'ai alléguées pour juſtifier ALCESTE ſubſiſtent dans leur entier. Cela me paroît démonſtratif : car pour les vers cités ici, quand même j'accorderois qu'Ariſtophane le critique, ce qu'il ne fait pas, cela rendroit encore plus forte la preuve que je tire de ſon ſilence ſur le reſte.

poëte jure par l'Æther, domicile du roi des dieux : ſerment philoſophique. Auſſi paroît-il ſuſpect à Mnéſiloque. Euripide, pour le contenter, dit d'un ton un peu piqué : « Hé bien je jure par tous les » dieux. Souvenez-vous donc, reprend Mnéſilo- » chus, que votre cœur a juré, & non pas ſeule- » ment votre langue. » Alluſion à un vers d'Hippolyte. On entend auſſi-tôt les cris des femmes dans le temple de Cérès & de Proſerpine. Elles paroiſſent, & Euripide s'enfuit. Tout le reſte de la piece eſt ſuppoſé ſe paſſer dans ce temple, qui s'ouvre pour être vu des ſpectateurs.

Une Athénienne s'avance ſuivie d'un chœur de ſes pareilles. Elle les anime à célébrer les myſteres des deux déeſſes. Cela s'exécute dans la forme des chœurs grecs, avec les invocations ordinaires. Il eſt plaiſant que celle qui porte la parole faſſe faire aux autres des imprécations en cérémonie, « contre » ceux qui formeroient quelque deſſein contraire » aux intérêts du peuple..... du peuple-femme, » reprend-elle, contre ceux qui voudroient faire » leur paix avec les Perſes *, ou avec Euripide ; » contre ceux qui ambitionneroient le pouvoir ſou- » verain, ou procureroient au peuple de nouveaux » tyrans. »

A ces imprécations ſingulieres, on en mêle d'autres qui regardent plus particulierement les

* Ils étoient alors ennemis d'Athenes.

femmes ; par exemple, contre celles qui révéleroient la ſuppoſition d'un enfant par une femme, & choſes ſemblables. Il y a trois ou quatre endroits en cette piece qui montrent que la ſuppoſition des enfans n'étoit pas rare à Athenes. Le chœur ratifie ces vœux & ces imprécations.

ACTE III.

Celle qui a porté la parole déclare le réſultat de l'aſſemblée du ſénat féminin : « Voici le ſujet de » la délibération du jour précédent, dit-elle * ; » Timoclée préſidoit, Lyſilla étoit ſecrétaire, Soſ- » trata donnoit ſes concluſions. Qu'on s'aſſemble » le matin du troiſieme jour des Fêtes de Cérès, » & que l'on délibere d'abord ſur la peine que » mérite Euripide notre ennemi déclaré. Qui veut » parler ? »

UNE FEMME.

Moi.

UNE AUTRE.

Prenez donc cette couronne † avant que de haranguer. Paix, ſilence. Elle crache comme les orateurs. Elle a l'air de faire une longue harangue.

* Formule ordinaire attachée aux décrets publics. On en trouve pluſieurs exemples dans Thucydide & Démoſthene. Lucien a imité cette plaiſanterie d'Ariſtophane dans ſon CONSEIL DES DIEUX.

† On verra le même uſage dans les HARANGUEUSES d'Ariſtophane. Les orateurs prenoient une couronne. Ces deux ſcenes de différentes comédies ſont des ſatyres contre les harangueurs de ce temps-là.

LA

LA HARANGUEUSE.

Ce n'eſt point l'ambition qui me fait parler, meſdames, j'en jure par nos déeſſes ; mais uniquement la douleur que je reſſens de voir que depuis pluſieurs années vous êtes l'objet des outrages d'Euripide, ce fils d'une vile herbiere : car de quels opprobres ne vous a-t'il pas accablées ? Où ne prend-t'il pas à tâche de vous déchirer ? Attend-t'il même qu'il ait beaucoup de ſpectateurs ? Par-tout il vous reproche l'adultere, l'amour, le vin, la trahiſon, la démangeaiſon de parler. A l'entendre vous êtes des inſenſées, & le plus grand mal * qui puiſſe arriver aux hommes.

Elle ajoute que les maris en revenant du théâtre d'Euripide, maltraitent leurs femmes, & les ſoupçonnent de toutes les méchancetés imaginables ; que de-là naiſſent les défiances, les verroux, & les clefs à trois dents à la Laconienne, faites pour ſurprendre. Elle conclut à perdre Euripide par le poiſon ou autrement. Le chœur donne de grandes louanges à la femme-orateur, & l'éleve fort au-deſſus de Xénoclès, fils de Carcinus. C'étoit apparemment un orateur applaudi & critiqué.

Une autre femme ſe leve pour parler. Elle dit qu'elle n'a rien à ajouter à ce qu'on allegue, ſi ce n'eſt

* Alluſion à un vers d'Hippolyte, ib. Obſervons qu'Ariſtophane ne reprend point dans cette piece les choſes qui nous paroiſſent répréhenſibles ; ce qu'il n'auroit pas manqué de faire, ſi les mœurs & l'uſage ne les euſſent juſtifiées.

un tort particulier que lui fait Euripide. Comme elle vend des couronnes pour les dieux, elle prétend que ce poëte, par ſes impiétés, a décrédité ſon commerce, en perſuadant aux hommes qu'il n'y a point de dieux. Euripide, ami de Socrate, en avoit pris les ſentimens. Mais Socrate, en niant la pluralité des dieux, en reconnoiſſoit un; & il eſt croyable qu'Euripide penſoit & parloit de même. Toutefois ce qu'il y a de plus cruel contre Euripide & Socrate dans Ariſtophane, c'eſt l'accuſation d'incrédulité : accuſation indirecte qui ne regardoit que les dieux du pays. Car les Athéniens ſi libres d'ailleurs & ſi enclins à l'indépendance, juſqu'à rire des avantures fabuleuſes de leurs dieux, n'entendoient pas raillerie ſur le culte de ces mêmes dieux honorés dans le pays. Le chœur, ennemi d'Euripide, ne laiſſe pas tomber cette accuſation.

Incontinent Mnéſiloque déguiſé, prend la parole. « Je ne ſuis pas ſurpriſe, dit-il, de votre » courroux contre un poëte qui vous outrage. Pé- » riſſent mes enfans, ſi je ne le hais autant que » vous ! Je crois toutefois que nous devons ba- » lancer & comparer nos raiſons. Nous ſommes » ſeules, & il n'y a pas à craindre qu'on révele » nos ſecrets. Je parlerai donc librement. Pour- » quoi, je vous ſupplie, nous choquons-nous ſi » violemment pour deux ou trois bagatelles qu'Eu-

» ripide aura ſçues, tandis que nous faiſons une » infinité de maux qu'il ne dit pas ? »

C'eſt une ſatyre épouvantable contre le ſexe. Car la fauſſe femme s'accuſe elle-même de crimes énormes. « Euripide n'a point vu, dit-il, nos infidélités les plus criantes. S'il maltraite Phedre, hé » que nous importe ? Il n'a point dévoilé nos ruſes, » ni notre adreſſe à ſuppoſer des enfans. »

Avec ce tour cauſtique, Mnéſiloque dit tant de mal des Athéniennes, qu'elles entrent en fureur. On l'accable d'injures pour avoir oſé défendre un poëte, qui a choiſi pour ſujet de pieces de théâtre des Ménalippes, des Phedres, femmes déteſtées, & pas une Pénélope. A quoi Mnéſiloque répond : « C'eſt qu'il n'y a pas une Pénélope aujourd'hui, » & que nous ſommes toutes des Phedres. » Il ajoute qu'il n'a pas dit la millieme partie du mal qu'il pouvoit dire ; & il continue de plus belle ſur ce qu'il a omis, ſur les meurtres, les parricides, les poiſons, &c. Tel eſt le caractere qu'Ariſtophane veut nous donner des Athéniennes.

Cliſthene, homme efféminé, ſe préſente pour donner un avis important à l'aſſemblée. On le reçoit. Il déclare qu'un homme déguiſé eſt entré au temple. Mnéſiloque ſe refugie à l'autel, pour ſe dérober à la fureur des femmes. Il arrache l'enfant des bras d'une d'entr'elles, menaçant de l'égorger ſur l'autel ; & il ſe trouve que ce prétendu

enfant eſt un outre de vin. Embarraſſé comment faire ſçavoir à Euripide le danger où il eſt, il ſe ſouvient de la tragédie de PALAMEDE *, où Euripide feint que ce guerrier avoit écrit ſes avantures ſur des morceaux de rames, & qu'il les jetoit en mer dans l'eſpérance que ſon pere Nauplius en trouveroit quelqu'un. Pour railler cette fiction, Mnéſiloque en voudroit faire autant; « mais où trouver » des rames, dit-il? A leur défaut briſons ces ſta- » tues : bois pour bois, ce ſera la même choſe. » Il continue la parodie juſqu'au bout avec un air tragicomique digne d'arlequin.

Pour le chœur, il fait ſa digreſſion ordinaire vers les ſpectateurs. Le but de ſa harangue eſt de prouver comiquement : 1°. Qu'on a tort de médire du ſexe; car ſi nous ſommes des peſtes publiques, dit-il, pourquoi nous épouſer? 2°. Que les femmes valent mieux que les hommes. Ce parallele eſt fort ſatyrique à l'égard de ceux qui ſont nommés. « Nauſimacha, par exemple, l'emporte ſur Char- » minus : rien de plus manifeſte. Cléophon eſt » plus méchant que Salabaccha. Il n'eſt aucun de

* Quelques-uns diſent qu'Euripide fit cette tragédie après la mort de Socrate, & que certains vers dont on fit l'application à ce philoſophe, ſuivant l'idée du poëte, tirerent des larmes de toute l'aſſemblée ſur la mort de Socrate. C'eſt ce qui a engagé M. Sam. Petit à ſe ranger du parti de ceux qui avancent la mort de Socrate juſqu'à la troiſieme année de l'olympiade quatre-vingt-douze, ſous l'archonte Glaucippus. A l'égard de la date de PALAMEDE, il eſt obligé de corriger ou plutôt de contredire Elien. Sur ce fondement, il recule la comédie des FÊTES DE CÉRÈS à la quatrieme année de l'olympiade quatre-vingt-douze; mais ce fondement eſt trop ruineux pour y inſiſter. Après tout la choſe eſt peu importante.

» vous qui oſe entrer en comparaiſon de valeur » avec Ariſtomaque, cette héroïne de Marathon, » ni avec Stratonice. Mettra-t'on au-deſſus d'Eu- » bula quelqu'un de ces ſénateurs de l'an paſſé, » qui céderent leurs emplois à d'autres ? Conve- » nez-en, meſſieurs, nous valons mieux que vous. » On ne voit point de femme ſe faire traîner ſur » un char à deux chevaux, après avoir volé cin- » quante talens au tréſor public. Si elles dérobent » quelques bagatelles * à leurs maris, c'eſt pour » le rendre le même jour. Mais qui pourrions-nous » montrer parmi vous ? Des voleurs fieffés, des » turlupins, des débauchés, des diſſipateurs, qui » ſçavent bien moins que nous conſerver les biens » que leurs peres leur ont laiſſés. Du moins ſça- » vons-nous garder nos corbeilles, nos navettes, » nos quenouilles : & combien de nos héros ne » gardent pas leurs armes, & jettent leur bou- » clier dans l'action ? »

M. Paulmier ¶ explique admirablement bien cet endroit, & il en tire avec vraiſemblance la date de cette comédie. Ce n'eſt, dit-il, qu'une énigme †, qui ſous de feints noms de femmes cache des affaires d'état récemment arrivées. Le poëte déſigne donc ici la bataille navale que perdit Charminus §

* Un peu de bled.
¶ Exercitation. Palmerii.
† Ou, gryphe.
§ Thucyd. l. VIII. Voyez les faſtes ci-deſſus.

vers l'île de Sima avec perte de ſix trirêmes, contre Anthiocus Lacédémonien, la vingtieme année de la guerre du Péloponneſe en hiver, & par conſéquent peu de temps, ſelon les apparences, avant cette comédie. Car Charminus mourut l'été ſuivant à Samos. Or il n'étoit pas permis de railler les morts ſur le théâtre, comme le remarque un ſcholiaſte ſur LA PAIX. Il faut donc que cette piece ait été jouée du vivant de Charminus, peu de temps avant ſa mort. Mais outre cette raiſon qui n'eſt pas ſans replique, puiſqu'Ariſtophane viole quelquefois cette loi d'épargner les morts, il eſt viſible que le poëte en parlant des ſénateurs qui l'année précédente céderent leurs emplois à d'autres, ne ſçauroit faire alluſion qu'aux quatre cents adminiſtrateurs de la république ¶, qui furent établis la même année vingtieme de la guerre, au préjudice de la démocratie. Ariſtophane reproche aux Athéniens de l'avoir laiſſé lâchement abolir.

Le chœur finit en ſe plaignant des hommes ſur un article, c'eſt qu'ils auroient dû aſſigner des places honorables, dans les fêtes & les cérémonies publiques aux meres des grands hommes, pour les diſtinguer d'avec les meres des mauvais citoyens. « Peut-on ſouffrir, par exemple, que la mere » d'Hyperbolus * vêtue de blanc & les cheveux

¶ Voyez les faſtes.

* Le vendeur de lampes.

» flottans, ſoit aſſiſe à côté de la mere de Lama-» chus? » De ce paſſage on peut conclure deux choſes : la premiere qu'Hyperbolus vivoit encore, & ne fut tué que quelques mois après dans la ſédition de Samos avec Charminus ; vraiſemblablement Ariſtophane l'eût épargné après ſa mort, ſuivant la loi. La ſeconde, qu'Ariſtophane changeant ici de langage à l'égard de Lamachus qu'il avoit drappé dans d'autres pieces, montre que ce grand homme avoit alors de belles actions qui parloient en ſa faveur.

ACTE IV.

Ce qui reſte n'eſt ni curieux ni beau, du moins pour nous. Ce ne ſont que des parodies & des tours de ſoupleſſe pour rendre Euripide ridicule de tout point. Mnéſiloque s'ennuie de ne le pas voir voler à ſon ſecours. « C'eſt qu'il rougit du » froid Palamede *, dit-il ; cherchons quelqu'autre » tragédie pour l'attirer..... Ah, rien de mieux ima-» giné ; contrefaiſons Hélene : auſſi-bien ai-je un » vêtement conforme au ſien. » Il faut remarquer que le chœur n'a laiſſé Mnéſiloque en repos à l'autel qui lui ſervoit d'aſyle, que juſqu'à ce qu'on eût le temps d'aller au prytanée pour faire venir quelque femme de grand magiſtrat avec des licteurs.

* En effet, Euripide dans la diſpute pour cette piece ne fut nommé que le ſecond, & fut vaincu par Xénoclès : ce qui met Elien de fort mauvaiſe humeur contre les juges des prix. Elien, l. I, c. VIII, VAR. HIST.

Mnéſiloque, ſous le perſonnage d'Hélene, s'imagine voir le Nil & l'Egypte, comme celle d'Euripide ¶, & fait une ſcene comique & de COQ-A-L'ANE, avec une autre femme qui n'eſt point au fait de cette nouvelle ruſe. Euripide qui ſurvient entre dans l'eſprit de ce jeu. Il demande à être introduit, comme le Ménélas de ſa tragédie; autre jeu de même goût pour plaiſanter ſur la reconnoiſſance de Ménélas & d'Hélene. « N'eſt-ce pas » ici, dit-il au chœur, le palais de Protée, roi » d'Egypte? » Une des femmes répond qu'il extravague, & que Protéas eſt mort depuis dix ans. Ce QUIPROQUO reſſemble à celui de Martial le poëte, pris pour un Martial faiſeur de gans par la comteſſe d'Eſcarbagnas *. Protéas, fils d'Epiciclès & général Athénien, s'étoit trouvé au combat de Sybote †, contre ceux de Corinthe & de Corcyre §. Dès la premiere année de la guerre du Péloponneſe il avoit aſſiégé Méthone **; il vécut donc dix ou onze ans depuis.

Durant le badinage d'Euripide déguiſé en Ménélas, arrive la femme du magiſtrat avec un lic-

¶ Voyez l'HÉLENE d'Euripide.

* Chez Moliere.

† Sybote, île devant Leucadie ou Saint-Maur, dans la mer Ionienne, près de l'Epire.

§ Thucyd. l. I.

** Méthone, ville du Péloponneſe, ſur le bord occidental de la Meſſénie.

teur *. Cela déconcerte un peu le nouveau Ménélas, qui vouloit ramener sa nouvelle Hélene. Il se retire donc ; mais il lui promet de la secourir, bien assuré de ne pas demeurer court en fait de ruses & de stratagêmes.

La prytanienne livre Mnésiloque au licteur, qui le lie, avec ordre de le garder à vue & d'écarter † tous ceux qui s'en approcheroient. Le chœur flatté de l'espoir d'une vengeance signalée, décrit dans un divertissement une partie de sa danse, de ses tours & retours : mais il seroit difficile d'en tirer plus de lumieres que ce que nous en avons dit au second discours §. Ce qu'il y a de remarquable dans ce morceau, c'est un mot sur le jeûne du troisieme jour des Fêtes de Cérès, « jeûne que » Pauson même observe, dit le chœur. » Pauson étoit un homme ruiné, qui méritoit apparemment de l'être.

ACTE V.

Le licteur Scythe de nation, & parlant un grec barbare, menace & insulte Mnésiloque en garde impitoyable. Mais le captif s'avise de contrefaire l'ANDROMEDE d'Euripide ¶, parce qu'il est lié

* Ces licteurs étoient Scythes. Ils gardoient la ville au nombre de mille, & avoient leurs casernes dans le marché.

† A coups d'étrivieres.

§ Second discours à l'article du chœur, tom. I.

¶ L'ANDROMEDE d'Euripide, tragédie perdue, qu'Aristophane parodie en cette scene.

comme elle ; & l'on voit Euripide arriver en vrai Perſée. La fauſſe Andromede fait ſon rôle avec des plaintes comiques, au ſujet du Scythe, monſtre plus cruel que celui qui ſe diſpoſoit à dévorer la vraie Andromede. Mais le perſonnage de Perſée ne réuſſiſſant pas à Euripide, il prend celui d'Echo, perſonnage de la même tragédie. « Je ſuis, dit-il, » Echo la babillarde, qui l'an paſſé, dans ce même » lieu †, ſervis ſi bien Euripide. Gémiſſez donc » ma fille. »

MNÉSILOQUE.

Et vous, ayez ſoin de répéter mes gémiſſemens.

EURIPIDE-ÉCHO.

C'eſt mon affaire, commencez.

MNÉSILOQUE.

Nuit ſacrée, que ta courſe eſt longue, & que ton char roule lentement ſur le dos de l'Æther étoilé, & du vénérable olympe *.

EURIPIDE-ÉCHO.

Olympe.

L'on entrevoit aſſez le goût de cette parodie, & la malice d'Ariſtophane à relever l'endroit foible d'ANDROMEDE. Après un jeu badin Euripide redevenu Perſée, ſe montre de rechef ; mais cet artifice ne réuſſiſſant pas plus que les autres, il s'éloigne

† Donc Euripide avoit donné ſon ANDROMEDE l'année précédente, vingtieme de la guerre, & ſur le même théâtre.

* Ce tour ridicule eſt dans le goût de la parodie.

pour en imaginer un nouveau. L'intervalle eſt court. Il revient & ſe préſente ſans déguiſement. Il offre la paix aux dames, promettant de ne plus dire de mal du ſexe dans ſes vers, à condition qu'on relâchera ſon parent Mnéſiloque : ſinon il les menace de révéler tous leurs déportemens à leurs maris, quand ils ſeront revenus de la guerre. Suivant les conjectures que j'ai expoſées ſur la date de cette comédie, les Athéniens étoient alors occupés en trois endroits : 1°. à ſe défendre des incurſions que faiſoient Agis & les Lacédémoniens poſtés à Décélie, dont ils s'étoient rendus les maîtres ; 2°. au ſiege d'une ville de Chio ; 3°. à une guerre vers l'Helleſpont.

Les femmes ſe laiſſent gagner, ou feignent de ſe rendre aux conditions du poëte. Mais il s'agit de tromper le ſoldat. Euripide en fait ſon affaire, & ſur le champ déguiſé en vieille, il trouve le moyen d'écarter le licteur, & de rendre la liberté à Mnéſiloque. Du reſte, cette piece paroît avoir été jouée aux fêtes dionyſiales, vers le commencement du printemps, ſur la fin de l'hiver : car il y eſt fait mention d'hiver & d'hirondelle. De plus, la comédie ſuivante a été certainement repréſentée aux fêtes lénéennes, ſur la fin de l'automne, la même année. Or, les deux n'ont pu être jouées aux mêmes fêtes.

PERSONAGES.

MNÉSILOCHUS.

EURIPIDE.

VALET d'Agathon.

AGATHON.

CHŒUR d'Agathon.

HÉRAUT.

CHŒUR DE FEMMES qui célebrent les Fêtes de Cérès.

QUELQUES FEMMES.

CLISTHENE.

UN PRYTANE.

UN LICTEUR Scythe.

La ſcene eſt dans le temple de Cérès & de Proſerpine.

LES FÊTES DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MNÉSILOCHUS, EURIPIDE.

MNÉSILOCHUS.

Autant l'on desire en hiver le retour de l'hirondelle, autant je desire, en vérité, voir la fin des courses que je fais depuis le matin. (montrant Euripide & entrecoupant ses paroles.) Cet homme a juré ma mort : je suis tout essouflé : ma rate est prête à se rompre. (à Euripide.) Mais auparavant, Euripide, est-il possible de sçavoir du moins où vous me traînez ainsi sur vos pas ?

EURIPIDE.

Laissez donc, il n'est pas nécessaire qu'on vous bate les oreilles de tout ce que vos propres yeux vont vous apprendre tout-à-l'heure.

MNÉSILOCHUS.

Comment dites-vous ? Répétez....? (il répete en traînant ſes mots.) Il n'eſt pas néceſſaire qu'on m'entretienne d'une choſe.....?

EURIPIDE.

Eh ! non. Quand on va vous la mettre ſous les yeux.

MNÉSILOCHUS.

.....Ni par conſéquent qu'on me faſſe voir un objet.....?

EURIPIDE.

Non encore : ſi vous pouvez le connoître en vous en entretenant.

MNÉSILOCHUS.

Que me dites-vous là ? Cependant vous parlez à merveille. Mais ſuivant vous, je pourrois me paſſer de voir & d'entendre.

EURIPIDE.

L'un va ſans l'autre : NE PAS VOIR & NE PAS ENTENDRE, ſont deux fonctions que la nature a ſéparées : ſçachez bien cela.

MNÉSILOCHUS.

Comment ſéparées ?

EURIPIDE.

Voici comme cela s'eſt fait dès l'origine des choſes. Quand les élémens furent ſortis du cahos, & que les animaux purent ſe mouvoir par eux-mêmes, la vue leur devint d'une néceſſité indiſ-

pensable : aussi l'Æther forma d'abord le globe de l'œil à l'instar de celui du soleil : puis il creusa l'oreille, seul ENTONOIR de L'ENTENDEMENT [1].

MNÉSILOCHUS.

Ainsi cet entonoir fait que je ne vois, ni n'entends. Par Jupiter, je me réjouis en vérité de ce que vous m'apprenez là. Vive la société des PHILOSOPHISTES [2].

EURIPIDE.

Je vous en apprendrois bien d'autres de cette espece.

MNÉSILOCHUS.

Plût aux dieux que vous pussiez en outre m'indiquer le moyen de ne plus boiter.

EURIPIDE.

Approchez ici. Tenez : écoutez.

MNÉSILOCHUS.

Me voici.

EURIPIDE.

Voyez-vous cette porte ?

MNÉSILOCHUS.

Oui certes, je la vois : je le crois du moins.

EURIPIDE.

Motus, maintenant.

1 Mots burlesques qui répondent foiblement au jeu de mots d'Aristophane Ἀχοὴν δὲ χαάνης.

2 σοφαὶ doit être traduit avec le degré de ridicule qu'on atache quelquefois au mot PHILOSOPHE.

MNÉSILOCHUS faiſant ſemblant d'écouter la porte.

Allons, ſoit : MOTUS pour la porte.

EURIPIDE.

Ecoutez bien.

MNÉSILOCHUS.

J'écoute, & reſpecte les ſecrets de la porte.

EURIPIDE.

C'eſt là que demeure le fameux Agathon [1], poëte tragique.

MNÉSILOCHUS.

Quel eſt cet Agathon ?

EURIPIDE.

C'eſt un Agathon.

MNÉSILOCHUS.

Il eſt ſans doute bazané, vigoureux ?

EURIPIDE.

Non. Ce n'eſt pas cela : vous ne l'avez donc jamais vu ?

MNÉSILOCHUS.

Son viſage eſt couvert d'une barbe épaiſſe....?

EURIPIDE.

Vous ne l'avez donc jamais vu ?

MNÉSILOCHUS.

Non, par Jupiter, autant qu'il m'en ſouvienne.

EURIPIDE.

Vous l'avez cependant vu, mais ſans le connoître ;

1 Ἀγάθων, fort, vigoureux.

(car

(car ce n'étoit pas ſon viſage qu'il vous montroit [1].)
(Euripide tire Mnéſilochus par le bras & l'emmene dans un coin.) Ah! Retirons-nous à l'écart. Voilà ſon certain valet qui ſort, portant du feu & des branches de myrthe. Il va, j'imagine, offrir un ſacrifice pour l'heureux ſuccès du travail de ſon maître.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE VALET D'AGATHON.

LE VALET emphatiquement.

Que tout le peuple écoute attentivement, & ſe tienne bouche cloſe. Le ſacré chœur des muſes eſt auprès de mon maître, & médite de nouveaux chants [2]. O vous Æther, divinité toujours calme, retenez l'haleine des vents. Flots azurés de la mer, réprimez vos mugiſſemens.

MNÉSILOCHUS à part.

Merveilleux!

EURIPIDE à Mnéſilochus tout bas.

Chut. Pourquoi parlez-vous?

LE VALET ſur le même ton.

Que le ſommeil appéſantiſſe l'aîle de tous les Oiſeaux! Que les bêtes ſauvages acoutumées à

1 Ces mots de la parentheſe ſont ajoutés pour éviter de rendre par une poliçonnerie le mot βεβίνηκας, præcidiſti tu eum.

2 Il veut dire qu'Agathon fait une tragédie. Le P. Brumoy.

errer dans les forêts ne puiſſent ſortir de leurs réduits !

MNÉSILOCHUS.

Superlificacozieuſement beau !

LE VALET ſans prendre garde.

Car le beau parleur Agathon, notre maître, a deſſein de.....

MNÉSILOCHUS à part.

De faire quelque infamie [1] ?

LE VALET.

Qui parle ici ?

MNÉSILOCHUS.

L'Æther toujours calme.....

LE VALET après un peu de ſilence.

.....A deſſein de jeter les fondemens d'un édifice dramatique. Déjà ſes vers commencent à prendre une nouvelle tournure : il polit ceux-ci ; il lie ceux-là ; il invente de nouvelles ſentences ; il peint tout, ne nomme rien par ſon nom ; & ſes vers, comme une cire molle, ſe moulent à ſon gré, & prennent la forme qu'il deſire.

MNÉSILOCHUS.

Il fait bien pis [2].

LE VALET.

Quel eſt le ruſtre qui approche de ce ſanctuaire ?

1 Eſſer chiavata.
2 Et sbelletta.

Le beau parleur Agathon a deſſein de jeter les fondemens d'un Edifice Dramatique.

MNÉSILOCHUS.

C'eſt un homme en état de briſer cette bariere, & de t'en montrer, ainſi qu'à ton mielleux de maître [1].

LE VALET.

O vieillard ! Dans votre jeuneſſe, vous aurez été la terreur des beautés ?

EURIPIDE à Mnéſilochus.

Je vous en prie, laiſſez aller ce garçon. (Au valet.) Pour toi, dépêche d'aller trouver Agathon & de l'amener ici.

LE VALET.

Sans tant de prieres, vous allez le voir paroître dans l'inſtant, puiſqu'il commence à compoſer : car en hiver on ne brille pas à faire des couplets, ſi l'on ne recourre à la chaleur du ſoleil.

SCENE III.

MNÉSILOCHUS, EURIPIDE.

MNÉSILOCHUS.

QU'AI-JE donc à faire ici ?

EURIPIDE.

Atendez, je vous prie : le voilà qui vient. (à part.) O Jupiter ! Quelle eſt ma deſtinée pour aujourd'hui ?

1 Quello ch'è pronto à te, & a'l poeta che ha bella loquella di corte, che inrotonda, & contorze queſta verga à infundere.

MNÉSILOCHUS avec vivacité & inquiétude.

Et moi je vous demande, au nom de Jupiter, ce que ſignifie tout cela? Que veulent dire vos larmes, vos frayeurs? Vous êtes mon gendre : vous ne devez avoir rien de caché pour moi.

EURIPIDE d'un air triſte & accablé.

Oh! Je ſuis menacé du plus grand malheur.

MNÉSILOCHUS.

Quoi?

EURIPIDE.

Dans ce jour il ſera décidé ſi l'on doit laiſſer vivre ou condamner à mort Euripide.

MNÉSILOCHUS.

Vous extravaguez! Tous les tribunaux ſont fermés. Le ſénat ne s'aſſemble point. Nous n'en ſommes encore qu'au troiſieme jour ou au milieu de la ſolennité des fêtes de Cérès [1].

EURIPIDE.

Et voilà préciſément d'où me viennent toutes mes inquiétudes. Car les femmes ont formé des projets contre moi. Leur aſſemblée d'aujourd'hui dans le temple des déeſſes, n'a pour but que ma perte.

MNÉSILOCHUS.

Mais, pourquoi cela?

1 Ce paſſage eſt très clair, & détermine bien préciſément le nombre des jours conſacrés aux theſmophories. Le troiſieme étant le milieu de ces jours, il eſt évident que cette ſolennité étoit de cinq jours.

EURIPIDE.

Parce que je les ai fort maltraitées dans mes tragédies.

MNÉSILOCHUS.

Oh! Par les dieux de la terre & de l'onde, vous l'aurez bien mérité. Mais avez-vous quelque expédient pour vous tirer de là?

EURIPIDE.

Je voudrois persuader au dramaturge Agathon de se faufiler dans l'assemblée des femmes.

MNÉSILOCHUS.

Qu'y fera-t'il, je vous demande?

EURIPIDE.

Il y parlera, & fera valoir tout ce qui est en ma faveur.

MNÉSILOCHUS.

Sera-t'il déguisé, ou non?

EURIPIDE.

Déguisé..... Il prendra un acoutrement féminin.

MNÉSILOCHUS.

Oh! la belle idée! bien digne de vous. Car à vous la palme en fait d'astuce [1].

EURIPIDE.

Paix.

MNÉSILOCHUS.

Qu'y a-t'il?

1 Voyez les CHEVALIERS, v. 277.

EURIPIDE.

C'eſt Agathon qui paroît.

MNÉSILOCHUS.

Faites-moi le remarquer.

EURIPIDE.

Ne le voyez-vous pas, juché au haut de ſa machine [1] ?

MNÉSILOCHUS.

Je n'y vois donc goute : car je n'aperçois pas trace d'homme ici ; mais bien une Cyrene [2].

EURIPIDE.

Silence : le voilà qui s'apprête à nous donner quelques airs.

MNÉSILOCHUS.

Oui : la marche des fourmis, qu'il va nous chanter avec ſa voix grêle.

SCENE IV.

LES MÊMES, AGATHON, LE CHŒUR tragique [3].

AGATHON.

JEUNES filles, prenez la torche conſacrée aux

1 Voyez la note du tome X, page 378.

2 Fameuſe courtiſane. Voyez les GRENOUILLES, v. 1328.

3 Ce chœur eſt à la ſuite d'Agathon, comme auteur tragique, & eſt compoſé des acteurs ordinaires pour ces pieces. Ce chœur ne doit pas être confondu avec le chœur de cette piece, qui n'eſt compoſé que des femmes qui célebrent les theſmophories.

déesses infernales ; &, comme au sein de la liberté, joignez la danse à vos cris de joie.

LE CHŒUR.

Dites-moi, pour quelle divinité ces préparatifs ? Car j'aime honorer les dieux.

AGATHON.

Prends ton essor, ô muse, & célebre Apollon à l'arc rayonnant d'or, qui éleva les murs d'une ville sur les bords du Simoïs.

LE CHŒUR.

Que les échos répetent les airs les plus beaux à la louange d'Apollon : les sons qu'il sçut tirer de sa lyre le rendirent vainqueur de tous ses rivaux.

AGATHON.

Que Diane, cette amante des monts ombragés de forêts, obtienne aussi une part à vos éloges.

LE CHŒUR.

Je ne cesserai jamais d'honorer par mes chansons cette heureuse Artemise, auguste postérité de Latone.

AGATHON.

Célébrez aussi Latone elle-même, & les délices des graces Phrygiennes [1] : ces airs de l'asiade [2] dont

1 Trait de méchanceté d'Aristophane, qui prête à Agathon du goût pour la musique phrygienne, réprouvée par Platon, comme indigne d'un homme d'état, à cause de ses airs mols, efféminés & voluptueux. Voyez Plutarque, REPUBLICÆ GERENDÆ PRÆCEPTA.

2 C'est-à-dire, de la cithare asiade. M. Burette, tom. X des Mém. de l'Acad. des Inscript. pag. 273, paroît porté à croire que ce nom donné à la cithare, lui vient de la ville nommée Asia, située au pied

le rhythme eſt tantôt d'acord & tantôt ne l'eſt pas avec la meſure.

LE CHŒUR.

O divine Latone, & vous, ô Cythare, mere des hymnes, je vous honore par des chants mâles & dignes d'être goûtés, qui font, ainſi que les nôtres à l'inſtant, étinceler le feu dans les yeux des dieux. C'eſt ainſi qu'il faut chanter les louanges d'Apollon. Je te ſalue, ô fils de Latone.

MNÉSILOCHUS.

O adorables déeſſes [1], quelle douce & voluptueuſe mélodie, beaucoup plus tendre & plus laſcive que tous les baiſers ! Je n'ai pu l'entendre ſans éprouver certain plaiſir [2]. (à Agathon.) O jeune beauté, permets-moi de t'interroger à la façon d'Eſchyle dans ſa LYGURGIE [3]. De quel pays eſt ce jeune efféminé ? Quelle eſt ſa patrie ? Son vêtement ? Que ſignifie cette confuſion de manieres ? Que veut dire cet inſtrument de muſique [4] avec cette robe couleur de ſaffran ? Cette lyre avec ces rubans ? Cette huile athlétique avec ces ceintures ? Tout cela va mal enſemble ! Comment allier une

du mont Tmolus en Lydie. Ce ſurnom d'Aſiade ſe trouve dans le CYCLOPE d'Euripide, v. 442. Plutarque donne une autre raiſon de cette dénomination de la cithare, tom. XXII, chap. XII, pag. 179.

1 Grec : O adorables génétyllidès.

2 Che udendola io, ſotto à queſta ſedia m'è venuta la tentatione.

3 Piece perdue d'Eſchyle.

4 βαρβιτος.

5 Κεκρυφαλφ.

épée & un miroir ? Et vous-même qu'êtes vous, ô jeune perſone ? Etes-vous un homme ? Mais où en eſt la preuve [1] ? Où eſt le juſte-au-corps ? Où ſont ces gros ſouliers à la Laconienne ? Êtes-vous femme ? Où eſt donc votre gorge ? Que dites-vous ? Vous vous taiſez ? Au reſte, je puis en juger par votre voix, puiſque vous voulez en faire un ſecret.

AGATHON.

Ah, vieillard, vieillard, vous vous livrez à des injures dictées par la jalouſie ; mais je n'en ſuis pas affecté. Quant à mon coſtume, je le rends conforme à mes goûts. Il eſt à propos qu'un poëte prenne le ton & les manieres des ſujets qu'il traite. Ainſi, choiſit-il des ſujets femelles ? il faut que de pied en cap le poëte ſoit femelle.

MNÉSILOCHUS.

Vous montez donc un cheval [2], pour compoſer PHEDRE.

AGATHON.

Quand les ſujets ſont mâles, on en prend toute l'habitude ; & nous faiſons nos efforts pour imiter ce qui n'eſt point en nous.

MNÉSILOCHUS.

Eh bien, lorſque vous mettrez en ſcene des Satyres, venez à moi, je vous ſerai utile en me préſentant derriere vous en vrai Priape.

[1] Ove hai tu il membro virile.
[2] Dunque ſei menato ſu'l cavallo, & lo cacci, quando fai Fedria?

AGATHON.

Il eſt peu agréable de voir un poëte ruſtre & velu. Voyez cet Ibycus, cet Anacréon de Téos & Alcée, qui ont ſçu donner des graces à l'harmonie : ils avoient la démarche molle & la coëffure des Aſiatiques, & ils danſoient l'Ionienne [1]. Et Phrynichus ! vous n'êtes pas ſans en avoir entendu parler, il étoit beau, & toujours élégamment vêtu : auſſi rien de plus léché que ſes poëmes. Il faut que les ouvrages tiennent du goût des auteurs.

MNÉSILOCHUS.

Voilà donc pourquoi le hideux Philoclès compoſe des ſots vers : le méchant Xénoclès, des méchans : le froid Théognis, des froids.

AGATHON.

C'en eſt une ſuite néceſſaire. Oh quand j'ai vu cela, j'ai ſoigné ma perſone avec toutes ſortes de recherches.

MNÉSILOCHUS.

Au nom des dieux, comment ?

EURIPIDE.

Ceſſez, ceſſez de tant aboyer. Je n'en uſois pas

1 Horace nous peint très bien ce que l'on doit entendre par la danſe Ionienne, dans ces vers :

Motus doceri gaudet Ionios
Matura virgo, & fingitur artibus ;
Jam tunc & inceſtos amores
De tenero meditatur ungui.
LYRICOR. CARMIN. III, 1, 21.

autrement, quand j'ai commencé à composer mes tragédies.

MNÉSILOCHUS.

Certes, je ne suis pas jaloux de votre éducation.

EURIPIDE.

Laissez-moi donc dire le motif qui m'amene.

MNÉSILOCHUS.

Dites.

EURIPIDE.

Agathon, IL EST D'UN SAGE DE SÇAVOIR DIRE BEAUCOUP DE CHOSES EN PEU DE MOTS [1]. Accablé de nouveaux revers, je viens me jeter à vos genoux.

AGATHON.

En quoi avez-vous donc besoin de moi?

EURIPIDE.

Les femmes, sous prétexte que je ne les épargne pas, ont résolu ma perte aujourd'hui pendant la solennité des thesmophories.

AGATHON.

De quelle utilité puis-je donc vous être?

EURIPIDE.

De la plus grande: car si vous voulez aller prendre séance au milieu des femmes, & vous faire passer pour une d'elles, & si vous prenez à tâche de me défendre, vous me sauverez. Vous êtes le seul en état de bien parler en ma faveur.

1 Parodie de deux vers de l'ÆOLUS d'Euripide, piece perdue.

AGATHON.

Et que n'allez-vous vous-même faire valoir vos raiſons.

EURIPIDE.

Je vais vous dire. D'abord je ſuis connu. Enſuite je ſuis chauve & barbu. Pour vous, votre figure eſt belle, blanche & ſans poil. Vous avez une voix de femme, un air délicat & des plus gracieux.

AGATHON.

Euripide.....

EURIPIDE.

Qu'y a-t'il ?

AGATHON.

N'avez-vous pas dit quelque part : LA LUMIÈRE DU JOUR VOUS EST PRÉCIEUSE ET DOUCE : PENSEZ-VOUS QU'ELLE LE SOIT MOINS A VOTRE PERE.

EURIPIDE.

Vraiment oui.

AGATHON.

Ne comptez donc pas que j'irai m'expoſer pour vous. Ce ſeroit folie de ma part. C'eſt à vous à ſupporter, comme vous pourrez, vos infortunes. Or, il convient de les ſupporter en les ſouffrant ſoi-même, & non pas en s'en débaraſſant adroitement.

MNÉSILOCHUS.

En effet, ô impur ! tu es devenu un de ces infames plutôt en ſouffrant qu'en parlant [1].

EURIPIDE.

Quelle raiſon avez-vous de craindre d'aller là ?

AGATHON.

On m'y feroit un plus mauvais parti qu'à vous.

EURIPIDE.

Comment ?

AGATHON.

Comment ? Parce que j'aurois l'air d'un curieux obſervateur de leurs myſteres nocturnes, & d'un voleur ſecret de leurs effets.

MNÉSILOCHUS.

D'un obſervateur ? Dites donc d'un proſtitué. Oh parbleu, voilà un délicieux prétexte.

EURIPIDE.

Allons, voyons : ferez-vous ce que je vous demande ?

AGATHON.

N'en croyez rien.

EURIPIDE.

O que je ſuis malheureux ! C'en eſt fait d'Euripide !

MNÉSILOCHUS.

O très cher ami, ô mon gendre, ne perdez pas courage.

1 Et pur tu anchora ò impudico hai largo il buco de'l ſedere, non per parole, ma per paſſioni.

EURIPIDE.

Comment me tirerai-je donc de là.

MNÉSILOCHUS.

Chargez celui-ci d'imprécations : & faites de moi tout ce que vous voudrez.

EURIPIDE.

Eh bien, puiſque vous vous dévouez pour moi, quitez votre habit.

MNÉSILOCHUS.

Le voilà par terre. Que voulez-vous que je faſſe ?

EURIPIDE.

Il faut raſer le poil de votre menton, & brûler celui que vous avez plus bas.

MNÉSILOCHUS.

Faites donc comme vous l'entendez : car autrement je n'aurois jamais dû me dévouer pour vous.

EURIPIDE.

Agathon, vous n'allez jamais ſans raſoir : prêtez-nous-en donc un.

AGATHON.

Prenez-le dans cet étui.

EURIPIDE.

Bien obligé. Allons, Mnéſilochus, aſſéyez-vous, enflez votre joue droite.

MNÉSILOCHUS.

Hélas, donc !

EURIPIDE.

Qu'avez-vous à crier ? Je vous mettrai un bâillon, ſi vous ne vous taiſez.

MNÉSILOCHUS.

Attatai, attatai !

EURIPIDE.

Hé bien, où courez-vous ?

MNÉSILOCHUS.

Au temple des Euménides. Non, par Cérès, je ne me tiendrai pas là pour me faire hacher.

EURIPIDE.

Vous allez vous faire moquer de vous avec votre barbe moitié faite.

MNÉSILOCHUS.

Je m'en ſoucie peu.

EURIPIDE.

Au nom des dieux, ne m'abandonez pas. Approchez ici.

MNÉSILOCHUS.

O que je ſuis malheureux !

EURIPIDE.

Ne bougez pas. Levez la tête. Où regardez-vous ?

MNÉSILOCHUS.

Non, non.

EURIPIDE.

Pourquoi grognez-vous ? Tout eſt fini.

MNÉSILOCHUS.

Quel pauvre homme que je ſuis ! Je combatrai donc à la légere.

EURIPIDE.

Soyez calme & tranquille. Vous êtes beau comme le jour. Voulez-vous un miroir ?

MNÉSILOCHUS.

Oui, donnez-m'en un, ſi vous le voulez.

EURIPIDE.

Tenez, regardez-vous.

MNÉSILOCHUS.

En vérité, ce n'eſt pas moi, c'eſt Cliſthene.

EURIPIDE.

Levez-vous, que je brûle vos poils, & penchez-vous.

MNÉSILOCHUS.

Hélas donc, vous voulez me griller comme un porc.

EURIPIDE.

Que quelqu'un m'apporte une torche ou une lampe. (On lui apporte ce qu'il demande.) Penchez-vous. Prenez garde [1].

MNÉSILOCHUS.

Oh parbleu, j'y prendrai garde. Mais vous me brûlez! Hélas donc! De l'eau, de l'eau, voiſins, avant que mon derriere ne vienne lui-même à mon ſecours.

EURIPIDE.

Soyez tranquille.

MNÉSILOCHUS.

Comment le ſerois-je, quand je me ſens brûlé!

[1] Habi guarda hora de la alta coda.

EURIPIDE.

EURIPIDE.

Mais vous n'avez plus rien à ſouffrir. Voilà une grande beſogne de faite.

MNÉSILOCHUS.

Oh, oh, je ſuis tout noir. On ne m'a pas laiſſé un poil [1].

EURIPIDE.

Peu vous importe : on va vous laver cela avec une éponge.

MNÉSILOCHUS.

Ça ne ſera pas fort plaiſant pour celui qui lavera mon derriere.

EURIPIDE.

Agathon, puiſque vous refuſez de me ſervir en perſone, du moins prêtez-moi cette robe & cette ceinture. Vous ne ſçauriez dire que vous ne les avez pas.

AGATHON.

Ah prenez-les, & ſervez-vous-en. Je vous les cede de bon cœur.

MNÉSILOCHUS.

Que prendrai-je donc ?

AGATHON.

Cette robe couleur de ſaffran. Mettez-là.

MNÉSILOCHUS.

Par Vénus, elle exhale une odeur délicieuſe de mâle.

1 Oime per tal abbruſciamento m'hò fatto bruſciar tutto ciò che è à torno a'l culo.

AGATHON.

Mettez-la vîte.

MNÉSILOCHUS.

Donnez la ceinture pour soutenir la gorge.

EURIPIDE.

La voilà.

MNÉSILOCHUS.

Voyons, affublez mes jambes avec les enjolivemens nécessaires.

EURIPIDE.

Il vous faut encore des bandeletes & une mître.

AGATHON.

Voici le petit bonnet dont je me sers la nuit.

EURIPIDE.

Ho, ho, il est fort commode.

MNÉSILOCHUS.

M'ira-t'il bien ?

AGATHON.

Oui, très bien.

EURIPIDE.

Voyons le manteau [1].

AGATHON.

Prenez sur le lit.

EURIPIDE.

Il faut des souliers.

1 Φέρ' ἔγκυκλον. Il est évident, observe très bien M. Brunck, que ἔγκυκλον étoit un vêtement qui se mettoit pardessus les autres, & que τὸν κροκωτὸν étoit celui qui se mettoit dessous.

AGATHON.

Prenez les miens.

MNÉSILOCHUS.

Me ſeront-ils bons ?

EURIPIDE.

Pourquoi ? Aimez-vous avoir le pied à l'aiſe ?

AGATHON.

Eſſayez-les. Mais puiſque vous avez tout ce qu'il vous faut, qu'on me remene au plus vîte chez moi.

SCENE V.

MNÉSILOCHUS, EURIPIDE.

EURIPIDE.

Cet homme a véritablement l'air d'une femme. Tâchez donc, en parlant, d'imiter le plus que vous pourrez, le ſon de voix de ce ſexe.

MNÉSILOCHUS.

Je ferai enſorte.

EURIPIDE.

Allez donc.

MNÉSILOCHUS.

Non certes, à moins que vous ne juriez.....

EURIPIDE.

Quoi ?

MNÉSILOCHUS.

Que vous prendrez tous les moyens néceſſaires pour me ſauver, s'il m'arrive quelqu'encombre.

EURIPIDE.

JE JURE PAR L'ÉTHER, TRONE DE JUPITER [1].

MNÉSILOCHUS.

Pourquoi plutôt par l'Éther que par la maiſon d'Hippocrate [2].

EURIPIDE.

Eh bien, je jure par tous les dieux ſans exception.

MNÉSILOCHUS.

Souvenez vous donc bien de ceci: C'EST L'ESPRIT ET NON LA LANGUE SEULEMENT QUI A JURÉ [3]. Je ne viſe nullement à vous lier la langue par un ſerment.

(On entend le cris des femmes: la ſcene change & on voit un temple.)

EURIPIDE.

Entrez vîte dans le temple: il paroît que voici le moment de l'aſſemblée des femmes: pour moi je me retire.

1 Vers de la MÉLANIPPIDE d'Euripide.

2 Voyez tome XI, page 325.

3 Autre parodie d'Euripide.

SCENE VI.

MNÉSILOCHUS, ET SA SERVANTE.

MNÉSILOCHUS.

VIENS, ô Thratta, & suis moi. Regarde donc quelle épaisse fumée font toutes ces torches allumées. Mais, ô éclatantes Thesmophores, permettez que je reste ici sous d'heureux auspices, & que je retourne de même chez moi. Thratta, ôte la corbeille de dessus ta tête, tires-en un gâteau que tu me donneras pour que je le présente aux déesses. O Cérès la bien aimée, déesse universellement honorée, & vous Proserpine, permettez que je jouisse long-temps de l'avantage de vous offrir des sacrifices; ou qu'au moins aujourd'hui je reste ici dans le plus parfait incognito. Acordez aussi à ma fille un mari bien riche, bien sot, bien ridicule, & qui ne pensera qu'à son argent. Où, où me placerai-je dans un lieu commode pour entendre les orateurs? Pour toi, ô Thratta, retire-toi; il n'est pas permis aux servantes d'entendre ce qui se dit ici.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

UNE FEMME EN HÉRAUT, CHŒUR DE FEMMES, MNÉSILOCHUS, SEPT HARANGUEUSES.

LA FEMME-HÉRAUT.

Silence, silence. Adreſſez des vœux aux Theſmophores, Cérès & Proſerpine, à Pluton, à Calligénie, à la Terre, mere des jeunes gens, à Mercure, aux Graces, pour que la harangue & cette aſſemblée-ci aient le plus grand ſuccès poſſible, ſoient fort utiles à la ville d'Athenes, & tournent à notre propre avantage. Demandez que celle-là ſoit couronée, qui aura le mieux mérité du peuple & de nous, par ſa bonne conduite & par ſes diſcours. Demandez auſſi des biens pour vous. Voilà quel doit être l'objet de vos vœux. Io pæan, io pæan, io pæan. Réjouiſſons-nous.

LE CHŒUR.

Nous ne formons pas d'autres vœux, & nous conjurons toute la génération céleſte de les recevoir avec plaiſir. Venez au milieu de nous, ô Jupiter,

reſplendiſſant de gloire. O dieu [1], diſtingué par votre lyre dorée, & qui fixez votre ſéjour dans l'île ſacrée de Délos. Et vous, ô vierge [2], ſupérieure à tout, remarquable par vos yeux bleus & par la riche lance que vous portez. Vous auſſi, qu'on peut nommer de mille manieres, rejetton [3] de la belle Latone, vierge, la terreur des bêtes féroces. Venez, ô vénérable Neptune, dieu des mers, & quitez le goufre de Nérée, peuplé de poiſſons & agité de tempêtes. Joignez-vous encore à nous, ô Nymphes des vallées & des montagnes. Que les ſons de la cithare ſe faſſent entendre avec nos prieres. O nobles Athéniennes, que la harangue ſoit conforme à nos vœux.

LA FEMME-HÉRAUT.

Adreſſez vos prieres aux dieux & aux déeſſes de l'olympe, aux dieux & aux déeſſes pythiennes, aux dieux & aux déeſſes déliennes, enfin à toutes les autres divinités. Faites des imprécations contre tous ceux « qui formeroient des deſſeins contraires aux intérêts du peuple-femme, qui voudroient faire leur paix avec Euripide ou avec les Perſes ; contre ceux qui ambitioneroient le pouvoir ſouverain, ou qui concourroient à faciliter le retour d'un tyran ; » contre tout délateur d'une femme qui au-

1 Apollon.
2 Minerve.
3 Diane.

roit ſuppoſé un enfant ; contre toute ſoubrete qui, après avoir ſervi les galanteries de ſa maîtreſſe, iroit en jaſer à l'oreille du mari, ou qui chargée de quelque meſſage, raporteroit le contraire de ce qu'on lui auroit dit ; contre tout débauché qui, ſéduiſant une femme par de belles promeſſes, n'en tiendroit aucune ; contre toute vieille qui allécheroit un débauché par des cadeaux ; contre toute proſtituée qui ouvre la main aux préſens d'un étranger, & trahit ainſi ſon ami : demandez enfin que tout cabaretier ou cabaretiere dont le conge ne contiendra pas la meſure ordinaire, périſſe avec toute ſa famille. Mais ſuppliez les dieux pour qu'ils comblent de biens tout le reſte des citoyens.

LE CHŒUR.

Demandons toutes d'un commun acord, que nos vœux en faveur de la ville & du peuple, ſoient acomplis ; & que nous donnions unanimement, comme il convient, la ſupériorité à celles dont les conſeils mériteront la préférence. Regardons comme ennemies des dieux & de la patrie, toutes celles qui pour leur propre avantage & au détriment de celui du public, n'ont point de paroles, & qui violent la forme des ſermens reçue parmi nous, ou qui veulent introduire de nouvelles loix & de nouvelles ordonances, en abrogeant les anciennes ; en un mot, celles qui réveleroient nos ſecrets à nos ennemis, & qui introduiroient les Perſes ſur

nos terres pour les ravager. O vous, Jupiter, maître absolu de tout, ayez nos vœux pour agréables, faites que tous les dieux nous soient propices, quoique nous ne soyons que des femmes.

LA FEMME-HÉRAUT.

Que toutes entendent le décret qui a été prononcé dans l'assemblée des femmes, présidée par Timoclée; Lysilla écrivoit, Sostrata donnoit ses conclusions : On s'assemblera le matin du jour qui se trouve précisément au milieu de ceux consacrés aux thesmophories; c'est un moment où nous avons beaucoup de loisir : on délibérera d'abord sur Euripide, sur la peine qu'on doit lui infliger; car nous n'avons pas d'ennemi plus déclaré. Qui veut haranguer ?

UNE FEMME.

Moi.

LA FEMME-HÉRAUT.

Prenez donc cette courone avant de haranguer. Qu'on se taise, silence, attention : car voilà la harangueuse qui crache, comme font tous les orateurs : elle a l'air d'en avoir long à dire.

Iere HARANGUEUSE.

O femmes! je jure, par nos déesses, qu'aucun motif d'amour-propre ne me fait prendre la parole aujourd'hui parmi vous; « mais uniquement la douleur que je ressens de voir que depuis plusieurs années vous êtes l'objet des outrages d'Euripide, ce

fils d'une vile herbiere : car de quels opprobres ne nous a-t-il pas accablées ? où ne prend-il pas à tâche de nous déchirer, » quelque petit nombre qu'il y ait de ſpectateurs & de perſonages dans ſes tragédies & dans ſes chœurs ? Il nous reproche d'être fauſſes, de courir après les hommes, d'aimer le vin, d'êtres calomniatrices, bavardes, de n'être bonnes à rien, & de faire le malheur des hommes. Auſſi nos maris, au ſortir de ſes pieces, rentrent-ils chez eux en nous regardant de travers, & cherchant par-tout avidemment ſi on auroit recelé quelque jeune-homme. Nous n'avons plus nos coudées franches comme ci-devant. Depuis ce poëte nos maris ont tellement martel en tête, que s'ils nous voient treſſer une courone, ils nous diſent que c'eſt pour un galant : ſi quelqu'un en courant par la maiſon, caſſe un vaſe, le mari demande auſſi-tôt : EN L'HONNEUR DE QUI CE VASE EST-IL CASSÉ ? CE N'EST PAS SANS DOUTE POUR D'AUTRES, QUE POUR CET ÉTRANGER DE CORINTHE [1] : une fille ſouffre-t-elle ? Son frere lui dit ſur le champ : je n'aime pas ce teint pour une fille. Une femme eſt-elle veuve ſans enfans, il ne lui ſera pas poſſible de s'en ſuppoſer un : les hommes ne démarent pas d'auprès d'elle. Autrefois les jeunes filles épouſoient des gens ſur le retour ; mais Euripide nous a tant noirci dans

1 Parodie de deux vers de la STHÉNOBÉE d'Euripide.

leur esprit, qu'aucun vieux ne veut plus se marier depuis qu'il a entendu ce vers :

Qui vieux prend une femme, épouse son tyran [1].

C'est à cause de lui que nos gardiens nous celent, mettent des verrous, & nous nourissent ces gros chiens Molosses, la terreur des galans. Encore passe pour cela; mais nous n'avons pas même la liberté, comme autrefois, de prendre dans le cellier, de la farine, de l'huile & du vin. Les hommes ont toujours sur eux je ne sçais quelles espèces de petites clefs à la laconienne, faites avec art, & à trois dents [2]. Ci-devant nous avions encore sçu ouvrir ces portes, en nous procurant, pour trois oboles, une contre-empreinte des cachets qu'ils mettoient en outre sur les serrures [3]. Mais maintenant cet Euripide, la perte des familles, a conseillé aux hommes de ne se servir que de bois pourri pour cachet. C'est pourquoi il paroît urgent que nous avisions à nous

1 Parodie d'un vers des PHÉNICIENNES d'Euripide.

2 Plaute fait mention de ces clefs à la Laconienne, MOST. II, 1, 57 :

. . . . . Clavem mihi harunce ædium laconicam,
Jam jube efferri intus : hasce ego ædes occludam hinc foris.

3 Grec : En nous procurant un cachet triobolaire. J'ai cru devoir étendre ce texte, & y ajouter le commentaire propre à en faciliter l'intelligence. On voit donc que les maris, outre la clef à la Laconienne, mettoient encore un cachet sur les serrures. Mais les femmes se faisoient faire un cachet semblable pour trois oboles, & par ce secours pénétroient où elles vouloient. Les maris s'en aperçurent, & eurent la précaution de n'avoir que des cachets de bois pourri qu'ils porterent avec eux, & dont il n'étoit pas possible d'imiter l'empreinte, parce qu'elle varioit aussi souvent qu'on l'appliquoit de fois : & c'est cette derniere précaution dont la harangueuse fait un crime à Euripide.

défaire de cet homme, d'une manière ou d'une autre, ſoit par le poiſon, ſoit par tout autre expédient. Voilà ce que je déclare hautement : je conſignerai le reſte avec le greffier ſur les tabletes.

LE CHŒUR.

Je n'ai jamais entendu femme diſſerter avec plus de ſagacité & d'éloquence. Tout ce qu'elle dit eſt à propos ; elle a tout examiné, tout péſé : elle ſait faire valoir ſes raiſons avec prudence & fineſſe ; de ſorte que ſi Xénoclès, le fils de Carcinus, parloit à côté d'elle, vous jugeriez tous, comme je l'imagine, qu'il ne ſçait ce qu'il dit.

IIe HARANGUEUSE.

Je me leve pour ajouter très peu de griefs à ceux que l'on vient d'alléguer contre Euripide. Je veux ſeulement vous parler des torts qu'il a vis-à-vis de moi. Mon mari eſt mort dans l'île de Chypre : il m'a laiſſé cinq petits enfans, que j'ai bien de la peine à nourir en faiſant des courones dans le marché aux myrtes. C'eſt donc à peine ſi j'y gagnois ma vie : maintenant c'eſt bien pis : je ne vends pas la moitié de ce que je vendois, depuis que cet Euripide a perſuadé à tout le monde par ſes tragédies, qu'il n'y avoit point de dieux [1]. Je dis &

1 Je n'examine pas, obſerve très judicieuſement M. Brunck, ſi Euripide étoit athée ou non. Mais je puis affirmer avec confiance que ſi Euripide eût été accuſé comme Socrate, d'athéiſme, on n'eût pas manqué de faiſeurs d'anecdotes & d'hiſtoires, qui euſſent publié qu'Ariſtophane s'étoit laiſſé corrompre par l'argent des ennemis d'Euripide, pour l'accuſer d'impiété en plein théâtre.

répète donc à un chacun qu'il eſt eſſentiel pour pluſieurs raiſons, que ce Tragique ſoit châtié. Le mal qu'il nous fait, ô femmes, ſe ſent de la maniere groſſiere dont il a été élevé. Mais je vais au marché : car j'ai quelques perſones auxquelles je dois fournir vingt courones commandées.

LE CHŒUR.

Je trouve que celle-ci a encore une maniere de préſenter les choſes plus agréables que la premiere, tant elle a ſçu mettre de piquant dans ſon accuſation où elle n'eſt point ſortie des bornes de l'à-propos, & où elle a réuni la fineſſe & la prudence. Tout ce qu'elle a dit étoit à notre portée, & propre à nous convaincre. Il faut tirer une vengeance éclatante, des torts que cet homme lui a fait.

MNÉSILOCHUS en femme.

Je ne ſuis nullement ſurpriſe, mes cheres compagnes, que d'après de pareilles accuſations, vous ſentiez votre courroux s'allumer vivement, & votre bile s'échauffer contre Euripide. Oui, périſſent mes enfans, ſi je ne le hais autant que vous ; vous devez m'en croire à moins que vous ne me teniez pour fou. « Je crois toutefois que nous devons balancer & comparer nos raiſons. Nous ſommes ſeules, & il n'y a pas à craindre qu'on revele nos ſecrets. Pourquoi, je vous ſupplie, nous choquons-nous ſi violemment pour deux ou trois bagatelles qu'Euripide aura ſçues, tandis que nous faiſons

une infinité de maux qu'il ne dit pas ? » Car, pour moi, ſans en chercher d'autre, je ne ſuis pas exempte de nombre de méfaits : mais rien de plus affreux, que ce que je me ſuis permis, de nuit, après trois jours de mariage, étant couchée avec mon mari. J'avois un galant qui m'avoit ſéduite dès l'âge de ſept ans : l'amour l'aveugla au point de venir doucement grater à la porte avec ſes ongles. Je compris, ſur le champ, ce que cela vouloit dire : je me gliſſe donc du lit : Où vas-tu, me dit mon mari ?.... Où, lui répliquai-je ? Des borboriſmes me tourmentent, j'ai la colique : Je me leve pour aller aux commodités.... Va, me dit-il : & là-deſſus il ſe met à écraſer dans ſes mains des fruits de cedre, de l'anis & de la ſauge. Pour moi, j'ai verſé de l'eau ſur les gonds [1], & me ſuis réunie à mon galant, qui a fait de moi ce qu'il a voulu en me penchant ſur l'autel d'Apollon, où je tenois fortement un laurier. Or, remarquez ceci, jamais Euripide ne nous a reproché de pareilles choſes, ni toutes les complaiſances que nous avons pour des eſclaves & pour des multiers, au défaut d'autres galants ; ni notre méthode de manger de l'ail pour écarter

1 Plaut. Curcul. I, 3.

Placide egredere, & ſonitum prohibe forum, & crepitum cardinum,
Ne quod hîc agimus herus percipiat fieri, mea Planeſium.
Mane, ſuffundam aquulam.

nos maris, qui en revenant de monter la garde, pourroient s'apercevoir du libertinage auquel nous nous ſerions livrées toute la nuit, avec un autre homme. Vous le voyez, voilà ce qu'il n'a jamais dit. « S'il maltraite Phedre, hé que nous importe ? » A-t-il jamais révélé l'aſtuce de telle femme qui fait admirer à ſon mari la beauté d'un manteau étendu au ſoleil, pour faciliter l'évaſion du galant. Non, il n'a pas dit mot de cela. J'ai connu moi-même une autre femme qui fit accroire qu'elle étoit dans les douleurs de l'enfantement pendant dix jours de ſuite, juſqu'à ce qu'elle ſe fût procurée un enfant. Son mari couroit par la ville, achetant des drogues pour hâter l'accouchement. Sur ces entrefaites, une vieille apporte, dans une marmite, un enfant qui avoit la bouche pleine de miel pour qu'il ne criât pas : la vieille fait un ſigne ; la femme de s'écrier auſſi-tôt : Va, va mon mari, je me ſens ſur le point d'accoucher, (car le petit enfant donnoit du pied dans le fond de la marmite :) le mari ſe retire : on ôte bien vîte le miel qui étoit dans la bouche de l'enfant : il crie auſſi-tôt : la vieille ſcélérate, qui avoit apporté cet enfant, court avec joie au mari, & lui dit : Un lion, un lion vous eſt né, c'eſt votre véritable reſſemblance en tout, mais ſur-tout pour le ſexe ; car il eſt fait comme vous [1]. Ne ſommes-nous pas

1 Et la bechina tutta ſimile à la tua : & torta, come la pelle de la capella.

coupables de tous ces forfaits? Pour cela, ſi. Avons-nous droit, après cela, d'en vouloir à Euripide, qui nous en dit encore moins que nous en faiſons?

LE CHŒUR.

Hé, hé, où a-t'on pris cette piece-là? Quel pays a nouri une pareille effrontée? Je n'imaginois pas qu'il y eût parmi nous une femme aſſez impudemment audacieuſe pour même oſer jamais parler publiquement de la ſorte. Mais maintenant on doit s'atendre à tout: & j'approuve ce vieux proverbe: Il faut regarder ſous toute ſorte de pierre de peur qu'il n'en ſorte un orateur [1] prêt à mordre. Il n'y a rien de pis en tout que les femmes, une fois qu'elles ont perdu toute pudeur naturelle.

IIIe HARANGUEUSE.

Par Aglauron [2], ô femmes, il faut que vous perdiez la tête, ou que vous ſoyez enſorcelées, ou

1 Ariſtophane ſubſtitue ici le mot ORATEUR, au mot SCORPION qui eſt dans le proverbe qui ſe trouvoit dans les AIXMAΛΩΤΟΙΣ de Sophocle, énoncé en ces termes:

ἐν παντὶ γάρ τε σκορπίος φρουρεῖ λίθῳ.

2 Les femmes d'Athenes juroient, nous dit le ſcholiaſte, par Aglauron & Pandroſon ſa ſœur, filles de Cécrops. On retrouve les noms des trois filles de Cécrops & d'Aglaure dans ces vers des MÉTAMORPHOSES d'Ovide, II, 777:

Pars ſecreta domus ebore & teſtudine cultos
Tres habuit thalamos, quorum tu, Pandroſe, dextrum;
Aglauros lævum, medium poſſederat Herſe.

C'eſt dans le temple d'Aglaure que les orphelins, après avoir été inſcrits ſur le regiſtre du lexiarchique, prêtoit ſerment. Voyez-en la formule dans Sam. Petit, LEG. ATT. pag. 231. Voyez ſur Aglaure, Herſé & Pandroſe, Pauſan. ATTIC. I. 18.

acoutumées

accoutumées à de plus grands déboirs ; si vous vous laissez injurier à ce point par cette horreur là. Si cependant quelqu'une de vous.....? Sinon, nous-mêmes & nos servantes, nous prendrons, quelque part, de la cendre, & nous l'épilerons [1], afin qu'elle apprenne qu'étant femme, désormais elle ne doit plus calomnier les femmes.

Oh, vous ne m'épilerez pas tout-à-fait [2]. Est-il donc juste de me faire un pareil traitement, parce que j'aurai profité de la liberté qu'inspire la circonstance, & de la permission de parler que nous avons toutes tant que nous sommes, & parce que j'aurai exposé ce qui pouvoit rendre Euripide excusable ?

IIIe HARANGUEUSE.

N'est-il pas juste que tu sois punie, toi qui seule a eu le front de prendre le parti d'un homme qui nous couvre d'opprobres, qui choisit pour sujet de ses pieces de théâtre, tout ce qu'il peut y avoir de méchantes femmes, des Mélanippes, des Phedres ; & non une Pénéloppe, parce qu'elle étoit vertueuse ?

MNÉSILOCHUS.

Et j'en sçais la raison. Direz-vous qu'il y ait de nos jours une seule Pénéloppe ? Hé, toutes sont des Phedres.

1 Grec : Et andiamole à pelar la natura.

2 Nò, nò, la natura ò donne.

IIIe HARANGUEUSE.

Vous entendez, ô femmes, ce que cette perverſe ajoute encore ſur notre compte.

MNÉSILOCHUS.

Mais en vérité, je n'ai pas dit tout ce que je pouvois dire. Puiſque vous ne m'en croyez pas, voulez-vous que je vous en diſe davantage ?

IIIe HARANGUEUSE.

Tu ne pourrois pas : tu as vomi tout ce que tu avois contre nous.

MNÉSILOCHUS.

Bah, je n'ai pas dit la millieme partie de ce que nous faiſons. Tenez, par exemple, ai-je parlé de notre art à pomper du vin avec de petites feuilles[1] d'or.....?

IIIe HARANGUEUSE.

Puiſſes-tu périr !

MNÉSILOCHUS.

.....Ou de ce que pendant les apaturies nous donnons la viande à nos galans, & nous diſons que le chat.....?

IIIe HARANGUEUSE.

Que je ſuis malheureuſe ! Vous plaiſantez.

1 στλεγγὶς, eſpece de feuille d'or dont les femmes décoroient leur tête. C'eſt une des trois différentes ſignifications expoſées par M. Brunck ſur ce vers 557. Les femmes formoient de cette même feuille d'or une eſpece de cornet ou de pompe, avec laquelle elles aſpiroient le vin.

MNÉSILOCHUS.

Ai-je fait mention de cette femme qui a tué ſon mari d'un coup de hache ; de cette autre dont les philtres ont jeté le ſien dans la folie ; & comment Acharnica, depuis peu, a ſçu enterrer ſous le baſſin de la baignoire.....

IIIe HARANGUEUSE.

Que la peſte te creve !

MNÉSILOCHUS.

.....Son pere ?

IIIe HARANGUEUSE.

Nos oreilles ſe feront-elles à de pareilles choſes ?

MNÉSILOCHUS.

Ai-je raconté comment ta ſervante étant acouchée d'un garçon, tu y as ſubſtitué ta petite fille ?

IIIe HARANGUEUSE.

Tu n'auras certainement pas dit cela impunément. Je vais t'arracher les cheveux.

MNÉSILOCHUS.

J'en jure par Jupiter, tu ne me toucheras pas.

IIIe HARANGUEUSE.

Tiens, vois.

MNÉSILOCHUS.

Tiens, vois auſſi.

IIIe HARANGUEUSE.

Prends mon manteau, Philiſta.

MNÉSILOCHUS.

Touche-moi ſeulement ; &, par Diane, je te.....

IIIe HARANGUEUSE.

Que feras-tu ?

MNÉSILOCHUS.

Je te ferai rendre tout le gâteau de ſéſame que tu as mangé.

LE CHŒUR.

Ceſſez vos injures : voilà une femme qui hâte le pas de ce côté-ci. Ainſi taiſez-vous avant qu'elle nous joigne, pour que nous puiſſions entendre tranquillement ce qu'elle vient nous dire.

SCENE II.

LES MÊMES, CLISTHENE.

CLISTHENE.

O FEMMES, qui m'êtes cheres par la conformité de vos goûts avec les miens, jugez, par le ſoin que j'ai de me raſer, de l'envie que j'ai de vous plaire. Je ſuis poſſédé d'un amour effréné pour votre ſexe, & je vous ſuis conſtamment ataché : Et, comme dans ce moment, j'ai ouï une choſe de grande importance à votre ſujet, dans le marché où tout-à-l'heure il en étoit queſtion, je viens vous en faire part & vous prévenir de prendre garde qu'il ne vous arive un grand malheur ſans que vous vous en doutiez.

LE CHŒUR.

Qu'eſt-ce, ô cher enfant ? Car on doit vous

appeler enfant, tant que vous aurez des joues auſſi fraîches.

CLISTHENE.

On dit qu'Euripide a fait pénétrer ici aujourd'hui un vieillard de ſes parens.

LE CHŒUR.

Pourquoi faire ? A quel deſſein ?

CLISTHENE.

Pour être au fait de vos diſcours, de vos projets & de vos réſolutions.

LE CHŒUR.

Et comment, au milieu de nous, un homme a-t'il pu n'être pas reconu ?

CLISTHENE.

Euripide lui a brûlé & arraché les poils, & l'a déguiſé, pour le reſte, en femme.

MNÉSILOCHUS.

Le pouvez-vous croire ? Quel eſt l'homme aſſez fou pour ſe laiſſer arracher les poils ? O vénérables déeſſes, je n'en croirai rien.

CLISTHENE.

Vous plaiſantez. Mais je ne ſerois pas venu conter tout cela, ſi je ne l'avois appris de gens parfaitement inſtruits.

LE CHŒUR.

Voilà une nouvelle capable de faire frémir. C'eſt pourquoi, ô femmes, point de délai : mais voyons & cherchons où peut être cet homme, à notre

inſçu. Aidez-nous, Cliſthene, dans cette recherche. Nous vous en aurons une double obligation, notre cher ami.

CLISTHENE.

Allons, voyons. Hé bien, vous d'abord, qui êtes-vous ?

MNÉSILOCHUS à part.

Où me mettrai-je ?

CLISTHENE.

On va vous ſecouer.

MNÉSILOCHUS à part.

Que je ſuis malheureux !

IVe FEMME.

Me demandiez-vous qui je ſuis ?

CLISTHENE.

Oui.

IVe FEMME.

Je ſuis la femme de Cléonyme.

CLISTHENE au chœur.

La connoiſſez-vous ?

LE CHŒUR.

Nous la connoiſſons bien, paſſez à d'autres.

CLISTHENE.

Quelle eſt cette femme qui tient un enfant ?

IVe FEMME.

C'eſt vraiment ma nourice.

MNÉSILOCHUS à part & ſe retirant.

Je ſuis perdu.

CLISTHENE.

Hé, hé ? Où allez-vous ? Reſtez un peu. Quelle diablerie eſt ceci ?

MNÉSILOCHUS.

Laiſſez-moi aller piſſer.

CLISTHENE.

Vous êtes une impertinente : allez donc à vos affaires, & je vous atends ici.

LE CHŒUR.

Atendez, je vous prie, & obſervez-la bien. Elle eſt, ô bon ami, la ſeule que nous ne connoiſſions pas.

CLISTHENE.

Hé bien donc, finirez-vous de piſſer ?

MNESILOCHUS.

Pauvre malheureuſe que je ſuis, j'éprouve une difficulté d'uriner. Je mangeai hier du creſſon.

CLISTHENE.

Que voulez-vous avec votre creſſon ? Ça, ça, venez à moi.

MNÉSILOCHUS.

Pourquoi me tirer ainſi, toute malade que je ſuis ?

CLISTHENE.

Dites-moi, quel eſt votre mari ?

MNÉSILOCHUS.

Vous me demandez quel eſt mon mari ? Connoiſſez-vous un certain habitant de Cothocide ?

CLISTHENE.

Un certain ? Qui ? N'eſt pas celui-là, qui autrefois.....

MNÉSILOCHUS.

Oui, celui-là, fils de celui-ci.....

CLISTHENE.

Vous plaiſantez, ce me ſemble. Etes-vous déjà venue ici ?

MNÉSILOCHUS.

Eh parbleu, tous les ans.

CLISTHENE.

Quelle eſt la femme qui demeure avec vous ?

MNÉSILOCHUS.

C'eſt cette.....

CLISTHENE.

O dieux ! Vous ne dites rien.

Ve FEMME.

Approchez ici. Je vais la queſtioner, comme il faut, ſur ce qui s'eſt paſſé dans les theſmophories précédentes. (à Cliſthene.) Eloignez-vous : vous êtes homme : vous ne devez rien ſçavoir de cela. (à Mnéſilochus.) Allons, voyons, dites-moi quelle fut la premiere cérémonie dont nous nous aquitâmes ? Dites donc, quelle fut la premiere ?

MNÉSILOCHUS.

La premiere ? Nous bûmes.

Ve FEMME.

Qu'eſt-ce que nous fîmes enſuite ?

MNÉSILOCHUS.

Nous bûmes à nos ſantés.

Ve FEMME.

Vous ſçavez cela par quelque autre. Que fîmes-nous en troiſieme lieu ?

MNÉSILOCHUS.

Xénylla 1 me demanda la coupe, au défaut de pot-de-chambre.

Ve FEMME.

C'eſt ne rien dire. Venez ici, ici Cliſthene : voici l'homme dont vous nous parlez.

CLISTHENE.

Que ferai-je donc ?

Ve FEMME.

Dépouillez-le ; car il ne ſçait ce qu'il dit.

MNÉSILOCHUS.

Quoi, vous me dépouillerez, moi, mere de neuf enfans ?

CLISTHENE.

Otez-moi tout de ſuite ce porte-gorge 2, ô impudente.

1 Les manuſcrits, obſerve M. Brunck, portent ξένυλλ' avec une ligne tranſverſale ainſi décrite au-deſſus, ce qui dans les manuſcrits eſt la marque diſtinctive d'un nom propre. D'ailleurs, on retrouve le même nom propre dans le même vers cité par Pollux, X, 45.

2 στρόφιον. Les femmes & les jeunes filles avoient coutume de ſerrer leur gorge avec des eſpeces de ceintures.

. . . . . Strophio lactantes vincta papillas.

Catullus, IN EPITHAL. THETID. 65.

Voyez Lucien, IN AMOR. p. 902, edit. Amſtel. & IN DIALOG. MERETRIC. XII, 546.

Ve FEMME.

Comme elle paroît ferme & roide ! Et certes ſa gorge n'eſt pas comme la nôtre.

MNÉSILOCHUS.

Je ſuis ſtérile, je n'ai jamais eu d'enfans.

Ve FEMME.

Maintenant c'eſt comme cela ? Eh, tout-à-l'heure vous étiez mere de neuf enfans.

CLISTHENE.

Tenez-vous de bout, qu'on vous examine [1].

Ve FEMME.

Voyez de ce côté-ci : il n'y a pas à s'y tromper [2].

CLISTHENE.

Et où donc ?

Ve FEMME.

Ah, regardez maintenant de l'autre côté.

CLISTHENE.

Mais je ne vois rien.

Ve FEMME.

Revenez par ici à préſent.

CLISTHENE.

Vous avez un iſthme à paſſer. Vous allez & revenez plus ſouvent que les Corinthiens [3].

1 Dove cacciatu ſotto la verga.

2 Queſto gia l'hà abbaſſato & è ben groſſa, & ben colorita.

3 Tu tiri & ritiri il membro piu ſpeſſo d'i Corinthii. Les Corinthiens, pour n'être pas obligés de faire tout le tour du Péloponneſe, traînoient avec des machines, leurs vaiſſeaux par l'iſthme, d'une mer à l'autre.

Ve FEMME.

Eh bien ce vaurien nous a dit toutes ces injures pour prendre le parti d'Euripide.

MNÉSILOCHUS.

Ah malheureux! A quels déſagrémens me ſuis-je expoſé?

Ve FEMME.

Que ferons-nous?

CLISTHENE.

Ne le perdez pas de vue, de peur qu'il ne s'échape : je vais dénoncer tout cela aux prytanes.

LE CHŒUR.

Allumons donc maintenant les lampes, quitons nos manteaux, & diſpoſons-nous courageuſement à chercher ſi quelque autre homme ne ſe ſeroit pas gliſſé parmi nous : parcourons toute cette eſpece de pnyx-ci, regardons ſous les tentes & dans toutes les avenues.

DEMI-CHŒUR.

Allons, cheres compagnes, partons d'un pied léger, & portons nos regards de tous côtés. Hâtons-nous : il n'y a plus moyen de différer. Il nous faut au plus vîte faire notre ronde. Allons, cherchez maintenant, voyez bien par-tout s'il n'y auroit pas encore quelque traître de caché. Que vos yeux ſe portent de tous côtés : regardez ſcrupuleuſement par ici comme par là, ſi quelque téméraire ne nous reſte pas inconnu : non-ſeulement il ſera puni,

mais de plus il apprendra, par ſon exemple, aux autres, où menent les outrages, les méfaits & l'impiété : il reconnoîtra hautement qu'il y a des dieux ; & toute la poſtérité ſçaura d'après lui qu'il faut les honorer, & que c'eſt un bien de pratiquer la vertu, & de ne ſe rien permettre contre les loix. Et voici ce qui leur arivera s'ils ne ſe conforment pas à ces idées : Tout homme qui ſera pris en flagrant délit, qui dans ſes actions n'aura écouté que ſa fureur & ſa rage, deviendra pour tous les mortels de tout ſexe un exemple de la promptitude avec laquelle les dieux ſéviſſent contre les ſcélérats & les impies.

LE CHŒUR.

Nous croyons avoir bien tout examiné : nous n'avons pas trouvé d'autre homme de caché.

VIe FEMME.

Ah, ah, où fuyez-vous ? Hélas, hélas, vous ne reſterez pas ? Que je ſuis malheureuſe, que je ſuis malheureuſe ! Il s'eſt évadé, après m'avoir arraché mon enfant, de mon ſein.

MNÉSILOCHUS.

Criez tant que vous voudrez : mais ſi vous ne me donnez la liberté, jamais cet enfant ne goûtera des morceaux que vous lui avez préparé dans votre bouche : je vais lui ouvrir les veines avec ce coutelas, & faire ruiſſeler ſon ſang ſur l'autel.

VIe FEMME.

O infortunée que je ſuis ! O femmes, ne viendrez-vous donc pas toutes à mon ſecours, ne jeterons-nous pas les hauts cris pour tirer une vengeance éclatante de ce monſtre ? Souffrirez-vous qu'il me prive ainſi du ſeul enfant que j'aie ?

LE CHŒUR.

Oh, oh, vénérables Parques, quel nouveau forfait s'offre à ma vue ! Tout ce qu'il fait, n'eſt qu'audace & impudence ! A quel excès ſe livre-t'il encore ! O cheres compagnes, quel excès !

MNÉSILOCHUS.

Comment pourrai-je réprimer votre effronterie ſans bornes ?

LE CHŒUR.

Ces choſes-là ne ſont-elles pas horribles, & au-delà de toute expreſſion ?

VIe FEMME.

Il eſt horrible vraiment de m'avoir enlevé mon enfant.

LE CHŒUR.

Que dire donc à cela ? Il ſe permet tout ſans pudeur.

MNÉSILOCHUS.

Je n'en reſterai pas là.

VIe FEMME.

Vous ne retournerez pas d'où vous êtes venu ; & il ne vous ſera pas aiſé de vous échaper d'ici,

& d'avoir à vous vanter de vous être tiré d'un mauvais pas : vous allez faire une mauvaise fin.

MNÉSILOCHUS.

Que cela n'arive pas : je fais des vœux pour l'empêcher.

LE CHŒUR.

Quelle est la divinité qui viendroit au secours d'un homme qui se conduit avec autant d'impiété ?

MNÉSILOCHUS.

Vous criez en vain. Vous ne me ferez pas lâcher cette petite.

LE CHŒUR.

Mais, par les déesses, vous ne nous jouerez pas tout-à-l'heure impunément, ni ne vous permettrez vos propos audacieux. Il est juste, qu'à notre tour, nous vous fassions éprouver les plus affreux traitemens. Le sort peut-être, favorisant un mal d'un autre genre, réprimera votre audace. (à la VIe femme.) Allez, prenez ces femmes avec vous, & apportez du bois pour brûler ce scélérat, & le faire griller au plus vîte.

VIe FEMME.

Allons, Mania, chercher des javeles. (à Mnésilochus.) O malheureux, je veux te mettre aujourd'hui en charbons.

MNÉSILOCHUS.

Grillez, brûlez. Pour toi, ma petite, quite

tout de suite ton vêtement à la Cretoise [1] ; &, de toutes les femmes, n'accuse que ta mere, de ta mort..... Qu'est-ce que c'est que cela ? Cette fille n'est plus qu'une outre pleine de vin, à laquelle est ajustée une chaussure à la Persienne. O femmes rusées, ô biberones, ingénieuses à vous servir de tout, pour boire. Vous faites le plus grand profit des cabaretiers, & notre ruine : vous perdez nos meubles & nos étoffes que vous travaillez fort mal.

VIe FEMME.

Apporte toutes tes javeles, Mania.

MNÉSILOCHUS.

Oui, apporte-les. Mais vous, répondez-moi à ceci : vous dites avoir mis cet enfant au monde ?

VIe FEMME.

Et je l'ai porté dix mois dans mon sein.

MNÉSILOCHUS.

Vous l'avez porté ?

VIe FEMME.

Oui, j'en jure par Diane.

MNÉSILOCHUS.

Combien en contient-il ? Trois cotyles ? Dites-moi.

VIe FEMME.

Que m'avez-vous fait là ? Impertinent, vous avez mis tout nud cet enfant, qui est si petit ?

1 Espece de vêtement fort court, fait d'une étoffe légere, dit Hésychius. Voyez Meursius, IN CRETA, cap. XII.

MNÉSILOCHUS.

Si petit ?

VIe FEMME.

Et certes petit.

MNÉSILOCHUS.

Depuis quand eſt-il né ? Depuis trois ou quatre fêtes des coupes [1] ?

VIe FEMME.

Depuis peu, après les dernieres dionyſiales. Mais rendez-le.

MNÉSILOCHUS.

Non, j'en jure par cet Appollon.

VIe FEMME.

Nous t'allons brûler.

MNÉSILOCHUS.

Brûlez-moi. Pour celui-ci, je l'égorgerai dans l'inſtant.

VIe FEMME.

N'en faites rien, je vous prie. Mais faites-moi plutôt qu'à lui le mal que vous voudrez.

MNÉSILOCHUS.

Vous me paroiſſez aimer les enfans : malgré cela cette petite ſera ſacrifiée.

1 La fête des coupes ſe célébroit le ſecond jour des lénéennes ou des antheſteries. Voyez Meurſius, GRÆC. FERIAT. dans Ἀνθεστήρια. Elle ſe célébroit tous les ans. Comme cet enfant, obſerve très bien M. Brunck, n'eſt autre choſe qu'une outre de vin, on peut en calculer l'âge par le nombre des lénéennes célébrées depuis qu'il eſt fait. Nous diſons, du vin de trois feuilles, de quatre feuilles. Voyez ſur la fête des coupes, tom. X, pag. 429, 433, 452.

VIe FEMME.

O dieux, ma fille ! Mania, donne-moi un baſſin pour que je recueille au moins ſon ſang.

MNÉSILOCHUS.

Placez-le deſſous. Je veux bien vous octroyer cette ſeule grâce.

VIe FEMME.

Peſte de vous. Que vous êtes envieux, & malveillant.

MNÉSILOCHUS.

Cette peau eſt pour le ſacrificateur.

VIe FEMME.

Quoi, pour le ſacrificateur ?

MNÉSILOCHUS.

Tenez, prenez.

VIIe FEMME.

O infortunée Mica, qui t'a privé de ta fille ? Qui t'a enlevé ta chere fille unique ?

VIe FEMME.

C'eſt ce monſtre. Mais puiſque vous voilà, obſervez-le, pour que j'aille avec Cliſthene, dénoncer aux prytanes les crimes commis par ce ſcélérat.

MNÉSILOCHUS à part.

Mais maintenant, quel moyen de me tirer d'ici ſain & ſauf ? Que ferai-je ? Qu'imaginerai-je ? L'auteur de cette entrepriſe, & qui m'a mis dans tout cet embarras, ne paroît encore nulle part. Qui

pourrois-je donc lui députer ? Ah, la tragédie de PALAMEDE me fournit un excellent expédient. J'écrirai comme lui ſur de petites rames, que je jeterai au vent. Mais je n'en ai pas ici ſous ma main. Où en trouverai-je donc ? Où ? Qu'y auroit-il, ſi, à leur défaut, j'écrivois ſur ces ſtatues ? Cela vaudra bien mieux. Celles-ci ſont de bois, les rames ſont auſſi de bois. O mes mains, prêtez-vous à une action qui va me tirer d'affaire. Allons, petites plaques bien unies, recevez l'empreinte que je vais faire avec ce burin, pour graver l'état de ma poſition déplorable..... Oh oh, voilà une R mal faite, car où diable va-t'elle ? Allez maintenant plagues légeres, parcourez tous les coins de côté & d'autre. Il eſt beſoin de célérité.

INTERMEDE

LE CHŒUR.

ADRESSONS-NOUS aux ſpectateurs, pour chanter nous-mêmes nos louanges, quoiqu'il n'y ait perſonne qui ne nous reproche de mille manieres que nous ne ſommes qu'une vraie peſte pour les hommes, & que nous attirons ſur eux toutes ſortes de fléaux, les procès, les querelles, les ſéditions, les miſeres humaines & la guerre. Mais, je vous le demande, ſi nous ſommes une peſte, pourquoi

nous épouſez-vous, oui ſi nous ſommes véritablement une peſte? Pourquoi nous interdire de ſortir, & défendre qu'aucune de nous mette le nez à la fenêtre? Pourquoi tant de précautions pour garder une peſte? S'il arive qu'une femme ſoit allée quelque part, & que vous ne la trouviez pas à la maiſon, vous ne vous poſſédez en aucune maniere; tandis que vous devriez vous réjouir & remercier les dieux de ce que la peſte n'eſt plus chez vous, & a totalement abandoné vos pénates. Qu'une femme, fatiguée de plaiſir, ſe livre un inſtant au ſommeil chez les autres, chacun court après cette peſte, & tourne autour des lits. Regardons-nous à la fenêtre, tout le monde veut voir cette peſte: ſi quelqu'une ſe retire honteuſe d'être ainſi regardée, c'eſt alors qu'on deſire bien davantage que cette peſte mette le nez à la fenêtre pour ſe faire voir de nouveau. Il eſt donc clair que nous valons beaucoup mieux que vous: c'eſt ce qu'on peut démontrer en comparant les deux ſexes. Voyons quel eſt le pire des deux: nous diſons que c'eſt le vôtre; vous dites que c'eſt le nôtre. Voyons donc, entrons dans le détail & comparons entr'eux chaque homme & chaque femme. Charminus ne vaut pas Nauſimacha: les faits parlent. Cléophon eſt tout-à-fait pire que Salabaccha. Depuis long-temps il n'en eſt aucun parmi vous qui oſe

ſe meſurer avec Ariſtomacha, cette illuſtre Marathoniene, ni avec Stratonice. Quelqu'un des ſénateurs qui abandonerent, l'an paſſé, leurs fonctions à d'autres, l'emporte-t'il ſur Eubula. C'eſt ce que vous ne ſoutiendrez pas. Nous pouvons donc nous glorifier de valoir mieux que les hommes. « On ne voit point de femmes ſe faire traîner ſur un char à deux chevaux, après avoir volé cinquante talens au tréſor public. Si elles dérobent quelques bagatelles à leurs maris, c'eſt pour le rendre le même jour. » Combien en pourrions-nous montrer, parmi vous, coupables de ces déprédations ? Vous aimez d'ailleurs la bonne chere, & vous êtes des voleurs, des turlupins, des débauchés : il y a plus, c'eſt que nous conſervons mieux que vous l'héritage de nos peres. Nous avons encore notre cylindre pour tendre la trame, nos braſſieres, nos corbeilles, nos paraſols : mais pluſieurs de nos hommes n'ont plus ni lance, ni braſſieres à la maiſon : & pluſieurs autres, dans l'action, ſe ſont débarraſſés de leur bouclier.

Nous autres femmes, nous aurions à nous plaindre des hommes ſur pluſieurs points; mais principalement ſur un article qui eſt de la plus grande importance. N'étoit-il pas convenable qu'une femme qui avoit donné le jour à un citoyen utile, à un Taxiarche, ou à un général, fût comblée d'honneurs, & qu'on lui aſſignât la premiere place dans notre fête des

assauts d'injures & de fourberies [1] ? Il faudroit au contraire que la mere d'un citoyen lâche & inutile, ou d'un triérarche poltron, ou d'un général ignorant, ne parût, que la tête rasée, & après celle qui auroit à se glorifier de sa maternité ? Est-il juste, en effet, ô citoyens, que la mere d'Hiperbolus, vêtue de blanc & les cheveux flotans, prenne place près de la mere de Lamachus, & ose prêter de l'argent à intérêt ? Il faudroit que ceux à qui elle auroit prêté & dont elle exigeroit les intérêts, refusassent de les lui payer, & lui emportassent son argent en disant : TU MÉRITES BIEN QU'ON TE PAYE DES INTÉRÊTS, APRÈS NOUS AVOIR DONNÉ UN SI BEAU FRUIT.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MNÉSILOCHUS, VIIe FEMME.

MNÉSILOCHUS.

JE suis devenu louche, à force de fixer mes yeux de ce côté en atendant [2]. Euripide ne paroît pas

1 Στηνίοισι καὶ σκίροις. Voyez Suidas & Hésychius. Kuster cite un passage du lexique manuscrit de Photius pour expliquer les sténées, fêtes célébrées par les femmes d'Athenes.

2 Lumbi sedendo ; oculi exspectando dolent.
Plaut. MENECH. v. III. 6.

encore. Qu'eſt-ce qui peut l'arrêter ? Il eſt ſans doute impoſſible qu'il ne rougiſſe pas du froid Palamede. Par quelle tragédie pourrai-je donc l'attirer ? Ah je la tiens : je vais contrefaire ſa nouvelle HÉLENE. « Auſſi-bien ai-je un vêtement conforme au ſien. »

VIIe FEMME.

Que méditez-vous de nouveau ? Que cherchez-vous ? Il vous en cuira de votre HÉLENE, ſi vous ne reſtez tranquille juſqu'à l'arivée d'un prytane.

MNÉSILOCHUS en Hélene.

CES RIVES SONT CELLES DU NIL, FLEUVE MAJESTUEUX, ASYLE DES NYMPHES TIMIDES, QUI TIENT LIEU DE LA CÉLESTE ROSÉE A L'ÉGYPTE, OU ON SE NOURIT DE NOIR SYRMAIA [1].

VIIe FEMME.

Par la brillante [2] Hécate, vous êtes rempli de ruſes.

MNÉSILOCHUS.

MA PATRIE EST ILLUSTRE : SPARTE M'A VU NAITRE, ET JE SUIS FILLE DE TYNDARE [3].

VIIe FEMME.

O ſcélérat, c'eſt là votre pere ? Dites plutôt Phrynondas [4].

1 Voyez t. VIII, p. 407, le commencement de l'HÉLENE d'Euripide.

2 Φωσφόρου.

3 Ib. page 408.

4 Le ſcholiaſte cite, d'après Suidas, ce vers de l'AMΦIAPAOΣ :

Ὦ μιαρέ, καὶ Φρυνώνδα, καὶ πονηρέ σύ.

MNÉSILOCHUS.

HÉLENE EST MON NOM [1].

VIIe FEMME.

Comment, vous vous déguisez encore en femme, avant d'avoir été punie de votre premier déguisement ?

MNÉSILOCHUS.

LE SCAMANDRE A ÉTÉ TEINT DU SANG DES HÉROS QUI ONT COMBATTU DANS MA CAUSE [2].

VIIe FEMME.

Que ne l'a-t'il été de ton sang auſſi !

MNÉSILOCHUS.

JE NE SUIS POINT SORTIE DE CES LIEUX, ET MON ÉPOUX INFORTUNÉ N'EST PAS ENCORE DE RETOUR [3]..... AH ! POURQUOI SUIS-JE ENCORE EN VIE, par la faute des corbeaux..... MAIS QUELQUE ESPOIR FLATEUR SOUTIENT MON COURAGE [4]. Jupiter, ne permets pas que j'aie eſpéré en vain.

1 Ib. tom. VIII.
2 Ib. pag. 409.
3 Ib. ligne 17.
4 Ib. lig. 24.

SCENE II.

LES MÊMES, EURIPIDE en Ménélas.

EURIPIDE.

A QUEL MAITRE APPARTIENT CE SUPERBE PALAIS [1] ? Peut-on eſpérer que des malheureux naufragés, triſte jouet des tempêtes, y trouveront l'hoſpitalité.

MNÉSILOCHUS.

CE PALAIS EST CELUI DE PROTÉE [2].

EURIPIDE.

De quel Protée ?

VIIe FEMME.

Oh quel affreux menteur. Protée eſt mort depuis plus de dix ans [3].

EURIPIDE.

EN QUEL PAYS SUIS-JE TRANSPORTÉ 4 ?

MNÉSILOCHUS.

DANS L'ÉGYPTE.

1 Ib. pag. 410.

2 Ib. pag. 432.

3 Cette femme fait là un quiproquo ſemblable à celui de la comteſſe d'Eſcarbargnas (ſcene XVI), qui ne ſçavoit pas mieux l'hiſtoire. Cette derniere-ci entendant prononcer, au ſujet de vers, le nom de Martial : Quoi, s'écrie t'elle, Martial fait-il des vers ? Je penſois qu'il ne fit que des gands. Thucydide fait mention d'un Protée, chef d'une flote Athénienne : il étoit fils d'Epiclès.

4 Ib. tom. VIII, pag. 432.

EURIPIDE.

O MALHEUREUX ! OU LES VENTS M'ONT-ILS JETÉ [1] ?

VIIe FEMME.

Mais, bon homme, eſt-ce que vous croyez ce jongleur, ce ſcélérat ? Vous êtes dans le temple de Cérès.

EURIPIDE.

LE ROI QUE TU M'AS NOMMÉ EST-IL DANS CE PALAIS [2] ?

VIIe FEMME.

Certainement, ô étranger, vous n'êtes point encore revenu de votre peur. On vous a dit que Protée étoit mort, & vous demandez s'il eſt chez lui ou non.

EURIPIDE.

Ha, ha, il eſt mort ! Et où repoſe ſa cendre ?

MNÉSILOCHUS.

CE MONUMENT, PRÈS DUQUEL NOUS VOICI, LA RENFERME [3].

VIIe FEMME.

Puiſſes-tu périr miſérablement ! Oui tu périras. Quoi, oſer dire qu'un autel eſt un tombeau !

EURIPIDE.

POURQUOI CES VÊTEMENS LUGUBRES [4] ? Pour-

1 Ib.
2 Ib.
3 Ib.
4 Ib. pag. 477.

quoi, ô étrangere, vous tenir ſur ce triſte monument ?

MNÉSILOCHUS.

Je me vois forcée de partager la couche nuptiale du fils de Protée, qui recherche ma main [1].

VIIe FEMME.

Pourquoi, ſcélérat, en impoſer à cet étranger. Pauvre infortuné, ce maître en fourberie ne s'eſt gliſſé parmi nous, que pour nous ravir notre or.

MNÉSILOCHUS.

Criez : verſez toute votre bile ſur mon individu [2].

EURIPIDE.

O étrangere, quelle eſt cette vieille qui te déchire par ſes propos ?

MNÉSILOCHUS.

C'eſt Theonoë, fille de Protée.

VIIe FEMME.

Point du tout, j'en jure par les déeſſes. Je m'apele Critylle, fille d'Antithée, de la famille des Gargettiens. Pour vous, vous n'êtes qu'un ſcélérat.

MNÉSILOCHUS.

Dites ce que vous voudrez : MAIS JE N'ÉPOUSERAI JAMAIS VOTRE FRERE, ET MÉNÉLAS ARMÉ SOUS LES MURS D'ILION, RETROUVERA UN JOUR UNE ÉPOUSE FIDELLE [3].

1 Ib. pag. 410.

2 Ariſtophane tourne ici en ridicule une tournure familiere à Euripide. Dans l'ALCESTE, 637 :

οὐκ ἦσθ' ἄρ' ὀρθῶς τοῦδε σώματος πατήρ.

3 Ib. pag. 409.

EURIPIDE.

Qu'avez-vous dit, ô femme? Tournez vos yeux de ce coté [1].

MNÉSILOCHUS.

J'ai honte de lever les yeux sur vous; tant ma figure porte l'empreinte des injures que j'ai supportées.

EURIPIDE.

Qu'est ce que c'est.....? L'étonement m'ote la parole..... O dieux, quels traits ont frapé ma vue? O femme, qui êtes-vous [2]?

MNÉSILOCHUS.

Vous-même qui êtes-vous? Je n'ai pas moins que vous, sujet d'être étonée.

EURIPIDE.

Êtes-vous grecque de naissance, ou cette terre est-elle votre patrie?

MNÉSILOCHUS.

Je suis Grecque. A votre tour, apprenez-moi qui vous êtes?

EURIPIDE.

Plus je considere ces traits, plus je crois voir ceux d'Hélene.

MNÉSILOCHUS.

Est-ce Ménélas que je vois? J'en jugerois par l'odeur d'iphyon [3].

1 Ib. 437 & 440.
2 Ib. 437.
3 Euripide dit dans son HÉLENE, v. 572 :

EURIPIDE.

VOUS VOYEZ DEVANT VOUS CE MORTEL INFORTUNÉ.

MNÉSILOCHUS.

O CHER MARI, QUE TU AS TARDÉ A TE RENDRE DANS LES BRAS DE TON ÉPOUSE! RECONNOIS-MOI, RECONNOIS-MOI, ET PRESSE-MOI DANS TES BRAS. HATE, HATE, HATE, HATE-TOI DE ME RETIRER AU PLUS VITE DE CE LIEU.

VIIe FEMME.

Par les déeſſes, quiconque voudroit vous enlever, auroit à ſouffrir des coups que je lui donnerois avec cette torche.

EURIPIDE.

TU VEUX M'EMPÊCHER DE CONDUIRE A SPARTE MA FEMME, LA FILLE DE TYNDARE?

VIIe FEMME.

Hélas donc, vous ne paroiſſez pas mal d'acord avec lui, & non moins ruſé. Ce n'eſt pas ſans deſſein que vous me diſiez tout-à-l'heure je ne ſçais quoi de l'Égypte. Mais celui-ci paiera de ſa perſone. Voilà le prytane & le licteur qui s'avancent.

ἐγὼ δὲ Μενελάῳ γέ σ'. οὐδ' ἔχω τί φῶ,

Vous me ſemblez être Ménélas; c'eſt tout ce que je peux dire.

Ariſtophane a parodié ce vers avec un léger changement; mais il a conſervé le même ſon, & a rappelé le métier de la femme d'Euripide.

ἐγὼ δὲ Μενελάῳ σ', ὅσα γ' ἐκ τῶν ἰφύων.

ἰφύων, CEGLII dans l'italien, eſpece de plante.

Toute cette partie de ſcene eſt parodiée d'HÉLENE. Voyez ib. p. 437, 438, 439.

EURIPIDE.

Ceci eſt fâcheux. Il faut que je me retire.

MNÉSILOCHUS.

Et moi, pauvre diable, que ferai-je ?

EURIPIDE.

Reſtez tranquille. Tant que je vivrai, je ne trahirai pas votre ſecret, à moins que je ne trouve plus de reſſource dans mon adreſſe inépuiſable.

VIIe FEMME.

Ce filet n'a rien pris [1].

SCENE III.

VIIe FEMME, MNESILOCHUS, UN PRYTANE, UN LICTEUR.

LE PRYTANE.

Est-ce là ce ſcélérat dont Cliſthene nous a parlé ? Hé, hé, pourquoi vous cachez-vous ? Licteur, mettez lui un carcan au cou, & garotez-le : enſuite tenez-le là dans cette place, & n'en laiſſez approcher perſone : mais ayez un fouet à la main pour fraper quiconque ſe préſentera.

VIIe FEMME.

Cet ordre eſt fort à propos. Tout-à-l'heure peu s'en eſt fallu que je ne ſçais quel vieux renard ne l'ait enlevé.

1 Proverbe qui ſe dit de ceux qui manquent leurs vues, leurs projets.

MNÉSILOCHUS.

O prytane, je vous ſupplie, par la main droite que vous ſçavez ſi bien préſenter quand on vous donne de l'argent, faites-moi, quoique je ſois prêt d'expirer, une légere grace.

LE PRYTANE.

Quelle grace ?

MNÉSILOCHUS.

Ordonnez qu'avant de m'attacher ſur l'inſtrument de mon ſupplice, le licteur me dépouille de tous mes vêtemens, pour qu'âgé comme je le ſuis, en ſervant de pâture aux corbeaux, je ne ſois pas, avec ma robe jaune & ma mître, un ſujet de dériſion pour eux.

LE PRYTANE.

Mais le ſénat a jugé que vous fuſſiez attaché avec tout votre acoutrement, afin que tout paſſant s'aperçoive que vous êtes un ſcélérat.

MNÉSILOCHUS.

Iappapæax ! O robe, quel tour tu m'as joué ? Il n'y a plus lieu de rien eſpérer.

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

LIVRONS-NOUS maintenant à nos jeux, comme nous avons coutume quand nous célébrons les

T. XII. P. 44.

Que chacun suive le Rhythme de la Danse.

vénérables orgies des déeſſes dans cette ſolennité, que Pauſon même obſerve en jeûnant : continuellement il ſupplie les déeſſes que de pareilles fêtes ſe ſuccédant les unes aux autres, il puiſſe ſouvent ſe livrer à de ſemblables abſtinences [1]. Commencez à donner, avancez d'un pas léger, agitez-vous en rond, tenez-vous par la main, & que chacune ſuive le rhythme de la danſe. Paroiſſez en avant avec légéreté. Il faut que le cercle des danſeurs faſſe ſa révolution, & porte ſes regards de toutes parts. Que chacune mêle aux danſes joyeuſes le chant des cantiques à la louange des divinités de l'olympe. On ſe trompe fort, ſi on s'imagine que j'irai, moi femme, déblatérer contre les hommes. Mais il faut, comme une choſe tout-à-fait neuve, commencer la danſe en rond en frapant en meſure du pied contre terre. Partez & chantez le dieu célebre par ſa lyre, & Diane, cette chaſte reine, toujours armée de l'arc dont elle ſçait atteindre de loin. Nous vous ſaluons, & nous vous demandons la victoire. Que nos chanſons célebrent auſſi, comme il convient, Junon, qui préſide aux noces, qui partage le plaiſir de toutes les danſes, & qui garde les portes du mariage [2]. Nous prions Mercure,

1 Trait malin contre un homme qui s'étoit laiſſé ruiner. L'inconduite qui mene à une pareille extrémité ne ſuppoſe plus d'honneur dans celui qui s'y livre, il mérite de devenir le ſujet des railleries des poëtes comiques, pour ſervir de leçon aux autres qui pourroient être tentés d'en faire autant.

2 Iſid. VIII, 11. Junonem dicunt quaſi janonem, id eſt januam,

dieu des pâturages, Pan & les Nymphes chéries ; de ſourire à nos jeux & de prendre plaiſir à nos danſes. O gai, élevez-vous lentement deux fois en batant des mains. Frapons la terre en meſure, ô femmes, comme de coutume, & obſervons fidélement le jeûne. Tournez maintenant de nouveau d'un autre côté, & que le pied parte en cadence : chantez tout l'air à voix claire. O Bacchus, notre maître couroné de lierre, mettez-vous ici à notre tête. Je chanterai & danſerai en votre honneur, ô Evius, ô Bacchus, ô Bromius & fils de Semelé, vous qui aimez les concerts, & qui, avec les Nymphes dans leurs délicieuſes chanſons, répétez Evius, Evius, Evoë : l'Echo, cette nymphe de Cithæron, raiſone tout autour de nous : les montagnes ombragées par d'épais feuillages, & les rochers des forêts retentiſſent, & le lierre chargé de feuilles s'étend à l'aide de ſes attaches.

id eſt pro purgationibus fœminarum, eò quòd quaſi portas matrum natorum pandat, id eſt, nubentium maritis.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

UN LICTEUR, MNÉSILOCHUS.

LE LICTEUR.

Tu vas maintenant jouer ici un triſte rôle, en plein air.

MNÉSILOCHUS.

O licteur, je vous ſupplie.

LE LICTEUR.

Ne me demande rien.

MNÉSILOCHUS.

Ouvrez un peu le carcan.

LE LICTEUR.

Tiens, voilà comme je vais l'ouvrir.

MNÉSILOCHUS.

Ah je ſuis mort! Mais vous le reſerrez de plus en plus.

LE LICTEUR.

Encore plus, ſi tu veux.

MNÉSILOCHUS.

Atatai, atattatai, puiſſes-tu périr miſérablement!

LE LICTEUR.

Tais-toi, malheureux vieillard. Atends, je vais apporter une natte, pour me repoſer en te gardant.

MNÉSILOCHUS à part.

Voilà les grands avantages que me vaut Euripide. O dieux, Jupiter Conſervateur, j'ai de l'eſpoir : cet homme-là n'a pas voulu me trahir : mais Perſée en ſe ſauvant m'a fait entendre par ſigne qu'il me falloit jouer le rôle d'Andromede. Me voilà garroté. Il eſt donc clair qu'il viendra me délivrer : car autrement il ne m'eût pas laiſſé là.

SCENE II.

LES MÊMES, EURIPIDE en Perſée.

EURIPIDE à part.

O NYMPHES adorées & chéries [1], que ne puis-je approcher ſans être aperçu de ce Scythe. Soyez attentive, ô vous [2] qui vous entretenez avec celles qui ſont réfugiées dans les antres, ſoyez-moi favorable, & permettez que j'approche de cette femme.

1 Euripide ſous le déguiſement de Perſée, employe les expreſſions dont ſe ſervoit celui-ci quand il voulut délivrer Andromede.

2 Le ſcholiaſte Bourdin veut qu'il s'agiſſe ici d'Artemiſe. Biſet dit que les uns dirigent cette invocation à Artémiſe, d'autres à la nymphe Écho. M. Brunck adopte cette derniere opinion.

MNÉSILOCHUS à part.

Celui-là eſt ſans pitié, qui m'a enchaîné ainſi, moi, le plus miſérable des mortels. Je n'en ſuis pas moins perdu, pour m'être debaraſſé d'une vieille dégoûtante : car ce Scythe ne me quite pas depuis que, ſans reſſource, ſans appui, il m'a expoſé, pieds & mains liés, pour ſervir de nourriture aux corbeaux. Ne voyez-vous pas ? Je ne ſuis point ici avec la corbeille des ſuffrages au milieu des chœurs, & des filles mes compagnes : mais étroitement garrotée [1], je ſuis la proie de quelque baleine, de Glaucete. O femmes, joignez-vous à un Pan, moins enjoué que diſpoſé à me plaindre, & pleurez ſur moi, pauvre infortunée, accablée de maux affreux : ô malheureuſe, ô malheureuſe que je ſuis ! Mais que ce ſoit par mes parens ! Que je ſois précipitée dans cet abyme par un homme qui étoit à mes genoux, qui auroit arraché des larmes à Pluton, ai, ai, ai, ai, qui m'a raſé d'abord, puis m'a revêtu de cette robe jaune, & m'a envoyé dans ce temple, parmi des femmes ! O génie impitoyable qui préſide à mon ſort ! Je ſuis un objet d'exécration. Qui verroit ma poſition & ne ſeroit pas touché de l'excès de mes miſeres ? Plaiſe au ciel que l'étoile incendiaire de l'Æther [2] m'a-

1 Mnéſilochus parle tantôt comme homme & tantôt comme Andromede. Le trouble de ſon diſcours rend ſa poſition plus comique.

2 Il faut remarquer cette expreſſion imitée des bouffiſures tragiques ; πυρφόρος αἰθέρος ἀστὴρ ; c'eſt-à-dire, la foudre.

néantiſſe entiérement. Il n'eſt plus agréable pour moi de voir la lumiere immortelle, maintenant que je ſuis ataché ſur l'inſtrument de mon ſupplice, que j'ai le cou horriblement preſſé, pour que je paſſe promptement parmi les morts.

SCENE III.

LES MÊMES, excepté EURIPIDE qui paroît ſous la figure d'Écho.

EURIPIDE-ÉCHO.

BONJOUR, ma bien aimée : que les dieux confondent votre pere Céphée, qui vous a miſe en cet état.

MNÉSILOCHUS.

Et qui êtes-vous, vous qui vous atendriſſez ſur mon ſort ?

EURIPIDE.

« Je ſuis Echo la Babillarde, qui, l'an paſſé, dans ce même lieu, ſervis ſi bien Euripide ». Mais, ô mon amie, il faut que vous vous ſoumettiez à exciter la pitié par vos gémiſſemens.

MNÉSILOCHUS.

Et vous, à les répéter.

EURIPIDE.

J'en ferai mon affaire : mais commencez.

MNÉSILOCHUS.

« NUIT SACRÉE, QUE TA COURSE EST LONGUE, ET QUE TON CHAR ROULE LENTEMENT SUR LE DOS DE L'ÆTHER ÉTOILÉ, ET DU VÉNÉRABLE OLYMPE [1].

EURIPIDE.

Olympe.

MNÉSILOCHUS.

Pourquoi, je vous le demande, mon Andromede, ſuis-je préférablement à toutes les autres, en proie aux maux ?

EURIPIDE.

Aux maux.

MNÉSILOCHUS.

Malheureux par l'idée de la mort.

EURIPIDE.

De la mort.

MNÉSILOCHUS.

Tu m'aſſommes, vieille babillarde.

EURIPIDE.

Babillarde.

MNÉSILOCHUS.

Sçais-tu que ta préſence me déplaît beaucoup.

EURIPIDE.

Beaucoup.

1 Ce ſont les propres expreſſions de l'ANDROMEDE d'Euripide. Ennius, cité par Varron, lib. IV, DE LINGUA LATIN. avoit ainſi rendu ces vers :

Quæ cava cœli ſignitenentibus
Conficis bigis . . . . .

MNÉSILOCHUS.

O mon ami, laiſſez moi ſeul exprimer mes douleurs, & je vous ſerai obligé : laiſſez.

EURIPIDE.

Laiſſez.

MNÉSILOCHUS.

Peſte de toi.

EURIPIDE.

De toi.

MNÉSILOCHUS.

Quelle peſte eſt-ce là ?

EURIPIDE.

Eſt-ce là.

MNÉSILOCHUS.

Vous plaiſantez.

EURIPIDE.

Plaiſantez.

MNÉSILOCHUS.

Pleurez.

EURIPIDE.

Pleurez.

MNÉSILOCHUS.

Lamentez-vous.

EURIPIDE.

Lamentez-vous.

LE LICTEUR.

Hé, hé, qu'avez-vous à babiller ?

EURIPIDE.

A babiller.

LE LICTEUR.

Je ferai venir les prytanes.

EURIPIDE.

Prytanes.

LE LICTEUR.

Quel prodige ?

EURIPIDE.

Prodige.

LE LICTEUR.

D'où vient cette voix ?

EURIPIDE.

Cette voix.

LE LICTEUR.

Parlez-vous ?

EURIPIDE.

Parlez-vous.

LE LICTEUR.

Il vous en cuira.

EURIPIDE.

Cuira.

LE LICTEUR.

Vous vous moquez de moi.

EURIPIDE.

De moi.

MNÉSILOCHUS.

Non pas moi certes, mais bien cette femme ici proche.

EURIPIDE.

Proche.

LE LICTEUR.

Où eſt cette malheureuſe ? Ah, elle ſe ſauve. Où, où te ſauves-tu ?

EURIPIDE.

Te ſauves-tu.

LE LICTEUR.

Ne l'arrêterez-vous pas ?

EURIPIDE.

Vous pas.

LE LICTEUR.

Tu marmotes encore.

EURIPIDE.

Encore.

LE LICTEUR.

Arrêtez la voleuſe.

EURIPIDE.

Voleuſe.

LE LICTEUR.

O agace & diabolique femme [1].

[1] Ariſtophane ne fait qu'un ſeul mot. Λαλοκαικαταρατηγύναικε.

SCENE IV.

LES MÊMES, excepté EURIPIDE qui reparoît sous la figure de Persée.

EURIPIDE.

O DIEUX, dans quel pays barbare je me suis porté avec précipitation ? Car, tel que vous me voyez, je suis Persée, avec une tête de gorgone. Je me fraye un chemin au milieu des airs à l'aide de mes pieds aîlés.

LE LICTEUR.

Que dites-vous de la gorgone ? Vous appelez tête de gorgone, celle d'un scribe ?

EURIPIDE.

Précisément.

LE LICTEUR.

Je vous appelerai donc Gorgo.

EURIPIDE.

Ah, ah, quel rocher vois-je là ? Quelle est cette fille belle comme une déesse, & enchaînée avec autant de précaution qu'un vaisseau qu'on amarre au port [1].

1 Cette comparaison est familiere aux poëtes tragiques. Voyez Euripide lui-même, dans HERCULE FURIEUX, v. 1097. Eschyle s'en étoit également servi dans un PROMÉTHÉE LIÉ, qui ne nous est

MNÉSILOCHUS.

O étranger, ſoyez touché de mon affreuſe poſition : délivrez-moi de mes chaînes.

LE LICTEUR.

Veux-tu te taire. Oſes-tu ſcélérat ? Quoi, tout prêt d'expirer tu as encore du babil ?

EURIPIDE.

O jeune fille, je ſouffre de vous voir ainſi ſuſpendue & enchaînée.

LE LICTEUR.

Ce n'eſt pas une fille, c'eſt un vieux fripon & ruſé, un franc ſcélérat.

EURIPIDE.

Vous radotez, pauvre Scythe. C'eſt Andromede, fille de Céphée.

LE LICTEUR.

Voyez-vous ceci [1], cela vous paroît-il petit ?

EURIPIDE.

Donnez-moi la main, cher Scythe, pour que j'approche de cette fille [2]. Tout homme a ſon foible : le mien eſt d'aimer cette fille.

point parvenu. Voici comme Ciceron rend ces vers dans le ſecond livre des Tuſculanes :

Titanum ſoboles ſocia noſtri ſanguinis ;
Generata cœlo, adſpicite religatum aſperis
Vinctumque ſaxis. Navem ut horriſono freto
Noctem paventes timidi adnectunt navitæ ;
Saturnius me ſic infixit Jupiter.

1 Guardale 'l tanferlone, ti pare forci picciolo ?
2 Hor quà, dà quà la mano, che io toccarò una putta.

LE LICTEUR.

Je n'irai pas ſur vos briſées. Je ne ſerai point jaloux de vous voir ſatisfaire votre goût [1].

EURIPIDE.

Et pourquoi, ô Scythe, ne pas me permettre de délivrer ma femme, de ſes chaînes, & de me jeter dans ſes bras ?

LE LICTEUR.

Si vous êtes ſi curieux des embraſſemens d'un vieillard, vous pouvez vous ſatisfaire ſans le délier [2].

EURIPIDE.

Baſt, je vais rompre ſes chaînes.

LE LICTEUR.

Vous aurez donc les étrivieres.

EURIPIDE.

Je ne le ferai pas moins.

LE LICTEUR.

Ce coutelas te coupera donc la tête.

EURIPIDE à part.

Haï, haï ! Que ferai-je ? Que dirai-je ? Mais un groſſier comme cela n'entendra rien. OFFREZ AUX ESPRITS BORNÉS DES EXPÉDIENS SAGES ET NOUVEAUX, VOUS PERDREZ VOTRE TEMPS [3]. Mais

[1] ἀτὰρ εἰ τὸ πρωκτὸ δεῦρο περιστραμμένον,
οὐκ ἐστόνησά σ' αὐτὸ, πυγίζειν ἄγων.

[2] εἰ σπόδρ' ἐπιτυμεῖς τῇ γεροντοπυγίσαι,
τῇ σανιδοτρήσας ἐξοπίστω πρώκτισον.

[3] Ce ſont les propres expreſſions d'Euripide dans ſa MÉDÉE,

il faut chercher de quoi faire impreſſion ſur ce drôle-là.

LE LICTEUR.

Le fin renard, comme il voudroit me tromper !

MNÉSILOCHUS.

Reſouvenez-vous, Perſée, de l'état d'abandon où vous me laiſſez.

LE LICTEUR.

Voulez-vous donc des étrivieres.

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Nous avons coutume d'appeler au milieu de nous Pallas, cette jeune vierge qui ſe plaît aux danſes, libre de tout lien conjugal, protectrice de notre ville qu'elle ſeule gouverne, & qui eſt connue ſous le nom de PORTE-CLEF. Paroiſſez, ô vous, qui êtes avec raiſon l'ennemie des tyrans : l'aſſemblée des femmes vous en convie : venez acompagnée de la Paix, propice aux jeux. Venez auſſi, ô vénérables déeſſes, avec joie & avec des diſpoſitions favorables, dans votre temple, où les hommes n'ont pas la liberté de contempler vos

v. 301. M. Prevoſt a rendu cet endroit un peu différemment, t. VI, p. 20, parce qu'il n'avoit pas ſous les yeux cette parodie d'Ariſtophane qui détermine le ſens de δίξεις ἀχθεῖσι.

brillantes orgies, & où, au milieu des flambeaux, vous découvrez votre visage immortel. Venez, approchez, nous vous en conjurons, ô très vénérables Thesmophores. Si jamais, sensibles à nos prieres, vous êtes venues au milieu de nous, laissez-vous toucher sur-tout aujourd'hui, venez, nous vous le demandons en grâce.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EURIPIDE, LE CHŒUR.

EURIPIDE.

FEMMES, si vous voulez dorénavant vivre en paix avec moi, moyennant que je ne dirai jamais aucun mal de vous, vous êtes libres. Je suis prêt à ratifier cette paix.

LE CHŒUR.

Pour quel motif venez-vous enfin nous faire cette proposition?

EURIPIDE.

C'est que mon beau-pere est ataché au carcan. Si vous me le rendez, je ne me permettrai pas la moindre expression contre vous: si vous me le refusez, je révélerai à vos maris, quand ils seront

revenus de la guerre, toutes vos pratiques ſecretes, dans l'intérieur de vos maiſons.

LE CHŒUR.

Nous nous rendons volontiers à votre propoſition, mais il s'agit de perſuader le licteur.

SCENE II.

LE CHŒUR, LE LICTEUR, EURIPIDE en Vieille, ÉLAPHION ET TÉRÉDON, perſonages muets.

EURIPIDE, à Elaphion, par ſuite de converſation.

C'EST mon affaire : & c'eſt à vous, ô Elaphion, à ne point oublier de faire tout ce que je vous ai recommandé dans la route. Avancez donc d'abord pour danſer, après avoir relevé votre robe. Pour vous, Térédon, jouez-nous la danſe Perſienne.

LE LICTEUR.

Que ſignifie tout ce train ? Qui me met ainſi en goguete ?

EURIPIDE.

O licteur, cette fille va s'exercer ; car elle va pour danſer devant des hommes.

LE LICTEUR.

Qu'elle ſaute & qu'elle s'exerce : je ne m'y

opposerai pas. Qu'elle est vive & légere ! C'est une puce sur une toison.

EURIPIDE.

Voyons, jeune fille, ôtez-moi cette robe : asséyez-vous ensuite sur les genoux du Scythe, & présentez vos pieds pour que j'ôte vos souliers.

LE LICTEUR.

Bien, bien ; asséyez, asséyez-vous, oui, oui, petite fille. Ah dieux ! Que sa gorge est belle [1] !

EURIPIDE.

Allons donc vîte un air de flûte. Craignez-vous encore le Scythe ?

LE LICTEUR.

Elle est parfaitement bien faite [2].

EURIPIDE.

Celui-là sera bien mal adroit qui ne s'en contentera pas [3].

LE LICTEUR.

J'ai cependant tout ce qu'il faut pour cela [4].

EURIPIDE.

C'est bon : mettez votre robe : il est temps de vous retirer.

LE LICTEUR.

Elle ne m'embrassera pas auparavant ?

1 Oime che dure e sode poppe come un sasso.
2 Che buon culo,
(Egli il tira fuora e dentro nudo e dritto.)
3 Piangerai tu se non stai dentro.
4 εἶεν· καλὴ τὸ σκῆμα περὶ τὸ πόστιον.

EURIPIDE.

Embraſſez-le vraiment.

LE LICTEUR.

Ho, ho, ho, papapapai! Ce baiſer eſt doux comme du miel attique. Pourquoi ne reſte-t'elle pas avec moi?

EURIPIDE.

Adieu, licteur, cela n'eſt pas poſſible.

LE LICTEUR.

O bonne vieille, faites-moi ce plaiſir.

EURIPIDE.

Vous me donnerez donc une drachme?

LE LICTEUR.

Oui, oui, je vous la donnerai.

EURIPIDE.

Voyons votre argent.

LE LICTEUR.

Mais je n'en ai pas: tenez, prenez mon carquois.

EURIPIDE.

Vous me la ramenerez après cela ici.

LE LICTEUR.

Suivez-moi, jeune fille. Vous allez donc, ma bonne, garder ce vieillard. Mais quel eſt votre nom?

EURIPIDE.

Artemiſie.

LE LICTEUR.

Je me reſſouviendrai de ce nom. Artomouxie.

SCENE

SCENE III.

EURIPIDE, MNÉSILOCHUS.

EURIPIDE.

O MERCURE, dieu des voleurs, voilà qui eſt parfaitement conduit ! Pauvre Scythe, allez bien vîte avec la jeune fille : pour moi, je vais mettre celui-ci en liberté..... Prenez-y bien garde, fuyez au plus vîte, & ſauvez-vous chez vous auprès de votre femme & de vos enfans auſſi-tôt que je vous aurai mis en liberté.

MNÉSILOCHUS.

Je n'aurai rien de plus à cœur, dès que je ſerai libre.

EURIPIDE.

Vous voilà libre. Vous n'avez rien de mieux à faire maintenant que de fuir, fuyez, avant que le licteur ne vienne & ne puiſſe vous atraper.

MNÉSILOCHUS.

C'eſt ce que je fais.

SCENE IV.

LE LICTEUR, LE CHŒUR.

LE LICTEUR.

O BONNE vieille, que vous avez une jolie petite fille, point repouſſante, mais bien douce !..... Hé, hé, où eſt la vieille ? Ah, ah, je ſuis perdu ! Et où eſt mon vieillard ? O chere petite vieille, ô vieille, je ne puis approuver ce que tu fais là, ô petite vieille Artamouxia..... La vieille ma trompé. Va-t'en loin d'ici, ô carquois : on t'appele, avec raiſon, ſubine [1] ; c'eſt par toi que je ſuis dupé. O dieux ! Que ferai-je ? Où eſt la vieille ? Artamouxia.

LE CHŒUR.

Cherchez-vous une vieille qui avoit un inſtrument de muſique [2].

1 Verba ἀπότρεχ' ὡς τάχιστα σύ, dicit Scytha, pharetram, quam humi jacentem conſpicit, vel pede, vel manu longe projiciens. Sequens verſus nec latine, nec gallice reddi poteſt. Pharetram, quam συβίνην appellat Scytha, ἐπώνυμον eſſe, recte que ſic appellari dicit, vel quia hoc pignore dato meretriculam ἐβίνησε, vel potius quia ipſe quodammodo καταβεβίνηται. Scilicet anus accepto hoc pignore os ei ſublevit, eumque ludibrio habuit, quod verbo καταβινεῖν exprimit. Quod gallicum græco καταβινῆν verbum reſpondet, ad eundem fere modum in proletario ſermone adhiberur (M. Brunck.)

2 πηκτίδας : inſtrument à vent, comme on peut en juger par le mot dit plus haut à Térédon ; ἐφαναφυσα.

LE LICTEUR.

Oui, oui, l'avez-vous vue ?

LE CHŒUR.

Elle a paſſé par-là : elle étoit ſuivie d'un vieillard.

LE LICTEUR.

D'un vieillard à robe jaune ?

LE CHŒUR.

Oui. Vous pouvez encore les ratraper, ſi vous ſuivez ce chemin.

LE LICTEUR.

O vieille ſcélérate ! Par où s'eſt-elle ſauvée ? Artamouxia.

LE CHŒUR.

Prenez ce ſentier qui conduit là-haut. Où allez-vous ? Ne reviendrez-vous donc point par ici ? Vous allez au côté oppoſé.

LE LICTEUR.

Que je ſuis malheureux ! Pendant ce temps-là, Artamouxia gagne de l'avance.

SCENE V.

LE CHŒUR.

COUREZ maintenant, courez maintenant au diable, ſans qu'on vous arrête. Pour nous, c'eſt aſſez danſer : il eſt temps que chacune de nous ſe retire chez elle. Que les Theſmophores nous récompenſent de tout ceci par leur bienveillance.

LYSISTRATA*,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la vingt-unieme année de la guerre du Péloponnese, la premiere de l'olympiade quatre-vingt-douze, sous l'archonte Callias après Cléocritus, aux fêtes lénéennes †.

Comédie critique pour le fonds & les circonstances. On ne peut ni ne doit en parler beaucoup. Parcourons légérement quelques scenes. La piece roule sur la Paix, au moyen d'une fiction du même genre que celle des HARANGUEUSES §. Lysistrate, femme d'un des premiers magistrats d'Athenes, s'est mise en tête de contraindre la Grece à faire

* On appelle ici LYSISTRATA, & non pas LYSISTRATE, pour mettre entre deux noms fort différens, la différence qui convient.

† Cette date est autant assurée qu'elle peut l'être. On la tire d'un de ces anciens monumens qui expliquent en peu de mots le sujet de la piece. Celui-ci a vu le jour pour la premiere fois par les soins de M. Kuster, qui l'a déterré dans un ancien manuscrit. Ces sortes de monumens sont plus croyables que toutes les conjectures des sçavans. Toutefois MM. Paulmier & Sam. Petit ne s'éloignent pas beaucoup de cette date dans leurs conjectures. Le second fixe Lysistrate à la quatrieme année de l'olympiade quatre-vingt-douze, en errant conséquemment, & le premier à la seconde année de la même olympiade. Le détail fera bien voir qu'elle ne peut en effet avoir été jouée que dans le cours de ces quatre années.

§ Voyez les HARANGUEUSES ci-dessous.

la paix ; & le moyen qu'elle imagine, c'eſt d'engager toutes les femmes des villes ennemies à ſe ſéparer de leurs maris, juſqu'à ce que le traité ſoit conclu. Elle avoit déjà tramé ſa conſpiration avec celles d'Athenes de vive voix, & avec les étrangeres par meſſages. Le jour de l'exécution arrive. Tout réuſſit ſuivant ſes deſirs : les Athéniennes s'emparent de la citadelle où étoient les tréſors publics, réſolues d'empêcher qu'on n'en tire rien pour les frais de la guerre. On aſſiege la citadelle. Lyſiſtrate ſe défend en général d'armée. Un de ces magiſtrats extraordinaires, qu'on créoit dans les temps difficiles de la république, & qu'on nommoit PROVISEURS *, ne peut venir à bout de rien gagner ſur l'eſprit de ces femmes conjurées, ni par menaces, ni par prieres. Cependant les ambaſſadeurs de Sparte arrivent. Les Athéniens, de leur côté, ſont contraints de nommer leurs plénipotentiaires ; & Lyſiſtrate ſe rend l'arbitre du ſort de la Grece. Après quelques conteſtations, le traité eſt conclu ; tout rentre dans l'ordre accoutumé ; & le ſpectacle finit par un feſtin que donne Lyſiſtrate.

Cette fiction, auſſi-bien que celle des ACHARNIENS, de la PAIX, & des HARANGUEUSES, montre avec quelle hardieſſe Ariſtophane oſoit parler pu-

* Πζοβελεις. Voyez Thucyd. l. VIII.

bliquement en plein théâtre des affaires les plus délicates de l'état, plus eſtimable ſans doute s'il n'eût pas dégradé ſa liberté comique, par une licence affreuſe & par des peintures abominables, qui le rendront toujours l'horreur & l'exécration de tout lecteur qui aura un peu de modeſtie & de nobleſſe dans les ſentimens.

La premiere ſcene eſt d'un art digne de la comédie la plus épurée ; Lyſiſtrate, avec un air ſombre, ſe promene vers la citadelle, comme ſi elle rouloit de grands projets dans ſa tête. Elle attend, avec impatience, les femmes qu'elle a convoquées à ce jour marqué pour exécuter ſes deſſeins. Calonice, en femme plus gaie & moins politique, fait le contraſte avec elle ; & lui demande d'où vient cette triſte rêverie, & pourquoi cette aſſemblée. L'autre découvre peu à peu ſes projets. On voit arriver auſſi-tôt de différens endroits pluſieurs étrangeres, entre autre une illuſtre Lacédémonienne nommée Lampito *. Elle étoit fille, femme, & mere de roi ; fille de Léotichidas, femme d'Archidamus, mere d'Agis. Elle eſt ſuivie d'une Béotienne, d'une Corinthienne, & d'une Scythe. Après une longue délibération & de grands détails pour venir au fait, Lyſiſtrate les engage toutes à jurer qu'elles obſerveront la loi

* Platon dans le premier Alcibiade, en parle à peu près comme le poëte.

qu'elle propoſe. Elle-même prononce la formule du ſerment, & les autres la répetent à meſure qu'elle eſt prononcée vers pour vers.

On parle dans cette ſcene des maris abſens. L'une dit que le ſien garde Eucratès * dans la Thrace, expreſſion qui étoit paſſée en proverbe, pour ſignifier garder avec ſoin une choſe prête à s'échapper. Ariſtophane laiſſe entendre par cette figure fine & médiſante, qu'il y avoit des troupes Athéniennes occupées à roder dans la Thrace pour empêcher les Chalcidiens de cette contrée de remuer & d'abandonner le parti de la république, comme ils avoient deſſein de le faire après la malheureuſe expédition de Sicile. Car il faut ſe ſouvenir ici de ce qu'on a dit pluſieurs fois ſur cette expédition. Elle penſa perdre Athenes. Après cet échec, ſes alliés leverent le maſque, & ſongerent à l'abandonner. Auſſi la principale attention de la république fut de tâcher à les retenir par l'eſpoir ou par la crainte ¶.

Une autre femme dit que ſon mari eſt depuis ſept mois à Pyle. Pyle éloignée de vingt lieues de Lacédémone, étoit en effet le mur de diviſion qui ſéparoit tous les cœurs & tous les intérêts de

* Nous avons déjà vu dans les CHEVALIERS que cet Eucratès, tréſorier, s'étoit tiré d'un mauvais pas en s'évadant. Ariſtophane tourna ſon évaſion en proverbe.

¶ Voyez cette hiſtoire dans Thucyd. l. VIII, & Plutarque dans Nicias. Elle nous jetteroit trop loin.

la Grece. C'étoit preſque l'unique obſtacle à la paix, parce que les Lacédémoniens vouloient ravoir cette ville, quelque prix qu'il en dût coûter ; & que les Athéniens s'obſtinoient à la garder, quoiqu'il en pût arriver. Elle ne retourna à ſes premiers maîtres que l'an vingt-trois de la guerre *, ſous l'archonte Dioclès, c'eſt-à-dire, environ deux ans depuis la date de cette piece. On y parle encore de la défection d'Alcibiade. Cette révolte étoit toute récente §.

Lampito fait entendre que tant que les Athéniens auront de l'argent, ils ne voudront jamais la paix. Ils en avoient en effet une aſſez grande quantité ; malgré tout ce que vingt ans de guerre, la malheureuſe expédition de Sicile, & les dépenſes ordinaires tant des jeux publics, que des ſpectacles, en avoient dû conſommer. Suidas dit ſur ce paſſage qu'il y avoit encore mille talens de réſerve dans la citadelle. Auſſi les Athéniens fiers de leurs richeſſes & de leur pouvoir, ſoutinrent aſſez gaîment ſept années de cette horrible guerre qui bouleverſoit la Grece.

Lyſiſtrate répond à l'objection ſur l'argent, qu'elle a pourvu à tout, & que bientôt les vieilles Athéniennes s'empareront de la citadelle, & du temple

* Diodor. l. XIII.

† Thucyd. l. VIII, la place au commencement de la vingtieme année de la guerre.

de Minerve, pour ôter aux Athéniens la reſſource de leur tréſor. Auſſi-tôt elle exhorte la Lacédémonienne à confirmer la conſpiration par un ſerment qui eſt une parodie de celui des SEPT CHEFS AU SIEGE DE THEBES dans Eſchyle †. Elle le cite elle-même. Mais pour rendre la choſe plus comique, on fait appercevoir à Lyſiſtrate que les ſept ennemis de Thebes jurerent ſur une victime immolée dans un bouclier, & qu'un bouclier n'eſt pas un appareil convenable pour jurer la paix. On ſe borne donc à une coupe remplie de vin, où l'on jure de ne pas mettre une goutte d'eau, & l'on commence le ſerment en queſtion.

Dans la ſcene du chœur, où les vieillards font un bûcher à la porte de la citadelle, afin de contraindre les femmes d'en ſortir, il y a quelques ſentences d'Euripide parodiées. On y fait de plus mention de la priſe de la citadelle par Cléomenès Lacédémonien *. Cet événement étoit arrivé un ſiecle auparavant. La citadelle étoit d'abord la ville même. C'eſt pourquoi on l'appelle LA VILLE dans cette ſcene.

Un chœur de femmes accourt au ſecours de ſes compagnes aſſiégées, portant des vaſes pleins d'eau pour éteindre le feu. Il ſe fait un entretien & un

† C'eſt un des plus ſublimes morceaux de l'antiquité. Longin l'a cité. Voyez les SEPT CHEFS DEVANT THEBES, tome I partie II.

* Hérodot. Terpſic.

combat comique entre l'un & l'autre chœur, les vieillards & les femmes. Les uns combattent avec le feu, & les autres se défendent avec l'eau.

Le magistrat extraordinaire, ou le PROVISEUR, arrive à l'improviste fort surpris de ce tumulte de femmes, & de ce bruit de guerre pareil aux folies des fêtes de Bacchus ou d'Adonis. Il parle de l'orateur Démostratus, qui mit en avant le décret pour conclure l'expédition de Sicile dans un jour destiné à pleurer Adonis, ce qui fut d'un mauvais présage. Il dit qu'il ne faut pas s'étonner que les femmes soient méchantes, puisque les hommes leur donnent eux-mêmes de si méchans exemples. Comme on se met en devoir de briser les portes du temple, Lysistrate sort volontairement, se montre avec intrépidité, & fait tellement face à tous les gardes qu'ils n'osent en approcher. Elle est suivie à l'instant d'une troupe de femmes qui les met en fuite. On entre en éclaircissement. Lysistrate déclare qu'elle s'est emparée de la ville & des trésors, « afin que Pisander & ses pareils, les quatre cents » administrateurs toujours prêts à exciter de nou» veaux troubles, n'ayent plus lieu de remuer & » de voler. » Cela est hardi. Ce Pisander étoit fort timide *. La crainte qu'il avoit des armes avoit passé en proverbe. PLUS TIMIDE QUE PISANDER. Il étoit d'une taille fort avantageuse, & aussi orgueilleux

* Suidas après Xénophon.

que craintif. Il portoit une triple aigrette, & de fort belles armes, afin de ſe donner un air de héros, quoiqu'il ne fût rien moins. On l'appeloit l'aſne cnidien. Ariſtophane le pince ſouvent. Il ſuffit d'en faire ici la remarque. Piſander s'enfuit * l'an vingt-un de la guerre, lorſqu'on eut aboli le gouvernement tyrannique des quatre cents où il avoit part.

LYSISTRATE.

Non, nous ne ſouffrirons plus qu'on pille le tréſor public.

LE MAGISTRAT.

Hé que faites-vous autre choſe ? Vous l'enlevez.

LYSISTRATE.

Nous en ferons les dépoſitaires.

LE MAGISTRAT.

Vous, les dépoſitaires !

LISISTRATE.

Quel inconvénient y trouvez-vous ? Les femmes ne gouvernent-elles pas les biens des familles ?

LE MAGISTRAT.

La choſe eſt fort différente.

LYSISTRATE.

En quoi ?

LE MAGISTRAT.

Le tréſor public eſt le nerf de la guerre.

LYSISTRATE.

Qu'avons-nous beſoin de guerre ?

* Thucyd. l. VIII.

LE MAGISTRAT.

Pour le ſalut de la république.

LYSISTRATE.

Nous nous chargeons de la ſauver par d'autres moyens.

LE MAGISTRAT.

Vous ?

LYSISTRATE.

Oui, nous-mêmes.

LE MAGISTRAT.

L'état ſeroit bien à plaindre.

Lyſiſtrate raconte comment durant le cours de la guerre les femmes demandant à leurs maris quel étoit le réſultat des délibérations, ſi l'on ne finiroit point la guerre avec Lacédémone, & ce que ſignifioit le décret qu'on écrivoit ſur la colonne *, n'en avoient reçu pour réponſe que des regards impérieux, & des ordres de ſe mêler de leurs affaires ; que cependant elles ſentoient bien à quel point de décadence le gouvernement étoit tombé ; qu'elles prenoient la liberté de remontrer avec douceur à leurs maris les triſtes conſéquences de leurs téméraires délibérations ; mais que leurs humbles remontrances n'aboutiſſoient qu'à les irri-

* On gravoit ſur une colonne les traités avec les ennemis. Il s'agit peut-être ici du fameux traité des Athéniens & des Spartiates conclu la dixieme année de la guerre du Péloponneſe, ou plutôt de ce qu'on avoit écrit ſous ce décret par le conſeil d'Alcibiade ; ce qui ranima la guerre après bien des défiances qui avoient précédé. Thucyd. l. V.

ter, & à les aigrir ; qu'enfin à force d'entendre dire par toute l'Attique qu'il n'y avoit plus d'hommes dans l'état, ni de têtes pour gouverner, laſſés de leur longanimité pouſſée à bout, il avoit pris en gré aux femmes de ſe ſaiſir du gouvernement, & de ſauver la Grece de ſes propres fureurs, malgré qu'elle en eût. « Car enfin, dit cette nou-» velle héroïne, juſqu'à quand ſouffrirons-nous ? » Si vous daignez écouter nos conſeils ſenſés, » & demeurer en repos comme nous, vous ſerez » les maîtres, & nous vous rendrons l'adminiſ-» tration des affaires. »

Le miniſtre d'état veut répliquer. Mais la dame Athénienne lui ferme la bouche, & pour le rendre plus ridicule auſſi-bien que tous les adminiſtrateurs de la république, elle lui propoſe de l'habiller en femme, & lui dit qu'il faut qu'il en paſſe par-là, ou qu'il renonce au gouvernement. Jamais y eut-il aucun état où l'on ait parlé avec cette liberté ?

Lyſiſtrate, ſecondée par le chœur des femmes témoins de ſon triomphe, redouble ſes coups de langue & terraſſe le magiſtrat par la force des raiſons, ou pour mieux dire, des railleries ſanglantes. Elle prouve que les femmes ſont ſeules capables de rétablir les affaires : la preuve eſt burleſque ; c'eſt que les choſes étant auſſi brouillées qu'on les ſuppoſe, le ſexe accoutumé à démêler les échevaux ſçaura ſeul en venir à bout par l'a-

dreſſe & la patience ; qu'il faut commencer d'abord par imiter les femmes dans le travail de leurs laines. Elles les lavent ; il faut de même purger l'état de ces hommes ambitieux qui, pour parvenir à la magiſtrature, commettent d'horribles indignités ; qu'enſuite il faut tout réunir, tout raſſembler, & contraindre tout à concourir au bien commun. De pareilles métaphores n'appartiennent qu'à Ariſtophane.

Vers la fin de la comédie, les ambaſſadeurs de Sparte viennent parler de paix. Lyſiſtrate, au milieu des Lacédémoniens & des Athéniens, qui ſont obligés de recourir à elle comme à l'arbitre ſouveraine, expoſe les démêlés. Le chœur des femmes l'exhorte à recevoir poliment les Lacédémoniens, & non pas avec hauteur comme l'avoient fait les Athéniens au ſujet de Pyle du temps de Cléon & depuis. Elle prend la parole, & fait ſouvenir les Spartiates des ſervices qu'ils avoient reçus d'Athenes, ſur-tout lorſque Cimon *, fils de Miltiade, alla les ſecourir avec quatre mille hommes contre les Meſſéniens. D'un autre côté, elle rappelle aux Athéniens les bons offices que leur a rendus Lacédémone. Elle exhorte les uns & les autres à s'entr'aimer. Tous y conſentent ; mais les Lacédémoniens redemandent Pyle ; & les Athéniens loin d'accorder cette place, demandent à leur tour

* Ariſtophane ici. Thucyd. l. I, & Plutarque dans Cimon.

Echinus *, une des villes dans le golphe de Malie, & quelques places du territoire de Mégare : ce qui met fort en colere les députés de Sparte. Lyſiſtrate ſans entrer dans cette diſcuſſion, leur promet d'accommoder toutes choſes, & les invite à un feſtin. La piece finit par des cantiques.

* Echinus ſe trouve en quatre endroits : 1°. il y a une île de la mer Egée de ce nom ; 2°. une ville de l'Acarnanie ; 3°. une ville de la Phthiotide ; 4°. une ville dans le Pentapole d'Afrique. Il eſt manifeſte que ce n'eſt pas cette derniere que demandoient les Athéniens, & il y a apparence que c'étoit la troiſieme ; puiſqu'il eſt dit un moment après, qu'ils demandoient encore des villes dans le golphe de Malie, qui eſt un golphe de la Phthiotide.

LYSISTRATA,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

PERSONAGES.

LYSISTRATE.
CALONICE.
MYRRHINE.
LAMPITO.
CHŒUR DE VIEILLARDS.
CHŒUR DE FEMMES.
STRATYLLIS.
UN MAGISTRAT.
QUELQUES FEMMES.
CINÉSIAS.
UN ENFANT.
UN HÉRAUT de Lacédémone.
AMBASSADEURS Lacédémoniens.
Ier ATHÉNIEN.
QUELQUES GENS du marché.
UN VALET.
IIe ATHÉNIEN.
QUELQUES PERSONAGES MUETS.

La ſcene eſt dans la citadelle d'Athenes.

LYSISTRATA,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LYSISTRATE ſeule.

Voyez un peu. Si l'on avoit invité les femmes à venir au temple de Bacchus, ou de Pan, ou de la Coliade, ou de la Génétyllide, la foule des tambourins ne permettroit pas de ſe retourner ici : mais aucune ne ſe preſſe d'y venir. Voici cependant une voiſine qui commence à mettre le nez dehors.

SCENE II.

LYSISTRATE, CALONICE.

LYSISTRATE.

Bon jour, Calonice.

CALONICE.

Bon jour auſſi, Lyſiſtrate. D'où vous vient cet

air inquiet ? Déridez-vous, ma très chere : ces ſourcils froncés ne vous vont pas.

LYSISTRATE.

Le ſang, Calonice, me bout dans les veines : notre ſexe me fait la plus grande pitié : Ces hommes prétendent que nous ne ſommes que perverſité.

CALONICE.

Nous ne ſommes en vérité pas autre choſe.

LYSISTRATE.

Les femmes ont ordre de ſe trouver ici pour délibérer ſur une affaire qui n'eſt pas de peu d'importance : hé bien elles ſe repoſent, & aucune ne vient.

CALONICE.

Elles viendront, ma bonne amie. Les femmes ne quitent pas ſi aiſément leur ménage. L'une eſt retenue par ſon mari : l'autre réveille ſon domeſtique : celle-ci couche ſon enfant : celle-la le baigne : une autre l'apaiſe en lui mettant de quoi manger dans la bouche.

LYSISTRATE.

Mais elles doivent s'occuper de choſes beaucoup plus eſſentielles.

CALONICE.

Pourquoi donc, ô ma chere Lyſiſtrate, cette aſſemblée de femmes ? Eſt-ce une grande affaire ? Quelle eſt-elle ?

LYSISTRATE.

Oui, grande.

CALONICE.

Eſt-elle auſſi [1].....?

LYSISTRATE.

Oui, parbleu [2].

CALONICE.

Comment ſe fait-il que nous ne ſoyons pas toutes accourues ?

LYSISTRATE.

Ce n'eſt pas cela : car nous n'euſſions pas manqué d'accourir bien vîte. Mais c'eſt une affaire imaginée par moi, & examinée pendant pluſieurs nuits ſous toutes les faces.

CALONICE.

Cette affaire, ainſi examinée ſous toutes les faces, doit être du fin.

LYSISTRATE.

C'eſt tellement du fin, que le ſalut de toute la Grece dépend uniquement des femmes.

CALONICE.

Des femmes? Il tenoit donc à bien peu de choſe [3].

LYSISTRATE.

C'eſt à tel point qu'il eſt en notre diſpoſition de ſauver la république, ou de ne laiſſer aucun veſtige, ni des Péloponéſiens.....

1 Forſi anche groſſo.
2 Et per giove groſſo.
3 Ce ſont les expreſſions de M. Brunck.

CALONICE.

Certes, c'eſt une bonne choſe de n'en laiſſer aucun veſtige.

LYSISTRATE.

.....Et de détruire entierement toute la race des Béotiens.

CALONICE.

Ah, pas toute, s'il vous plaît : épargnez les anguilles [1].

LYSISTRATE.

Je ne dirai rien de ſemblable, au ſujet d'Athenes; & je vous prie de ne pas l'imaginer. Mais ſi les Béotiennes & les Péloponéſiennes s'aſſemblent ici avec nous autres Athéniennes, nous ſauverons la Grece par nos efforts réunis.

CALONICE.

Mais qu'eſt-ce que des femmes pourroient faire de réfléchi & d'éclatant ? Quoi, nous, toujours aſſiſes, bien fardées, couvertes de colifichets, parées de robes d'un beau jaune, de cimbériques tiſſues ſans coutures [2], & de péribarides [3] ?

1 Du lac de Copaye, lac de Béotie.

2 Κιμβερίκ' ὀρθοστάδια, des cimbériques droites. Ces cimbériques ſont des tuniques ainſi appelées peut-être du lieu où elles étoient fabriquées. Pline parle de tuniques droites, VIII, 74. J'aime aſſez l'interprétation de Scaliger ſur Feſtus : ce commentateur entend par TUNICÆ RECTÆ, ὀρθοστάδιοι χιτῶνες, des tuniques ſans couture dont il eſt parlé dans S. Jean, évang. XIX, 23.

3 περιβαρίδες, eſpece de chauſſure. Pollux, VII, 92.

LYSISTRATE.

Et c'eſt préciſément tout cela qui nous ſauvera ; comme je m'y atends bien, oui les petites robes jaunes, les parfums, les péribarides, l'orcanete [1], & les tuniques d'un tiſſu très clair.

CALONICE.

Mais comment donc ?

LYSISTRATE.

De maniere qu'on ne verra de nos jours aucun homme s'armer de ſa lance contre un autre.....

CALONICE.

Je vais donc, j'en jure par les déeſſes, me faire teindre une robe en jaune.

LYSISTRATE.

Ni de ſon bouclier.....

CALONICE.

Ah, je prendrai la cimbérique.

LYSISTRATE.

Ni de l'épée.

CALONICE.

J'acheterai des péribarides.

LYSISTRATE.

Etoit-il donc eſſentiel que les femmes ſe rendiſſent à mon invitation ?

CALONICE.

Et certes elles auroient dû y voler depuis longtemps.

[1] ἄγχουσα. Voyez Pline, XXII, 23.

LYSISTRATE.

Mais, ô déſeſpoir ! vous ne les reconnoiſſez que trop pour de vraies Athénienes, en ce qu'elles font tout plus tard qu'il ne faut. Au reſte, on ne voit aucune femme ni des côtes, ni de Salamine.

CALONICE.

Mais je ſçais qu'elles ont paſſé toute la matinée en bâteau [1].

LYSISTRATE.

Les Acharnienes même, que je croyois & que j'eſpérois qui ſe rendroient les premieres, ne ſont pas encore venues.

CALONICE.

Et cependant la femme de Théagene, dans le deſſein de venir ici, a été conſulter la ſtatue d'Hécate. Mais en voilà qui arivent. Bon, en voilà encore d'autres. Tenez, tenez ! D'où ſont-elles ?

LYSISTRATE.

D'Anagyronte [2].

1 ἐπὶ τῶν κελήτων : jeu de mots. κέλης étoit une chaloupe ou gondole, dans laquelle les femmes de Salamine ſe faiſoient conduire à Athenes : κέλης déſigne auſſi un cheval de ſel qui eſt Ἀφροδίτης τρόπον. Voyez les GUÊPES, v. 500, & tom. XI, pag. 456 :

Thebaïs Hectoreo nupta reſedit equo.
Ovid.

2 Bourgade de l'Attique de la tribu Erechteide. Harpocrat. V, ἀναγυράσιος.

CALONICE.

Pour cela, vous avez raiſon. Anagyronte paroît avoir été ébranlée 1.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTES, MYRRHINE.

MYRRHINE.

Est-ce que nous arivons trop tard, ô Lyſiſtrate ? Quoi ? Vous ne dites mot ?

LYSISTRATE.

Je ne vous applaudirai pas, ô Myrrhine, de n'ariver qu'à l'inſtant, quand la circonſtance eſt ſi importante.

MYRRHINE.

J'ai eu de la peine à trouver, dans l'obſcurité, ma ceinture. Mais ſi le cas eſt urgent, parlez, nous voilà.

LYSISTRATE.

Il faut plutôt atendre un peu, que les Béotiennes & les Péloponnéſiennes ſoient arivées.

1 Anagyrus ayant renverſé les maiſons de ce bourg, on dit depuis proverbialement : J'ébranlerai Anagyronte. D'autres diſent qu'il y avoit une plante nommée ANAGYRUS, qui croiſſoit dans le territoire d'Anagyronte, & qui étoit d'une odeur forte & déſagréable ; & que de cette plante étoit venue le proverbe qui s'applique à ceux qui en remuant quelque choſe ſe font beaucoup de mal à eux-mêmes.

MYRRHINE.

C'eſt encore mieux dit. Et tenez, voici Lampito qui approche.

SCENE IV.

LES MÊMES, LAMPITO.

LYSISTRATE.

Bon jour, Lampito, ô la plus chérie des Lacédémonienes. Que vous êtes jolie, ô ma douce amie ! Quel air vif & animé ! Vous étoufferiez un taureau.

LAMPITO.

Je le crois bien : je prends de violens exercices ; & je m'éleve aſſez pour me donner du talon dans le derriere [1].

LYSISTRATE.

O la jolie gorge que vous avez !

LAMPITO.

Vous me maniez comme une victime prête à offrir.

1 Cet endroit-ci nous fera obſerver que les jeunes filles Lacédémoniennes avoient leurs gymnaſes ſéparés & leurs jeux de paleſtre, comme le témoigne Xénophon dans ſa RÉPUBLIQUE DES LACÉDÉMONIENS. Il eſt queſtion ici de la danſe nommée BIBASE, *βιβασις*. Voyez Pollux, IV, 102.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTES, UNE BÉOTIENE, UNE CORINTHIENE.

LYSISTRATE.

Et cette autre jeune fille, d'où eſt-elle ?

LAMPITO.

C'eſt une des plus qualifiées de Béotie, qui nous arive.

LYSISTRATE.

O dieux, oui c'eſt une Béotiene, avec ſon joli parterre.

CALONICE.

Et en vérité bien propre, car il n'y a plus de pouliot.

LYSISTRATE.

Quelle eſt cette autre jeune fille ?

LAMPITO.

C'eſt de bonne race, quoiqu'elle ſoit Corinthiene.

LYSISTRATE.

Oui, de bonne race, comme on peut l'être dans ce pays.

LAMPITO.

Or maintenant, qui a convoqué cette aſſemblée de femmes ?

LYSISTRATE.

Moi-même.

LAMPITO.

Faites-nous donc part de vos projets.

LYSISTRATE.

Tout-à-l'heure, ma très chere.

MYRRHINE.

Voyons donc enfin ce qu'il y a de ſi important à ſçavoir.

LYSISTRATE.

Vous le ſçaurez à l'inſtant. Mais afin de vous inſtruire, je veux vous demander quelque petite choſe.

MYRRHINE.

Tout ce que vous voudrez.

LYSISTRATE.

Ne ſoupirez-vous pas après le retour des peres de vos enfans, détenus à la guerre? Car je ſçais fort bien que le mari de chacune de vous eſt loin de ſa maiſon.

CALONICE.

Pour le mien, il eſt, le pauvre homme! depuis cinq mois dans la Thrace à garder Eucratès.

LYSISTRATE.

Le mien eſt depuis ſept mois à Pyle.

LAMPITO.

Le mien n'eſt pas plutôt revenu de l'armée, qu'il reprend ſon bouclier & qu'il y revole.

LYSISTRATE.

Mais il y a pis, c'eſt qu'il ne nous reſte pas la moindre apparence de plaiſir. Depuis que les Miléſiens nous ont trahis, je n'ai pas même vu la moindre choſe qui pût nous tenir lieu de quelque conſolation [1]. Voudriez-vous donc, ſi je peux trouver quelque moyen, concourir avec moi pour mettre fin à la guerre?

MYRRHINE.

Je jure par les déeſſes que je le veux bien, fallût-il mettre ce manteau en gage, & en boire dès aujourd'hui le prix.

CALONICE.

Il me ſemble que je ſuis toute prête à me partager comme une folle [2], & à donner la moitié de moi-même.

LAMPITO.

Pour moi, je gravirois juſques ſur le ſommet du mont Taygete pour voir la paix.

LYSISTRATE.

Je vais donc parler : je ne dois plus faire un myſtere de mon ſecret. Hé bien, mes cheres amies, ſi nous voulons contraindre les hommes à chérir la paix, il faut nous priver.....

1 Ma de'l nome d'adultero non c'è laſciata una falivetta. Perche, poi che i Mileſii ne tradirono, non hò veduto ne olisbo d'otto deda, che ne farebe ſtato un agiuto di cuoio.

2 ψῆττα. Paſſer.

MYRRHINE.

De quoi? Parlez.

LYSISTRATE.

Le ferez-vous?

MYRRHINE.

Nous le ferons, quand même il s'agiroit de la vie.

LYSISTRATE.

Il faut donc nous priver de tout ce qu'ils voudroient nous donner..... Pourquoi me regardez-vous de travers? Où allez-vous? Pourquoi, vous dis-je, vous mordre les levres & secouer la tête? D'où vient ce changement de couleur? D'où viennent ces larmes? Le ferez-vous, ou ne le ferez-vous pas? Que dites-vous?

MYRRHINE.

Je ne le ferai pas, que la guerre aille son train.

CALONICE.

Ni moi non plus, en vérité; que la guerre aille son train.

LYSISTRATE.

C'est vous qui dites cela, ma mie folle? Et tout-à-l'heure vous nous disiez que vous donneriez la moitié de vous-même.

CALONICE.

Toute autre, toute autre chose qu'il vous plaira. Fallut-il passer au milieu des flammes, je suis toute prête. Oui, plutôt cela, que ce que vous

exigez de nous. Il n'y a rien d'égal à cette privation, ma chere Lyſiſtrate.

LYSISTRATE.

Et vous ?

LAMPITO.

J'aime mieux auſſi paſſer par les flammes.

LYSISTRATE.

O que tout notre ſexe eſt intempérant ! Tout ce que les tragiques diſent de nous n'eſt pas deſtitué de fondement : car comme la nacelle, nous ne ſommes bonnes qu'à une choſe [1]. Mais, ô ma chere Lacédémoniene, ſecondez mes projets : quand je n'aurois que vous ſeule dans mon parti, nous pourrions encore réparer tout le mal.

LAMPITO.

Il eſt difficile en vérité, pour des femmes, de ſe livrer toutes ſeules au ſommeil. Il faut cependant bien s'y réſoudre ! car il eſt encore plus inſtant de faire la paix.

LYSISTRATE.

O vous, la plus chérie & l'unique entre toutes ces femmes.

MYRRHINE.

Or, ſi nous nous privons le plus ſtrictement poſſible de la choſe dont vous nous parlez, (& il

1 Grec : Nous ne ſommes que Neptune & nacelle. Expreſſion proverbiale. Voyez Suidas, & Florens ſur ce 1390e vers.

eſt à ſouhaiter que nous n'y ſoyons pas réduites,) en aurons-nous plus sûrement la paix ?

LYSISTRATE.

Pour cela ! Beaucoup plus sûrement. En effet, ſi nous nous tenions chez nous, la peau bien propre, toutes nues & n'ayant que des voiles de fin lin d'Amorgo [1], nos maris nous rechercheroient avec la plus vive ardeur : or, je puis vous aſſûrer qu'ils feroient bien vîte la paix, ſi nous ne répondions pas à leur empreſſement, & ſi nous ſçavions nous contenir [2].

LAMPITO.

En effet, Ménélas, autant que je me rappele, laiſſa tomber de ſes mains ſon épée, dès qu'il apperçut le ſein découvert d'Hélene [3].

MYRRHINE.

Que devenir, ô infortunée, ſi nos maris nous laiſſent là ?

LYSISTRATE.

Il faut, dit Phérécrate, dépouiller le chien écorché [4].

1 Amorgo, une des Sporades, où ſe trouvoit le plus beau lin.

2 Per ciò che ſe noi ſedeſſimo in caſa sbellettate, e con le veſtazzuole di ſeta, andareſſemo ignude havendoſi fatto pelare il delta, à gli huomini verrebe l'appetito venereo, e deſideriano di chiavare, noi poi non gli andareſſemo, ma s'aſtenereſſimo, farebono tregua toſto ogni modo, che ſo certo.

3 Parodie de l'ANDROMAQUE d'Euripide, pag. 469.

4 Di ſcorticare una cagna ſcorticata. Voyez les commentateurs ſur ce proverbe.

MYRRHINE.

MYRRHINE.

Ces repréſentations ne ſont que des bagateles. Mais s'ils nous prennent & nous emmenent malgré nous dans leur chambre ?

LYSISTRATE.

Réſiſtez, en vous acrochant à la porte.

MYRRHINE.

Et s'ils donnent des coups ?

LYSISTRATE.

Prêtez-vous alors, mais de mauvaiſe grace. Ils n'ont aucun plaiſir à ce qu'ils prennent de force. Il faut les contrarier de toutes façons. Ne doutez pas qu'ils ne ſoient bientôt rendus. Un mari ne goûte jamais aucun vrai plaiſir, quand ſa femme n'y participe pas.

MYRRHINE.

Si c'eſt là votre opinion, c'eſt auſſi la nôtre.

LAMPITO.

Pour nous, nous déterminerons nos maris à ſe prêter par tout & ſans détour à la paix. Mais comment amenera-t'on cet amas d'Athéniens à ne pas ſe délecter ?

LYSISTRATE.

N'ayez pas d'inquiétude : nous n'épargnerons rien pour déterminer nos compatriotes.

LAMPITO.

Vous n'y réuſſirez pas, tant que durera leur

ardeur à conſtruire des trirêmes, & qu'ils auront un argent immenſe dans le temple de Minerve 1.

LYSISTRATE.

Mais j'ai bien pourvu à cela : nous nous emparerons dès aujourd'hui de la citadelle. Car les plus vieilles ſont chargées, tandis que nous délibérons ici ſur tout cela, d'exécuter ce projet ſous prétexte de ſacrifier.

LAMPITO.

Puiſſe tout cela réuſſir : voilà de charmans projets.

LYSISTRATE.

Pourquoi, chere Lampito, ne confirmons-nous pas au plutôt notre conſpiration par un ſerment, pour qu'elle ſoit durable ?

LAMPITO.

Faites tout de ſuite le ſerment, pour que nous le faſſions après.

LYSISTRATE.

C'eſt bien imaginé. Où eſt la femme Scythe 2 ? Où regardez-vous ? Poſez-vous là devant un bouclier renverſé : & qu'on m'apporte la victime.

1 Les tréſoriers avoient en leur garde, dans le temple de Minerve qui étoit dans la citadelle, la ſtatue de Minerve & de la Victoire, les richeſſes du temple & le tréſor public. Ces tréſoriers étoient au nombre de dix, & étoient choiſis au ſort parmi les citoyens qui jouiſſoient de cinq cents médimnes de revenu.

2 A Athenes, les gens pour le ſervice du public, les appariteurs de la magiſtrature, les τοξόται, &c. étoient des étrangers, des barbares, la plupart tirés de la Scythie. C'eſt pour cela que Lyſiſtrate ſe ſert ici du mot générique Σκύθαιναν.

MYRRHINE.

Par quel ſerment, Lyſiſtrate, nous lierez-vous donc ?

LYSISTRATE.

Par lequel ? Nous jurerons ſur un bouclier ; comme on dit qu'Eſchyle l'a fait faire autrefois, près d'une brebis égorgée.....

MYRRHINE.

O ma chere Lyſiſtrate, ne jurez rien en fait de paix, ſur un bouclier.

LYSISTRATE.

Quel ſera donc notre ſerment ?

MYRRHINE.

Il faut prendre quelque part un cheval blanc [1], & l'immoler ; & c'eſt ſur cette victime que nous ferons notre ſerment.

LYSISTRATE.

Où trouver un cheval blanc ?

MYRRHINE.

Sur quoi jurerons-nous donc ?

LYSISTRATE.

Pour cela, je vous le dirai, ſi vous voulez. Plaçons là une grande coupe noire : immolons dedans une amphore de vin du Thaſe, & jurons de n'y jamais mettre d'eau.

[1] Λευκὸν ἵππον opponit Æſchyli TAURO. Sed nolit facetæ mulier hoc de quadrupede intelligi : mentulam innuit, quam mox abjuratura eſt. (M. Brunck.)

LAMPITO.

O dieux, quel ſerment ! Je ne puis dire comme je le goûte. Qu'on apporte ici une coupe & une amphore. (On en apporte de tous côtés.)

LYSISTRATE.

O mes très cheres amies, quelle quantité de vaſes ! Quel plaiſir on va tout-à-l'heure avoir avec cette coupe ? Poſez la en cet endroit, & touchez-moi la victime. O divine perſuaſion, précieux organe de l'amitié, reçois ce ſacrifice dans des diſpoſitions favorables pour nous.

MYRRHINE.

Le charmant glouglou [1] ! La belle couleur !

LAMPITO.

Eh, par Caſtor, quel charmant bouquet.

LYSISTRATE.

O femmes, permettez que je ſois la premiere à jurer.

MYRRHINE.

Non, par Vénus ; à moins que le ſort n'en décide.

LYSISTRATE.

Mettez toutes, ô Lampito, la main ſur la coupe : & qu'une ſeule répete en votre nom, tout ce que je vais dire : vous ferez le même ſerment, & le

1 καταπυττίζει, du mot πυτίζειν, eſt dérivé le mot latin PYTISMA.

Qui Lacedæmonium pytiſmate lubricat orbem.

Juven. XI, 173.

garderez inviolablement..... Plus d'époux, plus de galant.....

MYRRHINE.

Plus d'époux, plus de galant.

LYSISTRATE.

Ne m'approchera, quelques belles disposítions qu'il ait.... Répétez.

MYRRHINE.

Ne m'approchera, quelques belles dispositions qu'il ait.... Ah! mes genoux fléchissent, ô Lysistrate.

LYSISTRATE.

Je vivrai chez moi dans la plus grande chasteté.....

MYRRHINE.

Je vivrai chez moi dans la plus grande chasteté.

LYSISTRATE.

Je serai vêtue en jaune, & je me tiendrai toujours propre.....

MYRRHINE.

Je serai vêtue en jaune, & je me tiendrai toujours propre.

LYSISTRATE.

Afin d'allumer les plus vifs desirs dans mon époux.....

MYRRHINE.

Afin d'allumer les plus vifs desirs dans mon époux.

LYSISTRATE.

Jamais je ne me prêterai de bon gré à ses empressemens.....

MYRRHINE.

Jamais je ne me prêterai de bon gré à ſes empreſſemens.

LYSISTRATE.

Et s'il me prend de force.....

MYRRHINE.

Et s'il me prend de force.

LYSISTRATE.

Je ne ferai rien que de mauvaiſe grace, & ſans y mettre du mien.....

MYRRHINE.

Je ne ferai rien que de mauvaiſe grace, & ſans y mettre du mien.

LYSISTRATE.

Je ne prendrai point la poſition qu'il deſirera [1].

MYRRHINE.

Je ne prendrai point la poſition qu'il deſirera.

LYSISTRATE.

Je ne m'accroupirai point, à l'inſtar de la figure de lionne qu'on met ſur les manches de couteaux [2]....

MYRRHINE.

Je ne m'acroupirai point, à l'inſtar de la figure de lionne qu'on met ſur les manches de couteaux.

LYSISTRATE.

Qu'il me ſoit permis de boire de ce vin, ſi je ratifie ce ſerment.....

1 Non a'l ſolaro alzarò le ſcarpe.

2 Voyez la note 1, page 103 de ce volume.

MYRRHINE.

Qu'il me ſoit permis de boire de ce vin, ſi je ratifie ce ſerment.

LYSISTRATE.

Si je manque à mes promeſſes, que cette coupe ſoit remplie d'eau.

MYRRHINE.

Si je manque à mes promeſſes, que cette coupe ſoit remplie d'eau.

LYSISTRATE.

Vous toutes, prenez-vous par ſerment les mêmes engagemens ?

CALONICE.

Oui, par Jupiter.

LYSISTRATE.

Eh bien, je vais ſacrifier cette victime. (elle boit.)

MYRRHINE.

O ma chere, laiſſez-m'en un peu, pour que nous vivions dès-à-préſent en bonnes amies.

LAMPITO.

Quel eſt ce bruit ?

LYSISTRATE.

C'eſt ce dont je vous ai prévenu. Les femmes ſe ſont emparées de la citadelle. Allons, Lampito, retirez-vous, mettez ordre à ce qui vous regarde ; & laiſſez-nous celles-ci en ôtage. Pour nous, réuniſſons-nous aux autres femmes qui ſont dans la citadelle, & baricadons-nous-y.

MYRRHINE.

Ne penſez-vous pas que les hommes accourront ſur-le-champ contre nous ?

LYSISTRATE.

Je m'en ſoucie fort peu. Toute leur ardeur & toute leur colere ne leur fera pas ouvrir ces portes, s'ils n'acquieſcent aux conditions que nous avons propoſées.

MYRRHINE.

Non certes, par Vénus : autrement, ce ſeroit en vain qu'on nous appeleroit méchantes & opiniâtres.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR DE VIEILLARDS, LE MÊME partagé en deux bandes.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

AVANCEZ, Dracès : allez en avant tout doucement, quoique vos épaules ſouffrent un peu du poids de ce verd olivier dont elles ſont chargées.

Ier DEMI-CHŒUR.

Pour cela, dans le cours d'une longue vie, on voit bien des choſes contre ſon attente ! Hélas ! qui ſe

fut jamais imaginé, ô Stymmodore, qu'il auroit oui dire que des femmes que nous avons élevées dans nos maiſons, ce trop véritable fléau, ſe ſeroient emparées du temple ſacré, de ma citadelle, & en auroient fermé toutes les iſſues avec des pieux & des baricades.

IIe DEMI-CHŒUR.

Hâtons-nous, ô Philurge, d'aller au plus vîte à la citadelle. Ramaſſons autour de toutes celles qui ont formé un pareil complot & qui l'ont exécuté, des monceaux de bois; n'en formons qu'un bûcher; & guidés par le même eſprit, faiſons brûler toutes les femmes, de nos propres mains, mais ſur-tout la femme de Lycon. Non, j'en jure par Cérès, tant que j'aurai un ſouffle de vie, elles ne ſe joueront pas ainſi de nous. Cléomene, qui le premier s'eſt emparé de la citadelle, ne s'en eſt pas retiré ſans encombre. Mais, malgré ſa fierté Lacédémoniene, il m'a remis ſes armes en ſe retirant, & n'a conſervé qu'une caſaque toute étroite & toute uſée: il étoit ſale, mal propre, mal peigné, & ne s'étoit baigné depuis ſix ans. C'eſt ainſi que j'ai ſçu réduire cet homme-là avec une armée rangée en ſeize bataillons, tandis que je dormois à la porte: & je ne réprimerois aujourd'hui cette étonante audace des femmes odieuſes à Euripide & à tous les dieux? Que je n'aie donc plus de trophée élevé dans la Tétrapole. Mais il reſte

encore tout ce chemin eſcarpé à faire pour ariver à la citadelle ; & il faut nous efforcer de tirer tout d'un trait ces bois, ſans baudet : ces deux pieces de bois m'écraſent les épaules. Il faut cependant aller, & ſoufler le feu, de peur que faute d'attention il ne s'éteigne, & que je n'en trouve plus lorſque je ſerai arivé au terme où je tends. Phou, phou. Iou, iou ! Quelle fumée ! O divin Hercule, comme cette âcre fumée, ſemblable à un chien enragé, me dévore les yeux ! C'eſt là véritablement du feu de Lemnos [1] : jamais ſans cela elle ne m'eût tant fait de mal aux yeux. Preſſez-vous vers la citadelle, & portez du ſecours à la déeſſe : en quelle circonſtance, ô Lachès, le feronsnous plutôt qu'en celle-ci ? Phou, phou. Iou, iou ! Quelle fumée ! Ce feu s'entretient & ſe conſerve par une faveur particuliere des dieux. Que ne nous déchargeons-nous ici de nos léviers, que ne mettons-nous nos ſeps de vignes dans le réchaud, que ne les allumons-nous, & que ne les jetonsnous contre la porte ? Et ſi les femmes, quand nous les en ſommerons, ne retirent leurs baricades, il nous faut mettre le feu aux portes, & accabler ces dames de fumée. Dépoſons notre fardeau. Hé, hé, quelle fumée ! Ouais, ouais ! Qui,

1 Ou parce que, dit le ſcholiaſte, le feu y étoit fort vif ; ou parce que les femmes y étoient fort libertines ; mais plutôt à cauſe des forges de Vulcain.

parmi les chefs de la révolution de Samos, nous ſecourra & mettra la main à nos léviers [1] ? Enfin, mon dos n'eſt plus accablé ſous leur poids. C'eſt à toi maintenant, cher réchaud, à rendre les charbons bien vifs. Qu'on m'apporte au plus vîte une torche toute allumée. Secondez mes efforts, divine Victoire ; & permettez que nous puniſſions cette impudence des femmes qui ſont dans la citadelle, & que nous puiſſions élever un trophée.

SCENE II.

LES MÊMES, CHŒUR DE FEMMES, & ce même dernier chœur partagé en deux bandes.

CHŒUR DE FEMMES.

Il me ſemble apercevoir un feu des plus vifs, à en juger par les flammes & par la fumée. Hâtons-nous vîte.

Ier DEMI-CHŒUR.

Vole, vole, Nicodice, avant que Calyca &

[1] C'eſt avec aſſez de fondement, que Paulmier conclud de cet endroit que cette piece fut jouée dans la vingt-unieme année de la guerre du Péloponneſe. C'eſt en effet à cette époque que le pouvoir des quatre cents fut aboli à Samos, que le pouvoir du peuple y fut rétabli, & que Thraſybule & Thraſylle, favorables à la démocratie, furent mis à la tête des affaires. Ainſi le chœur appele à ſon ſecours ces partiſans du ſyſtême républicain, & du gouvernement populaire. Voyez Thucyd. l. VIII.

Critylla ſoient réduites en cendres. Victimes des loix les plus barbares & de la méchanceté des vieillards, elles ſont de toutes parts entourées de flammes.

IIe DEMI-CHŒUR.

Hélas, c'eſt ce que je redoute : ne ſerois-je pas arivée trop tard ? Car j'ai été dès la pointe du jour à la fontaine, où j'ai eu bien de la peine à remplir ma cruche à cauſe de la foule, de la multitude & du fracas des cruches : enfin, bien balotée entre les ſervantes & les eſclaves couverts de l'empreinte des coups de fouet, je me ſuis tirée ſubtilement de la preſſe, & j'accours apporter mon eau au ſecours des femmes de ma tribu, qui ſont dans les flammes. Car j'ai oui dire que des impertinens vieillards, avec une charge de ceps peſante près de trois talens, comme pour chauffer un bain, s'étoient portés vers la citadelle, en criant de la maniere la plus effrayante, Qu'il falloit brûler la ſcélérate engeance des femmes. O déeſſe, que je ne les voie jamais la proie des flammes ; mais que plutôt toute la Grece & nos citoyens ſoient délivrés par leur moyen, de la guerre & de ſes fureurs ! C'eſt dans ce deſſein, ô Minerve brillante par votre caſque d'or, déeſſe tutélaire de cette ville, qu'elles ſe ſont emparées de la citadelle : daignez me prêter une main ſecourable, ſi quelque

homme les livroit aux flammes, & porter de l'eau avec nous.

SCENE III.

LES MÊMES, STRATYLLIS.

STRATYLLIS.

Oh, oh, ceſſez. Qu'y a-t'il, ô les plus méchans des hommes ? Jamais des gens honnêtes & vertueux ne ſe fuſſent portés à de pareils excès.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Voilà une choſe que nous voyons, & à laquelle nous ne nous fuſſions jamais atendus : tout un eſſaim de femmes qui ſort de la citadelle.

CHŒUR DE FEMMES.

Quoi, nous vous faiſons peur ? Eſt-ce que notre nombre vous effraie ? Mais vous ne voyez pas encore la dix-millieme partie de ce que nous ſommes ici.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

O Phœdria, les laiſſerons-nous ſe permettre toutes ces fanfaronades ? Quelqu'un de nous n'eſt-il pas en droit de les fraper juſqu'à briſſer ſon bâton.

CHŒUR DE FEMMES.

Mettons auſſi nos urnes à terre, pour que rien ne nous embaraſſe, en cas qu'on leve la main ſur nous.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Si on leur avoit deux ou trois fois bien frotté les oreilles comme celles d'un baudet, elles n'auroient plus de babil.

CHŒUR DE FEMMES.

Eh bien, me voilà. Qu'on me touche. Je préſenterai mes oreilles de bonne grace : mais jamais femme ne te touchera [1].

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Si tu ne te tais, j'épuiſerai tout mon reſte de forces à te roſſer.

CHŒUR DE FEMMES.

Approche donc ; & touche Stratyllis ſeulement du doigt.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Oui ; & ſi je la roue de coups de poings, que me ferez-vous ?

CHŒUR DE FEMMES.

Je t'arracherai, ſans pitié, le cœur & les entrailles.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Il n'y a pas de poëte plus inſtruit qu'Euripide. La femme ne le cede en impudence à aucun autre animal.

CHŒUR DE FEMMES.

Prenons toutes nos cruches d'eau, ô Rhodippe.

1 E mai niuna altra cagna ti pigliarà i teſticoli.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Pourquoi, ô toi maudite des dieux, es-tu venue ici avec de l'eau ?

CHŒUR DE FEMMES.

Et toi, ô vieil échappé de l'Achéron, pourquoi viens-tu avec ce feu ? Eſt-ce pour qu'on te faſſe griller ?

CHŒUR DE VIEILLARDS.

C'eſt pour faire brûler avec ce bûcher tes compagnes.

CHŒUR DE FEMMES.

Et mon eau, eſt pour éteindre ton feu.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Tu éteindrois mon feu ?

CHŒUR DE FEMMES.

L'événement va te l'apprendre.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Tu doutes que je puiſſe te brûler avec cette torche ?

CHŒUR DE FEMMES.

Je te donnerai un bain, ſi tu es un peu couvert de craſſe.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Un bain de toi, vilaine malpropre ?

CHŒUR DE FEMMES.

Oui certes, un bain nuptial.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Voyez-vous ſon impertinence ?

CHŒUR DE FEMMES.

Je ſuis ma maîtreſſe.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Je vais arrêter ta jactance.

CHŒUR DE FEMMES.

Tu ne veux donc plus ſiéger dans Héliæe ?

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Mettez le feu à ſes cheveux.

CHŒUR DE FEMMES.

Fais ton devoir, Acheloë.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Ah, je ſuis perdu !

CHŒUR DE FEMMES.

Eſt-ce qu'elle eſt bouillante ?

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Comment bouillante ? Ne finirez-vous pas ? Que faites-vous ?

CHŒUR DE FEMMES.

Je vous arroſe, pour que vous repouſſiez.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Mais je ſuis tout deſſéché & chancelant.

CHŒUR DE FEMMES.

Eh bien, puiſque vous avez du feu, réchaufez-vous donc vous-mêmes.

SCENE

SCENE IV.

LES MÊMES, UN MAGISTRAT.

LE MAGISTRAT.

Le train que font ici les femmes & le bruit des tambours, s'entendent de toutes parts. Il semble qu'on célebre de continuelles bacchanales, ou les folles lamentations des fêtes d'Adonis. J'en ai été troublé au milieu de la harangue qu'on prononçoit dans l'assemblée générale. Démostrate, digne en vérité du dernier supplice, disoit qu'il falloit envoyer des vaisseaux en Sicile; & sa femme en dansant s'écrie : Aï, aï, ADONIS [1]. Ce Démostrate ajoutoit qu'il falloit tirer de Zante [2] des soldats pesamment armés : &, sa femme, pleine de vin, répete du haut de sa maison : PLEUREZ ADONIS : & pendant ce temps, l'impie & scélérat Cholozyge [3] en abusoit indécemment. Voilà cependant les chansons obscenes des femmes.

1 Ce Démostrate étoit l'antagoniste de Nicias, dont Aristophane étoit l'ami. Le poëte venge ce général des mauvais succès de l'expédition de Sicile, en les attribuant à l'impudence de ce Démostrate, qui avoit proposé cette expédition, un jour de mauvais augure, consacré à pleurer Adonis. Voyez Plutarque, Vie de Nicias.

2 L'île de Zante, Zacynthus, est située en face de la pointe du Péloponnese la plus avancée vers le couchant.

3 Il s'agit ici du Démostrate Βουζύγης, appelé ici malicieusement Χολοζύγην.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Bah, & ſi vous ſçaviez leur inſolence à notre égard ? Non-ſeulement elles nous ont accablés d'injures, mais elles nous ont inondés avec l'eau de leurs urnes, au point qu'il nous faut ſecouer nos vêtemens, comme ſi nous nous étions mis dans l'eau [1].

LE MAGISTRAT.

Vous vous êtes bien attirés ce traitement, j'en jure par Neptune, car nous ſommes les premiers à ſeconder leur perverſité, & à leur donner le goût du vice : tout ce qu'elles font ne vient que de là. N'allons-nous pas dans les boutiques, diſant à un orfevre, par exemple : Vous aviez fait un collier pour ma femme : il y avoit un gland de fixé dans un chaton : mais hier ſoir en danſant, il eſt tombé. Je ſuis forcé de partir pour Salamine ; tâchez de vous échaper un ſoir à votre loiſir, pour aller le lui remettre. Un autre va trouver un jeune cordonier qui eſt conſtitué mieux qu'on ne l'eſt au berceau, & lui dit : Mon ami, la courroie bleſſe le petit doigt très délicat du pied de ma femme. Venez donc à la maiſon ſur les midi, & vous la mettrez plus à l'aiſe. Voici ce qui arive de tout cela : c'eſt que, quoique chargé de pourvoir à l'entretien des rameurs enrôlés, les femmes m'interdiſent leurs portes lorſque je me préſente pour avoir de l'argent. Mais pourquoi nous tenir ſans rien faire ?

1 Come ſe ne foſſe ſtato piſſato adoſſo.

Qu'on me donne les léviers pour que je repouſſe leur inſolence. Eh bien, miſérable, qu'eſt-ce qui t'étone ? Et toi, où regardes-tu, tu ne cherches que des cabarets, ne me feras-tu pas ſauter ces portes avec ces léviers ? J'y mettrai la main avec toi.

LYSISTRATE.

Ne faites rien ſauter : je me préſente de bon gré. A quoi bon ces léviers ? Il vous faudroit plutôt une bonne tête.

LE MAGISTRAT.

C'eſt donc ainſi, ô méchante bête ? Où eſt l'archer ? Prenez cette femme, & liez-lui les mains derriere le dos.

LYSISTRATE.

Je prends Diane à témoin qu'il lui en cuira, tout homme public qu'il eſt, s'il me touche du bout du doigt.

LE MAGISTRAT.

Hé bien, as-tu peur ? Ne la ſaiſiras-tu pas ? Et toi ne te réuniras-tu pas à lui pour la lier ?

STRATYLLIS.

Je jure par Pandroſon que ſi vous touchez ſeulement à cette femme, vous ferez tout ſous vous à force d'être foulé aux pieds.

LE MAGISTRAT.

Bon, vous ferez tout ſous vous ! Où y a-t'il un

autre archer ? Prenez celle-ci la premiere, parce qu'elle a commencé à parler.

LYSISTRATE.

Je jure par la déeſſe diſpenſatrice de la lumiere, que ſi tu touches cette femme, ſeulement du doigt, tu auras beſoin auſſitôt du guériſſeur.

LE MAGISTRAT.

Qu'eſt-ce que cela ? Où eſt l'archer ? Je ſçaurai bien vous empêcher de ſortir d'ici.

STRATYLLIS.

Par la Diane de Tauride, ſi tu approches de cette femme, je t'arracherai les cheveux & te ferai pleurer amérement.

LE MAGISTRAT.

Oh que je ſuis malheureux ! L'archer m'a laiſſé là ! Mais il ne convient nullement de céder à des femmes. O Scythes, rangeons-nous en bataille, & allons à leur rencontre.

LYSISTRATE.

O par les déeſſes, vous allez donc apprendre qu'il y a dans cette enceinte, quatre bataillons de femmes guerrieres & bien armées.

LE MAGISTRAT.

Scythes, liez-leur-moi les mains.

LYSISTRATE.

Accourez ici au plus vîte, ô mes compagnes ; vendeuſes de graines, d'œufs & d'herbes ; & vous, ô cabaretieres, qui vendez de l'ail & du pain,

ne viendrez-vous pas, ne fraperez-vous pas, ne chaſſerez-vous pas, n'accablerez-vous pas d'injures ces gens-ci ? Ne montrerez-vous pas votre impudence ordinaire ?..... Ah, ceſſez, retirez-vous, ne les dépouillez pas.

LE MAGISTRAT.

Ah dieux ! Quelle rencontre fatale pour mes archers !

LYSISTRATE.

Mais quelle étoit donc votre idée ? Avez-vous penſé n'avoir affaire qu'à des ſervantes ? Ou croyez-vous que les femmes n'ont pas de cœur ?

LE MAGISTRAT.

Elles n'en ont bien que trop, morbleu, ſurtout quand le cabaret n'eſt pas loin.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

O inſpecteur général de ce pays, que de paroles perdues ! Pourquoi entrer en pourparler avec ces eſpeces là ? Ignorez-vous dans quel bain elles nous ont trempé, & cela ſans leſſive.

CHŒUR DE FEMMES.

Mais, mon ami, il ne faut pas ſe permettre légérement de toucher aux autres : ſi vous vous y expoſez, vos yeux ſeront bientôt pochés : moi, j'aime reſter tranquille, comme une jeune fille : je ne cherche à nuire à perſone : je ne changerois pas un fetu de place, pourvu qu'on ne vienne pas

me tracaſſer & m'agacer comme un eſſaim de guêpes.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

O Jupiter ! Que faire à une telle engeance ? On ne doit pas ſouffrir tout cela. Mais voyons, cherchez avec moi la cauſe de cet excès : quel étoit leur deſſein en s'emparant de la ville de Cranaüs, de la citadelle inacceſſible élevée ſur un roc, & du temple ſacré ? Queſtionez, ſoyez peu crédule, & mettez en jeu tous vos moyens. Il ſeroit honteux de reſter, par notre négligence, dans l'incertitude ſur tout cela.

LE MAGISTRAT.

Oui, certes je veux d'abord ſçavoir ceci d'elles. Pourquoi vous êtes-vous baricadées dans la citadelle ?

LYSISTRATE.

C'eſt afin de mettre le tréſor public en ſûreté, & de vous ôter tout motif de guerroyer.

LE MAGISTRAT.

Nous nous faiſons donc la guerre à cauſe du tréſor public ?

LYSISTRATE.

Et tout eſt bouleverſé à cauſe de cela. Piſander en effet & ceux qui aſpirent aux premieres charges, ſont toujours prêts à exciter de nouveaux troubles, pour avoir plus lieu de voler. Qu'ils faſſent main-

tenant tout ce qu'il leur plaira : ils ne tireront rien déſormais du tréſor.

LE MAGISTRAT.

Que ferez-vous donc ?

LYSISTRATE.

Vous le demandez ? Nous en ſerons les dépoſitaires.

LE MAGISTRAT.

Vous, les dépoſitaires ?

LYSISTRATE.

Que trouvez-vous en cela de merveilleux ? N'eſt-ce pas nous qui adminiſtrons tout l'intérieur de nos maiſons ?

LE MAGISTRAT.

Ce n'eſt plus la même choſe.

LYSISTRATE.

Comment, plus la même choſe ?

LE MAGISTRAT.

C'eſt qu'on eſt obligé de faire la guerre avec l'argent du tréſor public.

LYSISTRATE.

Mais primo il n'eſt pas néceſſaire de guerroyer.

LE MAGISTRAT.

Quel autre moyen de nous mettre à l'abri de toute inſulte ?

LYSISTRATE.

Nous ſerons votre ſauve-garde.

LE MAGISTRAT.

Vous ?

LYSISTRATE.

Oui, nous.

LE MAGISTRAT.

C'eſt pitoyable.

LYSISTRATE.

Eh bien, bon gré, malgré, nous ſerons votre ſauve-garde.

LE MAGISTRAT.

C'eſt affreux.

LYSISTRATE.

Vous vous fâchez : il faut cependant bien paſſer par-là.

LE MAGISTRAT.

Par Cérès, c'eſt inſuportable.

LYSISTRATE.

Le point eſſentiel, mon ami, eſt de ſe ſauver.

LE MAGISTRAT.

Et ſi je ne le veux pas ?

LYSISTRATE.

Raiſon de plus, préciſément à cauſe de cela.

LE MAGISTRAT.

Mais d'où vous eſt venu l'idée de vous mêler de la guerre & de la paix ?

LYSISTRATE.

Nous vous le dirons.

LE MAGISTRAT.

Dites donc vîte, pour qu'il ne vous en cuiſe pas.

LYSISTRATE.

Ecoutez donc, & tâchez de modérer vos geſtes.

LE MAGISTRAT.

Je ne puis pas. La colere où je ſuis fait que j'ai peine à me poſſéder.

LYSISTRATE.

Il vous en cuira donc bien davantage.

LE MAGISTRAT.

Appliquez-vous ce mauvais préſage [1], ma petite vieille, & répondez-moi AD REM.

LYSISTRATE.

Je vais vous ſatisfaire. Ci-devant & dans tout le cours de la guerre, nous vous avons laiſſé, ſans tracaſſerie, & par un effet de notre douceur, faire tout ce que vous vouliez; & vous ne nous permettiez pas même de ſoufler: cela n'étoit pas de notre goût. Nous jugions cependant fort bien ce que vous faiſiez, & ſouvent nous vous avons vu prendre dans nos maiſons de mauvais partis ſur des affaires importantes: alors rongées intérieurement de ſoucis, nous vous demandions cependant avec un air riant: Qu'avez-vous réſolu aujourd'hui de

1 Grec: Croaſſez cela ſur votre tête, ma petite vieille.... Méraphore priſe du croaſſement des corneilles, qui étoit un ſigne de mauvais augure. Virgile emploie la même image, Ænéid. XI, 399:

. . . . . Capiti cane talia demens
Dardanio, rebuſque tuis . . . . . ,

faire afficher ſur la colone au ſujet des traités ? Un mari répondoit auſſi-tôt : Qu'eſt-ce que cela vous regarde, ne vous tairez-vous pas ? Et je me taiſois.

UNE FEMME.

Pour moi, je ne me ſerois jamais tue.

LE MAGISTRAT.

Mais il vous en eût coûté, ſi vous ne vous fuſſiez pas tue.

LYSISTRATE.

Auſſi ſçavois-je me taire. Mais, un beau jour, je voyois prendre le parti le plus déteſtable, je dis : Mon ami, comment ſe fait-il que vous vous comportiez ſi follement ? On me répliqua ſur-le-champ en me regardant de travers : Si vous n'ourdiſſez votre trame, vous vous en reſſentirez long-temps [1]. LA GUERRE EST LE PARTAGE DES HOMMES [2].

LE MAGISTRAT.

Il avoit parbleu bien raiſon.

LYSISTRATE.

Comment, maraut, il avoit raiſon ? Il ne nous

1 Grec : Votre tête s'en reſſentira long-temps. C'eſt ce que dit Horace à Varus, ode V, 8, 74 :

O multa fleturum caput.

2 Ce ſont les expreſſions d'Homere, Iliad. VI, vers la fin. M. de Rochefort rend ainſi cette expreſſion d'Hector à Andromaque :

. . . . . Qu'un plus ferme courage,
Vous rappelle aux travaux qui ſont votre partage,
Le mien eſt le combat.

ſera pas permis de vous avertir lorſque vous prenez des délibérations abſurdes ? Et cependant laſſes de vous entendre répéter dans tous les coins des rues, qu'il n'y avoit plus d'hommes dans l'état, qu'il n'y en avoit en vérité pas un ſeul, il a pris gré aux femmes de ſe réunir pour ſauver la Grece. A quoi auroit ſervi plus de longanimité ? « Si vous daignez écouter nos conſeils ſenſés & demeurer en repos comme nous, nous pourrons vous rendre l'adminiſtration des affaires. »

LE MAGISTRAT.

Vous nous rendriez l'adminiſtration des affaires ? Oh celui-là eſt trop fort, & ne paſſera pas.

LYSISTRATE.

Tais-toi.

LE MAGISTRAT.

O méchante bête, prétends-tu me faire taire ? Toi, ſur-tout, avec ton voile ſur ta tête ? Que je meurs plutôt.

LYSISTRATE.

Mais ſi ce voile t'offuſque, reçois celui-là de moi ; couvre-t'en la tête, & tais-toi. Prends encore ce panier, mets-toi à filer : tu vivras de feves : & LA GUERRE SERA LE PARTAGE DES FEMMES.

CHŒUR DE FEMMES.

O femmes, laiſſez-là maintenant vos cruches, pour qu'à notre tour nous puiſſions être utiles à nos amies. Jamais nous nous fatiguerons de ſauter :

nos genoux ne foibliront jamais ſous nous. Notre courage nous dicte de nous expoſer aux mêmes dangers que ces femmes pleines de caractere, de graces, d'audace, de ſageſſe & de patriotiſme républicain réuni à la prudence. O deſcendantes des femmes les plus courageuſes, & de mamans dont le tact ſeul enflammoit, préſentez-vous avec ardeur, & ne molliſez pas : le vent nous eſt encore favorable.

LYSISTRATE.

Oui, ſi le charmant Cupidon & Vénus la Cypriene, vous font ſentir les feux de l'amour dans votre ſein & ailleurs [1] : ſi d'un autre côté ils excitent des deſirs agréables dans les hommes, au point d'en faire d'ardens Priapes [2], j'eſpere qu'un jour les Grecs nous appeleront toutes LYSIMAQUES.

LE MAGISTRAT.

Pour quel exploit ?

LYSISTRATE.

Si nous empêchons que, revêtus de leurs armes, ils circulent & faſſent les fous dans le marché.

UNE FEMME.

Sans doute, par Vénus Paphiene.

LYSISTRATE.

Car on les voit à préſent, armés de pied en

1 E ne le coſſe.

2 Egli ingenerarà la diſtention de'l membro grata e dilettoſa à gli huomini, e duro com'è un baſtone.

cap, comme des corybantes, parcourir le marché aux marmites & aux légumes.

LE MAGISTRAT.

Et parbleu rien de plus vrai. C'eſt le fait d'un bon militaire.

LYSISTRATE.

Pour cela ! C'eſt une choſe ridicule de voir quelqu'un avec un bouclier décoré d'une tête de gorgone, acheter de petits poiſſons [1].

UNE FEMME.

Et par Jupiter, moi-même j'ai vu un phylarchonte [2] avec ſa criniere, qui, monté ſur ſon courſier, cachoit dans ſon caſque d'airain un œuf qu'il déroboit à une vieille femme. Un autre Thrace faiſant mouvoir ſon bouclier & ſon javelot comme un autre Térée, effrayoit une vendeuſe de figues, & dévoroit ainſi les plus mûres.

LE MAGISTRAT.

Mais comment pourrez-vous, au milieu de tant de confuſion, rétablir l'ordre & la paix dans ce pays ?

LYSISTRATE.

Très facilement.

LE MAGISTRAT.

Comment ? Dites.

1 κορακίνους.

2 φυλαρχοῦντ', chef de cavalerie d'une tribu.

LYSISTRATE.

Comme quand notre fil eſt embrouillé : nous le prenons par bouts & le retirons de deſſus le fuſeau, de côté & d'autre. Nous détruirons également la méſintelligence, ſi on nous le permet, en l'affoibliſſant par des ambaſſades de côté & d'autre.

LE MAGISTRAT.

Vous verrez, bonnes femmes, que de la laine, du fil & des fuſeaux, videront de grands intérêts.

LYSISTRATE.

Et vous, ſi vous aviez tant ſoit peu de bon ſens, vous feriez, pour gouverner la république, ce que font les femmes dans le travail de leurs laines.

LE MAGISTRAT.

Voyons donc, que font-elles ?

LYSISTRATE.

Il falloit d'abord commencer par chaſſer de la ville, à coups de verges, tous les mauvais ſujets, & par ſéparer cette engeance, de même que nous décraſſons notre laine en la trempant : & quant à ceux qui ſe réuniſſent comme en un flocon, & s'entr'aident pour parvenir aux charges, c'étoit de les tenir loin les uns des autres, & de leur tondre la tête : il falloit enſuite les jeter tous dans une corbeille pour le bien commun, en y mêlant les émigrans [1], ainſi que vos hôtes & vos amis, & tout

[1] μετοικους. C'eſt ainſi qu'on déſignoit ceux qui, ſans être étran-

homme qui devoit au tréſor public : &, par Jupiter, même les villes qui ſont habitées par des colons tirés d'ici, vous deviez ſçavoir qu'il falloit nous les faire paſſer ſéparément & par pelotons. De tout ce mêlange, il falloit tirer un fil, n'en faire qu'un ſeul, & former un gros peloton, avec lequel on eût tiſſu une tunique pour le peuple.

LE MAGISTRAT.

N'eſt-il pas outrageant que des femmes qui ne prennent aucune part aux fatigues de la guerre, veuillent vous travailler tout cela comme de la laine.

LYSISTRATE.

Mais, ô déteſtable homme, nous ſupportons plus de la moitié du fardeau de la guerre, nous qui avons mis avec peine nos enfans au jour, & les avons vus partir chargés d'armes [1].

gers, venoient s'établir d'une ville dans une autre de l'Attique. Ces émigrans étoient obligés de payer tous les ans le μετοίκιον. Iſæe dans ſon plaidoyer contre Elpagoras & Démophane, évalue le μετοίκιον pour les hommes à douze drachmes, & pour les femmes à ſix. Ceux qui ne pouvoient ſatisfaire à cette eſpece de capitation, étoient vendus comme eſclaves. Voilà conſtamment une loi un peu ſévere, mais capable d'arrêter la mendicité dans ſa ſource, en prévenant les ſuites funeſtes de la pareſſe, & de l'inconduite en tout genre.

1 παῖδας ὁπλίτας. Paulmier remarque ici, avec raiſon, qu'Ariſtophane veut faire entendre ici la défaite des Athéniens en Sicile ; défaite qui cauſa tant de larmes aux Athénienes. Mais, admirons avec le même critique, l'adreſſe du poëte qui ne laiſſe point repoſer le ſpectateur ſur ce ſouvenir affligeant : il fait interrompre Lyſiſtrate par le magiſtrat, & rappele le rire, qui eſt la ſeule ame de la comédie.

LE MAGISTRAT.

Taiſez-vous. Ne rappelez pas nos pertes.

LYSISTRATE.

De plus, ſi nous voulons nous divertir, & jouir de notre jeuneſſe, il faut que nous couchions ſeules, à cauſe de la guerre. Mais paſſons ſur ce qui nous regarde : je ſuis d'ailleurs déſolée pour ces jeunes filles qui vieilliſſent dans leur lit.

LE MAGISTRAT.

Eh quoi, les hommes ne vieilliſſent-ils pas auſſi ?

LYSISTRATE.

Oh, certes, ce que vous dites-là eſt bien différent. Un homme qui a blanchi pendant une longue abſence, épouſe bien vîte à ſon retour une jeune fille. Au lieu que la ſaiſon d'une femme eſt de courte durée : ſi elle n'en profite, perſone ne veut plus l'épouſer, & elle n'eſt bonne qu'à tirer des horoſcopes.

LE MAGISTRAT.

Mais quelqu'un peut encore être en état de.....

LYSISTRATE.

Qu'eſt-ce que vous faites-là ? Vous ne creverez pas ? Vous êtes un fruit mûr pour la mort. Achetez une biere. Je vais vous préparer un gâteau emmiellé. Prenez cette petite courone, & ceignez-vous la tête.

UNE FEMME.

Recevez de moi ces bandeletes.

UNE AUTRE FEMME.

Prenez-moi cette courone [1].

LYSISTRATE.

Que vous manque-t'il ? Que desirez-vous ? A la barque : Caron vous y appele. Vous l'empêchez d'aller au large.

LE MAGISTRAT.

N'est-il pas cruel d'éprouver pareil traitement ? Oui, j'en jure, je vais aller trouver mes collegues avec cet acoutrement, & me présenter à eux.

LYSISTRATE.

Vous plaignez-vous de n'être point encore exposé [2] ? Mais dans trois jours d'ici, vous recevrez de notre part de grand matin les trois choses nécessaires pour votre départ [3].

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Il n'est plus temps de rester dans l'inaction pour quiconque est libre de faire autrement. Mais disposons-nous, ô chers compagnons, pour cette grande affaire-ci : elle me paroît nous présager un nombre de révolutions considérables : il me semble sur-tout entrevoir la tyrannie d'Hippias : & je crains fort que quelques Lacédémoniens ne

1 Voilà le détail des provisions dont on chargeoit les morts.

2 De n'être point mis sur la porte.... comme le dit Perse, sat. III, v. 103 :

Hinc tuba, candelæ : tandemque beatulus alto
Compositus lecto, crassisque lutatus amomis,
In portam rigidos calces extendit.

3 Allusion à l'usage adopté à l'égard des gens condamnés à mort, auxquels on proposoit une épée, une corde & de la ciguë.

ſe ſoient raſſemblés chez Cliſthene, & ne déterminent, par quelqu'artifice, ces femmes déteſtées des dieux, à s'emparer du tréſor, & de la paye qui me faiſoit vivre. Il eſt affreux que des citoyens reçoivent des leçons de ces êtres-là, & qu'elles aient, toutes femmes qu'elles ſont, parlé du bouclier d'airain, & traité avec nous ſur la paix à faire avec les Lacédémoniens, à qui on ne doit pas plus ſe fier qu'à un loup qui a la gueule béante. Oui, ô mes amis, leur projet eſt de s'aſſurer la ſouveraineté. Mais jamais elles ne me gouverneront; je ſerai toujours ſur mes gardes, & dorénavant je porterai un glaive caché dans une branche de myrthe : dans le marché je me tiendrai bien armé près d'Ariſtogiton. Je ſerai près de lui dans cette poſture : & lui-même m'inſpire de fraper la mâchoire de cette vieille abominée des dieux.

CHŒUR DE FEMMES.

Pour vous, de retour chez vous, vos meres même ne vous reconnoîtront pas. Allons, mes bonnes vieilles femmes. Mettons d'abord tout ceci à terre. Car nous avons, ô citoyens, à vous expoſer des choſes utiles pour cette ville : & elle le mérite bien : elle m'a élevé dans les plaiſirs & avec diſtinction. Dès l'âge de ſept ans, j'ai porté les ſacrifices dans la fête de Minerve [1]. Enſuite j'ai été chargée de broyer l'orge ſacrée : puis à dix ans, revêtue

1 ἀρρηφόρουν. Voyez Meurſius, GRÆC. FER. IN Ἀρρηφόρια.

d'une robe jeaune flotante, j'ai été conſacrée dans les Brauronies, à Diane [1]. J'ai fait les fonctions de Canéphore, quand j'ai été grande fille, & j'avois une guirlande de figues. Dois-je après cela donner de bons conſeils à ma ville? Et quoique je ne ſois qu'une femme, loin d'ici toute jalouſie, ſi j'offre des partis préférables à tous ceux du moment. D'ailleurs, je dois partager le tribut puiſque je réunis les hommes enſemble : pour vous, triſtes vieillards, vous n'y avez aucun droit. Car vous avez conſommé tout ce qu'on appele la cotiſation des anciens, fruit du butin fait ſur les Medes, & maintenant vous ne contribuez plus à votre tour : Il y a plus, c'eſt qu'il eſt à craindre que vous nous ruiniez ſans reſſource. Pouvez-vous à préſent ſouffler? Or, ſi quelqu'un me tracaſſe, je lui froterai le bec avec ce cothurne tout mal-propre.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

N'eſt-ce pas là un grand affront? Et cette criſe me paroît devoir aller encore plus loin. Mais il faut que tout homme bien conſtitué [2] concourt à détourner ce malheur. Mettons bas notre tunique [3]. Tout homme doit ſentir ſon homme, & ne doit pas s'envelopper. Allons, braves Lupipedes [4], nous

1 Αρχηγέτι. Ce mot déſigne Diane, honorée à Brauron, & protectrice de ce bourg. Voyez Meurſius, ib. IN Βραυρώνια.

2 Bene coleatus.

3 ἐξωμίδ'..

4 Epithete donnée aux Alcméonides.

tous, qui, lorſque nous valions encore quelque choſe, avons combatu à Lipſydrion [1], il faut dans ce moment, oui dans ce moment, reprendre notre premiere vigueur, redreſſer tout notre corps, & dépoſer ce vieil homme. Si quelqu'un de nous a l'air de lâcher pied, le moins du monde, devant ces femmes, elles ne ſe donneront pas un inſtant de repos : on les verra conſtruire des vaiſſeaux : à l'inſtar d'Artémiſe [2], elles s'efforceront de combatre ſur mer, & de diriger leurs coups contre nous. Si elles prennent une fois du goût pour l'équitation, j'efface les chevaliers de l'état militaire [3] ; car la femme aime particuliérement le cheval : elle s'y tient très ferme, &, quelque vîte qu'il aille, elle ne tombe pas aiſément. Voyez ces Amazones, que Micon repréſente ſe battant à cheval contre des hommes. Mais il faut leur mettre à toutes un carcan au cou.

CHŒUR DE FEMMES.

Oui, j'en jure, ſi vous m'échauffez, je donnerai tout ſon eſſor à ma colere contre vous [4], je m'arrangerai, dès aujourd'hui, de maniere à ce

1 Montagne de l'Attique.

2 Il s'agit ici de la belle action d'Artémiſe, reine de Carie, qui s'empara dans le port de Carie des vaiſſeaux des Rhodiens, & ſurprit l'île de Rhodes avec ces mêmes vaiſſeaux. Voyez Vitruv. l. II.

3 Térence a la même tournure. Eun. II, 3 :

O faciem pulchram ! Deleo omnes dehinc ex animo mulieres.

4 Grec : Je lâcherai mon porc contre vous. C'eſt un proverbe.

que vous reclamiez le ſecours de vos compatriotes, tant vous ſerez mal menés [1]. Et nous auſſi, ô femmes, quitons au plus vîte nos vêtemens, & qu'on s'aperçoive de notre fureur opiniâtre. Que quelqu'un de vous s'approche maintenant, & je me charge de lui faire paſſer le goût de l'ail & des feves noires. Si vous dites un ſeul mot de travers, car je ſuis dans une belle colere, je ſerai pour vous ce que fut le ſcarabée à la ponte de l'aigle.

UNE FEMME.

Je ne vous craindrai jamais un inſtant, tant que reſpireront Lampito & Iſmene, cette brave & chere Thébéenne. Vous feriez juſqu'à ſept decrets de ſuite, que vous n'en feriez pas moins incapables de tout, parce que, o infames, vous êtes en abomination à tout le monde & à vos voiſins. Hier, dans le deſſein de célébrer une fête joyeuſe en l'honneur d'Hécate, j'ai voulu faire venir du voiſinage, une fémelle chérie de mes enfans, fille honnête & aimable, une anguille de Béotie; & on me l'a refuſée tout net, à cauſe de vos decrets. Mais malgré cela, vous ne finirez jamais d'en faire de pareils, tant qu'on ne vous prendra point par les pieds pour vous jeter dans un précipice.

1 Le grec a πεκτούμενον, ce qui eſt dans le goût de l'expreſſion fort triviale de ceux qui diſent: Je l'ai bien peigné..., en parlant de quelqu'un qu'on a ROSSÉ, ſuivant l'expreſſion du peuple.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR DE FEMMES, LYSISTRATE.

CHŒUR DE FEMMES.

O vous, l'ame de cette aſſemblée & de mes projets, d'où vous vient cet air triſte avec lequel vous venez à nous ?

LYSISTRATE.

La conduite des méchantes femmes, & en général le caractere féminin, me donnent de la torture, & me mettent toute ſans deſſus deſſous.

CHŒUR DE FEMMES.

Que dites-vous ? Que dites-vous ?

LYSISTRATE.

La vérité, la vérité.

CHŒUR DE FEMMES.

Qu'y a-t'il de fâcheux ? Dites-nous-le, à nous vos amies.

LYSISTRATE.

MAIS IL EST HONTEUX DE LE DIRE, ET DIFFICILE DE LE TAIRE [1].

1 Parodie d'Eſchyle, PROMÉTHÉE ENCHAINÉ, v. 192, t. I, p. 308.

CHŒUR DE FEMMES.

Ne me cachez pas ce qui peut vous être arivé de fâcheux.

LYSISTRATE.

Nous brûlons [1], pour le dire en un seul mot.

CHŒUR DE FEMMES.

O Jupiter !

LYSISTRATE.

Que voulez-vous à Jupiter ? Ceci n'eſt que trop vrai. Je ne puis plus du tout les priver d'hommes : elles déſertent. La premiere que j'ai priſe, débouchoit l'iſſue qui conduit à l'hôtel du dieu Pan [2]. Une autre deſcendoit à l'aide d'une poulie : celle-ci préparoit ſon évaſion : celle-là, portée par un moineau, alloit hier ſe précipiter dans la maiſon d'Orſilochus, lorſque je l'ai arrêtée par ſes cheveux. Toutes ont de belles raiſons pour aller chez elles. Tenez, en voilà une qui accourt.

[1] βιπτιῶμεν.

[2] C'eſt l'antre du dieu Pan, qui étoit ſous les roches appelées μακραὶ, au nord de la citadelle. C'eſt là que Creüſe, renfermée par Apollon, mit Ion au monde au bout de neuf mois Voyez t. IX, 147 & 110.

SCENE II.

LES MÊMES, UNE FEMME.

LYSISTRATE.

Hé, hé, où allez-vous ?

UNE FEMME.

Je veux aller chez moi : j'ai à la maiſon de la laine de Milet qui doit être rongée par les inſectes.

LYSISTRATE.

Par quels inſectes ? Ne vous retirerez-vous pas ?

UNE FEMME.

Mais je ſerai promptement de retour, j'en jure par les déeſſes, pourvu que j'étende ſur le lit.....

LYSISTRATE.

Il n'y a rien à étendre, & ne vous abſentez pas.

UNE FEMME.

Laiſſerai-je donc gâter ma laine ?

LYSISTRATE.

Sans doute, ſi l'on ne peut faire autrement.

SCENE III.

LE CHŒUR, LYSISTRATE, IIe FEMME.

IIe FEMME.

QUE je ſuis malheureuſe ! Que je ſuis malheureuſe ! Mon lin que j'ai laiſſé chez moi ſans être préparé !

LYSISTRATE.

Et d'une autre, qui ſort pour ſon lin point encore préparé. Rentrez vîte.

IIe FEMME.

O je jure par la Lune, que je viendrai auſſi-tôt que je l'aurai préparé.

LYSISTRATE.

Non, vous ne le préparerez pas. Vous n'auriez pas plutôt commencé, qu'une autre en voudroit faire autant.

SCENE IV.

CHŒUR DE FEMMES, LYSISTRATE, IIIe FEMME.

IIIe FEMME.

O DIVINE Lucine, retardez le moment de mes couches juſqu'à ce que je me ſois rendue dans un lieu profane !

LYSISTRATE.

Quelle plaiſanterie faites-vous là ?

IIIe FEMME.

Je vais, je vais acoucher.

LYSISTRATE.

Vous n'étiez pas enceinte hier.

IIIe FEMME.

Et je le ſuis aujourd'hui. Laiſſez-moi, ô Lyſiſtrate, aller trouver au plus vîte l'acoucheur chez moi.

LYSISTRATE.

Quel conte nous faites-vous là ? Qu'avez-vous là de dur ?

IIIe FEMME.

Un garçon.

LYSISTRATE.

Ce n'eſt certes pas vrai. Vous me paroiſſez avoir quelque choſe de creux : c'eſt de l'airain. Je le ſçaurai ſans délai. O imbécille ! Vous avez un caſque conſacré à Pallas, & vous vous dites groſſe !

IIIe FEMME.

Oui, par tous les dieux, je ſuis groſſe.

LYSISTRATE.

Pourquoi emportez-vous donc ce caſque ?

IIIe FEMME.

C'étoit dans le deſſein de me nicher dedans, comme une colombe, ſi j'euſſe été obligée d'acoucher dans la citadelle.

LYSISTRATE.

Que dites-vous ? Vous cherchez des prétextes : la choſe eſt claire [1]. Vous n'attendrez pas dans ce caſque juſqu'au cinquieme jour [2] après vos couches ?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTES, UNE IVe FEMME.

IVe FEMME.

Je ne puis dormir dans la citadelle, depuis que j'ai vu le ſerpent qui en eſt le gardien [3].

SCENE VI.

LES MÊMES, UNE Ve FEMME.

Ve FEMME.

Je ne puis plus y tenir : les cris [4] continuels des chevêches m'empêchent de fermer l'œil.

1 Ce ſont là les propres expreſſions du ſçavant M Brunck, qui traduit ainſi ce vers.

2 Αμφιδρόμια, juſqu'au jour de l'amphidromie. C'étoit ainſi qu'on appeloit le cinquieme jour d'après la naiſſance d'un enfant ; parce que, dans ce jour, celles qui avoient préſidé aux couches, couroient, l'enfant ſur les bras, autour d'un feu. C'étoit une eſpece de purification pour les uns & pour les autres. Les parens aſſiſtoient à cette cérémonie, & apportoient des préſens.

3 Les Athéniens diſoient qu'un ſerpent monſtrueux gardoit leur citadelle. Voyez Hérodote, l. VIII.

4 κακκαβιζουσῶν, tutubantium. A juger de cet oiſeau par la

LYSISTRATE.

O malheureuſes, laiſſez-là tous vos vains ſubterfuges. C'eſt à vos maris que vous en voulez. Croyez-vous que nous ne leur faiſons pas faute ? Je le ſçais aſſez, ils paſſent de mauvaiſes nuits. Mais, ô cheres amies, tenez bon, & patientez encore un peu. Un oracle nous a déclaré que nous aurions l'avantage, s'il ne s'élevoit aucune diviſion entre nous, & voici l'oracle.

CHŒUR DE FEMMES.

Voyons ce qu'il dit.

LYSISTRATE.

Silence donc. Quand les timides hirondelles ſe raſſembleront en un même lieu pour fuir les huppes, & renonceront au culte phallique, alors on

maniere dont Ariſtophane en exprime le cri, on doit reconnoître celui que Plaute veut déſigner dans le MENÆCHMES, IV, 11, 90, où on lit :

MENÆCHMUS ſurreptus.

Egon' dedi ?

PENICULUS.

Tu, tu iſtic, inquam. Vin' afferri noctuam,
Quæ, TU, TU, uſque dicat tibi ? Nam nos, jam nos defeſſi ſumus.

Ariſtophane ſe ſert ici du mot γλαυξ, l'italien de celui de civette, & le latin de celui de NOCTUA. Je traduis par le mot de chevêche ou petite chouette, parce que les habitudes & le cri de cet oiſeau conviennent parfaitement avec ce que dit ici Ariſtophane. Je conviens d'ailleurs que le mot γλαυξ ne doit ſe donner qu'au ſeul chat-huant ; comme le prouve très bien M. de Buffon, tome II, des Oiſeaux, pages 111 & ſuiv. édit. in-12.

verra la fin des maux, & Jupiter foudroyant donnera le deſſus à ce qui avoit le deſſous.

CHŒUR DE FEMMES.

Nous aurons le deſſus ?

LYSISTRATE.

Si les hirondelles ſe diviſent, & ſe retirent du temple ſacré, aucun oiſeau ne paſſera pour être plus intempérant.

CHŒUR DE FEMMES.

Cet oracle eſt en vérité fort clair : ô dieux ! ne nous laiſſons donc plus décourager : mais rentrons. O très cheres, il ſeroit honteux pour nous de ne pas ſatisfaire à l'oracle.

SCENE VII.

CHŒUR DE FEMMES, CHŒUR DE VIEILLARDS.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Je veux vous conter une fable, dont autrefois on entretenoit mon enfance. La voici. Il y avoit un jeune homme appelé Mélanion : pour éviter de ſe marier, il s'enfonça dans des déſerts, & vivoit ſur les montagnes. Il alloit à la chaſſe des lievres, faiſoit des filets, & avoit un chien avec lui. Il ne remit plus le pied chez lui, par antipathie pour les femmes

qu'il déteſtoit. Pour nous autres, partiſans de la tempérance, nous ne les déteſtons pas moins que Mélanion.

UN VIEILLARD.

Petite vieille, je veux t'embraſſer.....

UNE FEMME.

Tu ne veux donc plus avoir recours à l'oignon [1].

LE VIEILLARD.

.....Et me mettre en devoir de te donner des coups de pied.

LA FEMME.

L'ami, tu as bien de la barbe [2].

LE VIEILLARD.

Et Myronide, redouté de tous ſes ennemis, étoit également velu de ce côté là, & avoit le derriere tout noir. Tel étoit auſſi Phormion.

CHŒUR DE FEMMES.

Je veux vous faire un conte pour ſervir de pendant à celui de Mélanion. Un certain Timon étoit affreux: ſon viſage hériſſé de poils étoit inabordable, c'étoit un véritable enfant des Furies. Ce Timon, plein de haine contre la perverſité des hommes, s'en éloigna en faiſant les plus horribles imprécations. Voilà comme, en revanche, celui-ci

1 Le grec porte: Tu ne mangeras donc plus d'oignon. C'eſt un proverbe, pour dire que l'on pleurera bien ſans manger d'oignon.

2 C'eſt-à-dire, je t'arracherai ta barbe touffue.

ne pouvoit ſouffrir ces méchans hommes : mais il aimoit paſſionément les femmes.

UNE FEMME.

Voulez-vous que je vous donne ſur la mâchoire ?

UN VIEILLARD.

Je n'ai pas peur.

LA FEMME.

Je vous donnerai des coups dans la jambe.

LE VIEILLARD.

Vous le ferez voir [1].

LA FEMME.

Eh bien, toute vieille que je ſuis, vous n'y verrez rien. Tout a été enlevé avec la lumiere d'une lampe [2].

1 Tu mi moſtrarai la filippa.

2 Non dimeno la vedereſti, benche ſendo io vecchia, quella è barbuta, pur à la lume hà hauta la pelarvola.

ACTE IV.

LYSISTRATE, DEUX FEMMES, MYRRHINE.

LYSISTRATE.

Iou, iou, ô femmes ! accourez promptement toutes ici.

UNE FEMME.

Qu'y a-t'il ? Dites-moi, quel eſt ce cri ?

LYSISTRATE.

Un homme, un homme que je vois venir tout furieux. Les orgies de Vénus le mettent hors de lui.

IIe FEMME.

O déeſſe, reine de Cypre, de Cythere & de Paphos, continuez, ſans vous détourner, la route où vous vous êtes engagée.

Iere FEMME.

Où eſt-il, quel qu'il ſoit ?

LYSISTRATE.

Près de Cérès [1].

1 Χλόης : c'étoit le nom d'un temple conſacré à Cérès dans la ville, près de la citadelle. Voyez Meurſius, GR. FER. IN Χλόεια. M. Poinſinet traduit : Je gagerois qu'il va chez Chloë. C'eſt une légere bévue ſur mille autres plus conſidérables : & ce ſont là les moindres reproches qu'on puiſſe faire à cette prétendue traduction.

Iere

Ière FEMME.

Oui, par Jupiter, voilà quelqu'un. Et qui eſt-ce?

LYSISTRATE.

Regardez. Quelqu'une de vous le connoît elle?

MYRRHINE.

Certes, je le connois. C'eſt mon mari Cinéſias.

LYSISTRATE.

C'eſt à vous de le faire griller de dépit, de lui donner le change, de paroître l'aimer ſans l'aimer, de lui acorder tout hormis ce dont la coupe eſt témoin.

MYRRHINE.

Tranquilliſez-vous, je ferai tout cela.

LISISTRATE.

Mais je vais reſter avec vous: je vous aiderai à le tromper & à le finir de brûler. Pour vous autres, retirez-vous.

SCENE II.

MYRRHINE ſans paroître d'abord, LYSISTRATE, CINÉSIAS, UN ENFANT.

CINÉSIAS.

QUE je ſuis malheureux! De quelle eſpece de frénéſie & d'ardeur je ſuis tourmenté? C'eſt comme ſi j'étois ſur une roue!

LYSISTRATE.

Quel eſt celui qui ſe tient là en deçà des ſentinelles ?

CINÉSIAS.

Moi.

LYSISTRATE.

Un homme !

CINÉSIAS.

Sans doute, un homme.

LYSISTRATE.

Ne vous retirerez-vous donc pas d'ici ?

CINÉSIAS.

Et vous, qui êtes-vous, pour me repouſſer ainſi ?

LYSISTRATE.

La ſentinelle de jour.

CINÉSIAS.

Au nom des dieux, je vous en conjure, appelez-moi Myrrhine.

LYSISTRATE.

Bon, ſuis-je donc pour vous appeler Myrrhine ? Et vous, qui êtes-vous ?

CINÉSIAS.

Je ſuis ſon mari, Cinéſias le Pæonide.

LYSISTRATE.

O bon jour, mon très cher : votre nom n'eſt point inconnu, ni ignoré parmi nous : votre femme vous nomme ſans ceſſe. Qu'elle prenne un

œuf ou une pomme : ceci, dit-elle, eſt pour Cinéſias.

CINÉSIAS.

O bons dieux !

LYSISTRATE.

Oui, j'en jure par Vénus. Si l'on vient à parler de maris, votre femme s'écrie auſſi-tôt : Tout le reſte n'eſt que fadaiſe au prix de Cinéſias.

CINÉSIAS.

Allons, faites-là donc venir.

LYSISTRATE.

Quoi ? Me donnerez-vous quelque choſe ?

CINÉSIAS.

Oh certainement oui, & tout de ſuite ſi vous voulez. Voilà ce que j'ai : je vous donne, comme vous voyez, ce que j'ai.

LYSISTRATE.

Je cours, & vais vous la faire venir.

SCENE III.

MYRRHINE, CINÉSIAS, UN PETIT ENFANT, MANÈS domeſtique.

CINÉSIAS à part.

Au plus vîte donc. La vie m'eſt tout-à-fait à charge, depuis que je ne la vois plus à la maiſon : je crains d'y rentrer : tout m'y paroît triſte : & rien

de ce que je mange ne me fait plaiſir : car je ſouffre.

MYRRHINE à part.

Je l'aime, oui je l'aime : mais il ne veut pas de mon amour. Ainſi ne m'engagez pas à l'aller trouver.

CINÉSIAS.

O ma très chere petite Myrrhinete, pourquoi en agir ainſi ? Venez ici.

MYRRHINE.

Non certes, je n'irai pas.

CINÉSIAS.

Quoi, ô Myrrhine, même lorſque je vous appele ?

MYRRHINE.

Vous m'appelez ſans avoir beſoin de moi.

CINÉSIAS.

Moi, ſans beſoin ? Et je n'y puis plus tenir.

MYRRHINE.

Je m'en vais.

CINÉSIAS.

Non, je vous en prie : au moins écoutez la voix de votre petit enfant. Hé bien donc, n'appeles-tu pas ta mere ?

UN ENFANT.

Maman, maman, maman !

CINÉSIAS.

Hé bien, que faites-vous ? N'avez-vous pas pitié

de cet enfant, qui n'a été lavé depuis ſix jours, & qui eſt privé de tetter.

MYRRHINE.

Oui, il me fait pitié. Mais ſon pere eſt un pareſſeux.

CINÉSIAS.

Venez donc, ô méchante, pour l'amour de l'enfant.

MYRRHINE.

Ha, voilà ce que c'eſt que d'être mere! Il faut paroître: car que faire?

CINÉSIAS.

Elle me ſemble beaucoup plus jeune, & avoir un regard plus tendre: &, c'eſt préciſément parce qu'elle ſe montre ſi peu traitable, & qu'elle fait ſi de moi, que je ſens pour elle le deſir le plus vif.

MYRRHINE.

O très cher petit enfant d'un mauvais pere, viens que je t'embraſſe, toi, le plus chéri de ta maman.

CINÉSIAS.

Pourquoi, mauvaiſe, en agir ainſi, & vous réunir aux autres femmes? Vous êtes cauſe de mes peines, & de vos ennuis.

MYRRHINE.

Ne me touchez pas.

CINÉSIAS.

Vous allez donc laiſſer perdre tout ce que nous avons en commun à la maiſon.

MYRRHINE.

Je m'en ſoucie fort peu.

CINÉSIAS.

Vous ſouciez-vous donc peu de ce que les poules détruiſent tout votre tiſſu.

MYRRHINE.

Oui, par Jupiter.

CINÉSIAS.

Vous n'avez pas célébré depuis tant de temps les orgies de Vénus. Ne reviendrez-vous pas ?

MYRRHINE.

Non certes, à moins que vous ne faſſiez la paix entre vous, & que vous ne ceſſiez de guerroyer.

CINÉSIAS.

Hé bien, je ferai encore cela, ſuivant tes deſirs.

MYRRHINE.

Hé bien, je retournerai chez moi, ſuivant tes deſirs : mais maintenant je ſerois parjure.

CINÉSIAS.

Au moins reſtons ici quelque temps ſeuls.

MYRRHINE.

Point du tout ; quoique je ne puiſſe dire que je ne vous aime pas.

CINÉSIAS.

Vous m'aimez ? Pourquoi donc, ô Myrrhine, ne pas reſter avec moi ?

MYRRHINE.

Quoi, nigaud en préſence de cet enfant ?

CINÉSIAS.

Hé non pas. Allons, Manès, porte cet enfant à la maiſon.

SCENE IV.

MYRRHINE, CINÉSIAS.

CINÉSIAS.

Ton fils ne nous gêne plus : hé bien, ma mie ?

MYRRHINE.

Mais, ô infâme, où veux-tu que nous nous mettions pour cela ?

CINÉSIAS.

Nous ſerons très bien dans l'antre de Pan.

MYRRHINE.

Mais comment pourrai-je rentrer dans la citadelle avec ma pureté ?

CINÉSIAS.

C'eſt très aiſé : tu te laveras dans la Clepſydre [1].

MYRRHINE.

J'irai donc ainſi, ô malheureux, contre mes ſermens ?

1 Fontaine de la ville d'Athenes, qui couloit de la citadelle. Voyez Héſychius.

CINÉSIAS.

Que le mal m'arive. Ne ſois pas inquiete de ton ſerment.

MYRRHINE.

Hé bien, je vais apporter un petit lit.

CINÉSIAS.

Non, non : il nous ſuffira d'être par terre.

MYRRHINE.

O, j'en jure par Apollon, non je ne ſouffrirai pas, malgré tes vifs empreſſemens, que tu t'étendes par terre.

CINÉSIAS à part.

Ma femme m'aime : c'eſt aſſez clair.

MYRRHINE.

Allons, vîte, couche-toi, & je vais me déshabiller. Mais, peſte[1] ! J'ai oublié d'apporter une natte.

[1] τὸ δεῖνα. Eſt ἐπιφώνημα, ſeu interjectio affectum animi ſignificans, ſive mirantis, ſive dolentis, ſive indignantis, nec alio verbo melius reddi poteſt, quam Comicis Latinis frequentiſſimo, PERII. Plaut. Truc. III, 2, 21 :

Perii ! Rabonem ? Quam eſſe dicam hanc beluam ?

Terent. Eun. II, 3, 69 :

Perii ! Nunquamne etiam me illam vidiſſe.

Alia Comicis Latinis non minus frequenti interjectione uſus ſum, MALUM. in Acharn. 1149. τὸ δεῖνα aliud quid ſignificat ; nempe κατ' εὐφημισμὸν, ut ait ſcholiaſtes, τὸ αἰδοῖον. Scilicet idem olim quod hodie contigit, ut proletarius ſermo animi affectus quoſdam ſignificaret vocabulis e re venerea ſumptis. Italorum etiam politiſſimi vocem CAZZO, qua primaria ſua ſignificatione non utuntur, niſi indecore εὐθυρρήμονοῦντες, frequenter pro interjectione adhibent, plane

CINÉSIAS.

Quelle natte ? Je n'en ai pas beſoin.

MYRRHINE.

O, par Diane, il ſeroit honteux de coucher ſur des ſangles.

CINÉSIAS.

Viens que je t'embraſſe.

MYRRHINE.

Tiens.

CINÉSIAS.

Papaiax ! Reviens donc au plus vîte ici.

MYRRHINE.

Voilà une natte. Couche-toi. Je vais me déshabiller. Mais, peſte, tu n'as pas d'oreiller.

CINÉSIAS.

Je n'en ai pas beſoin.

MYRRHINE.

Mais il m'en faut.

CINÉSIAS.

Pour cela ! C'eſt un Hercule que vous recevez chez vous [1].

idem ſignificante quod Comici τὸ δεῖνα, & Latinorum PERII. Noſtrûm autem quis ſibi in tota vita adeo temperavit, ut illi nunquam exciderit.

Ce mot des François révéré,
Mot énergique au plaiſir conſacré,
Mot que ſouvent le profane vulgaire
Indignement prononce en ſa colere ?

[1] Profecto penis iſte, uti Hercules hoſpitio excipitur. C'eſt un pro-

MYRRHINE.

Allons, ſouleve-toi.

CINÉSIAS.

J'ai tout ce qu'il me faut.

MYRRHINE.

Tout, dis-tu?

CINÉSIAS.

Allons donc, mon tréſor.

MYRRHINE.

Voilà que je défais mon porte-gorge : reſouviens-toi bien de ne pas me manquer de parole au ſujet de la paix que tu m'as promis de faire.

CINÉSIAS.

Que je meurs plutôt, j'en jure.

MYRRHINE.

Mais tu n'as pas de couverture.

CINÉSIAS.

Et parbleu ce n'eſt pas néceſſaire : je veux te preſſer dans mes bras.

MYRRHINE.

Paix, paix : tu te ſatisferas. Je reviens à l'inſtant.

CINÉSIAS.

Cette femme me fera périr avec ſes couvertures.

MYRRHINE.

Tenez-vous droit.

verbe des Athéniens qui, pour peindre un glouton, un homme incapable de ſe prêter à la lenteur des préparatifs, diſoient Ἡρακλῆς ξυνίζεται.

CINÉSIAS.

Voilà long-temps que je ſuis dans cette poſition.

MYRRHINE.

Veux-tu que je te parfume ?

CINÉSIAS.

Non, par Apollon, non certes.

MYRRHINE.

Il faut, par Vénus, bon gré, malgré, que vous vous parfumiez.

CINÉSIAS.

O plût au grand Jupiter, que cette liqueur fut répandue.

MYRRHINE.

Préſente ta main, prends-en, & frote-t'en.

CINÉSIAS.

Ce parfum, par Apollon, n'eſt nullement agréable, à moins qu'il ne donne de l'odeur en le frotant : il ne ſent rien de ce que je veux faire.

MYRRHINE.

Ah que je ſuis bête ! J'ai apporté de l'onguent de Rhode.

CINÉSIAS.

Il eſt bon : donne-moi donc de celui-ci, ô imbécille.

MYRRHINE.

Tu plaiſantes.

CINÉSIAS.

Que les dieux confondent le premier qui a préparé des parfums !

MYRRHINE.

Prends ce vaſe de parfums [1].

CINÉSIAS.

J'en ai un autre. Mais, ô mauvaiſe, couche-toi donc, & ne m'apporte plus rien.

MYRRHINE.

Je vais le faire, j'en jure par Artémiſe. Tiens, je quite mes ſouliers. Mais, mon ami, arrange-toi pour prendre quelque parti relatif à la paix qu'il faut faire.

CINÉSIAS.

Je m'en occuperai. (Myrrhine ſe retire.)

SCENE V.

CINÉSIAS, CHŒUR DE VIEILLARDS.

CINÉSIAS.

MA femme m'a confondu, accablé, de mille manieres, mais ſur-tout en m'abandonant dans l'état le plus affreux. Ah dieux! Que ferai je? A qui m'adreſſerai-je, n'ayant plus l'eſpoir de jouir de la plus belle? Comment éleverai-je celle-ci? Où eſt ce cynalopex? Cherche-moi une nourice [2].

[1] λαβὲ τοῦτ' τὸν ἀλάβαστρον.

[2] Coriaceum penem erectum manu tenens & oſtendens Cineſias, tanquam ſi puellula eſſet partu recenti edita, quærit: QUOMODO ISTAM EDUCABO? UBI CYNALOPEX? LOCA MIHI MERCEDE NUTRI-

CHŒUR DE VIEILLARDS.

O pauvre malheureux, vous êtes dans les tourmens les plus affreux, & dans les angoiſes les plus violentes. Vous me faites compaſſion. Hélas ! hélas ! Quels reins pourroient y tenir ? Quelle vigueur ? Quels muſcles [1] ? Quelle articulation ? Quelle organiſation [2] ?

CINÉSIAS.

O Jupiter ! Quelles horribles convulſions !

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Voilà les ſervices que vous a rendus cette méchante & déteſtable-là.

CINÉSIAS.

Dites plutôt, cette chere & très douce femme.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Quoi, très douce ? Méchante, méchante donc. O Jupiter, Jupiter, enleve-là comme un amas de pouſſiere en la faiſant tourner & pirouetter par un violent tourbillon de vent : lâche-la enſuite : que ſon propre poids la précipite à terre, & qu'elle tombe ſur ſon mari [3].

CEM. Intelligebant ex alumni viſu ſpectatores, & ex notiſſimo lenonis cognomine, (Philoſtratus cujus meminit Comicus, Equit. 1069.) quanam nutrice opus eſſet. (M. Brunck.)

1 Che teſticoli ?

2 Che diretta coda, & che non ſi muove la mattina ?

3 Deinde in mentulam incidat & infigatur.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

UN HÉRAUT LACÉDÉMONIEN, UN MAGISTRAT D'ATHENES.

LE HÉRAUT.

Ou ſont les ſénateurs Athéniens, ou plutôt où ſont les magiſtrats ? J'ai à communiquer quelque choſe de nouveau.

LE MAGISTRAT.

Etes-vous un homme, ou un ſatyre [1] ?

LE HÉRAUT.

Petit homme, je ſuis un héraut : les Gémeaux me ſont témoins. Je viens de Sparte pour parler de paix.

LE MAGISTRAT.

Vous êtes donc venu portant votre hâche ſous le bras ?

LE HÉRAUT.

Non pas moi certes.

LE MAGISTRAT.

Pourquoi vous agitez-vous ? Pourquoi retirez-

1 Κοτύαλος. C'étoit le dieu Priape des Lampſacéniens. Strab. XIII.

vous votre manteau ? Vous ſeriez-vous écorché dans la route ?

LE HÉRAUT.

Par Caſtor, voilà un ſot homme.

LE MAGISTRAT.

Mais, ô impudent, vous reſſemblez à un Priape.

LE HÉRAUT.

Non pas moi, en vérité. Ne plaiſantez pas.

LE MAGISTRAT.

Mais qu'avez-vous là ?

LE HÉRAUT.

C'eſt une verge Laconiene.

LE MAGISTRAT.

Laiſſons-là cette verge Laconiene. Mais dites-moi la vérité, comme ſi je la ſçavois déjà : comment vont les affaires à Lacédémone ?

LE HÉRAUT.

A Lacédémone, tout eſt en l'air : tous les alliés ſont auſſi en l'air. Il leur faut une Pellene.

LE MAGISTRAT.

D'où vous eſt venu ce fléau ? Seroit-ce de Pan ?

LE HÉRAUT.

Non. Lampito en eſt ſeule la premiere cauſe : puis les autres femmes Spartiates enſemble, qui, d'un commun acord, excluent leurs maris de leurs couches.

LE MAGISTRAT.

En quel état êtes-vous donc ?

LE HÉRAUT.

Nous pâtiſſons : nous marchons dans les rues tout courbés, comme ſi nous portions des lanternes, & les femmes ne nous permettent pas même de les toucher avant que nous ayons tous conſentis à donner la paix à la Grece.

LE MAGISTRAT.

Ah, de toutes parts, les femmes ont pris ce parti. J'entends maintenant. Allez vîte dire chez vous qu'ils envoyent ici des plénipotentiaires pour traiter de la paix : pour moi, je vais engager le ſénat à en envoyer d'ici, en leur montrant dans quel état je ſuis [1].

LE HÉRAUT.

Je vais me dépêcher : votre idée eſt parfaite.

SCENE II.

CHŒUR DE FEMMES, CHŒUR DE VIEILLARDS.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Il n'y a point d'être plus indomptable que la femme : ni le feu, ni l'audacieuſe panthere ne le ſont plus qu'elle.

CHŒUR DE FEMMES.

Dites-moi : vous ſçavez cela, & vous faites la

[1] Moſtrandoli queſto membro.

guerre,

guerre, tandis malheureux que vous pourriez trouver en moi une amie sûre ?

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Non, en vérité, je ne cesserai de haïr les femmes.

CHŒUR DE FEMMES.

Vous cesserez quand vous voudrez. Mais je ne souffrirai que vous soyez ici tout nud. Je ne vois que trop combien vous prêtez à rire. Je vais m'approcher & vous mettre cette tunique.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

C'est en vérité fort bien fait à vous : je l'avois précédemment ôtée, de colere.

CHŒUR DE FEMMES.

D'abord, vous avez là l'air d'un homme : ensuite vous ne prêtez pas à rire : & si vous ne m'aviez injuriée, j'aurois pris cette petite bête qui est dans votre œil, & je l'aurois tuée.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

C'est précisément ce qui me tourmentoit, ce petit insecte. Retirez-le, & montrez-le moi, quand vous l'aurez. Voilà, parbleu, long temps qu'il me déchire l'œil.

CHŒUR DE FEMMES.

Je vous rendrai ce service, quoique vous ne soyez qu'un grogneur. O Jupiter ! Quel énorme moucheron vous avez-là. Ne le voyez-vous pas ? Ce moucheron ne vient-il pas de Trioryſion.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Ah, dieux, que vous m'avez fait de bien! Depuis long-temps cet insecte me rongeoit l'œil, comme s'il eut creusé un puits: c'est ce qui me fait pleurer si abondamment depuis qu'il est retiré.

CHŒUR DE FEMMES.

Mais je vous essuirai, tout méchant que vous êtes, & je vous embrasserai.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Ne m'embrassez pas.

CHŒUR DE FEMMES.

Bon gré, malgré.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Ne vous donnez pas la peine d'approcher. Comme vous êtes d'un naturel flagorneur! Et ce vieux proverbe n'est pas mal fondé: NI AVEC LES PLUS MAUVAISES, NI SANS LES PLUS MAUVAISES [1].

CHŒUR DE FEMMES.

Mais maintenant je conviens avec vous, que dorénavant vous ne me ferez, ni je ne vous ferai aucune espece de mal: réunissons-nous en conséquence, & chantons un cantique ensemble. Nous nous sommes arrangées, ô mes amis, pour ne pas

1 On trouve la même idée dans ces vers de Susarion, vieux poëte comique: ils sont rapportés par Bentley, Dissertat. Phalarid. de Origine Comœdiæ:

κακὸν γυναῖκες· ἀλλ' ὅμως, ὦ δημόται,
οὐκ ἔστιν οἰκεῖν οἰκίαν ἄνευ κακοῦ.
καὶ γὰρ τὸ γῆμαι, καὶ τὸ μὴ γῆμαι κακόν.

nous permettre la moindre expreſſion offenſante contre aucun des citoyens : nous voulons au contraire dire & faire tout le bien poſſible : il y a bien aſſez de mal. Quiconque, ſoit homme ou femme, a beſoin d'argent, de deux trois mines, peut ſe faire connoître : il y en a chez nous en quantité, & nous avons pluſieurs ſacs : & ſi la paix vient à ſe faire, ceux qui prendront aujourd'hui de notre argent, ne le rendront jamais. Nous devons recevoir quelques étrangers de Caryſtos [1] : ce ſont de bons & honnêtes gens. Nous avons un peu de bouillie : & nous avions un petit porc, que nous avons ſacrifié : ainſi vous aurez de la viande tendre & d'un goût agréable. Venez donc aujourd'hui chez nous. Diſpoſez-vous, en vous lavant vous & vos enfans, pour ce moment-là : enſuite vous entrerez ſans parler à perſone : mais allez droit, & ſans vous déconcerter, comme ſi vous étiez chez vous. Peut-être la porte ſera-t'elle fermée.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Voilà les ambaſſadeurs de Sparte qui arivent. Leurs vêtemens bouffent en avant de leurs cuiſſes d'une maniere étrange [2].

1 Maintenant Caryſto, à l'extrémité méridionale de l'Eubée. D'Anville.

2 χοιροκομεῖον, comme ſi c'étoit un panier à porcs.... Quand on réfléchit ſur la maladie de tous les maris d'Athenes & de Lacédémone depuis la délibération priſe par les femmes, on conçoit tout de ſuite

ACTE VI.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR DE VIEILLARDS; LES AMBASSADEURS DE SPARTE.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Nous vous ſaluons d'abord, ô Lacédémoniens. Dites-nous maintenant dans quel état vous êtes.

UN DES AMBASSADEURS.

Qu'avons-nous beſoin de nous expliquer fort au long ? Vous voyez aſſez dans quel état nous ſommes.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Babai ! Le mal acquiert une intenſité affreuſe : il va toujours de pire en pire.

ce que veut dire le poëte, qui, ſuivant le grand art de la poéſie, cherche plutôt à peindre qu'à accumuler des vers. En conſéquence il ſe ſert du mot χοιροκομεῖον, qui ſignifie ces eſpeces de cages ou paniers, dont il a été queſtion dans les GUÊPES, tome XI, page 484. C'étoit une eſpece de claie pliante dont les deux extrémités ſe raprochoient & ſe fixoient à un même endroit du mur. L'eſpace en rond renfermé dans l'enceinte de cette claie étoit l'endroit où on engraiſſoit les cochons. Or, les ambaſſadeurs Spartiates paroiſſoient avoir une claie de cette eſpece autour de leurs cuiſſes, parce que, dit Suidas, ils avoient ἐγκεκολαπωμένα τὰ ἱμάτια, à cauſe de τὴν τοῦ αἰδοίου τάσιν.

UN DES AMBASSADEURS.

Aucune expreſſion ne peut rendre cela : & qu'en eſt-il beſoin ? Allons, qu'on nous envoie quelqu'un pour faire la paix avec nous, à quelles conditions il voudra.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Pour cela ! Je regarde ces étrangers comme de jeunes luteurs qui ne peuvent ſouffrir ſur eux aucun vêtement : de maniere que cette maladie a quelque choſe des exercices athlétiques.

SCENE II.

LES MÊMES, UN Ier ATHÉNIEN ſans prendre garde aux Lacédémoniens.

Ier ATHÉNIEN.

Qui nous indiquera où eſt Lyſiſtrate ? Car voilà l'état où notre ſexe eſt réduit.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Bon, & vous auſſi avez cette maladie. Eſt-ce que vous êtes ſujet aux ſpaſmes dès le matin ?

Ier ATHÉNIEN.

Ah dieux ! Nous ne pouvons y tenir, quand cela nous prend. Et ſi quelqu'un ne termine promptement la paix entre nous, il nous ſera impoſſible de ne pas avoir recours à Cliſthene [1].

1 Non ſi teneremo che chiavaremo Cliſthene.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Si vous faites bien, vous prendrez vos vêtemens, pour que vous ne tombiez pas ſous la main de ces mutileurs d'hermès [1].

Ier ATHÉNIEN.

Ah, parbleu, c'eſt bien vu.

UN DES AMBASSADEURS.

Par la double divinité, tout-à-fait bien. Allons revêtons-nous.

Ier ATHÉNIEN aperçoit les Lacédémoniens.

Bon jour, ô Lacédémoniens. Voilà une triſte hiſtoire qui nous arive-là.

UN DES AMBASSADEURS.

O doux ami, ça eût mal tourné pour nous, ſi ces gens-là nous avoient vus dans cet état.

Ier ATHÉNIEN.

Allons, ô Lacédémoniens, dites franchement: pourquoi êtes-vous venus ici?

UN DES AMBASSADEURS.

Pour avoir la paix.

Ier ATHÉNIEN.

C'eſt bien dit: & nous, pour la même raiſon. Que n'appelons-nous donc Lyſiſtrate, qui peut ſeule nous réconcilier?

UN DES AMBASSADEURS.

Et Lyſiſtratus auſſi, ſi vous voulez: car vous avez bien raiſon.

1 Qui τῶν Ερμῶν τὰ αἰδοῖα ἐκόψησαν. V. Thucydide, VII, 27.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Mais il ne ſemble pas néceſſaire que vous l'appeliez. Tenez, la voici; elle nous a entendus.

SCENE III.

LES MÊMES, LYSISTRATE.

Ier ATHÉNIEN.

Bon jour la plus courageuſe de toutes les femmes: voici le moment de déployer votre pouvoir, votre honnêteté, votre affabilité, votre majeſté, votre douceur, & tout votre art. Les chefs de la Grece épris de vos charmes, ſe livrent à vous; & d'un commun acord ſe repoſent ſur vous de tous leurs différens.

LYSISTRATE.

Ce n'eſt pas une choſe bien difficile, ſi on vous trouve fortement enflamés du deſir d'avoir vos femmes, & ſi vous ne cherchez pas à vous conſoler mutuellement. Mais je vais le ſçavoir. Où eſt la paix? Amenez-moi d'abord les Lacédémoniens ici: &, pour cela, prenez-les par la main, mais ſans contrainte, ſans hauteur, ni d'un air peu gracieux, comme nos maris ont coutume, mais d'une maniere tout-à-fait careſſante, comme il ſied à des femmes. Si quelqu'un ne vous offre pas

ſa main[1], prenez-le par ailleurs [1]. Vous auſſi amenez-moi ces Athéniens, & prenez-les par où ils voudront. Vous, Lacédémoniens, tenez-vous là près de moi : & vous de ce côté-ci, & écoutez-moi bien. Je ne ſuis qu'une femme, mais j'ai du ſens : d'abord j'ai reçu de la nature un jugement exquis : & de plus, je n'ai pas mal profité de pluſieurs leçons que j'ai reçues de mon pere & des anciens. Je veux vous faire des reproches communs aux uns & aux autres, & j'y ſuis bien fondée : quoiqu'on vous voie à Olympie, à Pyle, à Delphes, (combien citerois-je d'autres lieux, ſi je voulois m'étendre davantage ?) arroſer les autels de la même eau luſtrale, comme autant de parens ; malgré cela vous allez chercher des troupes chez les barbares, pour ruiner les Grecs & leurs villes [2]. C'eſt-là tout ce que j'avois à vous dire en commun.

1 Mentula prehenſum duc.

2 M. Brunck lit ainſi ces deux vers :

ἐχθρῶν παρόντων βαρβάρων, στρατεύμασιν
Ἕλληνας ἄνδρας καὶ πόλεις ἀπόλλυτε.

Vous ruinez les Grecs & leurs villes avec des armées deſtructives, quoique nous ayons ſur les bras aſſez de barbares pour ennemis.

Mais j'ai ſuivi une autre leçon. Je porte la virgule qui eſt dans le premier vers après στρατεύμασιν, ce qui me donne le ſens que préſente la traduction, en cela conforme à la verſion italiene, où, on lit : Con l'eſſercito de nemici preſenti barbari havete morti & rovinati gli huomini Greci & le cita. Cette leçon d'ailleurs, comme l'obſerve le ſçavant M. Paulmier, cadre parfaitement avec l'hiſtoire, où dès la vingtieme année de la guerre du Péloponneſe, on, voit les Perſes ſtipendiés par les Lacédémoniens. Thucydid. lib. VIII. Et l'année précédente les Athéniens avoient pris à leur ſolde des Thraces Machærophores qui détruiſirent Mycaleſſus.

Ier ATHÉNIEN.

Mais je me meurs de ſpaſme.

LYSISTRATE.

Pour vous, maintenant, ô Lacédémoniens, car je veux vous parler en particulier, avez-vous oublié comme le Lacédémonien Péricléidas vint ſe proſterner aux pieds des autels, pâle, couvert d'un manteau de pourpre, pour ſupplier les Athéniens, de lui acorder des troupes auxiliaires; car vous étiez alors inquiété par les Meſſéniens & par la colere d'un dieu [1]. Mais Cimon, à la tête de quatre mille hommes bien armés, partit pour Lacédémone qu'il ſauva. Après de tels bienfaits reçus des Athéniens, vous ravagez un pays qui a ſi bien mérité de vous.

Ier ATHÉNIEN.

Oui, par Jupiter, ô Lyſiſtrate, ils ſont injuſtes.

UN DES AMBASSADEURS.

Nous ſommes injuſtes? Il n'eſt pas poſſible au moins d'être mieux fait que celui-là [2].

1 C'eſt-à-dire par un tremblement de terre. Plutarque cite ce vers d'Ariſtophane, dans la vie de Cimon. Voyez l'édition d'Amyot, chez Cuſſac. Le chapitre XXIX ſervira de commentaire à cet endroit-ci qui d'ailleurs ajoute des détails omis par l'hiſtorien.

2 ..... ἀλλ' ὁ πρωκτὸς ἄφατος καὶ καλός. Senſus eſt : injurios nos eſſe dicitis, ſed ſcitote, ſi duriores conditiones pacis proponatis, nos valedicturos mulieribus, & ad venerem maſculam defecturos, ut remedium τῆς στυσεως habeamus.... Hæc Laco breviter, ut ſolent Lacones, loquitur. (Paulmier.)

LYSISTRATE.

Croyez-vous, Athéniens, que je veuille vous abſoudre ? Ne vous rappelez-vous donc plus comment, en revanche, les Lacédémoniens, lorſque vous portiez la catonace, vinrent à votre ſecours, tuerent nombre de Theſſaliens, & pluſieurs des amis & des alliés d'Hippias; qu'en cette occaſion ils furent les ſeuls à vous ſecourir, & que, vous ayant réintégrés dans votre liberté, ils procurerent au peuple ſon manteau au lieu de la catonace [1].

UN DES AMBASSADEURS.

Je n'ai pas encore vu de plus belle femme.

Ier ATHÉNIEN.

Et moi jamais de plus brillans appas.

LYSISTRATE.

Eh bien, puiſque vous avez fait les uns pour les autres tant & de ſi belles choſes, pourquoi guerroyez-vous, & ne ceſſez-vous pas de vous faire du mal ? Pourquoi ne vous reconciliez-vous pas ? Voyons, qu'eſt-ce qui empêche ?

UN DES AMBASSADEURS.

Nous y conſentons, ſi on veut nous rendre ce qui eſt le prétexte ordinaire de nos diſſenſions.

1 κατωνάκας, c'eſt une ſorte d'habillement deſtiné aux eſclaves ſeulement, d'une étoffe groſſiere, qui n'alloit qu'aux genoux, & qui étoit bordé par le bas d'une liſiere de peau de mouton avec la toiſon. Voyez Héſychius. Voc. Κατωνάκη.

LYSISTRATE.

Quel eſt-il, mon cher ami ?

UN DES AMBASSADEURS.

C'eſt Pyle ; nous le répétons & nous le deſirons depuis aſſez long-temps.

UN Ier ATHÉNIEN.

Non, par Neptune, jamais vous ne l'aurez.

LYSISTRATE.

O mes amis ! cédez-le.

UN Ier ATHÉNIEN.

Que ferons-nous après cela ?

LYSISTRATE.

Demandez une autre forteresse pour celle-là.

UN Ier ATHÉNIEN.

Morbleu ! Donnez-nous donc d'abord Echinus, & le golfe de Malie qui la baigne, & les longues fortifications de Mégare.

UN DES AMBASSADEURS.

Et certes, pas tout cela, ô mon doux ami.

LYSISTRATE.

Laiſſez, n'inſiſtez pas ſur les fortifications.

UN Ier ATHÉNIEN.

Mais je ſuis preſſé de me déshabiller, pour labourer tout nud.

UN DES AMBASSADEURS.

Et certes, il faut conduire le fumier auparavant.

LYSISTRATE.

Dès que la paix ſera convenue entre vous, vous

ferez cela. Mais voyez ſi vous êtes d'acord ſur les moyens de la conſolider, & allez trouver vos alliés pour les leur communiquer.

UN Ier ATHÉNIEN.

Et quels alliés entendez-vous? Nous ſommes dans un état de tenſion horrible. Eſt-ce que tous nos alliés ne conviendront pas avec nous qu'il faut remédier à une maladie ſemblable?

UN DES AMBASSADEURS.

Tous les miens en diſent certainement autant.

UN Ier ATHÉNIEN.

Et en vérité, juſqu'aux Caryſtiens même.

LYSISTRATE.

Bien dit. Maintenant purifiez-vous, afin que nous autres femmes nous puiſſions vous recevoir dans la citadelle à un feſtin où nous vous offrirons de ce que nous avons dans des boëtes. Vous vous y engagerez par des promeſſes & par des ſermens réciproques, enſuite chacun prendra ſa femme & ſe retirera chez lui.

UN Ier ATHÉNIEN.

Allons donc au plus vîte.

UN DES AMBASSADEURS.

Menez-moi où vous voudrez.

UN Ier ATHÉNIEN.

Oui, parbleu, & à la hâte.

SCENE IV.

CHŒUR DE VIEILLARDS, CHŒUR DE FEMMES.

CHŒUR DE FEMMES.

Je veux vous donner à tous & de bon cœur, manteaux, tuniques, voiles fins [1], vaſes d'or, & tout ce qui eſt en ma diſpoſition. Vous le porterez à vos enfans; la fille de quelqu'un de vous ſera peut-être un jour canéphore. Je vous déclare à tous de prendre chez moi tous mes bijoux : il n'y a rien de ſi bien ſcelé que vous ne puiſſiez l'ouvrir, pour enlever ce qui ſera renfermé. Mais, quelques recherches qu'on faſſe, on n'y trouvera rien, à moins que quelqu'un de vous n'y voie plus clair que moi. S'il y en a qui n'ait point de proviſions pour alimenter ſes eſclaves, & toute ſa petite & nombreuſe famille, on trouvera chez moi des graines toutes broyées : & il y a même un pain d'un chœnix, qui eſt prodigieux. Que tout pauvre qui le voudra, aille donc en ma maiſon avec des ſacs & des beſaces, pour y recevoir des graines. Manès les ſervira exactement. Mais cependant que perſonne, je l'annonce, ne ſe préſente à ma porte : & qu'on prenne garde au chien.

[1] στρωμάτων δὲ ποικίλων, καὶ χλανιδίων, καὶ ξυστίδων.

SCENE V.

UN VALET, UN HOMME DU MARCHÉ.

L'HOMME DU MARCHÉ.

OUVREZ la porte [1].

LE VALET.

Ne voulez-vous pas vous retirer ? Pourquoi vous tenez-vous là ? Voulez-vous que je vous donne de cette torche enflammée par la figure ? Ce poſte eſt incommode.

L'HOMME DU MARCHÉ.

Je ne me retirerai pas.

LE VALET.

Mais, s'il eſt abſolument néceſſaire de tenir bon là pour vous plaire, nous y tiendrons.

L'HOMME DU MARCHÉ.

Nous y tiendrons auſſi avec vous.

LE VALET.

Ne te retireras-tu pas ? Tes cheveux vont s'en ſentir, je te vais faire pleurer. Ne te retireras-tu pas pour que les Lacédémoniens bien repus de toutes choſes s'en aillent tranquillement chez eux ?

1 On voit dans cette ſcene des oiſifs & des marchands forains qui veulent ſe faire ouvrir la porte du feſtin où ils voudroient être admis.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN IIe ATHÉNIEN.

UN IIe ATHÉNIEN.

NON, en vérité, je n'ai jamais vu un tel festin. Les Lacédémoniens y étoient de la plus belle folie: pour nous, une pointe de vin nous a rendus des plus sages.

SCENE VII.

LES MÊMES, CHŒUR DE VIEILLARDS.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

C'EST fort bien dit, car nous radotons à jeûn. Si les Athéniens veulent m'en croire, nous nous enivrerons pour remplir nos différentes missions. En effet, si quelquefois nous allons à Lacédémone sans avoir bu, nous n'y voyons que des sujets de tracasserie. Nous n'entendons pas ce qu'ils disent: & nous interprétons de travers ce qu'ils nous taisent. Aujourd'hui tout nous est agréable: tellement que si quelqu'un chantoit la scholie de Télamon au lieu de celle de Clitagoras, nous le louerions, & nous nous parjurerions en outre.

LE VALET.

Mais voici tous ces meſſieurs qui reviennent ici. Ne vous retirerez-vous pas, fripon.

L'HOMME DU MARCHÉ.

Eh parbleu, oui, voilà les convives qui ſortent dehors.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LES AMBASSADEURS DES LACÉDÉMONIENS ſuivis de leur joueur de flûte, UN IIe ATHÉNIEN.

UN DES AMBASSADEURS.

ALLONS, enfant de la joie [1], prends ta muſette pour que je danſe & que je chante gentilement en notre honneur & en l'honneur des Lacédémoniens.

UN IIe ATHÉNIEN.

Et au nom des dieux, que ne prenez-vous votre muſette [2]: je n'ai pas de plus grand plaiſir que de vous voir ſauter.

UN DES AMBASSADEURS.

O Mnémoſyne, ranimes le feu de cette jeu-

1 πολυχαρίδα. Expreſſion familiere chez les Lacédémoniens, pour exprimer un ton careſſant. Pluſieurs éditeurs en ont fait un nom propre.

2 Je me ſers ici & plus haut du mot MUSETTE, ſans prétendre déterminer la vraie ſignification des mots φυσαλλίδες, φυσητήρια.

neſſe

neſſe & de ma muſe qui connoît nos brillans hauts-faits & ceux des Athéniens ; eux qui, près d'Artémiſium, fondirent comme des dieux ſur les vaiſſeaux ennemis, & défirent les Medes. Pour nous, Léonidas nous menoit comme autant de ſangliers qui ont aiguiſé leurs défenſes : une écume abondante blanchiſſoit le tour de notre bouche, & nous découloit juſques ſur les cuiſſes : car le nombre des Perſes n'étoit pas au-deſſous de celui des grains de ſable. O Diane, reine des forêts, & la terreur des animaux, ſoyez préſente, ô chaſte déeſſe, à notre alliance, afin que vous preniez intérêt à maintenir long temps notre union ; & que, la paix étant faite, la délicieuſe amitié regne dorénavant entre nous, & que nous n'entendions plus parler de ces fourberies de renard. Oui, ô vierge, ardente pour la chaſſe, venez à nous.

LYSISTRATE.

Allons, toutes choſes étant bien terminées, emmenez ces femmes, ô Lacédémoniens ; & vous celle-ci, ô Athéniens. Que la femme reſte chez ſon mari, & le mari chez ſa femme. Et prenez garde, par la ſuite, qu'après avoir formé des chœurs en l'honneur des dieux, à cauſe de notre heureux ſuccès, nous ne faſſions de nouvelles fautes.

CHŒUR D'ATHÉNIENS.

Faites paroître le chœur, amenez les Grâces : invitez en outre Diane, & les deux chefs qui

préſident à ſes fêtes : invitez Nyſius, dont les yeux étincellent au milieu des Mænades : invitez Jupiter, ardent comme le feu, & invitez ſon auguſte & heureuſe épouſe : invitez enfin les dieux, qui n'oublieront pas que c'eſt en leur préſence que nous avons juré loyalement cette paix, conſolidée par la déeſſe Cypris. Alalai, io pæan, élevez-vous en l'air, io ! comme des gens qui reviennent de la victoire, io ! Evoi, evoi. Evai, evai.

Voyons, ô Lacédémoniens, votre nouvelle chanſon, après celle que je viens de faire.

CHŒUR DE LACÉDÉMONIENS.

Muſe Lacédémonienne, abandone de nouveau le délicieux Taygete, pour venir célébrer, au milieu de nous, le dieu d'Amycla, digne de tous les honneurs, Minerve au viſage baſané, & les vaillans Tyndarides qui s'exercent près de l'Eurotas. Eia, allons ferme, faites voltiger votre léger manteau en l'honneur de Sparte, qui aime les chœurs des dieux & le mouvement des pieds. De jeunes filles bondiſſent, comme de jeunes courſiers, ſur les bords de l'Eurotas : en frapant la terre, elles accélerent leur vélocité, & agitent leurs cheveux comme autant de bacchantes qui ſe plaiſent à faire mouvoir leurs thyrſes. La chaſte & belle fille de Léda eſt à leur tête : c'eſt elle qui mene le chœur. Allons, d'une main légere, attachez avec une bandelete vos cheveux flotans : & frapez

la terre ; frapez-la comme une biche : battez en même temps la cadence néceſſaire dans les danſes, & célébrez la belliqueuſe Minerve, la plus courageuſe des déeſſes.

RÉFLEXIONS

Sur les quatre Comédies qui compoſent ce volume.

TROIS de ces pieces ont pour objet de faire connoître le prix de la paix, de l'union & de l'ordre : LA PAIX, LES OISEAUX, & LYSISTRATA, ne tendent qu'à ce but. Ariſtophane y revient ſouvent. Les maux de la guerre affligeoient ſon cœur, enflammoient ſon imagination qui ſemble n'avoir jamais de traits aſſez forts, pour déterminer les Grecs à ne pas s'acharner à leur commune perte. Riche de ſon propre fonds, il ne craint point de revenir continuellement ſur le même ſujet : on a vu comme il ſçait le parer, l'embellir & le varier au gré de ce peuple,

Animal étrange,
Dont, au moindre ſujet, le cerveau ſe dérange,
Dont l'œil toujours ſe fixe à des objets nouveaux,
Qui ſur le goût enfin ſans ceſſe prend le change.
Trop heureux cependant, quand d'un mot de louange,
Il veut bien payer nos travaux.

C'eſt dans la vue de ſatisfaire ce goût inſatiable du peuple pour tout ce qui a un air de nouveauté

& d'originalité, qu'Ariſtophane met à profit l'idée d'Eſope dans la fable de l'Aigle & de l'Eſcarbot, pour repréſenter Trygée (dans la PAIX) montant au haut de l'olympe afin d'obtenir de Jupiter cette paix, ſi néceſſaire à tous les corps politiques de la Grèce. Voila pourquoi il nous fait des tableaux ſi groteſques de la monture de Trygée, & des goûts de cet inſecte, ainſi que de ſes mœurs & de ſa ſtupidité : voila pourquoi il nous peint ſi heureuſement Mercure, avec ſon penchant au vol & à la gourmandiſe. C'eſt également à cette néceſſité de ſe faire goûter du peuple, que nous devons l'attitude qu'il donne à la Guerre; & l'art qu'il a de faire voir, d'un côté, les ſoins, les peines & la bonne foi des uns pour rappeler la paix, & de l'autre les menées, les trames & la mauvaiſe foi de ceux qui veulent la retenir captive. C'eſt dans la même vue qu'il nous repréſente, ſous les traits les plus gracieux, la Paix & ſes deux compagnes Opora & Théoria, & la joie d'un chacun à la vue de ces divinités. En un mot, c'eſt par cet unique motif qu'il met tant de ſel, tant de plaiſanteries fines & mordantes en nous décrivant le ſacrifice offert à la Paix, & la maniere dont ſe fait le choix de la victime, & dont on exclue du ſacrifice quiconque y eſt attiré plutôt par le beſoin de ſe procurer quelques alimens, que par l'amour de la paix. Un deſſein auſſi louable, un plan auſſi par-

faitement exécuté, méritoient que le peuple PAYAT D'UN MOT DE LOUANGE de ſi utiles travaux. Ariſtophane ſollicite lui-même cette récompenſe, & on le voit dans l'Intermede du premier Acte, faire l'éloge du goût qu'il a montré dès ſa plus tendre jeuneſſe, & du genre de comique qu'il a cultivé : on le voit deſirer qu'on ſe rappele ſa figure, ſes traits, & que ſon nom paſſe de bouche en bouche dans les aſſemblées, dans les feſtins,

Trop heureux cependant, quand d'un mot de louange
On veut bien payer nos travaux.

Ce noble deſir ſe manifeſte par-tout dans les écrits d'Ariſtophane : mais on le remarque principalement dans les ſoins qu'il ſe donne pour forcer ſes concitoyens à combler ſes vœux. L'amour-propre n'eſt vraîment louable qu'autant qu'il ſaiſit tous les moyens de développer & de faire briller le génie. Auſſi Ariſtophane ne négligeoit-il aucun de ces moyens. Toutes ſes pieces ont toujours le bien public pour but ; & toutes ſont les ſceaux de réprobation pour les gens corrompus qu'il y ataque, parce que ſon ſtyle ſoigné réunit tous les ſuffrages, & laiſſe l'empreinte la plus profonde du ridicule, en même temps qu'il enchante par la plus délicieuſe harmonie & par le charme de la poéſie : tout autant de choſes négligées par nos jeunes poëtes qui font des vers, une tirade, mais non une piece.

C'eſt au même motif, à l'amour du bien public, que nous devons LES OISEAUX, piece dont le plan & l'exécution ne ſont pas moins bizares & invraiſemblables que l'idée en paroît extravagante. Mais cet apologue, car les comédies d'Ariſtophane ſont preſque toutes calquées d'après ce genre & en ont la marche ſimple & amuſante, au milieu des invraiſemblances les plus étonantes, cet apologue, dis-je, a un but très marqué & préſente une leçon on ne peut mieux adaptée aux circonſtances. Il s'agit de faire connoître le caractere litigieux & proceſſif des Athéniens, de faire voir comme ce caractere influe ſur la tranquilité intérieure & extérieure de cette république, & c'eſt ce qu'Ariſtophane met dans le plus grand jour, en aſſenant les traits les plus piquans du ridicule contre les citoyens turbulens, ennemis de l'ordre & de la paix. M. de Fontenelle ne voyoit pas le mot pour rire dans cette piece, parce qu'il n'en avoit pas ſaiſi le but moral, orné de toutes les graces du ſtyle qu'on chercheroit en vain dans les anciens auteurs, & même dans quelques autres pieces d'Ariſtophane. Le même académicien trouvoit fort froide cette comédie des OISEAUX, parce qu'il l'avoit plutôt lue qu'étudiée; &, qu'Ariſtophane, ſouvent, ne peut être goûté que par un homme moins diſpoſé à rire qu'à s'inſtruire, à méditer, & à réfléchir. Les OISEAUX ſur-tout ſont de ce genre, quoiqu'on y trouve fré-

quemment des ſaillies & des bons mots propres à dérider les perſones les plus éloignées du moindre ſourir. Enfin, M. de Fontenelle n'y voit d'autre objet que de railler les dieux : mais les dieux n'y tombent ſous les traits du poëte, que parce que leurs prêtres & leurs ſacrificateurs jaloux d'encens, de victimes & de ſacrifices, ſe plaiſent à entretenir, au nom de leurs dieux, la diſcorde parmi les mortels, & privent ceux-ci de cette paix ſi deſirable pour tout bon citoyen. Auſſi les Oiſeaux, à la fin du premier Acte, dans le grand Intermede, Seconde Partie, diſent-ils : « Nous n'irons pas, à l'inſtar de Ju-
» piter, nous refugier au haut de la voûte des
» cieux : moins fiers, nous vivrons au milieu de
» vous, & nous vous comblerons, vous, vos enfans
» & vos neveux, de toutes ſortes de bien réunis à
» la ſanté. »

Les deux autres pieces étoient plus dans le genre, dans le goût & dans le ton ordinaire de l'académicien, & infiniment plus à ſa portée. C'eſt ce qui fait que nous n'en parlerons que d'après lui.

« LA FÊTE DE CÉRÈS eſt fort bonne. Il y a de
» la ſatyre ſur les mœurs en général, ſur deux
» ou trois perſonnes en particulier, ſur quelques
» pieces d'Euripide ; & outre cela, le jeu de
» théatre m'en paroît auſſi agréable que d'aucune
» autre comédie d'Ariſtophane. Tout ce que dit

» Mnéſiloque (Mnéſilochus) déguiſé en femme, » pour juſtifier le mal que ſon gendre Euripide » a dit de tout le ſexe, eſt fort plaiſant, & très » ſatyrique dans les mœurs de ce ſiècle-là ; l'apo- » logie des femmes contre les hommes a quelque » choſe de bien joli..... On ne ſçauroit mieux ſe » moquer des mœurs efféminées d'Agathon, le » faiſeur de tragédies, qu'en le faiſant prier d'aller » à la Fête de Cérès, déguiſé en femme, parce » qu'on le prendra aiſément pour une d'entr'elles. » Il s'en défend fort bien par ce vers d'Euripide, » que Phérès dit à Admete :

ΧΑΙΡΕΙΣ ΟΡΩΝ ΦΩΣ ΠΑΤΕΡΑ· Δ' ΟΥ ΧΑΙΡΕΙΝ ΔΟΚΕΙΣ.

» Mais il eſt plaiſant que ſur ſon refus, Mnéſi- » loque lui emprunte du moins ſon équipage pour » ſe déguiſer lui-même en femme. Toute cette » cérémonie, qui ſe faiſoit ſur le théâtre, devoit » être fort bouffonne. Il eſt encore bien imaginé » que ce ſoit Cliſthene qui apporte aux femmes » la nouvelle qu'il y a un homme déguiſé parmi » elles, parce que ce Cliſthene étoit fort efféminé, » & par conſéquent s'intéreſſoit aux affaires des » femmes ; je crois que ces rôles de Ménélas & » de Perſée qu'Euripide joue pour tirer Mnéſi- » loque d'affaire, & auxquels Mnéſiloque répond » comme Hélene & comme Andromede, devoient » faire un effet auſſi plaiſant que quand les Ita-

» liens, parmi nous, contrefont ainſi des pieces
» ſérieuſes. Ce ridicule-là, qui le plus ſouvent
» n'eſt point fondé ſur la choſe, & qui ne dé-
» pend que du ton & de l'action, ne laiſſe pas
» d'être un ridicule. Ce ſatellite Scythe qui parle
» un mauvais grec, eſt la même choſe que nos
» ſuiſſes qui baragouinent. Il y a dans cette piece
» de beaux chœurs ſur Cérès & Proſerpine; tout
» cela, ſans doute, ſe chantoit, & faiſoit une
» diverſité fort agréable. Toutes ces comédies reſ-
» ſembloient au MALADE IMAGINAIRE & au GEN-
» TILHOMME BOURGEOIS : elles étoient mêlées de
» chants & de danſe; & dans l'état où nous les
» voyons, elles ont bien perdu de leurs agrémens. »

« LYSISTRATA eſt une idée très folle. Rien n'eſt
» plus plaiſant que de faire terminer la guerre du
» Péloponneſe par des femmes, tant Athénienes
» que Lacédémonienes, qui ont conjuré de ne
» point coucher avec leurs maris, s'ils ne ſe ré-
» ſolvent à faire la paix. Je ne ſçâche point de
» piece ſi pleine d'ordures, ni plus propre à faire
» voir combien les anciens étoient libres. A
» peine puis-je croire qu'on ait joué la ſcene où
» Cinéſie (Cinéſias) prie Marrine (Myrrhine) ſa
» femme de lui accorder ce qu'elle lui doit. On
» ne ſe peut rien imaginer de plus gaillard. C'eſt
» quelque choſe de fort bon que la peine qu'ont
» toutes ces femmes à faire le ſerment que Lyſiſ-

» trate exige d'elles ; que les efforts qu'elles font » pour lui échapper dans la citadelle d'Athenes, » où elles se sont cantonées contre les hommes, » & cet ambassadeur Lacédémonien qui vient dire » que tout Sparte..... & n'en peut plus, & qu'il » faut absolument faire la paix. Mais je trouve » tout le combat des vieillards & des femmes » assez froid. »

Fin du tome XII.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

page

EXPLICATION des figures, v

LA PAIX, comédie d'Ariſtophane, extraite par le P. Brumoy, 1

La même, traduite en entier par M. *** 37

LES OISEAUX, comédie d'Ariſtophane, extraite par le P. Brumoy, 139

La même, traduite en entier par M. *** 220

LES THESMOPHORIES, OU LES FÊTES DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE, comédie d'Ariſtophane, extraite par le P. Brumoy, 361

La même, traduite en entier par M. *** 380

LYSISTRATA, comédie d'Ariſtophane, extraite par le P. Brumoy, 469

La même, traduite en entier par M. *** 481

RÉFLEXIONS ſur ces quatre comédies, par M. *** 580

Fautes à corriger.

Page 42, ligne premiere, toucherois; liſez, toucheroit.
Page 45, où volez ainſi, &c. liſez, où volez-vous ainſi, &c.
Page 47, note 2, και κάνδιλον; liſez, και κάνδυλον.
Page 54, voilà bien vos propos; liſez, voilà bien nos propos.
Page 69, entre le perſonage de Trygée deux fois répété de ſuite, intercalez ceci :

MERCURE.

Parlez, parlez vîte : peut-être me déterminerez-vous.

Page 77, répand-t'il; liſez, répand-il.
Page 79, de ſe rendre chez lui; liſez, de ſe rendre chez ſoi.
Page 84, ſe ſont aperçues; liſez, ſe furent aperçues.
Ibid. & que vous nous montriez les dents; liſez, & que vous vous montriez les dents.
Page 86, elle n'en avoit pas; liſez, elle n'en a pas.
Page 87, nous délibérons ſur-tout; liſez, nous délibérons ſur toutes choſes.
Ibid. la Paix veux; liſez, la paix veut.
Page 92, ligne 6, & il ennobli; liſez, & il a ennobli.
Page 99, moi qui, monté ſur mon eſcarbot, ait; liſez, moi qui, monté ſur mon eſcarbot, ai.
Page 105, dans la premiere note, impinquabant; liſez, impinguabant.
Page 124, ἀμύλους. liſez, ἀμύλους.
Ibid. un cotable; liſez, un cotabe.
Page 306, moi, qui vient; liſez, moi, qui viens.
Page 357, acte V; liſez, acte VI.
Page 392, mettez ſur le mot RUBANS, dans l'avant-derniere ligne, le chiffre 5, ainſi : Rubans 5.
Page 417, inſérez en titre, avant le premier alinéa, le nom du perſonage Mnéſilochus, de cette ſorte :

MNÉSILOCHUS.

Oh, vous ne m'épilerez pas tout-à-fait, &c.

Page 447, ligne 6, à donner; liſez, à danſer.

Page 470, Πζοβουλος ; lisez, Πρόβουλος.

Page 482, dans les personages de LYSISTRATA, effacez Polycharidès.

Page 506, ligne 21, & si les femmes, &c. lisez, car si les femmes, &c.

Page 521, la colere où je suis fait, &c. lisez, la colere, où je suis, fait &c.

Page 526, ligne 2, par bouts; lisez, par les bouts.

Par 531, ligne 3 du 2d alinéa, concourt; lisez, concourre.

Page 544, lisez en titre, SCENE PREMIERE, après acte IV.

Page 554, que je meurs plutôt; lisez, que je meure plutôt.

Les tomes VII, X, XI & XII sont de l'imprimerie de COUTURIER, quai des augustins.

456141

LGr.C
B

Brumoy, Pierre
Théatre des Grecs; nouvelle édition ...
Vol.12.

DATE.	NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED